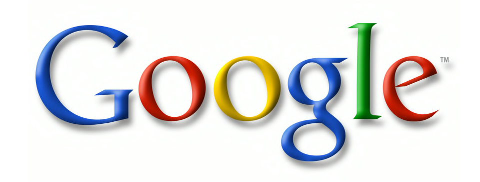
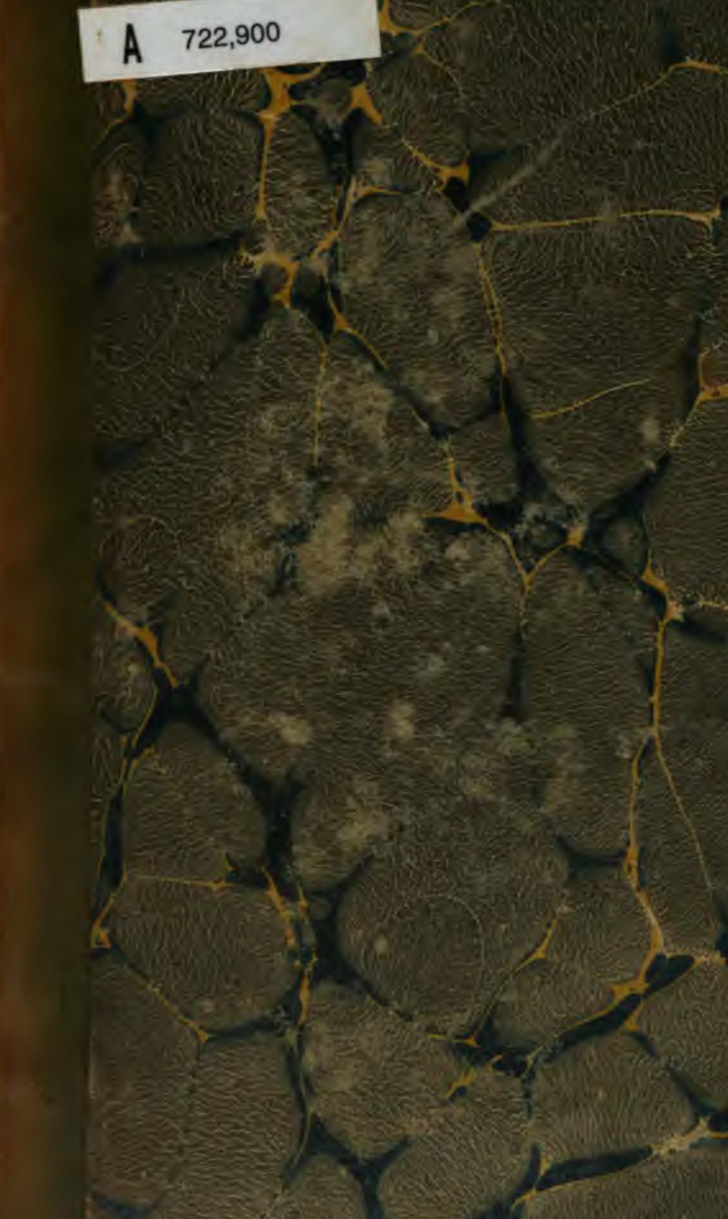
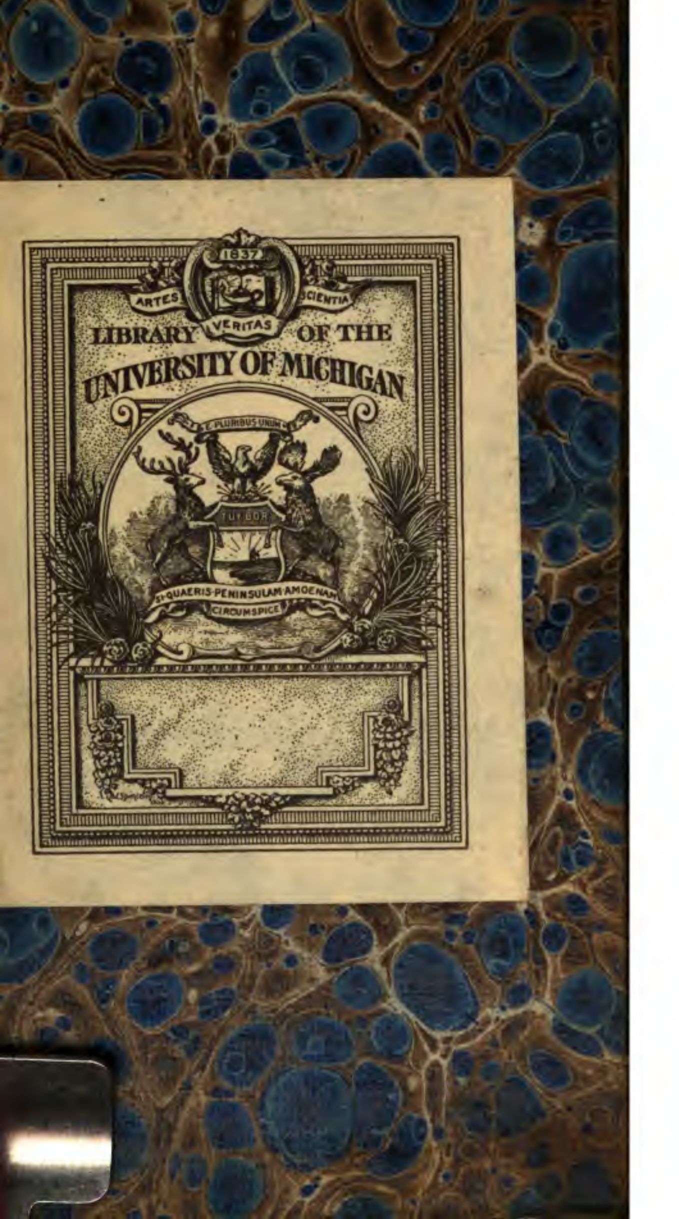
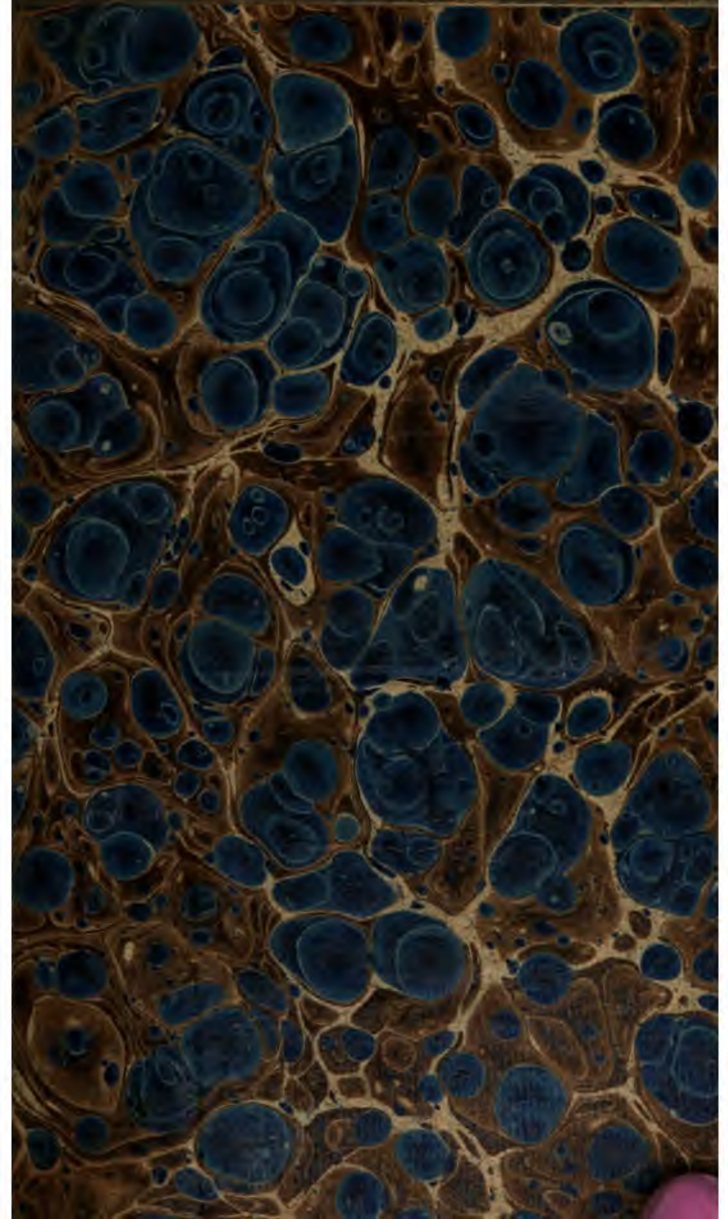



A 722,900



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
763

3 7 2 4

ŒUVRES
DE FLORIAN,
DON QUICHOTTE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue de l'Hirondelle, no. 22.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR FLORIAN,

OUVRAGE POSTHUME.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, nº. 55.

M. DCCC. XX.

PRÉFACE.

Il est nécessaire de rappeler au lecteur que, lorsque la première partie de don Quichotte eut paru, un Aragonais, qui prit le nom d'Avellaneda, fit une suite de don Quichotte. Cet Ouvrage, sans aucune espèce de mérite, obtint pourtant quelque succès à cause des injures grossières que son auteur disait à Cervantes : celui-ci n'y répondit qu'en faisant lui-même la seconde partie de son don Quichotte. Mais, justement irrité contre le plagiaire, qui, en lui volant son sujet, osait l'insulter encore, Cervantes ne perdit pas une seule occasion, dans cette seconde partie, de repousser les injures qu'il avait reçues. J'ai abrégé dans ma traduction ces fréquentes sorties contre Avellaneda, qui nous est inconnu, et ne

méritait guère l'honneur que lui fait Cervantes de parler de lui si souvent.

Il paraît que, malgré le succès tardif qu'obtint la première partie de don Quichotte, on blâma Cervantes d'y avoir mêlé trop d'épisodes, et d'avoir trop multiplié les coups de bâton que reçoit son héros. Quant au premier reproche, l'intérêt vif et touchant qu'inspirent Cardenio, Dorothée, le Captif, m'ôte le courage d'être de l'avis des censeurs; mais j'avoue que don Quichotte est trop souvent et trop battu. Cervantes l'a senti lui-même. Dans sa seconde partie, il ménage bien plus son héros, et ne se permet point d'épisodes; car on ne peut donner ce nom aux noces de Gamache, qui sont liées au fonds du sujet, et dans lesquelles les amours de Basile et de Quitterie sont racontées si succinctement. Cervantes se glorifie, au commencement du trente-septième chapitre, de fournir sa longue carrière sans autres personnages que ses

deux héros. Il est vrai que, par une suite de cette inattention que je lui ai déjà reprochée, et dont je trouve partout la preuve, après avoir dit qu'il s'est fait une loi de finir son ouvrage sans épisode, il commence à Barcelonne l'histoire d'une Anne Félix et d'un Grégorio, captifs à Alger. J'ai supprimé totalement cette histoire, parce qu'elle ne m'a point semblé digne des autres, et qu'après celle de Zoraïde j'ai cru maladroit de retourner à Alger pour y faire un voyage bien moins heureux que le premier.

J'ai supprimé de même dans le gouvernement de Sancho l'aventure de la jeune fille de D. Diégo de Llana, et le combat de don Quichotte avec le laquais Tosilos, qui m'ont paru au moins des longueurs.

En général, j'ai plus abrégé la seconde partie que la première. Cervantes y raconte moins, et fait parler davantage ses héros. Ces entretiens, traduits en entier, présen-

teraient sûrement des redites, toujours sauvées dans l'original par un comique de tournures et de mots, une grâce, une physionomie particulière, qui n'appartiennent qu'à la langue espagnole, peut-être au caractère, à l'esprit, au goût national. Malgré mes efforts, je n'ose me flatter d'en avoir donné une légère idée : mais plus je me défie de mon travail, plus je dois avertir mes lecteurs que cette seconde partie de don Quichotte est, à mes yeux, le chef-d'œuvre de Cervantes, et la preuve la plus étonnante de la fécondité de son génie.

Quelle que soit la faiblesse de ma traduction, on sera sûrement frappé du prodigieux mérite d'un homme qui, après avoir amusé, intéressé, touché, fait penser et rire à la fois, pendant une première partie, que l'on pourrait regarder à elle seule comme un beau roman, trouve le moyen, avec les mêmes personnages, le même sujet presque épuisé, de réveiller l'attention, l'intérêt, le

rire, de créer de nouvelles scènes, de refaire, pour ainsi dire, d'une manière neuve, et peut-être supérieure, un ouvrage déjà excellent.

PROLOGUE

DE

MICHEL DE CERVANTES.

N'EST-IL pas vrai, lecteur, que tu comptes trouver dans ce prologue des personnalités, des injures contre l'auteur du second don Quichotte ? Quoiqu'il m'ait assez maltraité pour faire excuser ma colère, je ne te donnerai pas ce plaisir. L'homme qui a cru m'outrager en me reprochant que j'étais *vieux* et *manchot* ne mérite guère que je lui réponde. Sans doute je suis vieux; c'est une maladie assez commune à ceux qui vivent long-temps; et je ne vois pas que la vieillesse et l'expérience soient des raisons pour écrire plus mal. Je sais aussi que j'ai perdu une main à la bataille de Lépante, et je ne crois point avoir trop payé de ce prix l'honneur de m'être trouvé à cette célèbre journée. Ma blessure m'est chère et m'honore. J'aime bien plus le souvenir qu'elle me laisse,

que je ne regrette la main qu'elle me coûta. D'ailleurs quel rapport avec mon ouvrage peuvent avoir ma blessure et mes cheveux blancs ?

Cet auteur m'accuse d'être envieux, et se croit obligé de me définir l'envie. Je pense bien qu'il sait ce que c'est; et je reconnais volontiers mon infériorité à cet égard. Il me reproche encore d'être l'ennemi d'un homme justement célèbre (1), ecclésiastique vénérable, et familier du Saint-Office. Indépendamment de ces deux qualités, qui suffiraient pour lui attirer mon respect, je me plais à déclarer que j'honore ses vertus, que j'admire ses ouvrages, et que j'adore son génie.

Tu vois, lecteur, que je suis doux et modeste; mais il serait mal à moi d'aller affliger un malheureux qui, en m'attaquant, n'a pas osé se faire connaître, a déguisé son nom, sa patrie, et se cache comme un criminel de lèse-majesté. Si tu le découvres par hasard, dis-lui, je te prie, que je ne suis point du

---

(1) Lope de Véga.

tout fâché, que je sais trop combien il est difficile de résister aux tentations du malin, et qu'une des plus fortes qu'il emploie, c'est de persuader à un pauvre homme qu'il peut faire un livre comme un autre, qu'il y gagnera de la réputation et de l'argent, deux choses qu'on aime beaucoup.

Parlons de la seconde partie du vrai don Quichotte que je présente aujourd'hui. Elle est de la même main que la première. Je t'y ferai suivre mon héros jusqu'à ce qu'il soit mort et enseveli. J'espère que, par ce moyen, personne ne s'avisera plus d'en faire une nouvelle suite; et en vérité tout le monde y gagnera.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment se conduisent avec don Quichotte le curé et le barbier.

Cid Hámet Benengeli raconte, au commencement de cette seconde partie, que le curé et le barbier furent près d'un mois sans voir don Quichotte, de peur de lui renouveler le souvenir des choses passées. Ils n'en visitaient pas moins sa nièce et sa gouvernante, leur recommandant toujours de veiller sur le malade, de ne lui donner que des alimens sains, nourrissans, propres à fortifier son estomac et sa tête. Les pauvres filles suivaient cet avis avec une scrupuleuse attention; elles commençaient même à se flatter, d'après la tranquillité de leur maître, qu'il avait repris sa raison. Cette nouvelle engagea ses deux amis

à lui faire une visite, après s'être donné parole de ne point parler de chevalerie, et d'éloigner tout ce qui pouvait rouvrir une cicatrice si fraîche et si tendre.

Ils allèrent donc chez le bon voisin, qu'ils trouvèrent assis dans son lit, vêtu d'une camisole de laine verte, la tête couverte d'un bonnet rouge, et si maigre, si décharné, qu'il ressemblait à une momie. Ils furent parfaitement reçus, demandèrent à don Quichotte des nouvelles de sa santé : celui-ci leur en rendit compte avec tout le sens possible; et la conversation s'étant engagée sur les affaires d'État, chacun à son tour gouverna l'Espagne, réforma les abus, établit des lois, détruisit et recréa tout d'une manière parfaite. Don Quichotte parla si bien, que ses deux amis ne doutèrent plus qu'il n'eût recouvré tout-à-fait sa raison. La gouvernante et la nièce, présentes à cet entretien, pouvaient à peine contenir leur joie; et le curé fut si satisfait, qu'il crut pouvoir essayer de toucher de loin à la chevalerie.

Il prétendit avoir reçu des nouvelles de Madrid, par lesquelles on lui apprenait que le Turc armait puissamment; on ajoutait, disait-il, que sa majesté, inquiète de ces préparatifs qui menaçaient toute la chrétienté,

faisait mettre en état de défense les côtes de Naples et de Sicile. Sa majesté a raison, répondit froidement don Quichotte : mais peut-être ne pense-t-elle pas au moyen le plus sûr qu'elle ait pour repousser les infidèles. Si elle me consultait, je le lui indiquerais. Ah! t'y revoilà, pauvre don Quichotte! dit en lui-même le curé. Le barbier demanda quel était ce moyen. Il est fort simple, reprit notre héros après s'être fait prier quelque temps; le roi n'a qu'à faire publier un ordre à tous les chevaliers errans d'Espagne de se rassembler près de lui : quand il n'en viendrait qu'une demi-douzaine, vous conviendrez qu'il y en aurait assez pour mettre le Turc à la raison; j'en connais même certain dont le bras seul suffirait. C'est fait de nous! cria la gouvernante; mon maître veut redevenir chevalier errant. Redevenir! répondit don Quichotte en la regardant fixement; je n'ai pas cessé de l'être, et je mourrai tel, grâce à Dieu.

Vous me rappelez, dit alors le barbier, un petit conte que je veux vous faire. Dans la maison des fous, à Séville, était un jeune gradué que ses parens avaient fait enfermer pour cause de démence : ce gradué, au bout de quelques années de retraite, écrivit à l'archevêque que Dieu lui avait fait la grâce de

lui rendre la raison; que ses parens, pour jouir de son bien, continuaient à le priver de sa liberté, et qu'il demandait justice. L'archevêque, frappé du bon sens qui régnait dans toute la lettre, envoya un de ses chapelains causer avec le jeune homme, s'assurer par lui-même de l'état de sa tête, avec l'ordre, s'il n'était pas fou, de le faire sortir sur-le-champ. Le chapelain, après une heure ou deux de conversation avec le gradué, le trouva si raisonnable, que, malgré ce que put lui dire le directeur de la maison, il ordonna que le jeune homme fût libre, et voulut même l'emmener avec lui voir l'archevêque. Le gradué, revêtu des habits de son état, demanda au chapelain la permission d'aller prendre congé de ses anciens camarades; le chapelain y consentit et l'accompagna. Comme ils passaient ensemble devant les loges des fous, à qui notre jeune homme disait adieu, un de ces fous, couché tout nu sur une natte, se lève et demande avec de grands cris quel était celui qui s'en allait. C'est moi, mon frère, répondit le gradué; Dieu a pris pitié de mon mal, il l'a fait cesser : j'espère qu'il sera aussi bon pour vous. Garde-toi, répondit le fou, de sortir de cette maison, si tu veux épargner à Séville l'affreux châtiment que je lui prépare. Tu sais

que je suis Jupiter, que je tiens dans ma main puissante la pluie, la foudre, la grêle : si tu pars, il ne pleuvra plus. Le gradué, se retournant alors vers le chapelain : Ne vous effrayez pas, dit-il; il est vrai qu'il est Jupiter, et qu'il peut retenir la pluie; mais, comme je suis Neptune, j'inonderai le pays. Je n'en doute point, répondit le chapelain : mais je crois à propos, seigneur Neptune, de ne point fâcher le seigneur Jupiter; en conséquence, rentrez, s'il vous plaît, dans votre petite loge.

Monsieur le raseur, reprit don Quichotte, j'entends fort bien votre conte; mais je ne pense pas être Neptune, pour regretter du fond de mon âme ces temps heureux où la chevalerie protégeait la faiblesse et l'innocence, punissait l'orgueil et le vice : je ne pense pas être Neptune, pour voir avec douleur et mépris que nos chevaliers d'à présent sont plus souvent revêtus de soie que couverts de la cuirasse; qu'ils mènent une vie oisive, efféminée, souvent coupable, au lieu de parcourir la terre comme les héros d'autrefois, toujours à cheval, dormant sur la dure, au sein des déserts, des montagnes, s'embarquant sur la mer orageuse dans une barque sans voile, sans rames, et bravant tous les périls pour chercher l'occasion de faire du bien. Si l'amour

des vertus est folie, je conviens de bon cœur que je suis fou; car j'admire, j'adore Amadis, Palmerin, Tiran le Blanc, Lisvart de Grèce, Bélianis, le roi Sobrin, Renaud, Roger, parce qu'ils étaient les modèles du courage, de la sagesse, de la douceur, de la bonne foi, de toutes les qualités qui rendent les hommes aimables. Tous ces guerriers furent des chevaliers errans; et s'il est insensé de faire des vœux pour qu'il y en ait encore de pareils, qui puissent honorer et défendre l'Espagne, vous pouvez me laisser dans ma loge, selon l'avis du seigneur Jupiter.

Mon cher voisin, dit alors le curé, je serais de votre sentiment, sans un petit scrupule qui me tourmente : je suis forcé de vous avouer que j'ai quelquefois des doutes sur l'existence de ces héros que vous venez de nommer. Dans mes jours d'incrédulité je vais jusqu'à soupçonner que leurs histoires sont des mensonges inventés par des esprits creux qui n'avaient rien de mieux à faire : ces soupçons-là me désolent, mais ils reviennent malgré moi. Ah! mon Dieu! reprit don Quichotte, est-il possible que vous partagiez une erreur que j'ai déjà vue à beaucoup de gens! elle serait bientôt dissipée avec un peu d'étude et de réflexion. Depuis que j'ai approfondi cette matière, je

suis si persuadé de l'existence des chevaliers, qu'il me semble les avoir vus. Je suis sûr, par exemple, qu'Amadis était d'une haute taille, beau, bien fait, d'une physionomie ouverte, la barbe un peu noire, mais le teint fort blanc, les yeux doux et animés. Renaud ne lui ressemblait point; il avait le visage large, des couleurs très vives, le regard audacieux et malin. Pour Roland, c'était tout autre chose; ses épaules fortes, son teint basané, son air menaçant, n'annonçaient pas la politesse et la bonté de ce héros si malheureux en amour. Je vous peindrais de même les autres; et si on me les montrait, je les reconnaîtrais tous. Le géant Morgante était-il bien grand? demanda maître Nicolas. Quant aux géans, répondit don Quichotte, j'espère que vous ne doutez pas qu'il n'y en ait, puisque l'écriture sainte nous assure que Goliath avait sept coudées et demie de haut; ce qui fait une assez belle taille. De plus, vous savez qu'en Sicile on a trouvé des ossemens humains d'après lesquels il est démontré géométriquement que ceux à qui appartenaient ces os étaient plus grands que des tours. Malgré tout cela, s'il faut vous parler vrai, je n'ai jamais cru que Morgante fût aussi énorme qu'on le dit; et voici mes motifs que vous trouverez justes : ses histo-

riens nous racontent qu'il couchait souvent dans les châteaux, dans les maisons où il se trouvait; puisqu'il pouvait tenir dans les appartemens, il n'était donc pas d'une grandeur démesurée.

Cette conversation, qui divertissait le curé, fut tout à coup interrompue par des cris qu'on entendit à la porte.

CHAPITRE II.

Visite de Sancho Pança.

Ces cris venaient de la gouvernante et de la nièce, qui, après avoir quitté l'entretien, voulaient empêcher Sancho de voir son maître. Sancho insistait pour entrer. Que demande ce fainéant? disaient les deux filles ensemble. Retournez chez vous, mon ami, sans venir débaucher notre maître, et le mener ensuite courir les champs. Gouvernante du diable, répondait Sancho, c'est bien lui qui m'a débauché, en me promettant une belle et bonne île, dont je n'ai pas reçu le premier sou. — Ah! ce sont des îles qu'il te faut; on t'en donnera, maudit gourmand; c'est pour toi que les îles sont faites! — Pour moi comme pour un autre; je la gouvernerais mieux que vous,

quoique vous en ayez bien l'âge. — Que veut dire cet impertinent? Va gouverner ta maison, imbécile; va labourer ton champ, paresseux, et laisse en paix les îles et nous.

Don Quichotte, qui était accouru au bruit avec le barbier, ordonna qu'on fît entrer Sancho. Ses deux voisins alors prirent congé de lui, et s'en allèrent, persuadés qu'il n'y avait point d'espoir de guérison. Dès que le maître et l'écuyer se virent ensemble, ils s'enfermèrent; et don Quichotte dit à Sancho: Je suis affligé, mon ami, de t'avoir entendu dire tout à l'heure que c'était moi qui t'avais débauché; ce terme n'est pas convenable. Nous nous sommes mis en campagne ensemble, nous avons couru la même fortune: si l'on t'a berné une fois, je n'ai pas laissé, dans cent occasions, de recevoir aussi quelques désagrémens. Nous n'avons rien à nous envier, et nous devons surtout éviter de nous plaindre l'un de l'autre. Souviens-toi de cette leçon, et parlons à présent d'autre chose.

Que dit-on de moi dans le village? Que pensent les chevaliers, les gentilshommes, le peuple, de ma vaillance, de ma courtoisie, de mes exploits? Approuve-t-on les efforts que j'ai faits pour ressusciter la chevalerie? Instruis-moi de tout, Sancho, avec la franchise

d'un bon serviteur, et ne me traite point comme ces princes à qui, pour le malheur des peuples, on déguise la vérité.

Monsieur, répondit l'écuyer, puisque vous voulez tout savoir, je vous dirai tout sans dorer la pilule; mais il faut que vous me promettiez de ne vous fâcher de rien. — Je te le promets : parle librement. — Vous saurez d'abord que presque tout le monde s'accorde à vous regarder comme un fou, et l'on ajoute que je ne le suis guère moins : les gentilshommes se moquent de ce que vous avez pris le *don*, et de ce que vous vous êtes fait chevalier avec vos deux arpens de terre. Quant à votre valeur et à vos exploits, les uns disent : C'est un fou assez agréable ; d'autres : Il est courageux, mais toujours battu; enfin, monsieur, en totalité on nous accommode assez mal. — Tu ne m'étonnes point, Sancho; l'envie attaqua César, Alexandre, et même don Galaor : je ne puis me plaindre si c'est là tout. — Oui; mais c'est que ce n'est pas tout. — Que dit-on encore? Voyons. — Ah! monsieur, jusqu'à présent je ne vous ai donné que des roses; mais si vous voulez savoir le reste, j'irai vous chercher, pour vous mettre au fait, un jeune étudiant de Salamanque, le fils de Barthélemi Carrasco, qui n'est arrivé que d'hier, et qui

m'a dit une chose bien singulière ; c'est qu'on a imprimé votre histoire avec votre nom de don Quichotte de la Manche. J'y suis aussi, moi, avec mon propre nom de Sancho Pança : l'on a eu soin d'y fourrer encore madame Dulcinée du Toboso. L'on y raconte des aventures, des conversations, qui ne se sont passées qu'entre nous deux, et qui me font donner au diable pour deviner comment l'historien a pu les savoir. — Je vois d'ici, mon ami, que cet historien est quelque sage enchanteur : tu sais que ces gens-là n'ignorent rien. — Non, ce n'est pas un enchanteur; le bachelier Samson Carrasco prétend que c'est un Maure, dont je ne me rappelle pas bien le nom. Mais je vais vous chercher le bachelier. — Tu me feras plaisir, Sancho; je meurs d'impatience d'être instruit de ces détails.

Sancho sort aussitôt pour ramener avec lui le bachelier.

CHAPITRE III.

Entretien de don Quichotte, de Sancho et du bachelier.

Don Quichotte, en attendant Samson Carrasco, se promenait seul dans sa chambre en se disant : Comment se peut-il que mes actions soient déjà écrites et imprimées, tandis que mon épée fume encore du sang de ceux que j'ai vaincus? Est-ce un ami, est-ce un ennemi, qui s'est hâté si fort de publier mes exploits? Je tremble, non qu'il ait affaibli ma gloire, mais qu'il ait compromis celle de Dulcinée, en ne disant pas assez combien mon amour vif et pur, qui lui sacrifia tant de reines, tant de princesses, fut toujours contenu dans les bornes de la décence et du respect. Cette seule crainte m'occupe ; le reste m'est indifférent.

L'arrivée de Carrasco interrompit ces réflexions. Ce bachelier était un petit homme de vingt-quatre ans à peu près, pâle, maigre, avec des yeux vifs, le nez épaté, la bouche grande, gai, malin, rempli d'esprit et persifleur de son métier. En entrant chez don Quichotte, il se mit à genoux devant lui : Permettez, seigneur, dit-il, que je baise vos

vaillantes mains ; que j'honore en votre personne le plus brave, le plus renommé des chevaliers errans passés et futurs. Grâces soient à jamais rendues au savant Cid Hamet Benengeli, qui s'est chargé du glorieux travail d'écrire l'histoire de votre vie, et, par bonheur pour l'Espagne, a trouvé un traducteur digne de l'ouvrage et du héros! Il est donc vrai, répondit don Quichotte, en faisant relever Carrasco, que mes aventures sont imprimées? S'il est vrai, seigneur! Demandez-le au Portugal, à Valence, à Barcelonne, où plus de douze mille exemplaires sont déjà sortis de la presse : il s'en fait dans ce moment une édition à Anvers; et j'ose vous présager que cet ouvrage sera traduit dans toutes les langues de l'Europe. Oui, je soutiens qu'avant peu l'on connaîtra partout le grand don Quichotte; on citera comme des modèles son courage dans les dangers, sa constance dans les malheurs, sa patience extrême dans les disgrâces, et le désintéressement, la pureté de ses platoniques amours avec la belle Dulcinée. — Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur le bachelier, quelle est celle de mes actions qu'on paraît priser davantage. — L'on n'est pas d'accord sur ce point; les uns préfèrent l'aventure des moulins à vent, que votre seigneurie prit pour

des géans; les autres, celle des moulins à foulon. Il y en a qui aiment mieux ces deux terribles armées, devenues deux troupeaux de moutons; d'autres enfin font plus de cas des galériens délivrés de leurs chaînes.

Eh! parle-t-on des Yangois, interrompit alors Sancho, lorsque notre bon Rossinante nous attira?... — Oui, oui, sans doute; l'auteur n'a pas oublié un seul des coups de bâton que vous avez reçus dans tant de circonstances. Quelques personnes lui reprochent même d'y revenir trop souvent; mais le respect religieux qu'un historien doit à la vérité l'a forcé de ne rien omettre, de tout raconter en détail, jusqu'à ces belles cabrioles que vous fîtes dans la couverture. — C'était, pardieu! bien dans l'air que je les faisais: voilà déjà une faute de votre auteur. Au reste, il n'était pas nécessaire d'aller parler de cette aventure. Non, cela n'était point nécessaire, ajouta don Quichotte; il est de petits accessoires peu importans, et qui ne tiennent point au fond de l'action. Ah! ceux-là, reprit Sancho, ne laissaient pas de me tenir de près; mais c'est égal. Je suis donc, monsieur Carrasco, un des principaux personnages de cette histoire-là? — Vous êtes le second, monsieur Sancho; et beaucoup de gens préfèrent de vous entendre parler aux récits les

plus intéressans de l'ouvrage. — Je le crois; ces gens ont bon goût; et l'auteur n'a pas été sot de prendre garde à la manière dont il me fait parler; car, s'il m'eût prêté quelque sottise, je vous réponds que cela ne se serait pas passé sans bruit. Je suis un vieux chrétien, moi, et je ne badine pas avec les auteurs maures: je leur conseille de marcher droit.

D'après ce que vous dites, ajouta don Quichotte, je n'ai pas une grande idée de mon historien: je gagerais que c'est quelque babillard, sans talent, sans aucun esprit, qui aura farci son livre de platitudes et de niaiseries. Vous parlez, répondit le bachelier, comme les ennemis de l'auteur; mais une réponse sans réplique, c'est le succès qu'il obtient. Les enfans, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, ont tous un égal plaisir à lire l'histoire de don Quichotte: on se la prête, on se la vole, on se l'arrache; elle est sur toutes les toilettes, dans toutes les antichambres. Enfin elle est si bien connue de toutes les classes de la société, qu'on ne peut voir passer un cheval maigre sans dire aussitôt, Voilà Rossinante! Il est vrai, malgré ce succès, qu'on a quelques reproches à faire à l'auteur, comme de trop grand nombre d'épisodes, comme d'avoir oublié de nous dire la

manière dont fut volé l'âne de Sancho, ce qu'il fit des cent écus d'or trouvés dans la valise de Cardenio, et quelques autres inadvertances. S'il ne tient qu'à cela, interrompit l'écuyer, je vous satisferai sur ces points; mais cela sera quand j'aurai dîné, parce que je meurs de faim.

Don Quichotte, après avoir invité Carrasco à ne le pas quitter de la journée, fit ajouter deux pigeons à l'ordinaire. On servit: après le dîner, Sancho donna au bachelier les explications qu'il souhaitait.

CHAPITRE IV.

Suite de la conversation.

Puisqu'il faut vous conter, dit-il, comment on me vola mon âne, vous saurez qu'après l'aventure des galériens nous arrivâmes la nuit dans la Sierra-Moréna, au milieu d'un petit bois, où nous résolûmes d'attendre le jour sans descendre de nos montures. Nous étions un peu fatigués de nos batailles; mon maître s'endormit, appuyé sur sa lance; j'en fis autant sur mon pauvre âne. Ce coquin de Ginès de Passamont, que nous avions délivré des galères, passa par-là pendant mon sommeil:

le drôle coupa quatre pieux égaux, sur lesquels il éleva doucement le bât qui me servait de lit. Quand il m'eut ainsi suspendu en l'air, il tira par-dessous mon âne. Je ne m'éveillai que le matin; et, comme j'étendais les bras, un des pieux venant à manquer, je tombai par terre, cherchant des yeux et des mains mon fidèle et bon camarade. Quand je m'aperçus qu'on me l'avait pris, je le pleurai tendrement. Si votre auteur ne l'a pas dit, il a tort. Heureusement, *quelques jours après je retrouvai le voleur, et je rentrai en possession de ce que j'aime le mieux au monde*.

C'est fort bien, répondit Carrasco; mais qu'avez-vous fait des cent écus d'or? — Ce que j'en ai fait? Pardieu! j'en ai acheté des cotillons à ma femme, et des souliers à mes enfans. Sans cela vraiment Thérèse m'aurait joliment reçu : pensez-vous qu'elle m'eût pardonné mon escapade, si le ménage n'en avait tiré un peu de profit? Soyons justes, monsieur le bachelier : quand vous ne mettriez qu'à trois maravédis pièce chaque coup de bâton que j'ai reçu à la suite du seigneur don Quichotte, les cent écus ne suffiraient pas pour la quittance. Ainsi, point de chicane, s'il vous plaît, sur l'emploi des cent écus : ils sont bien gagnés, je vous en réponds. Vous

êtes satisfait à présent sur les deux points qui vous embarrassaient; si l'on a autre chose à me demander, me voici prêt à répondre à tout questionneur, au roi lui-même en personne.

J'aurai soin, dit Carrasco, de faire parvenir à l'auteur les explications que vous me donnez, et je ne doute point qu'il ne les mette dans sa seconde partie. On promet donc, reprit don Quichotte, une seconde partie? Seigneur, répondit le bachelier, quoique vous sachiez aussi bien que moi que les secondes parties valent rarement les premières, le public la demande : l'auteur s'en occupe; mais il cherche des matériaux qu'il n'espère guère trouver. Je gage, interrompit l'écuyer, que cet imbécile de Maure s'imagine que nous allons rester ici les bras croisés. Ah! vraiment, il nous connaît bien! Avant peu, s'il plaît au Seigneur, nous lui donnerons de l'occupation; et, si mon maître suivait mes avis, déjà nous serions en campagne.

Comme Sancho prononçait ces paroles, Rossinante hennit dans son écurie. Don Quichotte en tressaillit; et, ne doutant point que ce hennissement ne fût un heureux présage, il résolut de partir avant trois jours. Le malin bachelier, qu'il instruisit de son dessein, l'ap-

prouva fort, lui conseilla de s'en aller à Saragosse, où devaient se célébrer des joutes pour la fête de Saint-George. Là, lui dit-il, votre courage triomphera sûrement de tous les chevaliers aragonais, qui sont, comme vous le savez, les meilleurs chevaliers de la terre : la seule grâce que je vous demande, c'est de ne pas vous exposer autant que vous avez coutume de le faire. Songez que votre vie n'est point à vous, qu'*elle* appartient aux *malheureux*, aux opprimés, dont vous êtes l'appui : modérez votre valeur trop bouillante; je vous en conjure, seigneur don Quichotte, au nom de l'humanité.

Ce que vous dites là est excellent, ajouta Sancho : mon maître n'est point raisonnable sur cet article; il vous attaque cent hommes armés, comme moi j'attaquerais à table une demi-douzaine de poulardes. Mort de ma vie! il faut de la prudence, et regarder où l'on met le pied; ce n'est pas le tout de savoir avancer, il faut encore savoir reculer quelquefois. Par exemple, moi qui vous parle, j'entends à merveille cette seconde partie de l'art de la guerre; aussi, dans la campagne que nous allons faire, je mets la condition expresse qu'aucune bataille ne me regardera jamais. J'aurai grand soin de mon maître, de

l'habiller, de le peigner, de préparer les provisions, de lui donner de bons conseils; mais dès qu'il s'agira de combats, tout est fini, je n'y suis pour rien : chacun son affaire, voyez-vous, et tout ira par merveille. Ensuite, quand monseigneur don Quichotte voudra me récompenser de mes nombreux et bons services, il pourra me donner, sinon une île, puisqu'il paraît que c'est une denrée assez rare, au moins un petit gouvernement, ou rien du tout, si cela l'arrange mieux; car je n'ai pas grande ambition : j'ai fort bien vécu Sancho, je mourrai fort bien Sancho, et j'aurai peut-être beaucoup gagné de n'avoir pas été autre chose.

Vous parlez comme un vrai sage, répondit le bachelier, et votre philosophie me fait penser que vous seriez très propre à gouverner un royaume. Oh! de ce côté-là, reprit Sancho, il y a long-temps que je me suis tâté le pouls; et, à vous dire le vrai, je crois qu'on serait content. Mais laissons le tout à la providence, et à la bonté de mon maître.

Don Quichotte fit un sourire d'approbation; ensuite il pria Carrasco de vouloir bien lui composer un petit acrostiche sur le nom de Dulcinée du Toboso pour prendre congé d'elle à son départ. Le bachelier lui repré-

sente que, ce nom étant un peu long, un madrigal serait plus facile et peut-être plus agréable. Don Quichotte insista pour l'acrostiche, et Carrasco promit de s'en occuper. Le départ fut fixé à peu de jours de là, le secret recommandé sur toutes choses; et nos trois amis se séparèrent.

CHAPITRE V.

Dispute de Sancho avec sa femme.

SANCHO, de retour chez lui, était si gai, si satisfait, que sa femme lui demanda d'où lui venait tant de joie. Ah! ah! répondit-il, Thérèse, je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. — Je ne vous entends point, mon homme. — Et moi, je m'entends, ma femme; je suis joyeux de m'en retourner avec monseigneur don Quichotte, et d'avoir l'espoir de trouver une nouvelle centaine d'écus d'or; mais je serais encore plus content si le bon Dieu nous avait donné assez de bien pour nous passer de cette recherche, et m'épargner la douleur de quitter une épouse aussi aimable que vous. J'ai donc grande raison de dire que je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. — En vérité, mon

ami, depuis que vous êtes entré dans la chevalerie errante, vous avez des façons de parler auxquelles on n'entend goutte. — C'est là précisément le mérite du beau langage. Au surplus, ma chère femme, redoublez de soins pour notre âne, augmentez-lui ses rations, visitez et rajustez son bât; en un mot, que mon équipage se trouve prêt dans trois jours. Ce n'est pas à des noces que je compte aller; c'est à la bataille, madame, à la rencontre des géans, des andriagues, des monstres, qui sifflent, crient, rugissent d'une manière épouvantable; et tout cela ne serait que des roses, si parmi eux ne se rencontraient point des Yangois ou des Maures enchantés. Comprenez-vous ce que je dis! — A merveille, mon homme, et je tremble déjà des périls que vous allez courir. — Madame, ce n'est que par des périls qu'on peut arriver à la gloire et à des gouvernemens. — Nous avons besoin, mon ami, que vous y arriviez avant peu; car votre petit Sancho a quinze ans : il est temps qu'il aille à l'école, surtout d'après les projets de son oncle l'ecclésiastique, qui veut le faire d'église. Votre petite Sanchette est en âge d'être établie : elle me donne déjà du fil à retordre; et je la crois au moins aussi pressée d'avoir un mari que vous un gouvernement.

— Patience! patience! Sanchette sera mariée, mais il faut pour cela que je trouve un gendre digne de moi. — Oh! mon ami, je vous en prie, que ce soit avec son égal; c'est le plus sûr et le meilleur. Si vous allez rendre votre fille une grande dame, lui changer ses souliers contre des pantoufles, et son casaquin contre un habit de cour, vous verrez qu'elle fera ou dira quelque sottise qui vous donnera du chagrin. C'est vous qui êtes une sotte, ma femme; vous ne connaissez point le monde : apprenez que lorsqu'on est riche on ne fait ni on ne dit de sottise. Deux ou trois ans vous suffisent pour prendre l'air et le ton de la grandeur; et puis, quand ma fille ne les prendrait pas, pourvu qu'elle soit madame, je m'en moque, entendez-vous. — Moi, je ne m'en moque point; je ne veux pas qu'un grand dindon de comte ou de marquis à qui vous baillerez Sanchette puisse l'appeler paysanne, et lui reprocher son cotillon de serge. Non, jarnidieu! mon mari, ce n'est pas pour cela que j'élevai ma fille : chargez-vous de la dot, je me charge de l'établir. J'ai déjà un mari dans ma manche : Lope Tocho, le fils de notre voisin Jean Tocho, fait les yeux doux à la petite. C'est un bon garçon, grand et fort; c'est lui qui l'aura, par ma foi! L'un vaut

l'autre : ils s'aimeront ; nous vivrons ensemble, pères, mères, fille, gendre, les petits enfans qui viendront. Dieu nous bénira : nous travaillerons, nous rirons ; et tout cela vaut mieux que vos titres et vos grandeurs.

Ici Sancho frappa du pied en élevant les yeux au ciel. O femme de Barabbas, s'écria-t-il, imbécille ; bête brute, qui ne sais pas ce que c'est d'avoir un peu d'élévation dans l'esprit ! pourquoi ne veux-tu pas donner Sanchette à quelqu'un dont les enfans seront appelés votre seigneurie ? Te sera-t-il donc si dur de t'entendre nommer dona Thérèse Pança ; de te voir assise à l'église sur de bons coussins de velours, en regardant dessous toi les filles des gentilshommes ? Allons, madame, plus de réflexions ; ma fille sera comtesse. — Non, monsieur, elle ne le sera point, et c'est moi qui te le dis, moi que mon parrain baptisa Thérèse, dont le père s'appelait Cascayo, qui ai vécu Thérèse Cascayo, et qui mourrai Thérèse Cascayo, sans souffrir que l'on allonge mon nom. Il serait alors trop lourd à porter. Va, va, je connais le proverbe : les yeux passent sur le pauvre, et s'arrêtent sur le riche jusqu'à ce qu'il soit malheureux. Crois-tu que je me soucie d'entendre dire derrière moi : Tiens, vois-tu cette gouverneuse ? hier elle était dans

la crotte, aujourd'hui elle nous éclabousse. Non, par ma foi, cela ne sera pas tant que j'aurai mes cinq ou six sens. Vous êtes le maître d'aller vous faire prince, duc, seigneur, ce qu'il vous plaira; moi je reste à la maison avec ma fille Sanchette. Une honnête femme a toujours la jambe cassée; les jours de travail sont ses jours de fêtes: elle se promène en filant. Allez, allez, mon mari, avec votre monsieur don Quichotte, qui s'appelle *don on ne sait trop pourquoi*. Quand vous aurez un gouvernement, je vous enverrai votre fils pour que vous lui appreniez à gouverner, parce qu'il est juste que les garçons prennent l'état de leur père; mais d'ici là ne me rompez plus la tête, et laissez-nous en repos Sanchette et moi, à la garde du bon Dieu, qui aura bien soin de nous.

À la bonne heure! répondit Sancho, voilà un arrangement raisonnable. Tu m'enverras mon fils pour que je l'élève selon son rang; et moi je t'enverrai de l'argent pour que tu établisses Sanchette. Vois si cela te convient. C'est parler, reprit Thérèse; et je ne vais pas à l'encontre que tu m'envoies beaucoup d'argent. La paix fut alors rétablie dans le ménage, et les deux époux s'embrassèrent.

CHAPITRE VI.

Entretien particulier de don Quichotte et de son écuyer.

Sancho ne tarda pas à retourner chez don Quichotte, et lui demanda un entretien secret, afin de prendre avec lui certaines précautions prudentes. La gouvernante, voyant qu'ils se renfermaient tous deux, ne douta point que ce ne fût pour méditer une troisième sortie. Dans le désespoir que lui causait cette idée, elle résolut d'aller implorer le secours du bachelier Samson Carrasco, pour qu'il détournât don Quichotte de son funeste dessein. Elle prit aussitôt sa mante, courut chez le bachelier, qu'elle trouva se promenant dans la cour de sa maison. Tout est perdu! s'écria-t-elle, en se jetant en pleurs à ses genoux : c'en est fait, seigneur Carrasco, mon maître s'en va, mon maître s'en va! Que dites-vous donc, madame la gouvernante ? reprit le bachelier effrayé : comment! votre maître se meurt! — Autant vaut, mon cher monsieur; il veut encore aller chercher les aventures; ce sera la troisième fois : à la première ils me l'ont ramené moulu de coups de bâton, couché de travers sur un

âne ; à la seconde, dans une cage, et si pâle, si faible, si maigre, qu'il m'en a coûté plus de six cents jaunes d'œufs pour le rétablir un peu ; mes poules sont encore vivantes, et peuvent dire si je ments. Jugez, monsieur le bachelier, jugez dans quel état on me le rendra cette fois-ci. — Ne pleurez pas, madame, ne pleurez pas ; nous y trouverons peut-être du remède. Retournez chez vous, préparez-moi à déjeûner ; je vous suis dans un instant, et vous verrez ce que je sais faire. Sur toutes choses, d'ici au moment où j'arriverai, dites l'oraison de sainte Apolline. — Mais, monsieur, sainte Apolline ne guérit que les maux de dents ; c'est à la cervelle que mon maître a mal. — Faites ce que je vous conseille, et ne croyez pas en savoir plus qu'un bachelier de Salamanque. La triste gouvernante ne répliqua point, et s'en retourna.

Pendant ce temps don Quichotte et Sancho causaient ensemble. Vous saurez, monsieur, commença l'écuyer, que j'ai déjà fait part à ma femme de mon projet de suivre encore votre seigneurie. — Eh bien, ami, qu'en dit Thérèse ? — Ah ! ah ! Thérèse dit bien des choses ; elle prétend qu'il faut regarder où l'on met le doigt, que les écrits parlent quand l'homme se tait, que promettre et tenir sont

deux, qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Elle est bavarde, Thérèse, mais moi, je soutiens qu'il faut pourtant l'écouter. — Sans doute je suis de cet avis; mais parle plus clairement, n'entortille pas ce que tu veux dire. — Moi, je ne dis rien; c'est ma femme qui m'assourdit les oreilles, en me criant que nous sommes tous mortels, qu'aujourd'hui l'on est debout, demain enterré; que l'agneau y passe comme le mouton; que cette camarde si laide, qu'on appelle la mort, arrive sans être attendue; qu'elle ne respecte rien, ni les sceptres, ni les mitres: que sais-je, moi? Thérèse répète ce qu'elle entend prêcher en chaire. — Tout cela est d'une grande vérité; mais je ne vois pas à quoi cela revient. — J'étais comme vous, monsieur, je ne le voyais pas non plus; à la fin je crois l'avoir trouvé. Thérèse voudrait qu'au lieu des récompenses que votre seigneurie me promet, et qui viendront ou ne viendront pas, vous me donnassiez, pendant le temps que je serai à votre service, ce qu'elle appelle une espèce de gage, comme qui dirait *tant par mois*; que ce soit peu, que ce soit beaucoup, c'est égal; parce que la poule pond sur un œuf; plusieurs *peu* font un *beaucoup*; et puis suffit de gagner quelque chose pour être sûr de ne pas perdre. Cela n'empêchera point

que, si vous trouvez l'occasion de me glisser une île dans la main, je ne l'accepte, comme de raison, et je la rabattrai de mes gages ; nous serons toujours à même de faire ce petit compte, et Thérèse sera contente.

Je commence, reprit don Quichotte, à vous comprendre, ami Sancho ; et je ne demanderais pas mieux que de remplir les intentions de votre femme, si j'avais trouvé dans une seule histoire de chevalier errant un exemple d'un écuyer à *tant par mois. Je les ai toutes lues avec grand soin ; je n'y ai vu que des écuyers* servant leurs maîtres pour le plaisir de les servir, et attendant sans se plaindre que leur bonté les récompensât : pour rien au monde je ne voudrais déroger à cette antique coutume. Si cet espoir vous suffit, partons ensemble, j'en serai charmé : s'il ne vous suffit pas, Sancho, restez dans votre maison ; nous n'en serons pas moins bons amis : et ne craignez pas pour cela que je manque d'écuyers ; le colombier fourni de grains attire bientôt les pigeons ; bonne espérance vaut mieux que médiocre possession ; et l'on laisse aller le fretin pour courir après les carpes. Je ne vous dis ceci, mon enfant, que pour vous prouver que, dans un besoin, je saurais aussi dire des proverbes.

Sancho, tout triste et tout pensif, écoutait

en se grattant la tête. Il avait cru d'abord que son maître frémirait à la seule idée de le perdre; la tranquillité de don Quichotte dérangeait tous ses calculs. Le bachelier Carrasco, suivi de la gouvernante, arriva dans ce moment. Il court embrasser don Quichotte; et d'une voix élevée : O fleur de la chevalerie, dit-il, lumière brillante des enfans de Mars, honneur et gloire de la nation espagnole! puisse le Dieu tout-puissant qui veille sur les héros confondre les envieux qui tenteraient de mettre des obstacles à ta troisième campagne! puissent leurs projets coupables retourner à leur confusion! Regardant alors la gouvernante stupéfaite de ce début : Ce n'est pas la peine, lui dit-il, que vous récitiez davantage l'oraison de sainte Apolline; je reconnais que le destin, plus fort que nous, ma chère dame, veut que le grand don Quichotte consacre de nouveau son bras invincible à la défense des opprimés. Si j'apportais le moindre retard à cette mission sublime, ma conscience en serait chargée. Courage donc, brave et beau don Quichotte! rentrez dès demain, dès aujourd'hui même, dans cette route de l'honneur; et si quelque chose vous manque, si votre écuyer ne peut vous suivre, me voici prêt à le suppléer.

Don Quichotte se retournant alors ve s

Sancho : Eh bien ! dit-il, penses-tu que je manquerai d'écuyers? Tu l'entends, ami; le voilà ce fameux bachelier Carrasco, ce favori des muses de Salamanque, cet aigle de nos écoles, le voilà qui veut s'exposer aux intempéries de l'air, à la faim, à la soif, à tous les périls, pour suivre, comme simple écuyer, les traces d'un chevalier errant ! A Dieu ne plaise que j'enlève aux lettres celui qui doit faire leur gloire, et que je prive les sciences de *leur plus digne soutien !* Non, non, Seigneur Carrasco, demeurez dans votre patrie pour l'illustrer, pour l'éclairer ; je serai content du premier écuyer qui voudra me suivre lorsque Sancho m'aura quitté. Jamais je ne vous quitterai, reprit Sancho en fondant en larmes; si vous avez la bonté de vouloir toujours de moi, je ne demande pas mieux que d'aller avec vous. Je ne suis pas de ceux dont on dit : *Quand le pain est mangé*, bon soir la compagnie. Tout le monde sait dans notre village que les Pança ne sont point des ingrats. Quand je vous ai parlé de gages, c'était pour plaire à ma femme, qui, lorsqu'elle a quelque chose dans la tête, fait le diable à la maison. Mais voilà qui est fini, je serai le maître une fois. Elle aura beau crier, je crierai plus fort, et je lui montrerai qu'elle est ma femme. Tout

est dit, monsieur, je ne demande rien, je me contente de ce testament dont vous m'avez déjà parlé : arrangez seulement la chose de manière qu'on ne puisse revenir là-dessus, et mettons-nous en chemin; je vous servirai tout aussi bien que monsieur le bachelier, qui vient là s'offrir on ne sait pourquoi.

Notre chevalier tendit la main à Sancho, qui la baisa. La réconciliation étant faite, il fut décidé que don Quichotte partirait avant trois jours. Carrasco lui promit un casque qu'un de ses amis possédait. La gouvernante et la nièce eurent beau dire des injures à ce maudit bachelier, s'arracher les cheveux, s'égratigner le visage, don Quichotte et Sancho firent tous leurs préparatifs. Le surlendemain vers la fin du jour ils montèrent, l'un sur Rossinante, l'autre sur son âne fidèle, et prirent ensemble la route du village du Toboso. Le bachelier les accompagna quelque temps : lorsque la nuit fut venue, il embrassa notre héros, le pria de lui donner de ses nouvelles, et s'en revint plein de joie annoncer au curé et au barbier que don Quichotte était parti.

CHAPITRE VII.

Don Quichotte va voir Dulcinée.

Que le grand Alla soit béni! s'écrie notre historien arabe au commencement de ce chapitre. Que le grand Alla soit béni! répète-t-il avec transport, don Quichotte et Sancho sont en campagne : l'un et l'autre vont de nouveau nous surprendre et nous divertir. Oublions tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils ont dit; écoutons et regardons : l'action commence sur le chemin du Toboso, comme jadis elle commença dans la plaine de Montiel.

A peine le bachelier venait de quitter nos héros, que Rossinante se mit à hennir et l'âne à lui répondre dans sa langue. Don Quichotte regarda cet hennissement comme un bon augure; Sancho, qui remarqua sans le dire que la voix de l'âne était plus forte et plus sonore que celle du cheval, en conclut que sa fortune particulière l'emporterait sur celle de son maître; ce qui n'était pas plus mal raisonné que ne raisonnent beaucoup de savans en astrologie judiciaire. Ami, lui dit don Quichotte, je crains qu'au milieu de la nuit profonde qui bientôt va couvrir la terre, nous ne

puissions apercevoir le Toboso, où j'ai résolu de m'arrêter pour voir la belle Dulcinée, lui demander sa bénédiction, et reprendre à ses genoux une force, une valeur nouvelle. Monsieur, répondit Sancho, ce sera sûrement bien fait; mais vous aurez de la peine à recevoir la bénédiction de madame Dulcinée, à moins qu'elle ne vous la jette par-dessus les murailles de la basse-cour où je la trouvai quand je lui portai votre lettre. — Est-il possible, Sancho, que tu veuilles toujours appeler *basse-cour* la galerie ou le portique du riche palais habité par la princesse que j'adore! — Je vous répète qu'elle était dans une basse-cour, et que je ne connais point de manière d'appeler ce lieu autrement. — Eh bien! c'est là que je veux aller. Pourvu que j'y voie Dulcinée, pourvu qu'un seul rayon de ce soleil vienne échauffer mon courage, éclairer mon âme, vivifier mon tendre cœur, que m'importe tout le reste? — Ma foi! quand je vis ce soleil il n'était pas plus brillant qu'il ne faut : j'avoue qu'il pouvait être obscurci par la poussière du blé que criblait sa seigneurie. — Te revoilà de nouveau dans tes premières erreurs! tu ne réfléchis pas qu'il est impossible que Dulcinée travaille à d'autres ouvrages qu'à ceux que tu as vus dans nos poëtes occuper les loisirs des nymphes. Quel-

que enchanteur envieux t'aura montré du blé et un crible à la place de la navette d'or qu'elle tenait dans ses doigts délicats. Tu vas sans cesse répétant que Dulcinée criblait du blé; et ton opiniâtre sottise sera peut-être cause que dans mon histoire on aura parlé de ces vils détails. Juge de l'effet qu'ils doivent produire! juge du parti qu'en sauront tirer les ennemis de cette belle! O envie! affreuse envie! ver méprisable et rongeur des vertus les plus éclatantes! les autres vices du moins peuvent quelquefois valoir une espèce de plaisir; la seule envie se nourrit toujours du poison qu'elle prépare aux autres.—Vous avez bien raison, monsieur; et, quand j'y pense, j'ai peur aussi que dans cet ouvrage-là ma réputation ne coure des risques. Cependant je n'ai jamais dit de mal de messieurs les enchanteurs, et je suis trop pauvre pour exciter l'envie. D'ailleurs qu'a-t-on à me reprocher? Quoique j'aime à rire, je suis bon homme, bon catholique, vieux chrétien, et mortel ennemi des Juifs : que faut-il de plus pour être à l'abri des mauvais propos des historiens? Au surplus, qu'ils disent ce qu'ils voudront; nu je suis né, nu je me trouve; je ne gagne ni ne perds, et je me moque d'eux et de leurs livres. Ah! oui, ma foi! ils ont bien trouvé leur homme, s'ils comp-

tent avec leur plume me faire mourir de chagrin! — Tu t'en inquiètes cependant, et tu me rappelles une certaine dame qui, ayant appris qu'un poëte célèbre venait de faire une satire dans laquelle il déchirait toutes les dames de la cour, se trouva fort offensée d'être la seule dont il ne parlait pas. Elle s'en plaignit avec amertume; et le poëte complaisant ajouta pour elle un petit article, qui, à la vérité, lui ôtait l'honneur, mais plaisait à sa vanité. Nous ressemblons tous à cette dame, mon pauvre Sancho, nous sommes tous plus ou moins esclaves de ce malheureux désir de la renommée, qui, comme tu sais, engagea César à passer le Rubicon, et fit brûler le temple d'Éphèse par l'extravagant Érostrate.

En causant ainsi nos deux voyageurs approchaient du Toboso. Minuit sonnait lorsqu'ils entrèrent dans cette cité célèbre où tous les habitans étaient ensevelis dans un paisible sommeil. Le profond silence qui régnait dans les rues, et que les ténèbres rendaient effrayant, était souvent interrompu par des chiens qui aboyaient, des ânes qu'on entendait braire, des porcs de mauvaise humeur qui grognaient au fond des étables, et quelques chats amoureux miaulant sur le haut des maisons. Le courage de Sancho commençait à chanceler,

et notre héros lui-même regardait ces différens cris comme de tristes présages. Mon fils, dit-il à son écuyer, hâte-toi de me conduire au palais de Dulcinée. Sancho, plus embarrassé qu'il n'osait le dire, parce que de sa vie il n'avait été dans la maison de cette illustre dame, ne savait trop quel chemin prendre. Monsieur, répondit-il avec lenteur, ce n'est pas à l'heure qu'il est que l'on va faire des visites : la porte du palais sera fermée; et si nous faisons du bruit, nous mettrons la ville en rumeur. Allons plutôt au cabaret; on entre là quand on veut sans jamais déranger personne. — Non, non; conduis-moi vers le palais, que je crois être ce grand bâtiment qui s'élève au-dessus des autres. — Ma foi, puisque vous le voyez, vous me ferez plaisir de m'y mener moi-même; car le diable m'emporte si je vois rien! Don Quichotte avança quelques pas, et alla donner contre le clocher. C'est l'église, reprit Sancho; tout ceci ne dit rien de bon, nous sommes dans le cimetière: allons-nous-en, croyez-moi. Je me souviens à présent que le palais de madame Dulcinée est au fond d'un petit cul-de-sac. — Cela n'est pas possible, ami; jamais dans un cul-de-sac on n'a bâti de maison royale. — Monsieur, chaque pays a ses coutumes; et c'est peut-être

celle du Toboso. Venez avec moi, je m'en vais chercher dans cette ruelle; peut-être que dans quelque coin je trouverai ce chien de palais. — Sancho, parlez avec respect de tout ce qui appartient à cette reine des belles; je commence à trouver étrange que vous soyez si embarrassé pour m'indiquer sa demeure. — Comment voulez-vous que, pour une pauvre fois que j'y suis venu, je puisse dans l'obscurité la reconnaître tout de suite, tandis que vous, qui sûrement lui avez fait de nombreuses visites, vous ne la reconnaissez pas vous-même? — Mais, bourreau! ne t'ai-je pas dit que jamais je n'ai vu Dulcinée, que je l'aime sur sa réputation d'une manière idéale et platonique? — Eh bien, monsieur, moi, je l'ai vue à peu près comme vous l'aimez, d'une manière idéale et platonique. — Sancho, finissons : je ne badine point sur cet article. Vous avez vu Dulcinée; et je veux, j'entends, je prétends que vous me la fassiez voir.

Dans ce moment, un villageois qui s'en allait déjà travailler à la terre vint à passer avec ses mules, en chantant l'ancienne romance espagnole :

Vous savez comme on vous mène,
Beaux Français, à Roncevaux.

Je n'aime point, reprit don Quichotte, ce que j'entends chanter à cet homme. Il nous arrivera cette nuit quelque chose de funeste. Mon ami, ajouta-t-il en appelant celui qui passait, je vous souhaite le bonjour, et vous prie de vouloir bien m'indiquer le palais de la princesse Dulcinée. Monsieur, répondit le paysan, il n'y a que peu de jours que je suis dans ce village au service d'un riche fermier. Ici vis-à-vis est la maison du curé et du sacristain, *qui connaissent sûrement cette princesse*, pour peu qu'elle ait rendu le pain béni. Quant à moi, je n'en ai jamais entendu parler. En disant ces mots il s'éloigna.

Sancho, voyant que son maître affligé ne savait plus quel parti prendre, lui dit : Monsieur, le jour approche ; pensez-vous qu'il fût convenable à l'honneur de la princesse que le soleil nous trouvât dans sa rue ? Cela ferait parler toutes *les commères de cette capitale*. Croyez-moi, retirons-nous dans quelque bois voisin d'ici ; je reviendrai tout seul, je regarderai à toutes les lucarnes du Toboso, jusqu'à ce que je tombe au palais de madame Dulcinée. Je finirai sûrement par le dénicher : alors je parlerai à madame, et retournerai vous porter ses ordres. Ton conseil est plein de sagesse, lui répondit don Quichotte ; je

vais le suivre sur-le-champ. Notre écuyer, qui grillait de voir son maître hors du village, se hâta de le conduire à deux milles de là dans un petit bois, où don Quichotte se cacha de son mieux, tandis que Sancho s'apprêtait à s'acquitter d'une ambassade qui réussit comme on va le voir.

CHAPITRE VIII.

Comment Sancho vint à bout d'enchanter la princesse Dulcinée.

Avant de commencer ce chapitre, l'auteur de l'histoire prévient ses lecteurs qu'il aurait voulu le passer, parce qu'il craint qu'on ne regarde comme impossible l'excès d'extravagance, de folie, de crédulité, où en vint notre héros. Cependant, après de mûres réflexions, pénétré des grands devoirs qu'impose la qualité d'historien, il a pris le parti de tout dire; et, certain de l'authenticité des faits, il les raconte de cette manière.

Au moment de retourner au Toboso, Sancho reçut les ordres de son maître. Va, mon fils, lui dit don Quichotte, et garde-toi de revenir avant d'avoir vu la beauté suprême qui règne sur ce cœur esclave : prends garde,

quand tu la verras, à ne pas te laisser consumer par les brûlans rayons qui partent de ses yeux. Souviens-toi surtout, souviens-toi, ô le plus fortuné des écuyers du monde, de remarquer, de retenir jusqu'au plus petit mouvement que fera cet astre si beau : regarde, alors que tu lui prononceras mon nom, si son front pudique se couvre d'une modeste rougeur, si elle se laisse tomber sur un sofa, sur une estrade, ou si, demeurant debout, elle ne s'appuie point tantôt sur un pied, tantôt sur un autre. Observe encore, lorsqu'elle te répondra, si elle répète deux ou trois fois sa réponse; si elle est douce d'abord, et ensuite plus sévère; ou si, commençant par être sévère, elle finit par être plus tendre; si, en la prononçant rapidement, elle porte la main à sa tête, comme pour ranger ses cheveux, qui n'auront pas besoin d'être rangés. Toutes ces choses, sans conséquence aux yeux d'un indifférent, sont précieuses pour l'amour : il est éclairé par un signe, par un soupir, par un regard, et pénètre les secrets de l'âme, malgré la pudeur qui veut les cacher, et n'obtient jamais que ce qu'il surprend.

Vous pouvez vous en fier à moi, répondit Sancho, je vous entends à merveille. Chassez, chassez toutes vos craintes, le courage vient à

bout de tout; on fait prendre feu au bois le plus vert, et l'on finit toujours par trouver le lièvre. Nous avons eu du guignon cette nuit pour découvrir le palais de madame Dulcinée; mais à présent qu'il fait jour, j'espère que ce ne sera plus comme si je cherchais une aiguille dans une botte de foin. — Allons, Sancho, mets-toi en chemin, et ne va pas t'aviser de dire tous ces proverbes à la princesse.

Sancho partit au trot de son âne, laissant don Quichotte à cheval, appuyé tristement sur sa lance, les yeux élevés vers le ciel. Notre écuyer s'occupait déjà des moyens de se tirer de cette difficile ambassade : il ne savait au monde comment faire. Lorsqu'il se vit hors du bois, il s'arrêta, descendit de sa monture, et s'assit au pied d'un arbre pour recueillir ses esprits et s'entretenir avec lui-même.

Ah ça, mon frère Sancho, se dit-il, commençons un peu par savoir où va votre seigneurie. Va-t-elle chercher son âne perdu? — Non, certainement; le voilà. — Où allez-vous donc? — Je vais à la quête d'une princesse, qui est le ciel du soleil de beauté. — C'est fort bien, monsieur; mais où pensez-vous la trouver? — Dans la grande ville du Toboso.

— Ah! c'est différent. Et de quelle part, s'il vous plaît, allez-vous chercher cette grande princesse? — De la part du fameux don Quichotte, qui répare le mal, redresse les torts, donne à manger à ceux qui ont soif, à boire à ceux qui ont faim. — C'est à merveille. Dites-moi si vous connaissez cette beauté si célèbre. — Point du tout; je ne l'ai jamais vue; et mon maître ne la connaît pas plus que moi. — Et pensez-vous que, si messieurs les habitans du Toboso savaient que vous allez chez eux avec le petit projet de parler d'amour à leurs princesses, ils ne fissent pas très bien de vous frotter les épaules avec de bons échalas? — Monsieur, je ne dis pas qu'ils eussent tort : tout ambassadeur que je suis, il serait possible que l'on oubliât le respect dû à ma qualité. — Vous ferez prudemment d'y prendre garde; car je vous préviens que les gens de la Manche ne sont nullement plaisans; que, s'ils s'y mettent une fois, ils vous étrilleront de la bonne manière. Croyez-moi, monsieur Sancho, renoncez à cette ambassade. — Je commence à voir que vous avez raison; et voici le parti que je vais prendre. Mon maître est fou, je n'en puis douter : je ne le suis guère moins de le suivre, mais enfin je ne prends pas encore des moulins pour des

géans, des troupeaux de moutons pour des armées. Profitons de la facilité avec laquelle le seigneur don Quichotte se persuade tout ce qu'on lui dit : la première femme que je rencontrerai sera madame Dulcinée; je la ferai voir comme telle à mon maître. S'il dit que non, je dirai que si : je l'affirmerai, je le jurerai; il finira par le croire. L'entrevue se passera comme elle pourra : peu m'importe; je serai quitte de mon message; et si monseigneur don Quichotte n'en est pas content, il ne m'en donnera plus de pareils.

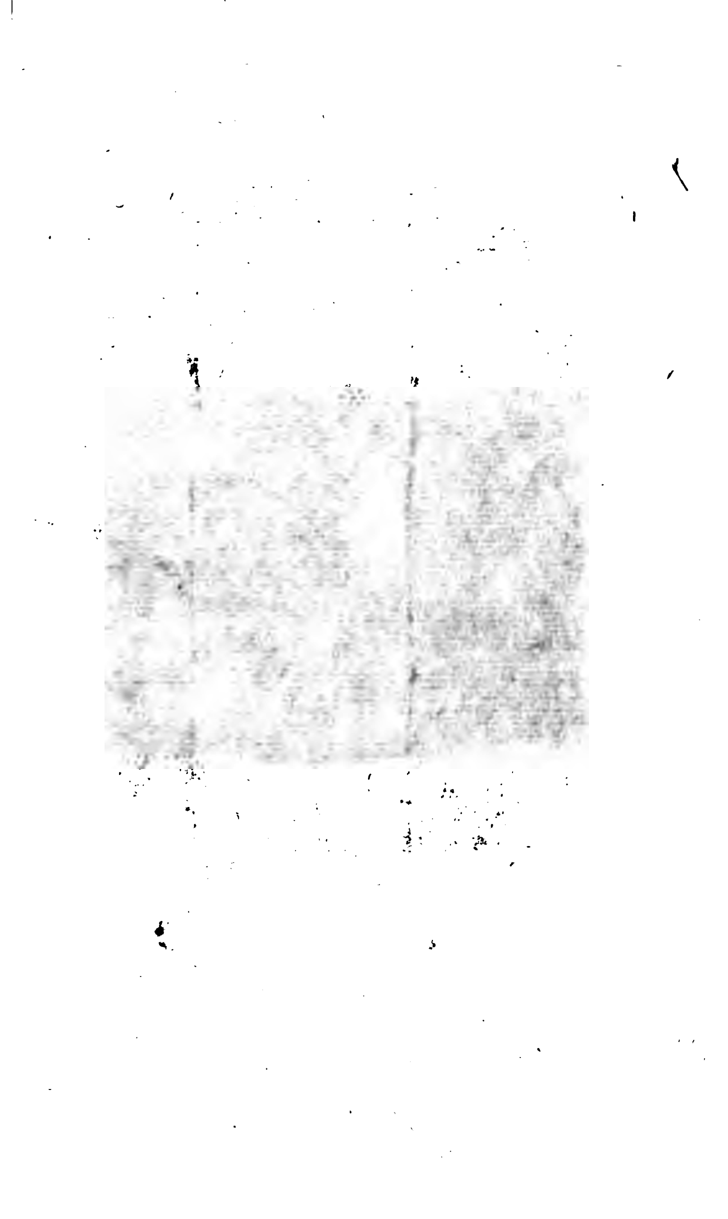
Après ce petit soliloque, notre écuyer, moins inquiet, se reposa plusieurs heures, pour laisser penser à son maître qu'il s'occupait, pendant ce temps, de faire sa commission. Il vit enfin venir à lui, du côté du Toboso, trois paysannes sur des ânes : remontant aussitôt sur le sien, il courut retrouver son maître. Réjouissez-vous, cria-t-il de loin, j'apporte de bonnes nouvelles. Ah! mon fils, répond le héros, parle; hâte-toi de m'apprendre si je dois marquer ce jour avec une pierre noire ou blanche. — Marquez-le avec une pierre rouge : je vous annonce que madame Dulcinée vient elle-même vous voir, accompagnée de deux demoiselles d'honneur. — Dieu tout-puissant! que me dis-tu? Prends

garde d'abuser mon cœur par une fausse espérance; il ne pourrait soutenir l'affreux chagrin d'être détrompé. — Vous allez le voir de vos yeux : montez à cheval, et venez au-devant de la princesse, qui ne doit pas être loin. Ah! qu'elle est belle! monsieur ! et que son habit est riche ! Elle et ses deux demoiselles reluisent d'or, de rubis, de diamans, de chaînes de perles. Les yeux m'en font encore mal; leurs cheveux sont comme le soleil qui se joue dans les vents; et toutes trois sont montées sur trois superbes cananéennes, les plus blanches qu'on puisse voir. — Tu veux dire des haquenées. — Haquenée ou cananéenne, c'est à peu près la même chose; et vous me chicanez toujours pour rien. — Allons, mon fils, allons jouir de cette faveur ineffable; je te donne, dès ce moment, la dépouille du premier combat où tu me verras vainqueur. — A la bonne heure ! Quand je la tiendrai, je vous en remercierai.

Nos héros marchaient déjà. Don Quichotte, regardant le chemin, n'y voit que les trois paysannes; il se retourne vers Sancho : Ami, dit-il d'un air inquiet, les as-tu laissées loin de la ville? Comment, répondit l'écuyer, est-ce que vous êtes aveugle ? — Je ne vois encore que trois paysannes sur leurs ânes. — Ah!

pour le coup, en voici bien d'une autre! Je ne m'y attendais pas. Quoi! monsieur, ces trois princesses toutes d'or, ces trois haquenées blanches, vous paraissent trois paysannes sur leurs ânes! Je n'ai rien à dire, vous êtes malade. — Mais sérieusement je le crains; car je te jure sur ma foi que j'ai beau les considérer, je les vois toujours comme je l'ai dit. — Eh bien! croyez-moi; gardez-en le secret: je ne vous trahirai pas; et venez toujours faire la révérence à la princesse.

A ces mots il met pied à terre, s'avance vers celle des paysannes qui était au milieu des deux autres, arrête son âne par le licou, tombe à deux genoux, et lui dit: O reine, duchesse de beauté, je supplie votre grandeur de vouloir bien recevoir dans sa grâce le chevalier de la Triste Figure, que vous voyez là tout pétrifié par votre magnifique présence. Don Quichotte, à son exemple, s'était aussi mis à genoux, et contemplait attentivement celle que Sancho appelait reine. De temps en temps il frottait ses yeux, tout surpris de ne voir jamais qu'une grosse villageoise, courte, trapue et camarde; il n'osait pas ouvrir la bouche. Les trois paysannes, aussi étonnées, se regardèrent d'abord sans rien dire. Enfin celle que Sancho retenait lui répond avec hu-





meur : Otez-vous de là ; laissez-nous passer : nous avons autre chose à faire que d'écouter vos bêtises. Ah ! princesse, répondit l'écuyer, comment n'êtes-vous pas touchée de voir devant vous à genoux la colonne des chevaliers errans ? Veux-tu finir ? reprit la princesse, ou faut-il que je t'apprenne que je sais étriller les ânes ? Mais voyez donc, ma commère, ces petits freluquets qui veulent, je crois, se moquer de nous ! Ah ! oui, par ma foi ! ils ont bonne mine !

Sancho, dit alors don Quichotte, lève-toi, mon fils, lève-toi ; je vois trop jusqu'à quel excès va la fureur de mes ennemis : ils veulent ma mort ; ils seront contens. O vous, unique souveraine de ce cœur brisé d'affliction, vous, innocente victime des enchanteurs cruels, qui, pour me punir, ont osé cacher vos divins attraits sous la figure d'une villageoise ; daignez au moins m'honorer d'un regard. Peut-être, hélas ! quelque prestige vous empêche aussi de me reconnaître ; peut-être mon visage est changé pour vous, mais mon âme est toujours la même ; les enchanteurs ne peuvent rien sur l'amour pur, constant, éternel, dont elle brûle pour vous. Je t'en ponds, répliqua Dulcinée, allons ! hue ! laisse-nous passer. Elle frappe alors des talons son âne, lui fait

prendre le galop; et, dans les mouvemens qu'elle se donne, le bât mal sanglé tourne sous le ventre. La princesse, les pieds en l'air, fait la culbute, tombe sur le pré. Don Quichotte vole à son secours, la relève en baissant les yeux. Sancho raccommode le bât; notre héros veut l'y replacer; mais la villageoise, d'un saut, s'y remet à califourchon, pique des deux, et s'enfuit légère comme un oiseau. Diable! s'écria Sancho, quelle gaillarde! elle caracole mieux qu'un écuyer cordouan. Ses demoiselles la suivaient du même train : bientôt elles disparaissent.

Eh bien! Sancho, dit alors l'infortuné don Quichotte, suis-je assez persécuté par ces maudits enchanteurs! Les perfides, non contens de m'enlever le bonheur suprême de voir ma Dulcinée, de lui parler, ont poussé la barbarie jusqu'à la changer, à la transformer en une laide paysanne; car elle était laide, Sancho. Point du tout, répondit l'écuyer; moi, je ne l'ai vue que très belle. Vous me rappelez cependant qu'elle avait ici, sur la lèvre à droite, une espèce de petit poireau, d'où il sortait comme une moustache de couleur d'or. — Mon ami, suivant les règles de la correspondance, je t'apprends que ce même signe doit se trouver sur sa cuisse droite.

— Eh bien, monsieur, je ne doute point que cela ne soit fort joli; mais je n'y ai pas regardé.

Pendant cette conversation nos héros remontaient sur leurs bêtes, et prenaient le chemin de Saragosse, où devaient se célébrer des joutes annuelles, qui attiraient beaucoup d'étrangers. Les grands événemens que nous allons décrire empêchèrent don Quichotte de s'y trouver.

CHAPITRE IX.

Aventure du char de la mort.

Don Quichotte, triste et pensif, marchait en réfléchissant à la malice des enchanteurs, et aux moyens de rendre à Dulcinée sa figure et sa dignité première. Ces idées l'occupaient si fort, que les rênes de Rossinante étaient échappées de ses mains sans qu'il s'en fût aperçu. La pauvre bête en profitait pour s'arrêter de temps en temps, et paître l'herbe qu'elle rencontrait. Monsieur, lui dit tout à coup Sancho, le désespoir ne sert jamais qu'à augmenter le mal. Je ne vous reconnais plus du tout. Qu'est devenu ce courage dont vous avez fait preuve dans tant d'occasions? Que

diable est ceci? Sommes-nous Espagnols ou non? Que Satan puisse emporter toutes les Dulcinées du monde, plutôt que de voir un chevalier errant comme vous tomber malade de chagrin! Ah! mon ami, répondit le héros en soupirant, respecte, respecte dans tes discours celle dont j'ai causé l'infortune. Sans moi, sans l'horrible haine de mes ennemis, elle serait encore l'ornement de l'univers. Qui le sait mieux que toi, trop heureux écuyer, à qui du moins les méchans n'ont pas ôté le bonheur de contempler sa beauté divine? — C'est vrai, je l'ai toujours vue comme elle est, et je suis encore ébloui de l'éclat de ses deux yeux, qui ressemblaient à deux grosses perles. — Deux perles! mon fils; tu te trompes; ses yeux devaient ressembler à des saphirs. Tu veux sans doute parler de ses dents. — Il est possible, monsieur, que j'aie pris l'un pour l'autre; j'étais troublé presque autant que vous. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de songer que dorénavant les géans ou les chevaliers vaincus que vous enverrez aux pieds de madame Dulcinée auront beaucoup de peine à la reconnaître sous sa nouvelle figure. Je crois les voir, ces pauvres diables courant les rues du Toboso, comme des imbéciles, demandant partout la princesse, qui leur pas-

sera devant le nez sans qu'ils s'en doutent. — Il faut espérer, Sancho, que l'enchantement ne s'étendra pas jusqu'aux géans que je pourrai vaincre. Au surplus, pour en être instruit, j'ordonnerai aux deux premiers de venir me rendre compte de leur voyage. — Vous ferez très sagement; car il est bon de savoir comme on vit.

Don Quichotte allait répondre, lorsqu'il vit tout à coup paraître sur le chemin une charrette découverte, remplie de personnages fort extraordinaires. Celui qui conduisait les mules était un diable hideux. Après lui venait la mort, sous la figure d'un squelette humain, un ange avec de grandes ailes, un empereur portant sur sa tête une belle couronne d'or; à leurs pieds l'Amour enfant tenait son arc à la main; un guerrier couvert de ses armes, et d'autres figures non moins singulières. Notre héros surpris arrêta son coursier; Sancho se mit à trembler de toutes ses forces. Bientôt le vaillant don Quichotte se réjouit de ce nouveau péril; et se plaçant devant la charrette: Charretier, s'écria-t-il, cocher, diable, qui que vous soyez, qui semblez mener la barque à Caron, apprenez-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez. Seigneur, répondit le diable, nous sommes des comédiens de cam-

pagne : c'est aujourd'hui l'octave de la Fête-Dieu; ce matin, dans un bourg situé derrière cette colline, nous avons représenté la tragédie des *états de la mort*; ce soir nous devons la jouer encore dans ce village que vous voyez d'ici. Nous avons pensé que ce n'était pas la peine de nous déshabiller, et nous voyageons comme nous voilà, afin d'être tout prêts en arrivant. Cette mort que j'ai l'honneur de vous présenter est un jeune homme très aimable, qui est l'amoureux de la troupe; la femme de l'auteur fait les reines; celui-ci, les empereurs; cette jeune fille, les anges; et moi, les diables, à votre service; personnage fort important, et qui mène toutes les intrigues au théâtre comme dans le monde. Sur ma parole de chevalier errant, répondit alors don Quichotte, j'avais d'abord cru que c'était quelque grande aventure qui m'était réservée. On a raison de dire qu'il faut se méfier des apparences. Passez, passez, braves gens; allez jouer votre tragédie, et disposez même de moi, si je peux vous être bon à quelque chose; car dès mon enfance j'aimai le théâtre et ceux qui en font profession.

Tandis qu'il parlait, un des comédiens restés en arrière rejoignit ses camarades. Celui-là était vêtu de diverses couleurs et tout

couvert de grelots : au bout d'un bâton qu'il portait à la main étaient attachées trois vessies, dont il frappait vivement la terre, et qu'il agitait dans l'air, en sautant avec ses grelots. Rossinante eut peur de ce bruit; pour la première fois de sa vie il s'avisa de prendre le mors aux dents, et d'emporter son maître dans la campagne. Sancho, voulant le ramener, se jette à bas de son âne, et court après Rossinante; le diable aux grelots saute à l'instant même sur l'âne laissé par Sancho, le force d'aller à coups de vessie, et vole avec lui vers le village. Pendant ce temps, le pauvre Rossinante ne manqua pas de faire ce qu'il faisait toutes les fois qu'il lui arrivait de s'égayer; il tomba rudement avec don Quichotte, et demeura couché près de lui. Sancho, voyant d'un côté son maître à terre, de l'autre, son âne allant au galop, frappé continuellement par les bruyantes vessies, ne savait plus auquel courir. Son bon naturel l'emporta cependant; ce fut son maître qu'il préféra, malgré les douleurs profondes que lui causait chaque coup de vessie donné sur son âne, et qui venait retentir au fond du cœur de Sancho. Inquiet, troublé, désolé, le triste écuyer releva le héros, le remonta sur Rossinante, en lui disant: Monsieur, le diable emporte mon âne. Quel

diable ? reprit don Quichotte. — Pardi ! celui des vessies. Voyez, ô mon Dieu ! voyez comme il le fait galoper. Suis-moi, je vais te le faire rendre, fussent-ils déjà tous deux arrivés dans le plus profond de l'enfer.

Par bonheur, dans ce même instant l'âne et le diable culbutèrent ; et l'âne, libre après sa chute, s'en revint au grand trot vers son maître. Le voici ! s'écria Sancho ! le voici ! Oh ! je m'en doutais, le bon animal ne peut vivre long-temps sans moi. Ce n'est plus la peine de vous fâcher. Comment ! s'écria don Quichotte, tu penses que je laisserai l'audace de ce diable impunie ? Non, je veux le châtier, fût-ce sur l'empereur lui-même. — Ne vous y frottez pas, monsieur, il n'y a rien à gagner avec des comédiens. Ceux dont le métier est d'amuser les autres ont toujours tout le monde pour eux ; jamais on ne leur donne tort. — N'importe, Sancho ; mon bras me suffit, quand même l'univers combattrait pour eux.

Il court aussitôt après la charrette, en proférant des menaces terribles. Les comédiens, qui les entendirent et qui le virent s'approcher, se jetèrent promptement à terre, ramassèrent de gros cailloux ; et la mort, rangeant en bataille l'empereur, l'ange, l'amour, la

reine, et le diable cocher, attendit notre chevalier dans une excellente disposition. Don Quichotte, étonné, s'arrêta pour examiner son terrain, et voir comment il pouvait attaquer avec avantage ce redoutable bataillon. Monsieur, lui dit alors Sancho, je vous demande s'il n'y aurait pas plus de témérité que de bravoure à un homme seul de prétendre vaincre une armée commandée par la mort en personne, et composée d'empereurs et d'anges. D'ailleurs dans tout ce monde-là il n'y a point de chevalier errant. — Tu as raison, Sancho; c'est toi seul que cette affaire regarde. Je dois être simple spectateur, et ne t'aider que de mes conseils. Allons, mon fils, mets l'épée à la main; et va toi-même venger ton âne. — C'est fort bien dit; mais mon âne et moi nous pardonnons à nos ennemis; nous sommes bons, pacifiques, doux, et nous oublions les injures. — A la bonne heure, chrétien Sancho, et si ta clémence te porte au pardon, nous ferons bien de laisser ces fantômes pour courir à des aventures un peu plus dignes de nous.

A ces mots il tourne bride et poursuit froidement sa route, tandis que la mort et son escadron remontés dans la charrette continuent doucement la leur. Ce fut ainsi que cette épouvantable rencontre, grâce à la prudence de Sancho, n'eut point de suite funeste.

CHAPITRE X.

Étrange rencontre du vaillant don Quichotte et du brave chevalier des Miroirs.

Notre héros et son écuyer s'arrêtèrent sous de grands arbres pour souper de leurs provisions et attendre le jour suivant. Eh bien! monsieur, dit Sancho, trouvez-vous que les dépouilles de votre première victoire que vous m'aviez promises ce matin m'aient beaucoup enrichi? C'est ta faute, répondit don Quichotte; si tu ne m'avais empêché d'attaquer ces comédiens, tu possèderais à présent la couronne d'or de l'empereur et les ailes de l'amour. — Ma foi! je n'en serais guère mieux; car j'imagine que cette couronne était tout au plus de fer-blanc, et peut-être de papier doré. Tout ce que portent ces farceurs-là n'est pas plus vrai que ce qu'ils disent. — Sancho, je n'aime point du tout que tu parles mal des comédiens. Ils sont utiles dans un état policé: ils nous présentent le miroir fidèle des vices et des vertus, de ce que nous sommes et de ce que nous devrions être; ils font à la fois jouir et profiter le spectateur. Douce réunion qu'on ne peut trouver que dans le bel art de la co-

médie ! C'est là qu'on voit des empereurs, des pontifes, des dames, des chevaliérs, de simples soldats, d'autres personnages, venir tour à tour occuper la scène. Leurs passions, leurs caractères, leurs intérêts différens, les font parler, s'agiter, se tourmenter pendant quelques heures : la toile se baisse, ils sont tous égaux. Voilà le monde, mon ami, excepté que presque toujours la comédie que nous jouons nous-mêmes ne vaut pas celle qu'on voit au théâtre. — Monsieur, cette comparaison est bonne, mais elle n'est pas de vous ; je l'ai entendu faire à notre curé, qui disait encore qu'au jeu des échecs toutes les différentes pièces, après s'être promenées pendant la partie, finissaient par aller se coucher pêle-mêle dans la boite ; ce qui, me semble, peint aussi-bien ce que nous faisons sur cette pauvre terre. — En vérité, mon ami Sancho, tu sembles acquérir chaque jour plus de raison et plus d'esprit. — Pardi ! si en vivant avec vous je ne gagnais pas quelque chose, je serais donc pis que nos champs qui rapportent quand on les cultive. Vous me cultivez, monsieur, et la terre n'est pas mauvaise.

L'écuyer demanda bientôt la permission de fermer les contrevents de ses yeux : c'était sa manière de dire qu'il voulait dormir. Il alla donc

délivrer son âne du bât, et Rossinante de sa bride, en lui laissant la selle sur le corps, selon l'exprès commandement de don Quichotte, et revint se livrer au sommeil, après avoir établi les coursiers dans une herbe fraîche et touffue.

L'amitié qu'avaient l'une pour l'autre ces deux excellentes bêtes fût si constante, si tendre, que l'auteur de cette histoire en avait fait le sujet de plusieurs chapitres. Le traducteur n'a pas osé les conserver, par une sorte de respect pour la gravité du fond de l'ouvrage. Il a craint de choquer peut-être le goût délicat de quelques lecteurs, en leur racontant que cet âne et ce pacifique cheval se grattaient quelquefois l'un l'autre, et qu'ensuite Rossinante posait en croix son long cou sur le cou de l'âne complaisant, par-delà lequel il passait au moins d'une demi-aune. Ces bons animaux, regardant la terre, se trouvaient si bien dans cette posture, qu'ils y seraient demeurés trois jours, si la faim ne les eût pressés: aussi l'auteur les compare-t-il souvent à Nisus et à Euryale, à Oreste et à Pylade, seuls exemples de cette amitié si rare parmi les humains, et dont Rossinante et notre âne pouvaient leur donner des leçons. Hélas! ce ne sont pas les seules que l'homme recevrait des

bêtes; et, pour beaucoup d'autres vertus, le chien, l'éléphant, la fourmi, sauraient nous faire rougir.

Mais j'en reviens à nos héros qui dormaient chacun au pied d'un liége. Un bruit soudain dans le bois réveilla tout à coup don Quichotte: il écoute, regarde à travers les arbres, et voit deux hommes à cheval, dont l'un déjà descendu dit à l'autre: Ote la bride à nos coursiers, laisse-les paître dans cette prairie; ce bocage silencieux convient à mes tendres douleurs. A ces mots le voyageur se laisse tomber sur le gazon, et les armes dont il était couvert retentissent contre la terre. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût un chevalier errant. Il s'approche de Sancho, le prend par le bras, l'éveille avec peine, et d'une voix basse: Ami, lui dit-il, si je ne me trompe, voici une très-belle aventure. Plaise à Dieu qu'elle soit bonne! répondit l'écuyer tout endormi; où est-elle donc, monsieur? — Regarde de ce côté; vois-tu ce chevalier errant tristement couché sur l'herbe? Je juge par les paroles qui viennent de lui échapper que ce héros a de profonds chagrins. — Eh bien! qu'est-ce que cela nous fait? En quoi trouvez-vous que ce soit une si belle aventure? — C'est ainsi, mon cher enfant, qu'elles commencent toujours. Mais chut!

le chevalier se mouche, et paraît se disposer à chanter. — Ma foi! oui; je gagerais qu'il est amoureux. — N'en doute pas; il n'existe pas de chevalier errant sans amour. La voix de l'inconnu se fit entendre; don Quichotte et son écuyer écoutèrent attentivement ces paroles :

O NUIT! que tu me semblais belle
Lorsque, sous tes voiles épais,
J'allais jurer d'être à jamais
Plus amoureux et plus fidèle!

COMBIEN je redoutais le jour,
Quand celle que mon âme adore
Me permettait jusqu'à l'aurore
De lui parler de mon amour!

MOINS timide alors, moins sévère,
Elle osait dire sans rougir
Ce qu'à peine elle osait sentir
Dès qu'elle voyait la lumière.

TON silence mystérieux
Augmentait mon bonheur suprême;
Mon cœur se disait à lui-même :
Tout dort, et je suis seul heureux.

MAINTENANT, ô nuit, nuit obscure,
Tes ténèbres me font frémir;
Je me crois le seul à souffrir
Dans le calme de la nature.

L'inconnu finit sa romance par un soupir, et reprenant aussitôt avec une voix dolente, O la plus aimable, s'écria-t-il, la plus ingrate des femmes! jusques à quand, cruelle Cassildée de Vandalie, laisseras-tu se consumer dans la douleur ce chevalier ton captif? La gloire que tant d'exploits m'ont acquise n'est-elle pas un titre à tes yeux? Il ne te suffit donc pas que ma lance ait fait avouer que tu étais la plus belle du monde à tous les chevaliers de la Navarre, de Léon, de la Castille, et même à tous ceux de la Manche!.... De la Manche! reprit don Quichotte, il s'en faut de quelque chose; je ne pense pas avoir fait un aveu dont, avec juste raison, Dulcinée aurait à se plaindre. Tu le vois, Sancho, la passion fait déraisonner ce pauvre chevalier. Écoutons encore ce qu'il va dire. A la manière dont il commence, répliqua l'écuyer surpris, cela m'a l'air d'être long. L'inconnu dans ce moment entendit la voix de Sancho; il se relève, et d'une voix fière: Qui va là?. s'écria-t-il; êtes-vous du nombre des infortunés, ou de ceux que le sort favorise? Des infortunés, répondit don Quichotte. — Approchez donc; l'état de mon cœur me rend chers tous les malheureux.

Don Quichotte s'avance alors, et son écuyer le suit. Asseyez-vous près de moi, dit l'in-

connu, vous que je présume être un chevalier errant, puisque je vous trouve à cette heure dans ce lieu solitaire et sombre, reposant sur l'herbe verte, lit ordinaire des héros qui suivent notre profession. Oui, seigneur, reprit don Quichotte, j'ai l'honneur d'être chevalier errant ; et quoique mon âme trop tendre puisse, hélas! à peine suffire à ses ennuis, à ses douleurs, je retrouve pourtant dans elle un sentiment de compassion pour les maux dont vous vous êtes plaint en chantant. — Seigneur, je le vois trop bien, cette compassion qui m'honore me prouve que vous connaissez le cruel et redoutable amour. — Si je le connais! juste ciel! à qui parlez-vous de ses peines? — Ah! nos cœurs s'entendent, seigneur, nous sommes tous deux dédaignés. Oh! pour cela non, dit alors Sancho qui voulut se mêler de la conversation, mon maître n'est pas dédaigné; nous avons une maîtresse extrêmement commode, et douce comme un petit mouton. Est-ce là votre écuyer? demanda le chevalier inconnu. Oui, répondit don Quichotte. — Je ne laisse pas d'être surpris qu'il ose parler devant son maître. Le mien que vous voyez-là, déjà sur le retour de l'âge, n'a jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche en ma présence. Oh bien!

je la prends cette liberté, dit Sancho d'un air mécontent; je parle tant qu'il me plaît devant mon maître, et devant d'autres qui font souvent les messieurs, et qui peut-être........ Suffit, je m'entends.

L'écuyer de l'inconnu prit alors Sancho par le bras : Frère, dit-il, venez avec moi, nous jaserons tout à notre aise : laissons nos maîtres se raconter leurs amours; ils en ont au moins jusqu'à demain. Je le veux bien, reprit Sancho; je ne serai pas fâché de vous faire voir qui je suis, et de quel bois je me chauffe lorsqu'il s'agit de babiller. Les deux écuyers se retirèrent; et notre auteur abandonne les maîtres pour nous raconter la conversation qu'eurent ensemble leurs valets.

CHAPITRE XI.

Entretien des deux écuyers.

Il faut convenir, monsieur, dit l'inconnu, que la vie que nous menons à la suite des chevaliers errans est une terrible vie : nous ne mangeons pas un morceau de pain qui ne soit acheté à la sueur de notre front. Cela est vrai, monsieur, répondit Sancho; encore ce pain manque-t-il souvent; et vous savez comme moi que l'on est quelquefois deux

jours sans autre nourriture que le vent qui souffle. — Je n'en disconviens pas, mon cher confrère, mais heureusement on est soutenu par la certitude des récompenses : il est si rare qu'un chevalier ne trouve pas l'occasion de donner à son écuyer quelque duché, quelque marquisat un peu raisonnable! — Puisque nous en sommes là-dessus, monsieur, je ne vous cacherai point que j'ai déjà dit à mon maître que je me contenterais d'une petite île. Mon maître me l'a promise, et je l'attends tous les jours. — Moi, j'ai demandé au mien un petit canonicat, qui va m'arriver un de ces matins. — Ah! ah! j'entends; votre maître est sans doute un chevalier errant d'église : le mien n'est qu'un séculier. Quelques personnes, que je n'aime guère, voulaient lui persuader de se faire archevêque; ça m'aurait causé, je vous l'avoue, le plus grand des embarras; car, je n'en fais pas le fin, je ne vaux rien pour être ecclésiastique; un bénéfice me gênerait. Grâce au ciel, mon maître ne s'en est pas soucié. Il a fort peu d'ambition, ses désirs sont très modérés : et, sans aller chercher midi à quatorze heures, il persiste à devenir tout bonnement empereur. — Mais écoutez donc, mon confrère; je ne sais guère si le gouvernement de cette île dont vous me parliez

ne sera pas aussi gênant que pourrait l'être un bénéfice. Je connais ces charges-là ; elles ne sont rien moins que légères ; et le métier de gouverner les autres n'est pas toujours un joyeux métier. Je vous assure que nous ferions mieux de nous retirer chacun dans notre petite gentilhommière, où nous occuperions nos loisirs dans des exercices doux et agréables, comme la chasse, la promenade, la pêche. Au bout du compte, qu'allons-nous chercher? Il n'y a pas un de nous autres qui n'ait son petit château, un bon cheval, une paire de lévriers, et une ligne pour se divertir. — Sans doute, monsieur, sans doute ; et j'ai bien tout ce que vous dites là, excepté qu'au lieu du cheval j'ai un âne, mais un âne excellent, superbe, tout gris, que je ne troquerais pas, ma foi ! contre le cheval de mon maître. Quant aux lévriers, je n'en ai pas non plus ; mais il y en a de reste dans notre village, et j'aime beaucoup à chasser avec les chiens d'autrui. — Eh bien ! croyez-moi ; faisons une fin : laissons là toutes les chevaleries, et retirons-nous dans nos terres pour nous occuper en paix de l'éducation de nos enfans. Moi qui vous parle, j'en ai trois qui sont trois petits bijoux. — J'en ai deux, monsieur, qui, sans vanité, pourraient être présentés au pape,

surtout mon aînée, qui est un joli brin de fille. Je l'élève pour être comtesse, quoique sa mère ne le veuille pas. — Quel âge a-t-elle, monsieur, cette future comtesse? — Mais elle approche de quinze ans : déjà cela vous est grand d'une toise, gentil, frais comme une matinée d'avril, leste, découplé, gaillard, et surtout fort comme un Turc. — Diable! voilà de bonnes dispositions pour être comtesse.— Oh! sa mère a beau dire, elle le sera.

Parlons de nos maîtres, reprit l'écuyer : êtes-vous content du vôtre? Assez, répondit Sancho : il est un peu fou; mais il est bonhomme, incapable de faire du mal à qui que ce soit, désirant du bien à tout le monde, et si simple, qu'un enfant lui ferait croire qu'il est nuit en plein jour; aussi je l'aime comme la prunelle de mes yeux, et je donnerais ma vie pour lui. — Le mien n'est pas plus sage qu'il ne faut; mais il s'est fait fou volontairement pour rendre le bon sens à un autre. Quant à sa force, à sa valeur, elles sont extraordinaires. — Il est amoureux, ce me semble? — Oui, d'une certaine Cassildée de Vandalie, qui est une terrible dame pour la cruauté. — Que voulez-vous? chacune de ces dames-là ne manque pas d'avoir ses défauts. Je ne vous dis rien de celle de mon maître;

mais croyez que si la vôtre bronche, la nôtre tombe à chaque pas.

Pendant cette conversation, Sancho toussait et crachait fréquemment comme quelqu'un qui a besoin de boire. Vous avez la langue sèche, dit l'écuyer inconnu; je vais vous chercher un excellent remède, que je porte toujours avec moi. Il se lève alors, et revient avec une grosse bouteille de cuir pleine de vin, et un pâté long d'une demi-aune. — Ah ! mon dieu ! s'écria Sancho, qu'est-ce que cela, monsieur ? — C'est un méchant pâté de levraut. — Juste ciel ! ce levraut-là était aussi gros qu'un chevreuil ! Quoi ! monsieur, vous portez avec vous des pâtés pareils ? — Je n'y manque jamais; et vous ne voyez que le reste de nos provisions. — Diable ! répétait Sancho en se hâtant d'ouvrir le pâté, dont il saisit une part énorme, vous êtes, je le confesse, un écuyer admirable, magnifique, grand, libéral, digne d'être à jamais aimé de ceux à qui vous faites l'honneur de les admettre à votre table. Ces mots étaient prononcés avec de longs intervalles à chaque morceau qu'il avalait. Je ne puis, ajoutait-il, vous exprimer assez ma reconnaissance pour votre aimable politesse : ce pâté a l'air d'être venu là par enchantement. Hélas !

malheureux que je suis! mon pauvre bissac ne contient qu'un peu de fromage, si dur, qu'il casserait la tête d'un géant, quelques carottes, quelques avelines; voilà tout: mon maître prétend que les chevaliers ne doivent manger que des fruits secs. Fi donc! mon confrère, répond l'inconnu : ah! je voudrais voir que mon maître s'avisât de m'imposer ce régime! Ces messieurs n'ont qu'à vivre selon leurs lois; mais j'ai toujours à mon arçon, d'un côté, une bonne cantine de viandes froides, de l'autre, cette bouteille que j'aime, que je chéris, et que j'embrasse à tout moment. Monsieur, reprit Sancho d'une voix tendre, voulez-vous bien me permettre de l'embrasser une fois? L'inconnu remit alors la bouteille dans ses mains. Sancho la porte à sa bouche, et, se renversant sur le dos, il se met à regarder les étoiles, et demeure au moins un quart d'heure dans cette position qui lui plaisait. En se relevant, il fit un soupir, laissa tomber sa tête sur son sein. Ah! monsieur, dit-il, ah! monsieur, c'est lui, je le reconnais; il est de Ciudad-réal. — Vous avez raison; c'est de là qu'il est; de plus, il a quelques années. — A qui le dites-vous? mon dieu! Il n'y a pas de vin dont je ne devine, à la seule odeur, le pays et la qualité; c'est une vertu, un don de

famille. Imaginez-vous que j'ai eu deux parens, du côté paternel, qui furent les meilleurs buveurs, les ivrognes les plus renommés de la Manche. Un jour on vint les prier de juger d'un certain vin : l'un approcha son nez du gobelet, l'autre en mit une seule goutte sur sa langue. Le premier dit : ce vin-là est bon, mais il sent le fer; l'autre dit : Ce vin-là est bon; mais il sent le cuir. Le maître du tonneau soutint que cela n'était pas possible, que jamais ni fer ni cuir n'avaient approché de son vin. Au bout d'un certain temps, le tonneau vidé, l'on retrouva dans la lie une très petite clef attachée à un très petit cordon de cuir Jugez, monsieur, si le descendant de ces deux grands hommes doit sentir le prix du bon vin que vous avez la bonté de lui offrir.

Ce discours fut suivi d'une nouvelle visite à la bouteille. Enfin, quand nos écuyers furent las de boire et de babiller, ils s'endormirent l'un près de l'autre. L'auteur de l'histoire les laisse dormir pour retourner aux deux chevaliers.

CHAPITRE XII.

Grande querelle et terrible combat entre les héros errans.

Après une belle et longue conversation, l'inconnu dit à don Quichotte : Seigneur, je dois vous apprendre que cette incomparable Cassildée de Vandalie, dont mon heureux destin m'a rendu l'esclave, n'a payé mes tendres soins qu'en occupant sans cesse ma valeur à des travaux plus grands, plus pénibles que ceux du fameux Hercule. L'un de ces travaux était à peine achevé, que Cassildée m'en indiquait un autre, m'assurant toujours en vain que ce serait le dernier. C'est ainsi qu'elle exigea que j'allasse défier à Séville cette célèbre géante nommée la Giralda (1), qui, sans jamais changer de place, se donne un si terrible mouvement. J'allai, je vis, je vainquis, je fixai la Giralda, grâce à un vent du nord qui souffla pendant une semaine. Après cet ex-

(1) C'est une figure colossale de bronze doré pesant vingt-huit quintaux, et formant cependant une girouette très mobile au sommet de la tour qui sert de clocher à la cathédrale de Séville.

plait, Cassildée me prescrivit de peser les énormes pierres des taureaux de Guisando; entreprise plus digne d'un crocheteur que d'un chevalier. Elle voulut encore que, me précipitant dans le profond abîme de Cabra, je lui racontasse les merveilles qu'il renfermait. Je vins à bout de tout, seigneur. Alors l'inexorable Cassildée me commanda de parcourir l'Espagne, et de faire avouer, le fer à la main, à tous les chevaliers errans de cette contrée que ma dame l'emportait en beauté sur toutes les princesses du monde. Vous me voyez occupé de cette difficile entreprise. J'ai déjà vaincu une foule de chevaliers, parmi lesquels le triomphe dont je m'honore davantage, c'est d'avoir forcé le plus grand, le plus redoutable de nos guerriers, le fameux don Quichotte de la Manche, à convenir que sa Dulcinée n'était pas digne de disputer la palme à Cassildée de Vandalie.

A ces paroles, notre héros eut besoin de faire un effort pour réprimer sa colère et ne pas répondre par un démenti. Seigneur, dit-il le plus doucement qu'il lui fut possible, je ne m'oppose point à ce que vous ayez vaincu beaucoup de chevaliers espagnols; mais j'ai de fortes raisons de vous assurer que celui que vous avez pris pour don Quichotte n'était pas

ce guerrier célèbre : vos yeux sans doute furent abusés. — Comment ! que voulez-vous dire ? J'ai si bien vaincu don Quichotte, que je vais vous le dépeindre. C'est un grand homme, maigre, sec, dont le visage est long, décharné, le nez aquilin, les moustaches noires et pendantes ; il a pris pour son surnom celui de chevalier de la Triste Figure ; son écuyer est un laboureur appelé Sancho Pança ; le vigoureux coursier qui le porte dans les batailles se nomme Rossinante ; sa dame, Dulcinée du Toboso, ci-devant Aldonza Laurenzo, dont il a changé le nom comme j'ai fait pour la mienne, qui s'appelait simplement Cassilde, et que j'appelle Cassildée. Voilà, ce me semble, assez de détails, et si malheureusement ils ne vous suffisent pas, je porte une épée, seigneur, qui prouve tout ce que j'avance. — Avant d'accepter cette preuve, je dois vous répondre, seigneur, que ce don Quichotte dont vous parlez est mon ami le plus tendre, le plus inséparable, le plus intime ; que tout ce que je puis faire pour accorder en ce moment la politesse et la vérité, c'est d'imaginer que les enchanteurs ennemis de don Quichotte ont donné ses traits, sa figure, que vous avez exactement dépeints, à quelque guerrier vaincu par vous. Ce n'est pas

la première fois que leur effroyable malice employa ces moyens affreux pour ternir la gloire de celui qu'ils détestent. Hier encore ils ont transformé la divine Dulcinée en une vile paysanne. Ne doutez pas qu'ils n'aient de même métamorphosé mon ami ; n'en doutez pas, je vous le répète : si je pensais que sur ce point il vous restât la moindre incertitude, je vous dirais alors, seigneur, que voici don Quichotte lui-même, prêt à vous détromper à pied comme à cheval.

En disant ces mots, le héros se lève, et met la main sur son épée. L'inconnu le regarde sans s'émouvoir : J'aime fort, répond-il, que l'on me détrompe ; et, s'il faut vous parler avec franchise, celui qui vous vainquit transformé ne sera pas fâché de vous vaincre en propre personne. Mais les exploits de nuit ne plaisent qu'aux brigands : attendons que la belle aurore puisse éclairer notre combat. J'y mets l'expresse condition que le vaincu demeurera soumis aux volontés du vainqueur, pourvu qu'il ne lui prescrive rien de contraire aux lois de la chevalerie. J'aurais dicté moi-même ces conditions, reprit le fier don Quichotte. Aussitôt les deux héros vont éveiller leurs écuyers, et leur commandent de tenir prêts

leurs chevaux au point du jour pour vider cette grande querelle.

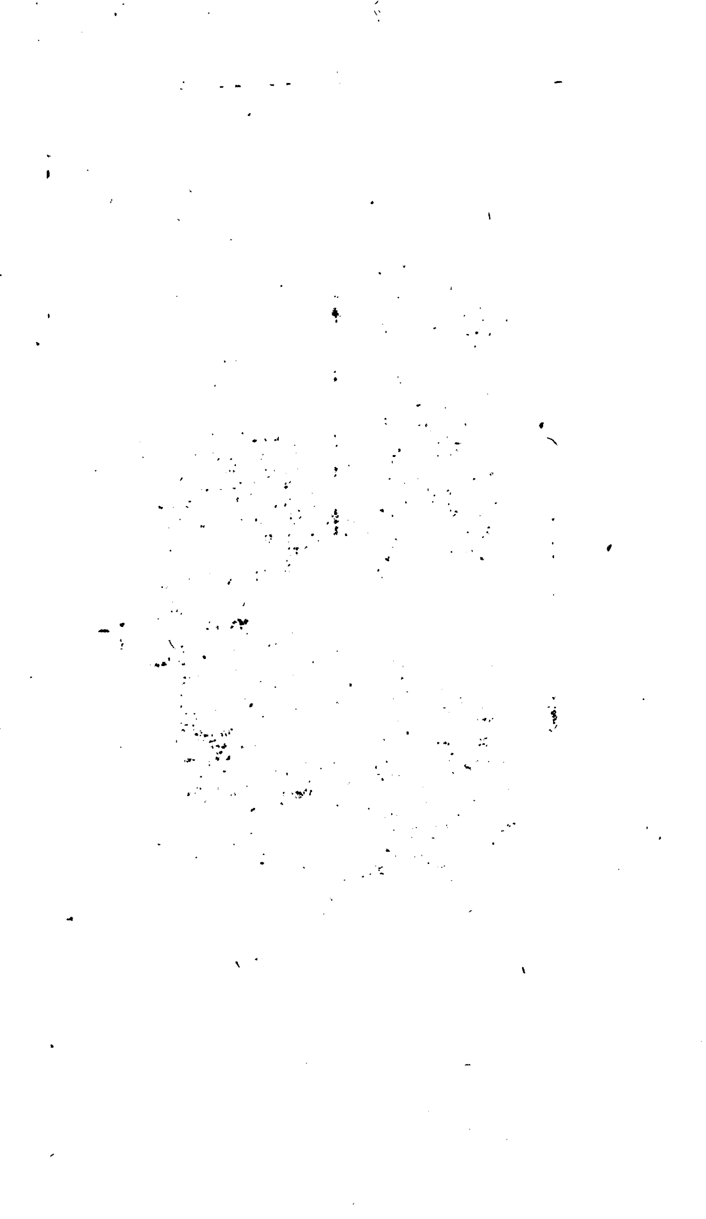
Sancho, surpris et tout effrayé, demeura muet à cet ordre. Frère, lui dit l'écuyer inconnu, vous êtes instruit sans doute de la coutume d'Andalousie ? Non, répondit le triste Sancho. — Je vais vous mettre au fait, mon ami ; c'est, lorsqu'on est témoin d'une bataille, de ne point rester oisif. — Qu'entendez-vous par ces paroles ? — J'entends que pendant le combat de nos maîtres nous jouerons aussi des couteaux. — Ah ! c'est la coutume d'Andalousie ? — Oui, c'est un ancien usage auquel on ne peut guère manquer ; ainsi, mon confrère, préparez-vous. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que cet usage, fort vilain, est particulier à votre pays. Mon maître, qui connaît assurément bien toutes les ordonnances de la chevalerie, ne m'a jamais dit que les écuyers fussent obligés de se battre entre eux. Mais enfin, en supposant que ce soit une de vos lois, il doit y avoir une punition pour ceux qui manquent à la loi ; or je vous déclare d'avance que je me soumets à la punition. D'ailleurs je n'ai point d'épée. — A cela ne tienne, mon cher ; j'ai avec moi deux grands sacs de toile ; vous en prendrez un, moi l'autre, et nous nous bat-

trons à coups de sac. — Comme cela je veux bien; celui qui frappera le mieux ne risquera que d'ôter la poussière de dessus l'habit de son ennemi. — Sans doute; mais je dois vous prévenir que, de peur que le vent n'emporte les sacs, nous aurons soin de mettre dans chacun une douzaine de gros cailloux. — Seulement! Diable! comme vous y allez! C'est avec cet édredon-là que vous faites vos oreillers! Oh bien! monsieur, je vous déclare que vos sacs seraient remplis d'étoupes de soie, que je ne me battrais point. Laissons à nos maîtres cette folie; vivons et buvons, croyez-moi. Avez-vous peur que la mort ne vienne nous prendre trop tard? Allez, allez, soyez tranquille; ne cueillons pas le fruit vert, il tombe assez de lui-même quand il est mûr. — Cependant nous ne pouvons nous empêcher de nous battre au moins une demi-heure. — Pas une seule minute. Il serait beau vraiment qu'après avoir bu ensemble de ce bon vin que vous m'avez donné si généreusement, nous allassions nous échiner! Non, non, il n'en sera rien; je ne peux me battre qu'en colère, et je n'aurai jamais de colère contre quelqu'un aussi aimable que vous. — Pardonnez-moi, je sais un moyen : avant de commencer je vous donnerai, si vous voulez, une demi-douzaine



de soufflets; cela réveillera votre colère, fût-elle plus assoupie qu'une marmotte. — Non, monsieur; il vaut beaucoup mieux laisser dormir nos colères; Dieu nous ordonne de vivre en paix : chacun de nous ne peut qu'y gagner. Tel qui cherche noise finit souvent par se faire frotter. Un chat qu'on pousse à bout devient un lion : vous ne savez pas ce dont je suis capable. Restons en repos, je vous le répète; le mal qui en arriverait serait sur votre conscience.

Dans ce moment la brillante aurore s'avançait sur son char d'opale; les plantes, les fleurs, les tendres arbustes, relevaient à son doux aspect leurs têtes humides de rosée; les oiseaux secouant leurs ailes se répondaient d'un arbre à l'autre; les forêts, les prés, tout couverts de perles liquides, de pierres précieuses, réfléchissaient les couleurs du ciel; les fontaines, les ruisseaux limpides murmuraient plus agréablement; la terre, les eaux, toute la nature semblait sourire à l'astre du jour, lorsque le pauvre Sancho, jetant les yeux sur cet écuyer avec lequel il avait passé la nuit, pensa tomber à la renverse en découvrant son terrible nez. Ce nez énorme lui ombrageait tout le visage, descendait de deux doigts au-dessous de la bouche : il était de plus sur-





monté de plusieurs grosses verrues rougeâtres, et donnait au reste de la figure un air, un aspect effroyables. Sancho recula quatre pas, croyant apercevoir un spectre. Il résolut bien dans son cœur de recevoir mille soufflets plutôt que de se mettre en colère contre le possesseur d'un tel nez.

Don Quichotte, pendant ce temps, contemplait son adversaire, dont la visière exactement fermée ne lui permettait pas de voir le visage. Sa taille n'était pas haute, mais ses membres paraissaient forts. Il portait pardessus ses armes une casaque de brocard d'or, semée d'une multitude de lunes brillantes comme des miroirs. Un superbe panache de plumes blanches, vertes, jaunes, ombrageait son casque; et sa grosse lance était armée d'un fer acéré long d'un palme. Notre héros jugea que son ennemi devait être redoutable. Il s'en réjouit au fond de son cœur, et lui demanda poliment de vouloir bien lever sa visière. Je ne montre jamais mon visage qu'après le combat, répondit fièrement l'inconnu. Du moins, reprit notre chevalier, daignez me regarder avec attention, et me dire si je suis ce don Quichotte que vous prétendez avoir vaincu. — Il est impossible, seigneur, de lui ressembler davantage. Je n'ose pourtant rien

affirmer, d'après ce que vous m'avez dit des enchanteurs qui le poursuivent. — Il suffit : montons, à cheval, cette lance finira votre erreur.

Tous deux aussitôt s'élancent sur leurs coursiers, et s'éloignent pour prendre du champ. Don Quichotte n'avait pas fait vingt pas que le chevalier des Miroirs lui crie : Souvenez-vous bien, seigneur, de la parole donnée; le vaincu doit rester soumis à la volonté du vainqueur. Sans doute, répondit don Quichotte en s'arrêtant, à condition qu'il ne lui prescrira rien de contraire aux lois de la chevalerie. Dans ce moment ses yeux se portèrent sur l'étrange nez de l'écuyer; il demeura surpris à cette vue. Sancho, qui tremblait de toutes ses forces, et cherchait à s'éloigner de ce nez terrible, s'en vint supplier son maître de vouloir bien l'aider à monter sur un arbre, pour voir, disait-il, plus à l'aise le beau combat qu'il allait livrer. Je t'entends, répondit don Quichotte, tu n'aimes à regarder les taureaux que du haut de la galerie. — Monsieur, je ne vous cache point que ce diable de nez me fait un peu de peur; je ne me soucie pas le rester à sa portée. — Je le conçois, mon ami; et si je n'étais moi-même, j'en serais peut-être troublé.

Le héros se détourne alors pour placer Sancho sur un liége. Le chevalier des Miroirs arrivait dans cet instant de toute la vitesse de son coursier, c'est-à-dire, au petit trot; car ce coursier ne valait guère mieux que Rossinante. Il s'aperçoit en arrivant que don Quichotte, occupé de son écuyer, n'avait pas encore pris du champ: il s'arrête pour l'attendre. Notre héros qui le voit près de lui se retourne vivement, enfonce les éperons dans les flancs maigres de Rossinante, et, pour la première fois de sa vie, le fait partir au galop. L'inconnu veut en faire autant; mais, malgré ses coups de talons, son cheval essoufflé demeure immobile. Le pauvre chevalier s'agitait avec ses jambes, avec sa bride, avec sa lance et son écu; quand le héros de la Manche, arrivant sur lui comme la foudre, lui fait vider les arçons, et le jette à terre sans connaissance. Aussitôt à pied, l'épée à la main, il court auprès du vaincu, dont il se hâte de délacer le casque pour s'assurer s'il était mort. Sancho, plein de joie, s'était pressé de descendre de son arbre. Il arrivait lorsque son maître, découvrant le visage de son ennemi, reconnaît.... faut-il le dire? et qui jamais pourra le croire?.... les traits, la figure, la propre figure du bachelier Samson Carrasco. Stupéfait de surprise:

Sancho, s'écrie-t-il, viens, accours, et juge toi-même du nouveau tour de la malice inconcevable de ces perfides magiciens. Sancho s'approche, regarde, et, reconnaissant le bachelier qui demeurait étendu sans mouvement, se met à faire de grands signes de croix. Monsieur, dit-il, c'est égal ; commencez par lui passer votre épée au travers du corps, ce sera toujours un enchanteur de moins. Je pense que tu as raison, répond don Quichotte ; ce ne peut être que pour m'abuser et se soustraire à ma vengeance que ce négromant vient de prendre la figure de Carrasco. Il lève aussitôt son épée ; mais l'écuyer inconnu, dépouillé de son grand nez, vint se jeter aux pieds du vainqueur : Arrêtez, s'écria-t-il, ne tuez pas votre ami ; c'est le pauvre Samson Carrasco, c'est lui ; n'en doutez pas, monsieur, je vous l'assure, vous le certifie, vous le jure sur ma conscience. Où est votre nez, demanda Sancho? Le voilà, répond l'écuyer en le tirant de sa poche, et lui montrant un nez postiche. Sainte Marie ! ajouta Sancho en considérant l'écuyer tremblant, n'es-tu pas Thomas Cecial, mon voisin et mon compère ? — Sans doute, je suis Thomas Cecial, et je t'expliquerai pourquoi le malheureux Carrasco et moi nous nous étions ainsi déguisés. Au nom de Dieu! empêche ton maître de le tuer.

Le bachelier reprit alors ses sens ; et don Quichotte lui présentant la pointe de son épée : Chevalier, dit-il, vous allez mourir, si vous ne confessez que la beauté de Dulcinée l'emporte sur celle de votre dame, et si vous ne me promettez d'aller jusqu'à la ville du Toboso vous remettre à la discrétion de cette illustre princesse, pour revenir ensuite me rendre compte de l'état où vous l'aurez trouvée. Je confesse et promets tout ce qu'il vous plaira, répondit d'une voix faible Carrasco. Ce n'est pas tout, reprit don Quichotte : avouez et croyez que le chevalier que vous avez jadis vaincu ne pouvait être don Quichotte, mais quelqu'un qui lui ressemblait ; comme, de mon côté, j'avoue et je crois que vous n'êtes pas le bachelier Carrasco, mais quelqu'un qui lui ressemble. Vous avez toute raison, reprit le pauvre infortuné : j'avoue, je crois, je pense, je sens que ce que vous dites est la vérité ; mais, pour Dieu ! donnez-moi la main, et daignez m'aider à me relever.

Don Quichotte satisfait secourut son ennemi, parvint avec les deux écuyers à le remettre à cheval ; et, le laissant entre les mains de Thomas, qui le conduisit au prochain village, il reprit, suivi de Sancho, la route de Saragosse.

CHAPITRE XIII.

De ce qu'étaient véritablement le chevalier des Miroirs et son écuyer.

Tout orgueilleux de sa victoire, animé par l'espérance que le chevalier des Miroirs, fidèle aux sermens qu'il avait faits, reviendrait lui porter des nouvelles de l'enchantement de Dulcinée, don Quichotte ne se possédait pas de joie, et s'éloignait à grands pas de son adversaire. Celui-ci, triste, humilié, s'en allait la tête basse, songeant avec assez d'humeur à la désagréable issue qu'avaient eue ses beaux projets. C'était d'après les conseils de maître Nicolas et du curé que le malin Carrasco s'était fait chevalier errant. Ces deux amis de notre héros, désespérant de le retenir chez lui, avaient ensemble arrêté de laisser partir don Quichotte, de le faire suivre ensuite par le bachelier ainsi déguisé. Vous l'appellerez au combat, lui avaient-ils dit, vous le vaincrez aisément, et vous lui ferez jurer de demeurer deux ans dans sa maison, sans pouvoir reprendre les armes. Don Quichotte, scrupuleux observateur des lois de la chevalerie, ne manquera sûrement point à sa parole; et nous

aurons alors le temps de guérir son pauvre cerveau.

Le jeune bachelier n'avait vu dans cette commission qu'une partie de plaisir. Thomas Cecial, voisin de Sancho, homme d'esprit et d'un naturel gai, s'était offert pour jouer le rôle d'écuyer. Carrasco s'équipa comme nous l'avons vu. Thomas se munit d'un grand nez postiche pour que Sancho ne le reconnût pas, et, tous deux en marche sur des haridelles, avaient suivi les traces de notre héros, qu'ils pensèrent joindre près du char de la mort. Le soir même ils le découvrirent dans le bois, où l'aventure que nous avons décrite pensa se terminer tragiquement pour le pauvre bachelier, et le mettre tout-à-fait hors d'état de recevoir jamais ses licences.

Monsieur Carrasco, lui disait Thomas en le ramenant, savez-vous bien que, dans le fait, nous n'avons que ce que nous méritons? Don Quichotte est fou, nous nous croyons sages; il s'en va fort bien portant et plein de joie, nous nous en retournons fort tristes et frottés de main de maître. De quel côté pensez-vous que soit le bon sens? Du nôtre, répondit Carrasco, parce que notre folie ne durera qu'autant que nous le voudrons bien. — En ce cas j'ai l'honneur de vous dire que je ne

veux plus que la mienne dure; et, dès que nous aurons gagné un village où vous pourrez vous faire panser, je vous avertis que je m'en retourne chez nous. — Tu feras fort bien, mon ami; mais, quant à moi, je te réponds que, puisque me voilà chevalier, je ne cesserai de l'être qu'après avoir étrillé monsieur don Quichotte. Je suis piqué, je l'avoue; jusqu'à présent j'avais cherché ce fou-là pour le guérir, mais à présent ce sera pour me venger.

En parlant ainsi, nos héros battus arrivèrent à un bourg où le bachelier s'arrêta pour se remettre de sa lourde chute. Son écuyer l'y laissa, et notre historien le laisse aussi jusqu'au moment fort éloigné où nous le verrons reparaître.

CHAPITRE XIV.

Rencontre de notre héros et d'un gentilhomme de la Manche.

Nous avons dit que don Quichotte, fier de son triomphe, et ne doutant plus qu'il ne fût le plus vaillant chevalier du monde, poursuivait sa route vers Saragosse. Assuré désormais de mettre à fin les plus terribles aventures, il se moquait en lui-même des enchantemens,

des enchanteurs, et ne se rappelait plus ce nombre infini de disgrâces que ces méchans lui avaient causées. Le seul souvenir qui venait troubler son extrême félicité, c'était la métamorphose de Dulcinée. Il y pensait avec douleur, et s'occupait profondément des moyens de lui rendre sa première forme, lorsque le bon Sancho le tira de sa rêverie.

Monsieur, dit-il, j'ai toujours devant les yeux l'effroyable nez de mon compère Thomas Cecial. Je ne puis encore comprendre comment l'on quitte et l'on reprend à volonté un nez aussi extraordinaire. Eh quoi! mon ami, reprit le héros, ta simplicité te fait-elle croire que cet écuyer fût Thomas Cecial, et que le chevalier des Miroirs fût le bachelier Carrasco? — Ma foi! je ne sais qu'en dire. Le nez ôté, je vous jure que c'était Thomas Cecial en personne. Je l'ai vu, je lui ai parlé souvent chez nous; et j'ai reconnu sa figure, ses traits et son son de voix. — Mais, mon pauvre Sancho, raisonnons un peu: comment voudrais-tu que Carrasco se fût fait chevalier errant exprès pour venir me combattre? Suis-je son ennemi? lui ai-je fait du mal? a-t-il quelque motif de se plaindre de moi? un bachelier peut-il porter envie à la gloire que je me suis acquise dans la profession des armes? — Je sens bien cela,

monsieur; mais si c'est un tour de magiciens, pourquoi diable ont-ils été choisir, parmi tant d'autres figures qui sont dans le monde, précisément les deux visages de Carrasco et de mon compère Thomas? — Par une raison bien simple: les enchanteurs, ayant prévu que dans ce fameux combat la victoire suivrait ma lance, se sont hâtés de donner au vaincu le visage d'un de mes amis, afin que cette ressemblance retînt ma juste colère et m'empêchât d'ôter la vie à celui qu'ils avaient armé contre moi. Ce talent de changer les figures doit peu te surprendre, Sancho, puisque toi-même, il n'y a pas long-temps, fus le témoin oculaire de la triste métamorphose de Dulcinée. Tu sais trop bien qu'à l'instant où ses attraits divins t'éblouissaient je ne voyais devant moi qu'une grossière et laide paysanne. Assurément cette transformation était beaucoup plus difficile, infiniment plus étonnante que celle du bachelier. Au surplus, que m'importent leurs ruses? elles n'empêcheront pas que je ne sois vainqueur.

Sancho, qui savait fort bien que la métamorphose de Dulcinée était son unique ouvrage, et non celui des magiciens, n'était pas entièrement satisfait des raisons que lui donnait son maître. Il n'osait répliquer de peur

de se trahir, et se grattait la tête sans répondre, lorsque nos héros furent joints par un cavalier monté sur une belle jument pommelée. Ce cavalier portait un manteau de drap vért, bordé de velours violet, avec un bonnet du même velours; l'équipage de la jument était de ces deux couleurs, Il était armé d'un sabre mauresque que soutenait un riche baudrier; à ses bottines, semblables au baudrier, étaient attachés des éperons vernis en vert. Tout était propre sans recherche; et le visage, l'air du voyageur, qui paraissait avoir cinquante ans, ses cheveux gris, son front serein, semblaient inspirer à la fois la confiance et le respect.

En passant près de don Quichotte, il le salua poliment, et continua son chemin. Notre chevalier l'appela : Seigneur, dit-il, si vous suivez cette route, et qu'il vous importe peu de marcher moins vite, je serais charmé d'avoir l'honneur de voyager avec vous. Je vous l'aurais proposé le premier, répondit le cavalier, si je n'avais craint que ma jument ne fît emporter votre cheval. Oh! n'ayez pas peur, s'écria Sancho; notre cheval est le plus honnête et le mieux élevé du monde. Jamais il ne s'est oublié qu'une seule fois dans sa vie; mon maître et moi nous nous en souviendrons

long-temps. Vous pouvez en toute sûreté marcher à côté de lui; la pauvre bête n'y regardera point. A ces mots le voyageur ralentit son pas, et se mit à considérer la mine de don Quichotte. Celui-ci venait d'ôter son casque et de le remettre à Sancho, qui le portait à l'arçon de son bât. La figure extraordinaire du chevalier, l'étonnante longueur de son cheval, sa haute taille, ses armes, son visage sec et jaune, causèrent une si grande surprise à l'étranger, que don Quichotte le lut dans ses yeux. Vous paraissez étonné de me voir, lui dit-il avec un doux sourire; mais vous cesserez de l'être quand je vous aurai dit que je suis un de ces chevaliers qui vont cherchant les aventures. J'ai abandonné mon pays, ma famille, ma maison; j'ai engagé presque tout mon bien pour me jeter aveuglément entre les bras de la fortune. J'ai voulu ressusciter l'ancienne chevalerie errante; et depuis long-temps, à travers les victoires et les défaites, les revers et les succès, toujours supérieur aux événemens, je parcours le monde en secourant les faibles, défendant les opprimés, soutenant l'honneur des belles, et protégeant avec cette lance les veuves et les orphelins. Quelques exploits assez heureux pour cette sainte et digne cause m'ont déjà valu l'hon-

neur d'être le héros d'une histoire imprimée : trente mille exemplaires de ma vie sont répandus en Espagne; je ne serais pas surpris que bientôt on en vît paraître trente mille autres. Enfin, pour tout vous dire en un seul mot, je suis don Quichotte de la Manche, surnommé le chevalier de la Triste Figure. Ma modestie souffre un peu de me louer ainsi moi-même; mais le mérite le plus discret est forcé de parler de lui lorsque personne n'est là pour le vanter.

Après ces paroles don Quichotte se tut, et l'étranger, encore plus surpris, ne trouvait rien à lui répondre. Après un assez long silence : Seigneur chevalier, dit-il, ma franchise ne peut vous cacher que ce que vous venez de me dire, loin de faire cesser mon étonnement, ne sert qu'à l'augmenter. Je ne croyais point qu'il y eût aujourd'hui des chevaliers courant le monde, encore moins que leur histoire fût imprimée. Malgré mon respect très sincère pour l'occupation si louable de secourir les opprimés, de défendre les veuves et les orphelins, je n'aurais jamais pensé, si je ne le voyais de mes yeux, qu'il y eût des hommes assez vertueux pour consacrer leur vie à ce noble emploi. Je vous en félicite de tout mon cœur; et si votre histoire imprimée

n'est, comme je le présume, qu'une suite de ces bonnes actions, j'aurai beaucoup plus de plaisir à la lire que je n'en ai trouvé dans ces volumineux ramas de mensonges qu'on appelle romans de chevalerie, où la raison, les mœurs et le goût sont également blessés. Monsieur, reprit don Quichotte assez gravement, tout le monde n'est pas d'accord que les livres dont vous parlez ne soient que des recueils de mensonges. — Personne, ce me semble, n'en doute. — Moi, j'en doute; et si j'étais sûr d'avoir le plaisir de causer quelques heures avec vous, je vous prouverais incontestablement qu'il n'est peut-être point d'histoires aussi authentiques, aussi vraies, aussi utiles, que les histoires de chevalerie. Malheureusement je sais trop qu'il est à la mode à présent de les placer au rang des fables. Laissons cette discussion, et permettez-moi de vous demander à mon tour quel état, quel genre de vie votre goût vous a fait choisir?

Seigneur, répondit l'étranger, je dois ces détails à votre politesse. Je suis gentilhomme; j'habite un village où nous irons dîner aujourd'hui, si vous voulez bien me faire cet honneur. Mon nom est don Diègue de Miranda; ma médiocre fortune est plus que suf-

fisante pour mes désirs. Je passe ma paisible vie avec ma femme, mes enfans et quelques amis. La chasse et la pêche sont les amusemens qui remplissent mes loisirs. Je n'ai ni meute ni équipage : les grands apprêts ne conviendraient point à mes simples délassemens. Un héron, une perdrix privée, sont tout ce qu'il me faut et tout ce que je veux. J'ai quelques livres, les uns latins, les autres espagnols : j'en fais comme de mes amis, j'ai soin qu'ils soient en petit nombre. L'histoire m'instruit et m'amuse. J'élève mon âme avec les ouvrages de piété, mais je lis davantage les auteurs profanes, lorsqu'ils réunissent une morale pure au charme de l'imagination et à l'harmonie du style. Je vais quelquefois dîner chez mes voisins; je les invite chez moi plus souvent. Dans ces repas toujours abondans, jamais recherchés, je tâche d'égayer mes convives, sans me permettre de médire, et sans souffrir qu'on y médise de personne. Je ne m'informe point des actions d'autrui; je me borne à veiller sur les miennes; mes yeux et ma sévérité ne s'étendent point au-delà de mon étroit horizon. Attentif autant que je le peux à remplir les préceptes de ma religion sainte, je n'oublie pas surtout de partager mes biens avec les pauvres. Quand j'ai le bon-

heur de pouvoir donner, je fais en sorte que ce soit un secret entre mon cœur et celui qui reçoit : je sais trop que la vanité détruit le mérite d'une bonne action; et je me dis que, puisque cette bonne action est un plaisir, ce n'est pas la peine de s'en vanter. Je tâche de remettre la paix entre mes voisins brouillés, de réunir les familles divisées, de leur prouver que le bonheur dans ce monde n'est autre chose que la volonté de s'aider mutuellement. C'est ainsi que je coule mes jours, en attendant avec tranquillité le moment où j'en rendrai compte au souverain créateur, dont j'espère que la miséricorde surpassera la justice.

Don Diègue cessa de parler; et Sancho, qui l'avait écouté avec une extrême attention, se jette à bas de son âne, court saisir la jambe du bon gentilhomme, la serre tendrement, pousse des sanglots, et se met à lui baiser les pieds. Que faites-vous donc, mon frère? lui dit don Diègue surpris. Ce que je dois, monsieur, répondit Sancho, ce que doivent faire les honnêtes gens qui vous connaîtront. Vous êtes le premier saint en manteau vert que j'aie vu de ma vie. — Je ne suis point saint, mon ami; je sais trop, hélas! tout ce qui me manque; votre simplicité vous abuse; et votre humble modestie prouve que vous valez

mieux que moi. — Il s'en faut bien, ma foi! répond Sancho en s'en retournant à son âne; et, remonté sur son bât, il essuie avec ses mains les larmes d'attendrissement que don Diègue avait fait couler.

Monsieur, reprit don Quichotte, permettez à l'intérêt que vous inspirez de vous faire encore quelques questions. Vous savez que les anciens philosophes, privés malheureusement des lumières de la foi, faisaient consister le bonheur dans les prospérités terrestres, et n'en connaissaient pas de plus grande que celle d'avoir une famille nombreuse. Daignez me dire si vous avez beaucoup d'enfans. Je n'ai qu'un fils, répondit tristement don Diègue; et je vous avoue avec peine que ce fils si cher à mon cœur ne contribue pas autant qu'il le pourrait à la félicité de son père. Il a dix-huit ans, monsieur; il en a déjà passé six à Salamanque à s'instruire dans les langues grecque et latine; lorsque j'ai voulu qu'il s'appliquât à d'autres sciences plus utiles à son avancement, je n'ai pu l'obtenir de lui, tant l'amour de la poésie remplit et transporte son âme. Au lieu de profiter de son esprit, de ses talens, des avantages qu'il aurait pour devenir magistrat, auditeur, pour arriver même au conseil, il passe sa vie à examiner si tel vers

d'Homère est plus beau que tel vers de Virgile, si une épigramme de Martial n'a pas un sens différent de celui des commentateurs. Son avancement, sa fortune, l'occupent infiniment moins qu'Horace, Perse, Juvénal, car il ne fait pas grand cas des poëtes de notre nation : il dédaigne même nos langues modernes; et tout ce qui n'est pas grec ou latin ne lui paraît guère mériter d'estime.

Monsieur, reprit don Quichotte, je n'ai pas besoin de vous rappeler que les défauts des enfans ne doivent jamais altérer la tendresse paternelle : les pères ont le droit sans doute, et c'est même un devoir sacré, d'indiquer dès l'enfance à leurs fils le chemin qu'ils doivent suivre avec le plus d'avantage, de les y mener par la main, en les contenant avec soin dans l'étroit sentier des vertus; mais lorsque les enfans sont grands, et que, sans abandonner ces vertus, ils marquent de l'éloignement ou du dégoût pour la route qu'on leur a tracée, qu'ils préfèrent décidément tel état à tel état, telle science à telle autre, je pense que c'est là le point où s'arrête l'autorité d'un père; je pense qu'il n'a plus le droit de forcer leur inclination. Cette contrainte serait tout au plus permise au manouvrier indigent qui a besoin, pour manger du pain, que

son fils apprenne son métier. Le vôtre n'est pas dans ce cas, et je ne vois point que vous deviez autant vous affliger de son goût pour la poésie. La poésie, seigneur gentilhomme, est une jeune et belle vierge, que ses attraits, son éclat, sa délicate pudeur, rendent l'objet des hommages de toutes les autres sciences. Jalouses et fières entre elles, c'est la seule poésie qu'elles veulent bien consentir à regarder comme leur reine : elles ne croient pas déroger en s'humiliant à sa cour. Réunies pour lui complaire, elles s'honorent de l'embellir, et savent qu'en l'embellissant elles reçoivent d'elle un lustre nouveau. J'estime heureux le jeune homme épris de la poésie, mais il faut qu'il sache l'aimer; il faut qu'il n'expose point cette pudique maîtresse à des regards effrontés; qu'il ne recherche point pour elle les humilians succès que donne un public ignorant; qu'il ne la vende point dans la satire à la haine ou à l'orgueil; qu'il ne la prostitue point sur le théâtre aux yeux d'un vulgaire imbécile, et je comprends dans ce vulgaire non-seulement le peuple des spectateurs assis aux dernières places, mais le peuple des seigneurs, qui ne jugent pas mieux aux premières. Si, dis-je, monsieur votre fils aime ainsi la poésie, il y trouvera, je vous le pro-

mets, avec le charme de sa vie, avec la gloire de son nom, le goût de toutes les vertus.

Quant au peu d'estime qu'il a pour nos poëtes, pour notre langue, je crois que c'est une erreur, quoique je connaisse beaucoup de personnes qui partagent cette prévention contre les modernes. Ces personnes ne réfléchissent point qu'Homère et Virgile étaient modernes lorsqu'ils écrivaient, que leurs beaux vers ont été faits dans la langue qu'on parlait alors. Eurent-ils besoin d'un autre idiome pour exprimer leurs sublimes pensées? Admirons-les, j'en suis bien d'avis; mais admirons aussi un bon poëte d'Allemagne qui parle allemand, un Castillan qui parle espagnol, un Biscayen même, si, dans son jargon, il me dit de belles choses. Allez, allez, seigneur don Diègue, quand un ouvrage déplaît, ce n'est jamais la faute de la langue, mais la faute de l'auteur. S'il était né poëte, s'il avait reçu en venant au monde cette flamme divine et brûlante sans laquelle le travail le plus opiniâtre ne produit rien, il saurait nous rendre sa langue agréable, y découvrir des richesses cachées, et la placer bientôt par ses écrits au rang des langues savantes. Dites donc à votre fils de ne point mépriser notre idiome, d'être sûr que, s'il nous venait un

Homère, l'Iliade espagnole vaudrait la grecque. Ne vous opposez point à sa passion pour les vers : recommandez-lui seulement de n'en faire que de bons ; d'imiter ces auteurs anciens qu'il a raison d'adorer ; de faire la guerre aux vices sans jamais la faire aux personnes ; de chanter, de célébrer, d'inspirer des sentimens aimables, de se souvenir toujours que le véritable génie vient du cœur, et non de la tête ; que la plume est la langue de l'âme, et que le plus sûr moyen de bien peindre les vertus, c'est de les posséder soi-même. Vous verrez, seigneur gentilhomme, qu'en suivant une telle route votre fils se fera bientôt estimer, aimer, honorer. La fortune même aura honte de ne pas lui accorder quelques faveurs ; et les rois, les grands de la terre, se verront forcés par la renommée de le couronner un jour de cet immortel laurier qui jamais n'est frappé de la foudre, pour avertir les humains du respect qu'on doit au génie.

Don Diègue de Miranda écoutait don Quichotte avec plaisir, et se reprochait la mauvaise opinion que lui avaient donnée de son bon sens les premiers discours qu'il avait tenus. Sancho, que cette longue dissertation n'amusait guère, s'était détourné du chemin pour aller demander du lait à des bergers

qu'il voyait dans les champs. Le gentilhomme, enchanté de l'instruction, de l'esprit de notre héros, allait renouer l'entretien, lorsque don Quichotte, levant la tête, aperçut devant lui, sur la route, un grand chariot sur lequel flottaient des banderoles aux armes du roi : il ne douta point que ce ne fût une aventure, et, pressé de reprendre son casque, il appelle à haute voix son écuyer. A ses cris, Sancho quitte les bergers, et revient auprès de son maître au plus grand trot de son âne.

CHAPITRE XV.

Où l'on verra la plus grande preuve de courage que don Quichotte ait jamais donnée.

Il faut savoir qu'au moment où notre chevalier appela Sancho, celui-ci venait d'acheter aux bergers une demi-douzaine de fromages tout frais. Pressé par les cris de son maître, ne sachant comment emporter ses fromages, il les mit précipitamment dans le casque du héros, et se hâta d'arriver. Ami, lui dit don Quichotte, donne-moi mon casque : ou je ne me connais pas en aventures, ou celle qui se présente exige que je sois bien armé. A ces mots le gentilhomme en manteau vert pro-

mena ses yeux le long du chemin, et ne découvrit autre chose que le grand chariot couvert, surmonté de banderoles; ce qui lui fit penser d'abord que c'était de l'argent pour le trésor royal. Il le dit au chevalier; mais celui-ci, qu'on ne dépersuadait pas aisément de ce qu'il croyait une fois, lui répondit qu'il savait bien à quoi s'en tenir; qu'il avait des ennemis visibles ou invisibles, toujours prêts à l'attaquer sous toutes sortes de formes; et, brûlant déjà d'être aux mains, il arrache son casque à Sancho, le met promptement sur sa tête, sans prendre garde à ce qu'il contenait; et, s'affermissant sur ses étriers, il se prépare au combat.

L'extrême chaleur du cerveau de don Quichotte ne tarda pas à fondre les fromages, qui commencèrent à couler en petit-lait le long du front, du nez, des joues de notre chevalier surpris. Qu'est-ce ci, dit-il, mon ami Sancho? le sommet de ma tête semble se ramollir; ma cervelle devient de l'eau; jamais pareille sueur ne m'inonda si complètement. Oui, je sue en vérité; ce n'est pourtant pas de terreur; il faut que ce soit le présage d'une épouvantable aventure. Donne-moi de quoi m'essuyer, Sancho; mes yeux en sont aveuglés. L'écuyer, sans dire un mot, lui donna promp-

tement un mouchoir, priant Dieu tout bas que son maître ne s'aperçût pas de la vérité. Mais notre héros ôte son casque; et, tout étonné de voir dans le fond quelque chose qui ressemblait à du lait caillé, il en approche ses narines. Par les beaux jours de Dulcinée, s'écrie-t-il, mon étourdi, mon traître d'écuyer a rempli mon casque de fromage. Monsieur, répond Sancho d'un air naïf, si ce sont des fromages, donnez-les-moi, car je les aime beaucoup. Cependant je me garderai d'y toucher. Que le diable les mange, puisque c'est lui qui les a mis là. Ah! vraiment, vous me connaissez bien, d'imaginer que j'irais prendre votre casque pour en faire un pot à fromages! Non, non, cela ne me ressemble point; et tout ce que j'en puis conclure, c'est que j'ai sûrement aussi des enchanteurs qui me poursuivent, comme faisant portion d'un chevalier errant. Ces coquins-là ont imaginé cette malice afin que votre seigneurie se mît en colère contre moi et me frottât les épaules; mais ils seront attrapés, parce que mon bon maître réfléchira que je n'avais point avec moi de fromages, et que, si j'en avais eu, ce ne serait pas dans un casque, mais bien dans mon estomac que je les mettrais.

Don Quichotte, sans répondre, s'essuie le

visage et la tête, nettoie son casque, le remet ensuite, baisse sa visière; et serrant sa lance : Qu'ils viennént, s'écria-t-il, je les attends; je les défie; je me sens capable à présent de vaincre Satan lui-même. Le gentilhomme, toujours plus surpris, écoutait, regardait tout; et la voiture aux banderoles arrivait. Elle n'était conduite que par deux hommes, dont l'un était sur les mules, l'autre sur le derrière du chariot. Don Quichotte marche vers eux : Frères, dit-il, où allez-vous? quel est ce char? que contient-il? que signifient ces banderoles? Monsieur, répondit le conducteur, cette voiture est à moi; elle contient deux grandes cages où sont deux lions d'Afrique que le gouverneur d'Oran envoie à sa majesté; les banderoles où vous voyez les armes du roi vous apprennent que le présent est pour lui. — Sont-ils un peu forts ces lions? — Si forts, que jamais il n'en vint de pareils en Espagne. J'en ai déjà passé plusieurs; mais voici les plus beaux que j'aie vus. Le lion est dans cette cage, la lionne dans celle-là : ils n'ont pas encore mangé d'aujourd'hui, et commencent à sentir la faim; je prie votre seigneurie de ne pas nous retenir davantage. J'entends, reprit don Quichotte avec un souris de dédain; c'est-à-dire que l'on me dépêche

de petits lions. Ah! ah! des lionceaux à moi! à moi des lionceaux, vraiment! Ces messieurs sauront tout à l'heure ce que je sais faire des lionceaux. Mon ami, donnez-vous la peine de descendre, ouvrez ces cages, et laissez-moi ces pauvres bêtes; je serai bien aise d'apprendre aux enchanteurs qui me les adressent ce que c'est que don Quichotte de la Manche.

Tandis que le conducteur pétrifié regardait en silence notre héros, et que don Diègue de Miranda le contemplait avec le même étonnement, Sancho s'approche de ce gentilhomme, les mains jointes, les larmes aux yeux : Mon bon seigneur, lui dit-il, rien n'est si sûr que ces lions vont nous manger, si vous n'empêchez pas mon maître de prendre dispute avec eux. — Votre maître n'est pas si fou, répondit don Diègue, que d'aller attaquer ces animaux terribles. — Vous ne le connaissez pas, monsieur; il attaquerait l'enfer. — Rassurez-vous, je vais lui parler. Se retournant alors vers don Quichotte, qui pressait le conducteur d'ouvrir les cages : Seigneur chevalier, dit-il, ai-je besoin de vous rappeler que la véritable valeur s'accorde toujours avec la prudence? Les héros les plus intrépides n'affrontent jamais un péril au-dessus des forces humaines. Ce n'est point pour vous attaquer

que ces lions ont passé la mer. Je vous réponds qu'ils n'ont là-dessus aucune mauvaise pensée; ils s'en vont bonnement à la cour se faire présenter à sa majesté. Ne les retenez pas plus long-temps, et laissez-les en paix continuer leur route. Seigneur gentilhomme, répondit don Quichotte, vous vous entendez à merveille à la chasse des perdrix, à la pêche du héron, au gouvernement de votre famille; moi je m'entends à la chevalerie: chacun son affaire, et tout ira bien. Je sais beaucoup mieux que je n'ai l'air de le savoir si ces lions ont quitté l'Afrique pour m'attaquer ou ne pas m'attaquer. Je vais l'éprouver à l'instant. Et toi, coquin de conducteur, je jure Dieu que, si tu n'ouvres ces cages tout à l'heure, cette lance que tu vois va te clouer à ta charrette.

Le conducteur, effrayé de ces paroles et de l'air dont elles étaient prononcées, supplia notre héros de lui permettre au moins de dételer ses mules, et de sauver ces pauvres bêtes qui faisaient seules toute sa fortune. Homme de peu de foi, s'écria don Quichotte, ma pitié t'accorde ce que tu demandes. Détèle tes mules et fuis; dans un moment tu verras toi-même l'inutilité de tes précautions. Le conducteur descendit aussitôt, se hâta de dételer; et, re-

gardant encore don Diègue et Sancho : Messieurs, dit-il à haute voix, je vous prends à témoin que c'est par force que je vais rendre libres ces animaux. De tout le mal qu'ils feront, des frais, des dommages, de la perte de mon salaire, rien ne me doit être imputé, mais bien à ce monsieur qui me contraint. Je vous exhorte à vous mettre en sûreté avant que j'ouvre les cages; quant à moi, je ne risque rien, parce que les lions me connaissent. Don Diègue voulut encore essayer de parler à don Quichotte, il ne fut pas écouté. Sancho, les larmes aux yeux, vint le prier, le conjurer de renoncer à cette aventure, auprès de laquelle les moulins à vent, les foulons, les coups d'étrivières ne lui semblaient que des roses. Monsieur, monsieur, disait-il avec un accent lamentable, prenez garde qu'il n'y a rien ici qui ressemble à de l'enchantement. J'ai vu à travers les barreaux une seule patte de ces messieurs; je vous réponds, sur ma foi, que, d'après cette patte-là, le lion doit être plus gros qu'une montagne. Oh! sans doute, répondit don Quichotte, les lions sont gros quand on a peur. Retire-toi, mon pauvre Sancho; si je péris dans ce combat, tu sais ce que tu dois dire à Dulcinée : depuis long-temps entre nous deux tout est réglé sur ce point. Allons, pars, et finissons.

Don Diègue, voyant enfin que rien ne pouvait ébranler la résolution de notre chevalier, prit le parti de piquer sa jument, et de s'éloigner dans la campagne. Le charretier le suivit sur ses mules, ainsi que le triste Sancho, qui voyait déjà son maître dans les griffes de ces lions, et maudissait l'heure fatale où il s'était remis à son service. Au milieu de ses lamentations il n'en pressait pas moins son âne pour s'éloigner le plus qu'il pouvait. Dès que le conducteur les vit assez loin, il voulut tenter de nouveau de persuader don Quichotte; mais celui-ci, d'une voix fière, lui réitéra ses ordres; et, tandis que le conducteur se préparait à obéir, notre héros songeait en lui-même s'il ne ferait pas mieux de combattre à pied. La crainte que Rossinante ne s'effrayât de la présence des lions lui fit adopter ce dernier parti. Aussitôt il se jette à terre, se débarrasse de sa lance, de son écu, tire son épée; et, se recommandant à Dieu et à Dulcinée, tranquille, l'œil assuré, il vient d'un pas ferme et grave se placer devant le chariot.

O valeureux don Quichotte! s'écrie dans cet endroit le véridique auteur de cette histoire, ô le plus grand, le plus intrépide des héros dont l'Espagne se glorifie! où trouverai-je des expressions assez nobles, assez

élevées, pour peindre dignement ton courage? comment transmettre à l'incrédule postérité tes exploits si fort au-dessus de l'admiration des hommes? Seul, à pied, sans autre soutien que ce cœur, ce cœur magnanime, rempart impénétrable à la peur, sans autres armes qu'une épée, hélas! assez mal affilée, qu'un bouclier peu garni de fer, à moitié rongé de la rouille, tu attends, tu viens affronter les deux plus terribles lions qu'aient produits les déserts d'Afrique! Non, je ne te louerai point, ô chevalier de la Manche! je raconterai ton action.

Le conducteur, pressé de plus en plus par notre héros, qui brûlait d'en venir aux mains, se décide enfin à le satisfaire. Il ouvre en plein la cage du lion, et découvre tout à coup son énorme taille, sa crinière horrible, ses yeux farouches et sanglans. Don Quichotte le considère sans effroi; le lion se retourne, se couche, étend lentement ses membres, allonge ses muscles, ses griffes, ouvre sa gueule profonde, et fait un long bâillement; ensuite, avec une langue qui sort de deux pieds par-delà ses dents, il essuie, nettoie son mufle, passe et repasse cette langue sur ses joues, sur ses paupières, se lève, allonge sa tête hors de la cage,

et promène à droite et à gauche deux prunelles qui ressemblaient à deux immenses brasiers.

Notre chevalier attentif suivait tous ses mouvemens ; il n'était ému que du vif désir de commencer le combat ; mais le généreux lion, qui se souciait peu de chevalerie, de bravades, d'exploits glorieux, après avoir regardé de toutes parts, se retourne de la tête à la queue, présente son derrière au héros, et se couche au fond de sa cage. Don Quichotte voulut que le conducteur l'irritât à coups de bâton, et le forçât de s'élancer. Non pas, s'il vous plaît, reprit le pauvre homme ; car la première chose qu'il ferait serait de me mettre en morceaux. Mais en vérité, seigneur chevalier, vous devriez être plus que content : vous avez poussé la valeur jusqu'au dernier point où elle peut atteindre ; pourquoi vouloir tenter deux fois la fortune ? La porte est ouverte, il ne tient qu'au lion de sortir ; vous l'avez attendu, vous l'attendez encore ; il me semble que lorsque le plus brave des guerriers a défié son ennemi, lui a présenté le combat, et que l'autre le refuse, il a mis sa gloire à couvert. La victoire est à vous, seigneur : le lion a fui, donc il est vaincu.

Vous avez raison, reprit don Quichotte ; ami, fermez cette cage, et donnez-moi une

attestation en bonne forme de ce que vous m'avez vu faire : signez qu'il est véritable que vous avez ouvert au lion ; que je lui ai offert le combat, qu'il ne l'a pas accepté ; qu'une seconde fois je l'ai défié, qu'une seconde fois il a craint de se mesurer avec moi. Je suis quitte envers mon devoir : meurent, meurent enchanteurs ! et vive la chevalerie !

Le conducteur ne demandait pas mieux que d'obéir à ces derniers ordres. Il referma promptement la cage, tandis que notre héros, mettant son mouchoir au bout de sa lance, fit des signes et cria de loin à don Diègue et à Sancho de revenir promptement. Ceux-ci, tout en fuyant, retournaient à chaque pas la tête ; ils aperçurent le mouchoir, et Sancho dit le premier : Que je meure si mon maître n'a pas vaincu ces terribles bêtes ! le voilà qui nous appelle. Don Diègue et le charretier s'arrêtèrent à ces paroles, reconnurent la voix de don Quichotte, et retournèrent à lui. A peine arrivés : Mon ami, dit le héros au charretier, vous pouvez ratteler vos mules et poursuivre votre route. Et toi, Sancho, donne deux écus d'or à ces messieurs pour le temps que je leur ai fait perdre. De tout mon cœur, reprit l'écuyer. Mais que sont devenus les lions ? sont-ils morts, sont-ils vivans ? Le conducteur se mit

alors à raconter en détail, et non sans de grandes louanges de don Quichotte, comment le lion effrayé n'avait pas voulu, n'avait pas osé combattre, et comment notre héros, après avoir laissé long-temps la cage ouverte, ne venait que de consentir à ce qu'on la refermât. Eh bien, que t'en semble, ami Sancho? s'écria don Quichotte charmé; penses-tu que le vrai courage soit toujours victime des enchanteurs? Va, mon fils, je sais trop bien qu'ils ont quelque pouvoir sur la fortune, mais ils n'en ont pas sur la vertu.

Sancho donna les écus d'or. Le conducteur et le charretier vinrent baiser la main du héros, le remercièrent de ses dons, et lui promirent de raconter au roi l'action dont ils avaient été témoins. Messieurs, répondit don Quichotte, si sa majesté vous demande quel est celui qui osa mettre à fin cette aventure, je vous serai obligé de lui dire que c'est le chevalier des Lions. Je suis résolu de m'appeler ainsi désormais, et de quitter le surnom de *la Triste Figure*, que j'avais porté jusqu'à présent : en cela, messieurs, vous pouvez être sûrs que je suis autorisé par l'antique privilége des chevaliers, qui changeaient tant qu'il leur plaisait et d'emblèmes et de surnoms. Le conducteur et le charretier ne s'opposèrent point à ce change-

ment; ils prirent congé de don Quichotte, et continuèrent leur route, tandis que celui-ci poursuivait la sienne avec don Diègue et son écuyer.

Ce bon don Diègue, de plus en plus étonné, ne disait pas une parole, et réfléchissait en lui-même sur l'opinion qu'il devait avoir de la sagesse ou de la folie de don Quichotte. Il n'avait pas encore lu la première partie de son histoire : il rapprochait tout ce qu'il lui avait entendu dire de raisonnable, de poli, d'élégant, et ce qu'ensuite il lui avait vu faire; son discours sur la poésie, et ce casque plein de fromage, qu'il regardait comme un tour que lui jouaient les enchanteurs; ces conseils pleins de sagesse sur l'amour, sur l'autorité paternelle, et cette résolution soudaine d'attaquer deux lions qu'il rencontrait. Tant de contradictions l'occupaient fortement. Don Quichotte s'en aperçut : Seigneur don Diègue, dit-il, je crois être certain que vous pensez à moi, et je vous passe de tout mon cœur de me regarder comme un fou; mais raisonnons un peu, s'il vous plaît.

On estime l'adroit chevalier qui, dans une grande place, en présence de la cour, perce de sa lance un taureau furieux; on applaudit à celui qui, pour plaire à la beauté qu'il

âme, remporte l'honneur d'un tournoi : je suis loin de mépriser cette gloire ; mais il en est une plus belle, parce qu'elle est plus utile ; c'est celle du chevalier errant, qui va parcourant les déserts, les solitudes, les montagnes, affrontant, cherchant les périls, uniquement pour défendre, pour soulager quelques infortunés, pour faire de bonnes actions qui valent mieux que des actions brillantes. Que d'autres par leur valeur, leur magnificence, leurs grâces, soient les favoris des rois, l'ornement des cours, les amis des belles ; j'aime mieux être le soutien de la veuve et de l'orphelin : souffrir pour les autres me paraît plus doux que de jouir pour moi seul ; et, afin d'arriver promptement à cette perfection de vertu à laquelle je voudrais atteindre, je dois, autant qu'il est en moi, endurcir mon corps aux fatigues, accoutumer mon âme aux dangers ; je dois rechercher ces dangers, les braver, m'y jeter, m'y plaire, travailler à chaque instant à me rendre inaccessible aux vices et à la peur. Ainsi je rencontre sur mon chemin des lions, je les attaque sans hésiter : je sais que cette entreprise peut paraître téméraire ; je sais que la vraie valeur est aussi loin de la témérité que la crainte : mais en vertu, seigneur don Diègue, en morale, surtout en courage, il

vaut mieux risquer de passer le but que de demeurer en-deçà.

Je ne puis m'empêcher, reprit don Diègue, d'applaudir à tout ce que vous dites : la raison elle-même semble parler par votre bouche ; et si jamais les lois si pures de la chevalerie errante étaient perdues sur la terre, on les retrouverait dans votre cœur. Mais je vous demande d'allonger le pas afin d'arriver à ma maison, où j'espère que vous voudrez bien vous délasser quelques jours. Notre héros le remercia poliment ; et, pressant le paresseux Rossinante, ils arrivèrent vers les deux heures chez don Diègue, que don Quichotte appelait le chevalier du manteau vert.

CHAPITRE XVI.

Séjour de notre héros chez don Diègue, avec d'autres extravagances.

La maison de don Diègue était grande et spacieuse. Ses armoiries, sculptées en pierre, ornaient le fronton de la porte. Des celliers étaient dans la cour, autour de laquelle on voyait rangées beaucoup de dame-jeannes de terre que l'on fait au Toboso : ces dame-jeannes du Toboso, rappelèrent à don Quichotte sa

chère et malheureuse Dulcinée. Il s'arrêta, fit un profond soupir, et, regardant les dame-jeannes avec des yeux pleins de larmes, se mit à dire ces vers :

O GAGES chers et douloureux
D'une amour si belle et si pure,
Pourquoi rallumez-vous mes feux,
Et déchirez-vous ma blessure ?

Cette tendre exclamation adressée aux dame-jeannes fut interrompue par le jeune étudiant, fils de don Diègue, qui venait au-devant de son père avec sa mère dona Christine. Tous deux s'arrêtèrent involontairement pour considérer l'étrange figure du héros. Celui-ci se hâte de quitter Rossinante, et vient avec beaucoup de courtoisie baiser la main de dona Christine. Madame, lui dit don Diègue, je vous demande de recevoir avec la grâce qui vous est naturelle le seigneur don Quichotte de la Manche, que je vous présente comme le plus vaillant, le plus instruit, le plus aimable des chevaliers errans. Dona Christine, malgré sa surprise, fit un accueil fort obligeant à don Quichotte, qui lui répondit dans des termes aussi respectueux qu'élégans, combla de politesses le fils de la maison, et ne

tarda pas à lui donner une très bonne opinion de son esprit.

Notre chevalier fut conduit dans une salle où Sancho le désarma, jeta sur sa tête cinq ou six aiguières, lui donna du linge blanc, et bientôt après le héros sortit en pourpoint de peau de chamois, un peu noirci du frottement des armes, avec le collet vallon, sans dentelles et sans plis, des brodequins à la mauresque, sa bonne épée à son côté suspendue à un baudrier de loup marin, et les épaules couvertes d'un manteau de drap minime. Dans cet équipage leste et galant, don Quichotte parut au salon, où l'attendait le fils de don Diègue, d'autant plus curieux de causer avec son hôte, qu'à toutes les questions faites à son père sur cet homme singulier don Diègue avait répondu qu'il ne pouvait encore le juger, que ses actions et ses discours, presque toujours en opposition, étaient un mélange continuel de sagesse et de folie, mais plus souvent de cette dernière. Don Laurenzo, c'était le nom de ce fils, entretint notre héros, tandis que dona Christine faisait préparer un festin digne du noble convive qu'elle voulait bien traiter.

Monsieur, dit don Quichotte au jeune homme, votre père m'a déjà parlé de votre

amour extrême pour l'étude, pour la poésie surtout; et j'ai appris avec intérêt et plaisir que vous étiez un grand poëte. Seigneur, répondit Laurenzo, ma vanité n'ira jamais jusqu'à me croire tel : j'aime beaucoup les beaux vers; mais plus j'en lis, et plus je vois qu'il ne m'appartient pas d'en faire. — Tant de modestie me confirme dans mon opinion : le véritable talent est modeste. Ainsi, sans vous embarrasser par des éloges, que vous aimez mieux mériter que recevoir, je vous demanderai de me faire lire quelqu'une de vos poésies; ce n'est pas que je prétende être capable de les juger, mais je me crois digne de les sentir.

Jusqu'à présent, dit en lui-même don Laurenzo, cet homme me paraît aussi raisonnable que spirituel : mon père l'a jugé sévèrement. Seigneur, reprit-il, on voit bien que vous avez fait d'excellentes études; oserai-je vous demander à quelle science vous vous êtes particulièrement appliqué? — A une seule, qui les renferme toutes. — Et quelle est-elle, s'il vous plaît? — La chevalerie errante. Celui qui la professe, monsieur, est obligé de tout savoir : la justice distributive et commutative, afin de donner à chacun ce qui appartient à chacun; la théologie, pour rendre

raison de la loi divine qu'il croit et soutient; la médecine et la botanique, pour trouver dans les déserts les herbes qui guérissent les blessures; l'astronomie, pour reconnaître aux étoiles dans quels climats le destin le conduit; les mathématiques, pour faire la guerre et pour défendre les places : il doit posséder les arts mécaniques, dont il ne peut se passer; les arts agréables, qui lui sont nécessaires pour son propre délassement et pour plaire toujours à sa dame; enfin toutes les vertus morales, dont la parfaite réunion peut seule former le vrai chevalier. Voilà, monsieur, ce que c'est que la chevalerie errante, malheureusement trop peu honorée dans ce siècle corrompu, mais, grâce au ciel, non encore éteinte.

Don Laurenzo écoutait la tête baissée, en se disant cette fois que son père ne jugeait pas si mal. La conversation fut interrompue par le dîner : on alla se mettre à table; et don Diègue ainsi que Christine traitèrent leur hôte avec une politesse qui ne différait point de l'amitié. Don Quichotte était charmé du ton, des manières des habitans de cette maison. Ce qui le frappait le plus, c'était le merveilleux silence, l'ordre, la paix, l'arrangement, qui régnaient dans cet asile : depuis les

maîtres jusqu'au dernier domestique, tous savaient ce qu'ils devaient faire, s'en acquittaient sans murmure, sans jalousie, sans affectation; tous avaient l'air sage, heureux, et ne semblaient former qu'une famille de frères sans cesse du même avis.

En sortant de table, notre héros pria de nouveau le jeune homme de vouloir bien lui montrer de ses vers. Celui-ci, sans se faire presser, lui lut alors cette glose, en excusant d'avance ses défauts sur la gêne et la difficulté de ce genre de poésie :

« Grandeurs, trésors que l'on envie,
« Pour moi vous n'avez point d'attraits?
« Hélas! que faut-il à ma vie?
« La vertu, l'amour et la paix. »

Tandis que la foule éblouie
Ose croire à vos vains plaisirs,
Je vous préfère mes soupirs,
« Grandeurs, trésors que l'on envie. »

Transports si voisins des regrets,
Bonheur d'un jour, rapide ivresse,
Que suit une longue tristesse,
« Pour moi vous n'avez point d'attraits. »

Mais lorsqu'aux pieds de mon amie
Je lis dans ses yeux mon destin,
Heureux hier, heureux demain,
« Hélas! que faut-il à ma vie? »

L'espoir de lui plaire à jamais
Me rend meilleur, plus doux, plus sage,
Et me fait chérir davantage
« La vertu, l'amour et la paix. »

A peine don Quichotte eut-il entendu ces vers, qu'il se lève, saisit la main de don Laurenzo; et la serrant de toute sa force : Par la céleste lumière! s'écria-t-il, heureux et digne jeune homme, vous méritez d'être couronné par les académies d'Athènes, de Paris et de Salamanque. Puissent les juges stupides qui vous refuseraient le premier prix devenir l'horreur des muses, le but des flèches d'Apollon! Je bénis le ciel et mourrai content; j'ai vu, j'ai trouvé un poëte.

Don Laurenzo remercia notre chevalier; et, quoique sa manière de s'exprimer lui parût un peu singulière, il ne l'en trouva pas moins aimable. Il fut même flatté de ses éloges, et trouva que son esprit, ses connaissances, son goût, devaient rendre plus indulgent pour les écarts légers de son imagination. Après avoir passé quatre jours dans la maison de don Diègue, le héros de la Manche voulut retourner à la recherche des aventures, dont il savait, disait-il, que ce pays abondait. Une de celles qu'il désirait le plus d'entreprendre,

c'était de pénétrer au fond de la caverne de Montésinos, lieu célèbre où sont les sept sources du Ruidera. Don Diègue et son fils applaudirent à ce projet, le supplièrent d'emporter de chez eux tout ce dont il pourrait avoir besoin, et l'assurèrent du plaisir extrême qu'il leur ferait en acceptant leurs offres. Don Quichotte leur rendit grâces, et fixa l'instant de son départ, au grand regret de Sancho, qui se trouvait fort bien chez don Diègue, s'accommodait à merveille de l'abondance qu'il y voyait régner, et ne se souciait pas de retourner à la frugalité des dîners chevaleresques : aussi le prudent écuyer eut-il grand soin, avant de partir, de bien garnir son bissac; après quoi, les larmes aux yeux, et jetant de tendres regards sur cette heureuse maison, il amena Rossinante à son maître. Celui-ci fit ses adieux à tout le monde; et tirant en particulier don Laurenzo : Votre noble cœur, lui dit-il, est passionné pour la gloire; vous avez deux chemins à suivre. Le premier, difficile et long, est celui de la poésie, où je vous prédis des succès, surtout si votre bon esprit, gourmandant votre vanité, devient lui-même un censeur sévère de vos ouvrages : l'autre route est beaucoup plus courte, mais infiniment plus pénible; faites-vous chevalier

errant. Vous aurez du mal, j'en conviens, mais vous finirez par être empereur.

Don Laurenzo lui représenta qu'il était encore bien jeune pour prendre une si grande résolution, et lui promit cependant de réfléchir sur ses conseils. Don Quichotte renouvela ses adieux, ses complimens, et, emportant les regrets de cette aimable famille, se mit en chemin, suivi de Sancho.

CHAPITRE XVII.

Histoire du berger amoureux.

Notre chevalier n'était pas encore loin du village de don Diègue, lorsqu'il rencontra deux étudians et deux villageois, montés chacun sur un âne, et voyageant de compagnie. Après les avoir salués et s'être assuré qu'ils suivaient la même route, il leur offrit de les accompagner, en se pressant de leur apprendre qu'il était chevalier errant. Cette explication parut du grec aux villageois ; mais les deux étudians la comprirent, et jugèrent que notre héros n'avait pas la tête saine. Cependant ils lui témoignèrent assez de respect ; et l'un d'eux lui dit : Seigneur, comme les chevaliers errans ne sont jamais guidés dans leur chemin que

par les aventures qui se présentent, nous vous proposons de venir avec nous assister aux plus belles noces qu'on ait célébrées jusqu'à ce jour. Volontiers, reprit don Quichotte; quel est le prince qui se marie dans ces contrées? — Ce n'est point un prince, c'est un simple laboureur, mais le plus riche du pays; celle qu'il épouse n'est qu'une villageoise, mais la plus belle de la terre. Elle n'a pas d'autre nom que *la belle Quitterie*; son époux s'appelle *le riche Gamache*. Il a vingt-deux ans, sa femme dix-huit; et l'on peut dire que ce mariage est fort bien assorti de part et d'autre, s'il est vrai que la richesse puisse balancer la beauté. Cette noce, pour laquelle le magnifique Gamache a fait des frais extraordinaires, doit se célébrer dans une immense prairie voisine du village de la mariée. Le nouvel époux a fait couvrir en entier cette prairie de verdure; les rayons du soleil ne pourront y pénétrer. Là, sous un ciel de feuilles et sur un gazon de fleurs, les habitans rassemblés de plus de dix lieues à la ronde viendront former des danses, des jeux, jeter la barre, faire des armes, disputer le prix du saut, de la course, et divertir les jeunes filles par les bruyantes castagnettes, par des romances, des chansons accompagnées de la guitare. Mais tous les

plaisirs de cette belle fête ne sont rien auprès de l'intérêt qu'inspire un malheureux jeune homme qui s'y trouvera peut-être, et dont la seule vue fera verser bien des pleurs.

Ce jeune homme s'appelle Basile ; c'est un berger dont la pauvre chaumière est appuyée contre le mur de la maison de Quitterie. Il est né dans cette chaumière ; et, dès sa plus tendre enfance, son premier sentiment, son unique plaisir fut d'aimer sa jeune voisine. Il était sans cesse avec elle ; et Quitterie, de même âge que lui, le cherchait quand il ne venait pas. Ces deux aimables et beaux enfans, avant de savoir bien parler, s'étaient déjà dit qu'ils s'aimaient : tout le village en était instruit, et s'intéressait aux jeunes amours de Basile et de Quitterie, dont les noms passés en proverbe se prononçaient naturellement lorsqu'il s'agissait d'innocence et de tendresse.

L'âge vint, et le père de Quitterie défendit à Basile de parler à sa fille. Les pauvres amans obéirent au père, mais l'amour ne lui obéit pas. Basile, tout en évitant Quitterie, se trouvait toujours où elle passait; Quitterie, tout en le fuyant, ne manquait jamais de le rencontrer. Le père, fâché, prit alors le parti de marier sa fille, et choisit pour gendre le riche Gamache. L'extrême pauvreté de Basile

était, hélas! la seule chose qu'il eût à lui reprocher; car, s'il faut dire la vérité, la nature a pris soin de dédommager Basile du tort que lui fit la fortune. C'est le berger le plus aimable du pays; personne ne jette une barre aussi bien, personne ne peut le vaincre à la lutte ni le gagner à la paume; les cerfs ne courent pas si vite, les chevreuils sautent moins légèrement. Il sait de plus la musique, fait de jolis vers, chante comme l'alouette, touche admirablement bien de la guitare, et fait des armes mieux qu'un maître.

Quand ce ne serait qu'à cause de cette dernière science, interrompit don Quichotte, Basile mériterait d'épouser non-seulement la belle Quitterie, mais même la reine Geneviève, en dépit d'Artus et de Lancelot. Par ma foi! s'écria Sancho, que ma femme n'est-elle ici, elle dirait comme vous. Thérèse est toujours d'avis qu'on se marie avec son égal. La brebis avec le belier, dit-elle, et tout va le mieux du monde. Thérèse a raison; et je donnerais quelque chose pour que ce bon Basile, que j'aime déjà, épousât demain Quitterie, sous cette grande feuillée que monsieur Gamache a fait construire. Pardi oui! parce que monsieur Gamache a des écus, voila une belle raison de lui bailler une jolie fille! C'est d'a-

mour, et non pas d'écus, qu'une jolie fille a besoin. N'allons pas trop loin, reprit don Quichotte, et ne méconnaissons pas l'autorité paternelle. Si les filles avaient le droit de choisir seules leurs époux, nous en verrions qui souvent épouseraient le valet de leur père, ou le premier mauvais sujet qui passerait sous leur fenêtre. L'Amour, avec son bandeau sur les yeux, est assez sujet aux erreurs pour souffrir que la raison vienne quelquefois le guider. Un homme qui doit faire un long voyage met du temps et de la prudence dans le choix de son compagnon : ne doit-on pas hésiter et réfléchir encore plus quand il s'agit de l'hymen, c'est-à-dire d'un voyage qui dure toute la vie, quand il s'agit de former un nœud qui n'est pas plus tôt serré qu'il devient le nœud gordien, et que rien ne peut le rompre, si ce n'est la faux de la mort ? Je pourrais m'étendre sur cette matière ; mais j'aime mieux écouter monsieur le licencié, qui nous apprendra peut-être quelque autre chose de ce Basile.

Seigneur, reprit l'étudiant, depuis que ce malheureux a su que la belle Quitterie épousait le riche Gamache, il a quitté sa chaumière, s'est retiré dans les bois, où il vit tout seul, triste, morne, sombre, et ne se nourrissant que de fruits sauvages, et passant les

nuits sous les arbres. On le rencontre quelquefois se promenant autour du village ; il marche lentement, les yeux baissés vers la terre, la tête penchée sur son sein, les bras croisés devant sa poitrine, ne disant rien, ne regardant pas, et semblable à une statue qui ne marche que par ressorts. Nous l'aimons, nous le plaignons tous ; nous tremblons que son amour violent ne le conduise demain à ces noces, et qu'en entendant Quitterie prononcer le *oui* fatal il ne tombe mort à l'instant.

Oh! j'espère, s'écria Sancho, que le bon Dieu y mettra ordre : il y a du remède à tout. L'avenir n'est connu de personne. Il passe bien de l'eau sous le pont dans vingt-quatre heures. Ce qui n'arrive pas une fois arrive l'autre. Souvent il pleut et fait soleil en même temps. Tel se couche en bonne santé, qui le lendemain se relève mort. Qui peut se flatter d'attacher un clou à la roue de la fortune? Entre le *oui* et le *non* d'une femme je ne voudrais pas risquer la fine pointe d'une aiguille ; et puisque Quitterie aime Basile, je ne désespère de rien pour lui ; car, comme on dit, l'amour a des lunettes qui lui font paraître le cuivre de l'or ; le pauvre est riche à ses yeux, et le verre devient du diamant. Bonté divine!

reprit don Quichotte, ne peux-tu donc t'arrêter, mon pauvre Sancho, aussitôt que tu as commencé la longue suite de tes proverbes? Dis-moi, bavard, dis-moi quel rapport ont avec Quitterie et Basile ta roue de fortune, ton clou, tes lunettes de l'amour, et toutes tes extravagances. — Plus de rapport qu'on ne pense; si l'on ne m'entend point ce n'est pas ma faute. Je m'entends à merveille, moi, et mes discours ont un grand sens. Mais votre seigneurie me tarabuste toujours, et n'est jamais plus contente que lorsqu'elle peut épingler mes sentences. — Dis donc *épiloguer*, malheureux ignorant, qui ne sais pas encore ta langue. — Monsieur, je la sais assez pour parler raison; c'est tout ce qu'il faut. Je n'ai pas été élevé à la cour, et je n'ai pas fait mes études à Salamanque : n'exigez donc point que je parle comme un homme de Tolède. Je vous demande d'ailleurs ce que peuvent faire une ou deux lettres de plus ou de moins dans un mot.

Don Quichotte allait répondre et disserter sans doute longuement sur la pureté du langage; mais il était déjà nuit, et le spectacle soudain d'une infinité de lumières l'avertit qu'ils approchaient du village de Quitterie. Le riche Gamache avait fait planter dans la

prairie destinée à la fête une foule de grands arbres tout chargés de lampions. L'air était pur, le ciel sans nuage, et l'haleine du zéphir si douce, qu'elle agitait à peine les feuilles, et ne nuisait point à l'éclat de cette belle illumination : l'on entendait sous l'immense ramée les sons divers et confus des flûtes, des psaltérions, des grelots de tambour de Basque. Les musiciens, déjà placés sur des tréteaux, faisaient danser plusieurs quadrilles : dans d'autres groupes on chantait, on jouait à différens jeux. Plus loin, des tables se dressaient pour les festins du lendemain : on préparait des pantomimes; on apportait des guirlandes, on les tressait, on les plaçait. Tout le monde en mouvement allait, venait, travaillait; et l'on eût dit que la foule immense qui remplissait la prairie n'était composée que d'amans heureux.

Notre héros, malgré l'invitation des étudians, ne voulut point s'approcher de l'enceinte : il en donna pour raison que la coutume des chevaliers était de passer la nuit dans les déserts solitaires. En conséquence, il prit congé de ses compagnons, se détourna du chemin, et s'en alla dormir au milieu des champs. Sancho le suivit à regret, et soupira douloureusement en songeant qu'il n'était plus dans la maison de don Diègue.

CHAPITRE XVIII.

Noces de Gamache.

La belle aurore avait à peine répandu dans les campagnes les perles liquides qui tombent de sa chevelure d'or, lorsque le héros de la Manche, ennemi de la paresse, se lève et appelle son écuyer. Celui-ci ronflait encore. O le plus heureux des mortels! s'écria don Quichotte en le regardant : sans soucis, sans inquiétude, sans crainte des enchanteurs, ignoré de l'envie que tu ignores, tu dors d'un sommeil paisible! Tu dors, et les peines toujours renaissantes d'une passion sans espoir, les soins pénibles et nécessaires pour le soutien de tes jours ne troublent point ton repos; la douloureuse ambition, la pompe vaine du monde, l'insatiable désir et des honneurs et des richesses, sont inconnus à ton humilité. Rien ne t'occupe que ton âne : c'est moi qui suis chargé de penser à toi; juste obligation qui compense les amertumes de la servitude! Il faut que le maître veille pour nourrir, pour récompenser le fidèle serviteur qui dort; il faut qu'il travaille pour le rendre heureux, et qu'il devienne sa providence.

A tout cela Sancho ne répondait rien, et n'aurait pas de sitôt répondu, si don Quichotte ne l'eût poussé de sa lance. En ouvrant les yeux, l'écuyer tourna deux ou trois fois la tête, et sembla recueillir avec attention toute la finesse de son odorat : Monsieur, dit-il, si je ne me trompe, il vient de là-bas, de cette ramée, une odeur bien plus agréable que celle des roses et du jasmin; je crois, je suis sûr de sentir des grillades et des fritures. Ah! monsieur, les heureux mariages que ceux qui commencent par cette odeur-là! Lève-toi gourmand, reprit don Quichotte; hâtons-nous d'aller voir ces noces, qui peut-être causeront la mort de l'infortuné Basile. — Ma foi, hier j'étais pour lui; mais depuis que je sens ces grillades, j'avoue que monsieur Gamache me paraît avoir du mérite. Il faut être juste, au fond : que diable! quand on n'a pas le sou, on ne peut pas épouser Quitterie. Monsieur Gamache, j'en suis sûr, enterrerait Basile sous ses pistoles : les belles roses, les bijoux qu'il achètera pour sa femme, valent un peu mieux que les sauts, les coups de fleuret, les jolies chansons de Basile. Que vous donne-t-on au marché pour une chanson, ou pour un coup de fleuret? Toutes ces grâces, toutes ces sciences ne paient pas le boucher : lorsque c'est un homme riche qui les

possède, elles ont beaucoup de mérite; mais pour que la maison tienne, il faut que les fondemens soient bons, et je n'en connais pas de meilleurs que l'argent.

Par le dieu du ciel, interrompit notre héros, il n'existe pas sur la terre un aussi grand babillard que toi : à peine éveillé, tu commences tes longues sottises! — Monsieur, rappelez-vous, s'il vous plaît, nos conventions avant de nous remettre en campagne. Pourvu que je ne dise rien contre madame Dulcinée et contre la chevalerie, vous m'avez donné le droit de parler tant qu'il me plaira. — Je ne me souviens point du tout de cette convention; et quoi qu'il en soit, je t'ordonne de te taire et de me suivre à cette prairie, où les instrumens de musique ont déjà donné le signal des jeux. L'écuyer obéissant alla brider Rossinante: nos deux héros se mirent en marche, et, montés sur leurs coursiers, entrèrent sous la feuillée.

Le premier objet qui attira les yeux de Sancho fut un jeune bœuf embroché dans un grand orme, et que l'on faisait rôtir auprès d'un bûcher enflammé. Autour de cet immense feu étaient six marmites, ou plutôt six cuves, dans lesquelles cuisaient à leur aise plusieurs moutons tout entiers: les faons, les lièvres, les lapins, déjà dépouillés, les dier, les poules,

les pigeons, sans plumes : toutes les espèces de volaille et de gibier étaient pêle-mêle pendues à des arbres, et ne pouvaient se compter. Plus de soixante dame-jeannes du meilleur vin de la Manche étaient rangées à droite et à gauche : des piles énormes de pains blancs s'élevaient comme les monceaux de blé dans une aire. Les fromages, posés les uns sur les autres ainsi que des tuiles, formaient une haute muraille ; et deux immenses chaudières, semblables à celles des teinturiers, remplies d'une huile excellente, servaient à frire les beignets, que l'on retirait avec de larges pelles pour les jeter dans une autre cuve pleine du miel le plus doux. Plus de cinquante cuisiniers ou cuisinières, tous propres, habiles, alertes, travaillaient, chantaient et riaient. Dans le ventre du bœuf rôti l'on avait eu soin d'enfermer douze petits cochons de lait, qui cuisaient là sans être vus, et devaient surprendre les nombreux convives. Les épiceries étaient prodiguées dans de grands coffres ouverts. Enfin une armée entière aurait trouvé de quoi se nourrir dans cette abondance rustique.

Sancho regardait, contemplait, admirait tout ; le doux sourire était sur ses lèvres ; une pure joie dilatait son cœur. Tantôt, séduit par la bonne odeur qui s'exhalait des marmites,

il s'arrêtait autour d'elles; tantôt il les abandonnait pour aller soupirer près des dame-jeannes, et bientôt quittait ces dernières pour se rapprocher des beignets. Enfin, ne pouvant plus supporter tant d'émotions différentes, il aborde un des cuisiniers; et, les yeux baissés, l'air modeste, d'une voix soumise et flatteuse, lui demande la permission de tremper un petit morceau de pain dans une de ces grandes marmites. Pardi! frère, lui répondit le cuisinier, l'intention du riche Gamache n'est pas que ce jour soit un jour de jeûne. Cherchez, prenez une ouiller, écumez une poule ou deux, et grand bien vous fasse! Monsieur, vous êtes fort poli, reprit Sancho de la même voix; mais je ne vois point de cuiller. — Attendez, mon pauvre ami, vous m'avez l'air bien timide; je vais à votre secours. Aussitôt l'obligeant cuisinier prend un poêlon qu'il enfonce dans la marmite, et retire trois poules avec deux oisons; et les présentant à Sancho: Tenez, dit-il, mon bon frère, déjeûnez avec cette écume, en attendant le dîner. Je vous remercie, monsieur; mais je n'ai rien pour mettre cela. — Eh! emportez le poêlon; n'avez-vous pas peur de ruiner Gamache? Sancho ne se le fit pas redire: il salua le cuisinier tendrement, et courut se mettre dans un petit coin.

Pendant ce temps, don Quichotte considérait douze villageois parés de leurs habits de fêtes, montés sur de belles jumens richement enharnachées et portant des sonnettes au poitrail. Ces cavaliers, en arrivant, commencèrent aussitôt les courses, tantôt en troupes, tantôt dispersés, se mêlant, se séparant, et criant à haute voix : Vivent Quitterie et Gamache! Il est le plus riche de nous; elle est la plus belle du monde : vivent à jamais ces époux heureux! Notre héros se disait tout bas : Ils n'oseraient s'exprimer ainsi s'ils avaient vu Dulcinée. Au même instant, par les divers côtés de la feuillée, parurent différens groupes de danseurs : parmi eux se distinguaient vingt-quatre jeunes garçons, vêtus de blanc, portant sur leurs têtes des mouchoirs de soie de couleur, et tenant l'épée à la main. Arrivés au milieu du cercle, chacun choisit son adversaire, sa place, se prépare au combat; et tous s'attaquent à la fois. Leur adresse, leur agilité, leurs coups redoublés et parés, leurs épées voltigeant dans l'air, leurs victoires toujours disputées et jamais sanglantes, les sauts, les ris, les cris de joie des vaincus comme des vainqueurs, donnèrent un long plaisir à tous ceux qui les regardaient, et charmèrent surtout don Quichotte.

Ces combattans firent place à une troupe de

jeunes filles, dont la plus âgée avait dix-huit ans, et que l'on avait choisies parmi les plus belles du pays : elles étaient vêtues de vert, les cheveux épars, couronnées de roses, et se tenaient entre elles par des guirlandes d'amarante et de jasmin. Un vénérable vieillard et une ancienne matrone étaient à leur tête : elles s'avançaient en dansant au son d'une cornemuse maure; et le plaisir qui brillait dans leurs yeux s'accordait avec la pudeur qui ne quittait pas leurs visages.

Après elles, une pantomime attira tous les regards. On vit s'élever un château superbe, inaccessible des quatre côtés. A ses créneaux l'on distinguait une jeune et timide fille, dont les attraits éblouissaient les yeux. L'Amour, environné de son aimable cortége, vint tirer contre les murailles toutes les flèches de son carquois, et fit de vains efforts pour s'emparer de la charmante captive. La Fortune, qu'on reconnaissait à ses habits éclatans d'or, à la richesse de ses courtisans, osait tenter la même entreprise. Après plusieurs attaques et plusieurs ruses, long-temps déjouées par les deux émules, le château s'écroulait devant la Fortune, et lui livrait la jeune beauté. L'Amour, oubliant son dépit, venait bientôt se mêler aux vainqueurs, les couronnait de ses mains,

et les deux troupes réconciliées célébraient dans une danse vive le triomphe de la Fortune.

Notre héros, attentif à ce que signifiait la pantomime, demanda quel en était l'auteur; on lui répondit que c'était un bénéficier du village, homme de beaucoup d'esprit. Je suis sûr, reprit don Quichotte, que cet honnête ecclésiastique dîne plus souvent chez Gamache que chez le malheureux Basile. Écoutez donc, lui dit Sancho qui déjeunait non loin de là, je vous avoue que le roi est mon coq, et que plus je vais, plus je me sens d'amitié pour monsieur Gamache. Je le crois, reprit don Quichotte, tu es du naturel de ceux qui sont toujours pour le plus fort. — Il ne s'agit point du plus fort; il s'agit seulement de savoir si en écumant la marmite de Basile j'en aurais retiré ceci. Considérez, s'il vous plait, la mine de cette poularde, et convenez que dans ce monde, comme disait ma grand'mère, il n'y a jamais que deux familles, ceux qui ont, ceux qui n'ont pas; et ma grand'mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont. Je suis de son avis, monsieur; l'avoir est au-dessus du savoir, et je préfère l'âne couvert d'or au cheval le mieux harnaché. — Crois-moi, mon pauvre Sancho, mange au lieu de commencer tes sentences. — Oh! soyez tranquille, monsieur, je n'en perds

pas un coup de dent. Dans la cuisine de Basile j'aurais plus de temps pour parler. — Tu en trouves toujours de reste. — Point du tout; je ne me permets une petite conversation par-ci par-là que lorsque je n'ai rien à faire. Je sais trop que dans l'autre monde on doit nous faire rendre compte des paroles inutiles; ainsi je vous demande la permission de ne plus m'occuper que de ce poêlon.

Cela dit, le bon écuyer se remit à manger avec tant d'appétit, qu'il en aurait donné l'envie à son maître, sans les grands événemens que nous allons rapporter.

CHAPITRE XIX.

Suite des noces de Gamache.

On entendit tout à coup vers le haut de la feuillée un grand bruit mêlé de cris de joie. C'étaient les villageois à cheval qui se rassemblaient en cérémonie pour aller au-devant des époux. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître, précédés d'une foule d'instrumens divers, accompagnés du curé, entourés des deux familles et des principaux habitans de tous les villages voisins. Sancho n'eut pas plus tôt aperçu Quitterie, qu'il s'écria : Ma foi, l'on peut dire que

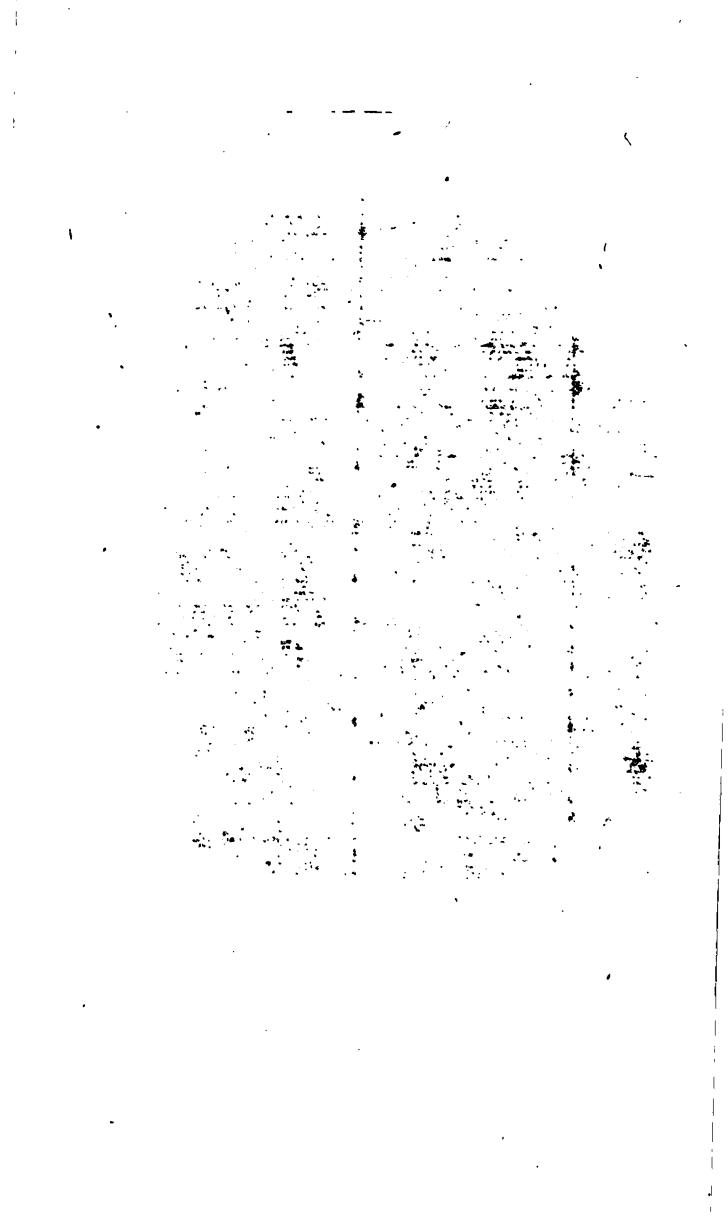
celle-là n'est pas mal mise. Je ne pense pas qu'à la cour il y ait de plus beaux affiquets. Regardez, regardez, monsieur, le drap vert dont est elle vêtue est du velours le plus cher, la toile blanche qui le borde n'est rien moins que du satin; et son collier de corail, savez-vous qu'il est garni d'or? Voyez ses mains, je vous prie; elles sont pleines de bagues, de perles, dont chacune vaut un œil de la tête. Sainte Marie! les beaux cheveux! ils sont de couleur de châtaigne, et traînent jusqu'à la terre. La jolie taille! comme elle est fine et droite! Avec tous les bijoux qui lui pendent aux oreilles, on croirait voir un palmier chargé de dattes. Don Quichotte rit des éloges de son écuyer, et convint qu'après Dulcinée Quitterie était la plus belle femme qu'il eût encore vue.

Quitterie, le visage pâle, l'air sérieux, les yeux baissés, s'avançait, à côté de Gamache, vers une espèce d'amphithéâtre de feuillage, où le curé devait les unir. Ils étaient près d'y arriver, lorsqu'au milieu de la foule et du tumulte une voix se fait entendre derrière eux : Arrêtez, disait cette voix, craignez-vous que le temps ne vous manque? Quitterie, Gamache, ceux qui les environnaient, tournèrent aussitôt la tête. On aperçoit un jeune homme vêtu d'une robe noire bordée de rouge, les cheveux épars,

couronné de cyprès, et portant un bâton à la main. Tout le monde reconnut Basile; et tout le monde, qui l'aimait, trembla que son désespoir ne vînt ensanglanter la fête. La foule s'ouvre devant lui : Basile s'avance d'un pas rapide, approche, arrive palpitant, s'arrête non loin des époux, enfonce son bâton sur la terre, et fixant sur Quitterie des yeux égarés et farouches, il reprend haleine quelques instans.

Ecoutez-moi, dit-il enfin d'une voix rauque et tremblante, écoutez-moi, parjure Quitterie; vous n'aurez pas long-temps à m'entendre. Je peux, sans vous faire rougir, révéler tout haut nos secrets; je peux vous rappeler ici que, depuis que je vous aime, c'est-à-dire depuis que j'existe, jamais je ne demandai, je ne désirai rien de vous qui pût causer un moment d'alarme à votre sévère pudeur. Heureux, content de vous aimer, satisfait de la promesse que vous ne seriez qu'à Basile, je travaillais avec ardeur, avec patience, avec courage, à mériter que la fortune daignât enfin me sourire. Vous m'abandonnez, Quitterie, et vous savez cependant que tant que Basile voit le jour vous ne pouvez avoir un autre époux. Je vous connais trop pour n'être pas sûr que cette seule idée doit empoisonner toute votre félicité. Rassurez-vous, Quitterie;


J.channot Sc.



je viens dégager vos sermens, vous affranchir de tout remords, vous rendre libre, indépendante, et digne de l'heureux époux que vous m'avez préféré; je viens crier comme vous tous : Vive, vive le riche Gamache avec la belle Quitterie! et j'ajouterai seulement : Meure, meure le pauvre Basile!

En disant ces mots il saisit son bâton, retire un long glaive qu'il renfermait, en place la poignée à terre, s'élance sur la pointe, et tombe dans des flots de sang. On crie, on accourt : le fer acéré sortait de deux pieds par le dos. Basile était sans mouvement; don Quichotte le tenait dans ses bras; ses nombreux amis en versant des larmes essayaient de retirer le fer : mais le curé les retint, et voulut d'abord confesser le mourant, dans la crainte qu'il n'expirât. Ce dernier avis prévalut. Basile, d'une voix éteinte, s'écria : Je meurs, mes amis; ah! du moins si Quitterie daignait à mon dernier moment me donner la foi d'épouse, je sens qu'alors mon âme plus calme pourrait s'ouvrir au repentir, et s'occuper de mériter le pardon de mon désespoir. Le curé lui représenta qu'il ne devait plus songer à Quitterie, mais se rappeler ses fautes passées, et les avouer avec piété. Non, non, répondit Basile; je suis incapable de rien si Quitterie

ne me donne sa main, si Quitterie ne m'appelle son époux. Avec ce titre, dont je dois jouir si peu, vous me verrez obéissant à tout ce que vous me prescrirez.

Don Quichotte alors éleva la voix, publia ce que demandait Basile, ajoutant, avec une éloquence vive et forte, que le généreux Gamache devait lui-même se prêter au désir du moribond; que Quitterie, veuve de Basile, et couverte d'un crêpe funèbre, serait aussi pure, aussi chaste que Quitterie sortant de la maison paternelle, couronnée de roses blanches; que son hymen avec Gamache ne serait retardé que d'un instant, puisque l'autel où elle allait prononcer le serment qu'on lui demandait n'était autre chose que le tombeau de l'infortuné Basile.

Gamache, surpris, incertain, regardait cette étrange scène, et ne savait que répondre. Il cherchait ce qu'il devait faire dans les yeux de ceux qui l'environnaient; et tous étaient pour Basile, tous lui demandaient d'avoir compassion d'un malheureux qui, n'ayant plus rien à espérer de cette vie, allait encore perdre son âme. Gamache, pressé, tourmenté, dit enfin que si Quitterie consentait à ce mariage d'un moment, il ne s'y opposerait point. Aussitôt les amis de Basile volent tous vers

Quitterie, tombent à ses pieds, embrassent ses genoux, la supplient, la conjurent de donner sa main à celui qui ne meurt que pour l'avoir aimée. Quitterie, presque sans connaissânce, appuyée sur ses compagnes, pouvait à peine répondre, cherchait à cacher ses pleurs, et regardait sans cesse son père, qui ne se pressait pas de s'expliquer; mais le curé l'y força. Le curé, d'une voix sévère, déclara que le triste Basile touchait à son dernier instant, et qu'il fallait se décider, ou répondre de tout à Dieu. Alors le père de Quitterie fit un signe de consentement; celle-ci l'eut à peine aperçu qu'elle vole, se précipite vers Basile, tombe à genoux, saisit sa main, la presse, la couvre de larmes, et d'un accent entrecoupé, les yeux fixés sur les yeux du mourant: Basile, dit-elle, Basile, recevez ma main et ma foi; je suis à vous, je vous appartiens, je jure que je suis votre épouse. Ah! Quitterie, répond-il, puis-je compter, puis-je être sûr que ce que vous faites pour moi n'est pas l'effet de la compassion? Ne me trompez-vous pas, Quitterie? Répétez, répétez encore que vous m'appartenez, que je suis votre époux, que vous me donnez votre main de votre plein gré, sans violence, sans restriction, sans aucune feinte, sans avoir égard à l'état où je suis. Oui, oui,

le défendent, et don Quichotte, la lance en arrêt, vole à la tête de ses défenseurs. Sancho, qui toute sa vie avait abhorré cette manière de se disputer, se réfugia bien vite au milieu des grandes marmites, espérant que ce sanctuaire serait respecté par tous les partis. Les deux troupes allaient se charger, lorsque don Quichotte, d'une voix terrible, se mit à crier: Que prétendez-vous, soldats du riche Gamache? Quoi! dans les champs de l'honneur, les généraux les plus fameux, les plus braves, les plus habiles, se permettent les stratagèmes; et vous voudriez les interdire aux amans! Ah! que l'amour ait au moins les priviléges de la guerre. Quitterie était à Basile, il eut son cœur, il a sa foi; c'est le seul bien qu'il possède au monde; et Gamache en possède tant d'autres! Gamache, si riche en troupeaux, oserait-il vouloir ravir l'unique brebis du pauvre? Non, Dieu réprouve ces ravisseurs, et cette lance les punit.

Ce discours, l'air, le ton, la mine guerrière de notre héros, intimidèrent tous ceux qui ne le connaissaient pas. Le curé profita de ce moment pour venir prêcher la paix; bientôt Gamache lui-même, réfléchissant que Quitterie s'était déclarée pour son rival, voulut lui rendre mépris pour mépris, et crut la

punir en la laissant heureuse. Il remit son épée dans le fourreau, affecta de dire froidement qu'il était déjà consolé, qu'il n'en voulait plus à Basile, et lui abandonnait sans peine un trésor trop facile à perdre. Il fit plus; il demanda, pour ne point paraître piqué, que les fêtes continuassent, que les apprêts qu'il avait faits servissent aux nouveaux époux. Mais Quitterie et Basile n'acceptèrent point cette invitation : ils se retirèrent ensemble à la chaumière de Basile, et furent suivis de beaucoup de monde; car si les riches ont des flatteurs, les pauvres ont des amis. Les époux amans, avant de partir, placèrent don Quichotte entre eux deux, lui donnèrent chacun le bras, lui prodiguèrent les respects et les plus tendres caresses. Sancho, chagrin d'être obligé d'abandonner la fête avant de dîner, suivit son maître avec Rossinante et l'âne, retournant souvent la tête du côté des grandes marmites, et poussant de profonds soupirs.

CHAPITRE XX.

Grande et surprenante aventure de la caverne de Montésinos.

BASILE, malgré sa pauvreté, trouva moyen, dans son humble cabane, de bien traiter ses amis, et surtout de marquer sa reconnaissance au vaillant chevalier de la Manche. Quitterie, à l'envi de son époux, exaltait à chaque instant l'éloquence, le courage de notre héros, et ne l'appelait que son Cid. Don Quichotte charmé demeura trois jours avec les amans; et Basile, jaloux de gagner son estime, entreprit de justifier auprès de lui l'artifice dont il avait usé. Vous n'avez pas besoin de justification, répondit notre chevalier; Gamache avait employé pour vous enlever Quitterie tous les avantages qu'il avait sur vous, c'est-à-dire ses richesses; assurément vous étiez en droit d'employer contre votre rival les avantages que vous avez sur lui, c'est-à-dire l'adresse et l'esprit. D'ailleurs un seul titre, le plus beau de tous, rend légitimes tous vos efforts; vous étiez aimé : je ne connais rien à opposer à ce mot. Soyez-le toujours, Basile; et pour l'être, aimez toujours.

A présent, la seule chose qui doit vous occuper, c'est de tâcher de rendre utiles à votre épouse, à vous-même, les dons que vous avez reçus de la nature. Quitterie est à vous pour toujours; vous ne devez plus désirer de plaire aux autres, ni d'obtenir des succès qui ne flattent que l'amour-propre. Songez à votre fortune; elle n'est rien sans l'amour, elle est beaucoup avec lui. Une belle et honnête femme est sans doute le premier des biens; mais celui qui la possède a besoin qu'elle soit heureuse; qu'aucun souci, qu'aucune inquiétude ne vienne troubler les délices de leur amour mutuel : or pour cela, mon ami, un peu d'aisance est nécessaire. Il vous sera facile de l'obtenir, si vous tournez votre esprit vers ce but, si vous employez vos talens à forcer la volage fortune à favoriser un travail suivi. Quand vous le voudrez fortement, vous y parviendrez bientôt; et c'est alors, c'est alors qu'il ne vous manquera plus rien; car aucun bonheur sur la terre ne peut se comparer à celui de deux époux bien épris, dont l'un s'occupe à entretenir l'abondance, la prospérité dans la maison, dont l'autre en fait l'ornement, le charme, y fixe la joie, la gaieté, délasse celui qui travaille, le récompense de ses peines, le fait jouir et le remercie du pré-

sent et de l'avenir. Un tel ménage est le paradis; je le sens, j'en suis certain, quoiqu'il ne me soit point arrivé de serrer encore les nœuds d'hyménée, et que des chagrins trop longs à vous dire m'en laissent à peine la douce espérance.

L'époux de Quitterie, touché de ces paroles, remercia notre héros, et lui promit d'en profiter. Sancho, qui écoutait son maître, disait entre ses dents : Ce diable d'homme parle à merveille de tout. J'avais d'abord cru qu'il ne savait rien que sa chevalerie errante; mais il serait en état, s'il le voulait, de se faire prédicateur, et d'aller dans toutes les chaires instruire et convertir son prochain. Que dis-tu, Sancho ? reprit don Quichotte; je crois t'entendre murmurer. — Point du tout, monsieur; je réfléchissais à part moi qu'il m'aurait été bien utile d'entendre vos beaux discours avant de me marier; j'aurais peut-être mieux choisi. — Comment! Thérèse, me semble, est une excellente femme. — Excellente, c'est beaucoup dire : il y en a de pires sans doute; mais il y en a beaucoup de meilleures. — Sancho, ce n'est pas bien à toi de dire du mal de ta femme; elle est la mère de tes enfans; cette qualité suffit pour mériter ton respect. — Ah bien oui, ma foi, du res-

pect! elle en a joliment pour moi! Allez, nous ne nous devons rien; vous ne savez pas comme elle me traite quand ses jalousies lui prennent; elle est alors un vrai satan.

Les trois jours étant écoulés, don Quichotte voulut partir, et pria Basile de lui donner un guide qui le conduisît par le plus court chemin à la caverne de Montésinos, dans laquelle il était résolu de descendre. Basile lui amena un jeune écolier de ses parens, homme d'esprit, dont la conversation devait l'amuser dans la route. Sancho fournit de nouveau le bissac, mit la selle sur Rossinante; et bientôt notre héros, accompagné de son écuyer et du guide, montés chacun sur leur âne, prit congé de ses aimables hôtes, qui le virent partir à regret.

Dans le chemin, don Quichotte s'informa du jeune écolier quelles étaient ses occupations. Monsieur, répondit celui-ci, je fais des livres qui m'amusent en attendant qu'ils amusent les autres. J'en ai deux sur le métier: l'un s'appelle *les Métamorphoses*; c'est une imitation comique de l'Ovide des Latins. Je m'abandonne dans cet ouvrage à la folie de mon imagination, et je tâche de donner une origine plaisante aux monumens célèbres de notre Espagne. L'autre portera le titre pom-

peux *du Principe de toutes choses.* Je m'y moquerai des pédans, des commentateurs, des étymologistes, en recherchant, en découvrant avec de pénibles soins et des citations nombreuses de graves puérilités. Enfin je tâcherai dans ces deux ouvrages de verser le ridicule sur ces prétendus savans qui sont tout fiers d'avoir appris ce dont personne ne se soucie, et nous étalent avec emphase leur profonde connaissance des riens.

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs arrivèrent à un village où ils passèrent la nuit. Le guide avertit don Quichotte qu'il n'était plus qu'à deux lieues de la caverne, et que s'il avait toujours le projet d'y descendre, de longues cordes étaient nécessaires. Notre héros en fit acheter cent brasses. Le lendemain il partit avec ses deux compagnons, et arriva vers les deux heures de l'après-midi à l'entrée du précipice, qui, quoique large et spacieuse, était si remplie de ronces, de broussailles, de figuiers sauvages, que l'on pouvait à peine l'apercevoir.

Don Quichotte, descendu de cheval, se fit passer sous les bras plusieurs doubles de la corde. Ah çà, monsieur, lui dit Sancho, que votre seigneurie prenne garde à ne pas faire comme ces bouteilles qu'on met rafraîchir

dans les puits et qu'on retire cassées : je ne vois pas qu'il soit bien nécessaire que vous descendiez là-dedans. Attache toujours et tais-toi, reprit gravement don Quichotte; cette grande aventure m'est réservée. Seigneur, dit le guide, je vous supplie de ne rien oublier des merveilles que vous allez découvrir, afin que, d'après votre rapport, je puisse en enrichir mon livre. Soyez tranquille, ajouta Sancho; à présent qu'il a les doigts sur la flûte, ne doutez pas qu'il n'en joue. Notre héros, se voyant attaché, regretta beaucoup de ne s'être pas pourvu d'une petite sonnette, pour avertir de temps en temps qu'il était encore en vie; mais, s'abandonnant à la providence, il se jette à genoux, fait tout bas sa prière à Dieu pour lui demander son secours; et puis, élevant la voix : O dame de mes pensées, s'écria-t-il, illustre et belle Dulcinée, si les vœux de ton amant peuvent parvenir jusqu'à toi je te demande de le soutenir par un regard favorable : je vais me précipiter, m'ensevelir dans cet abime, uniquement pour apprendre au monde qu'il n'est point de travaux et point de périls au-dessus d'un cœur qui t'adore.

Cela dit, il s'approche de l'entrée, tire son épée, coupe les broussailles qui lui fermaient le chemin. Mais au même instant un grand

bruit se fait entendre dans la caverne; et une épaisse nuée de corbeaux, de chauve-souris, en sort avec tant d'impétuosité, que notre héros est renversé par terre. Son intrépide cœur n'est point alarmé de cet augure malheureux; il se relève, chasse les monstres, et, s'abandonnant à la corde, se laisse couler dans le précipice. Dieu te conduise, s'écria Sancho en faisant des signes de croix, fleur, crème, écume de chevalerie! Que la Notre-Dame de France et la Trinité de Gaïete veillent sur toi, cœur de bronze, bras d'acier, vaillance de l'univers! Dieu te conduise encore une fois, et te ramène sain et sauf dans ce monde, que tu quittes à propos de rien! Don Quichotte ne répondait à ces exclamations qu'en demandant qu'on filât de la corde. Le guide et l'écuyer obéissaient : bientôt ils n'entendirent plus la voix du héros, et les cent brasses étaient à leur fin. Incertains de ce qu'ils devaient faire, ils demeurèrent à peu près une demi-heure à se consulter. Au bout de ce temps ils jugèrent qu'il fallait retirer la corde; mais elle revenait sans aucun poids, ce qui leur fit imaginer que don Quichotte n'était plus au bout. Sancho pleurait, se désolait, et retirait plus vite la fatale corde. Enfin, au bout de quatre-vingts brasses, il sent tout à coup qu'elle était pe-

sante; il en jette un cri de joie. Après dix brasses encore il voit distinctement son maître. Ah! Dieu soit béni! dit-il, et soyez le bien revenu! nous avons eu une terrible peur que vous ne fussiez resté pour les gages. Don Quichotte ne répondait point. Quand il fut tout-à-fait remonté, on s'aperçut qu'il était endormi. Aussitôt on l'étend par terre, on le délie, on le secoue; et le héros, ouvrant les yeux qu'il porte à droite et à gauche, s'écrie : O mes chers amis, vous me privez du plus doux, du plus beau spectacle de l'univers! Hélas! il n'est donc que trop vrai que le bonheur passe comme un songe, et que les plaisirs de la vie, semblables aux fleurs du matin, se flétrissent dès le soir même! Que je vous plains, que je vous plains, ô malheureux Montésinos, Durandart! ô Belerme, triste Guadiana! et vous, filles de Ruidera, dont les eaux toujours abondantes ne sont que les larmes que vos yeux répandent!

Sancho, le guide, tout surpris, écoutaient ces graves paroles que don Quichotte prononçait avec l'émotion et l'accent de la plus profonde douleur. Ils lui demandèrent de leur raconter ce qu'il avait vu dans cet enfer. Ce n'est point un enfer, reprit-il, c'est le séjour des merveilles. Asseyez-vous, mes enfans; écoutez bien, et croyez.

CHAPITRE XXI.

Admirable récit que fait don Quichotte de ce qu'il a vu dans la caverne de Montésinos.

Je descendais, mes amis, soutenu par votre corde, dans les ténèbres de cet abîme, lorsqu'à une longue distance du jour je découvris sur ma droite une cavité profonde, éclairée en quelques endroits par de faibles rayons de lumière, qui sans doute répondaient de loin à la surface du globe. Je résolus d'entrer dans cette cavité : je vous criai, mais en vain, de ne plus filer la corde ; je m'arrêtai sur un roc en saillie ; et voyant que, malgré mes cris, la corde arrivait toujours, je la saisis, j'en fis un rouleau sur lequel je me reposai. A peine assis, un sommeil paisible vint s'emparer de mes sens. Tout à coup je me réveille, et me trouve au milieu d'un pré délicieux, où toutes les beautés de la nature semblaient être réunies. Je regarde, je m'assure bien que je ne suis plus endormi : certain que ce n'est point un songe, je m'avance dans cette prairie, et je découvre bientôt un superbe palais de cristal, qui, réfléchissant les feux du soleil, éblouissait mes faibles yeux. Deux portes d'émeraudes s'ou-

vrent : il sort du palais un vieillard vêtu d une tunique verte, couvert d'un manteau mordoré, portant sur la tête une toque noire. Sa barbe blanche passait sa ceinture, sa main tenait un rosaire, dont les petits grains, de la taille des noix, étaient séparés par des diamans plus gros que des œufs d'autruche. Son air, sa démarche, sa gravité, me pénétrèrent de respect.

Il vint à moi ; je l'attendis : Depuis long-temps, me dit-il, intrépide don Quichotte, tout ce que nous sommes ici d'enchantés, soupirons après votre arrivée. Suivez-moi, digne chevalier, le destin permet que je vous révèle les étonnantes merveilles de ce château de cristal, dont je suis l'alcade éternel : c'est Montésinos qui vous parle. Vous êtes Montésinos ! répondis-je avec surprise : ah ! seigneur, hâtez-vous de m'apprendre si je dois ajouter foi à ce qu'on rapporte de vous. Est-il vrai qu'à Roncevaux, après la mort de votre ami le courageux Durandart, vous enlevâtes son cœur selon sa prière dernière, et vous allâtes le porter à son amante Belerme ? Oui, je l'ai fait, j'ai dû le faire, me répondit Montésinos. Venez vous-même voir Durandart.

Alors il marche et me conduit dans une salle basse du palais, dont les murailles étaient d'albâtre. Là j'aperçois un tombeau de marbre

d'une magnifique sculpture, sur lequel un homme en chair et en os était couché de son long. Cet homme, qui semblait endormi, tenait sa main droite sur son côté gauche. Voilà mon ami Durandart, dit Montésinos en pleurant, voilà le héros et la fleur des amans et des chevaliers. Ce fameux Français appelé Merlin, que sa science en négromancie fit passer pour le fils du diable, l'enchanta dans ces tristes lieux avec d'autres personnes que vous connaîtrez. Cependant Durandart est mort il y a plusieurs siècles : j'ai tiré son cœur de son sein, et cela ne l'empêche point de se plaindre, de gémir sans cesse.

Dans ce moment Durandart, d'une voix triste et lamentable, s'est écrié :

> Montésinos, mon cher cousin,
> As-tu, fidèle à ta promesse,
> Lorsque j'ai fini mon destin,
> Porté mon cœur à ma maîtresse?

Oui, oui, mon bien aimé cousin, a répondu le vieillard en se mettant à genoux : soyez tranquille ; après votre mort, je vous enlevai votre cœur le plus adroitement qu'il me fut possible. Je le mis dans un beau mouchoir de dentelles avec des aromates et du sel : je n'oubliai pas de vous enterrer, et je pris le

chemin de France pour aller porter votre présent à l'infortunée Belerme. Depuis lors, sans savoir comment, Belerme s'est trouvée ici avec vous, moi, votre écuyer Guadiana, la bonne duègne Ruidera, sept de ses filles, deux de ses nièces, et une infinité d'autres malheureux enchantés par le grand Merlin. Voilà cinq cents ans que nous y sommes : nous nous portons bien, grâce à Dieu, si ce n'est la duègne Ruidera, ses filles, ses nièces, qui, à force de pleurer, ont été métamorphosées en fontaines. Il est aussi arrivé un malheur à votre écuyer Guadiana ; il est devenu tout à coup un fleuve. Dès qu'il s'est aperçu qu'il coulait, il a été si affligé de s'éloigner de vous, mon cousin, qu'il est rentré sous la terre : mais le destin, plus fort que lui, le force d'en ressortir et de continuer sa route vers le royaume de Portugal. Depuis cinq cents ans je vous répète tous les jours ce que je viens de vous dire : vous ne me répondez jamais, ce qui me fait penser que vous ne me croyez point, et me cause une douleur mortelle. Aujourd'hui j'ai du plaisir à vous annoncer que le fameux don Quichotte de la Manche, dont le savant Merlin fit tant de prédictions, est arrivé dans ce palais : j'ai lieu d'espérer que ce héros pourra nous désen-

chanter, car vous savez que les grandes actions sont réservées aux grands hommes.

Ah! mon cher cousin, répond Durandart d'une voix dolente, je le souhaite sans m'en flatter : à tout événement prenons patience, et mêlons les cartes. Cela dit, il perd la parole et se retourne sur le côté.

Au même instant, des plaintes, des cris, m'ont fait retourner la tête : j'ai vu dans une salle, à travers les murs de cristal, une procession de fort belles dames, toutes vêtues de deuil, portant des rubans blancs sur la tête. Celle qui marchait la dernière était plus en deuil que les autres, et ses longs voiles traînaient à terre : elle avait les sourcils rapprochés, le nez camard, la bouche grande, les dents assez mal rangées, mais plus blanches que des amandes sans leur peau. Dans ses mains était un mouchoir qui paraissait envelopper quelque chose : ses yeux regardaient ce mouchoir sur lequel ses larmes coulaient.

Voilà Belerme, m'a dit le vieillard, précédée de ses femmes, enchantées ici comme elle. Quatre fois la semaine cette triste amante vient faire cette procession autour du corps de son amant. Vous la trouvez peut-être moins belle que la renommée ne vous l'avait peinte, mais cinq cents ans de douleur altèrent tou-



beautés. Vous
les yeux
âleur à
ng-
e
le
er
la

répondu
, s'il vous
le monde.
lle est ;
ispu-
n'a
bons

vous
ir ce
ché
ne
à
dû
am-
me



jours un peu la plus fraîche des beautés. Vous voyez qu'elle est fort pâle et qu'elle a les yeux battus. Gardez-vous d'attribuer cette pâleur à quelque indisposition : Belerme depuis long-temps n'a plus aucune indisposition ; c'est le seul chagrin qui fait disparaître les roses de son visage. Sans cela vous pouvez compter qu'elle égalerait en attraits Dulcinée du Toboso.

Seigneur don Montésinos, ai-je répondu vivement, point de comparaison, s'il vous plaît ; rarement elles plaisent à tout le monde. La sans pareille Dulcinée est ce qu'elle est ; la dame de Belerme a son mérite. Ne disputons point là-dessus. Alors Montésinos m'a demandé pardon, et nous sommes restés bons amis.

Je m'étonne, interrompit Sancho, que vous ne soyez pas tombé à coups de poing sur ce vieillard, et que vous ne lui ayez pas arraché les poils de la barbe. Non, répondit notre héros : il a fait sur-le-champ réparation à Dulcinée ; et je n'oublie jamais le respect dû aux vieillards, surtout quand ils sont enchantés. Mais, monsieur, dit le jeune guide, je ne puis comprendre que vous ayez vu tant de choses pendant une heure tout au plus que vous avez été dans cette caverne. Comment !

une heure! s'écria don Quichotte; j'ai remarqué trois fois le soleil se lever et se coucher. Ce n'est que le troisième jour que l'aventure la plus belle, la plus intéressante m'est arrivée. Eh! quelle est-elle? demanda Sancho. Mon ami, reprit notre chevalier, je me promenais avec Montésinos dans la délicieuse prairie, lorsque tout à coup j'aperçois, jouant ensemble sur le gazon, trois villageoises absolument semblables à celles que nous rencontrâmes sur la route du Toboso. Surpris, troublé de cette vue, j'ai prié le vieillard de me dire s'il connaissait ces trois villageoises. Non, m'a-t-il dit; elles ne sont arrivées que depuis peu; mais je pense que ce doivent être des princesses enchantées; car c'est ici le rendez-vous de toutes les victimes des enchanteurs. Ne doutant plus alors que ce ne fût Dulcinée, j'ai volé vers elle; je l'ai reconnue, et j'ai voulu lui parler; mais, hélas! sans me répondre, sans me jeter un regard, elle a fui comme un faon timide. Je suis resté les bras tendus, dévorant mes pleurs, mes soupirs; et je me disposais à poursuivre cette fugitive si chère à mon cœur, lorsque le palais, la prairie, Montésinos, tous les objets ont disparu soudain à mes yeux..

O mon bon Dieu! s'écria Sancho en se

frappant le front de ses mains, est-il possible que les enchanteurs soient assez forts pour ôter ainsi la raison et le bon sens à mon maître! Ah! monsieur, je vous le demande par tout ce que vous révérez, ne contez jamais à personne ce que vous venez de nous dire; car on finira par croire que vous êtes un peu timbré. Mon fils, répond notre héros, je pardonne à ton amitié les conseils sévères qu'elle me donne; mais tu connais mon horreur pour le mensonge; je t'affirme, je te répète que tout ce que tu viens d'entendre m'est arrivé de point en point. Je n'ai pas encore tout dit; et lorsqu'il en sera temps, je t'apprendrai bien d'autres merveilles qui te rendront celles-ci très simples et très croyables.

CHAPITRE XXII.

Où l'on trouvera des détails extravagans et ridicules, mais nécessaires à l'intelligence de cette étonnante histoire.

Le traducteur de Cid Hamet Benengeli a grand soin de nous avertir qu'à la fin du chapitre que l'on vient de lire l'auteur arabe avait écrit à la marge cette remarque importante :

« Jusqu'à présent tout ce que l'on a vu de « don Quichotte, quoique grand, quoique « extraordinaire, peut s'expliquer naturelle-« ment. La seule aventure de la caverne de « Montésinos semble difficile à croire. D'un « autre côté, la candeur, la bonne foi, la « franchise de notre héros, repoussent tout « soupçon qu'il ait pu mentir. Ce qui paraît « le plus vraisemblable, c'est que pendant « son sommeil il ait rêvé ce qu'il a dit. Cette « opinion, que l'on abandonne à la sagacité « du lecteur, accorderait assez bien le respect « dû à don Quichotte et les égards dus à la « raison. »

Quoi qu'il en soit, le jeune guide remercia notre chevalier de son étonnant récit, et lui promit d'en profiter dans son livre des Métamorphoses, en expliquant d'une manière certaine la véritable origine du fleuve Guadiana et des fontaines de Ruidera, jusqu'à ce jour inconnue. Don Quichotte lui donna d'excellens conseils sur les moyens d'assurer le succès de son ouvrage. Après avoir dîné sur l'herbe des provisions de Sancho, tous trois remontèrent à cheval pour aller coucher dans une hôtellerie qui n'était pas fort éloignée.

Ils étaient à peine dans le grand chemin,

qu'ils furent joints par un homme à pied, pressant à coups de fouet la marche d'un mulet chargé de lances. Cet homme suivait la même route que notre héros, et passa près de lui sans s'arrêter. Mon ami, lui cria don Quichotte, votre pauvre mulet n'en peut plus; il faut que vous ayez de grandes affaires pour le presser aussi vivement. J'en ai de grandes en effet, répondit le voyageur; car les armes que vous voyez doivent servir demain dans un combat. Je ne puis vous en dire davantage; mais, si vous venez coucher à la première hôtellerie, où je compte m'arrêter quelques heures, je vous instruirai du singulier motif de la bataille qui doit se livrer. En disant ces derniers mots, le voyageur était déjà loin.

On peut juger de l'extrême désir qu'eut aussitôt notre chevalier de rejoindre cet homme et de lui parler. Il fit doubler le pas à Rossinante, et se hâta de gagner l'hôtellerie, où il arriva peu avant la nuit. Cette fois il ne la prit point pour un château, ce qui fit grand plaisir à son écuyer. A peine descendu de cheval, don Quichotte demanda des nouvelles de l'homme qui conduisait le mulet chargé de lances. L'aubergiste lui répondit qu'il était à l'écurie. Notre héros courut l'y chercher, et

le trouva criblant de l'avoine. Dans l'impatience où il était de l'entretenir, il l'aida lui-même à donner à manger à son mulet ; ensuite il le mena s'asseoir avec lui sur un banc de pierre, le somma de sa promesse ; et l'aubergiste, le guide, Sancho, étant venus se mettre en cercle pour écouter, le voyageur commença son récit.

Dans un village, dit-il, éloigné d'ici de quatre lieues, un de nos échevins perdit son âne. Malgré toutes les diligences qu'il fit, il ne put le retrouver. Quinze jours après, un autre échevin, confrère du maître de l'âne perdu, vint l'embrasser sur la place, en lui disant : Réjouissez-vous, je vous apporte des nouvelles de votre âne. Ah ! mon confrère, répondit l'autre, que je vous suis obligé ! Ces nouvelles sont-elles bonnes ? — Oui, mon confrère ; je l'ai vu, je l'ai rencontré dans la montagne, sans bât, sans harnais, tout nu, fort maigre, mais enfin c'est lui : j'ai fait tout au monde pour vous le ramener ; la maudite bête est déjà si sauvage, qu'elle n'a voulu entendre à rien ; et, se mettant à ruer aussitôt que j'approchais, elle est allée se cacher dans le plus fourré de la montagne. Je vous propose, mon confrère, d'y retourner avec vous, et j'espère qu'à nous deux nous viendrons à

bout de la prendre. — Pardi! mon confrère, vous êtes bien obligeant! j'accepte volontiers ce service, que je vous rendrai de bon cœur quand l'occasion s'en présentera.

Cela dit, nos deux échevins s'en vont ensemble à la montagne, cherchent, recherchent avec soin; mais l'âne ne paraît pas. Celui qui prétendait l'avoir vu dit à l'autre : Mon confrère, ne nous décourageons point; j'ai un moyen sûr pour trouver votre âne. Je vous confie que personne au monde ne sait aussi bien braire que moi; c'est un talent que j'ai cultivé dès l'enfance, et que je peux dire avoir porté à sa dernière perfection. Je vais l'employer à votre service. Soyez certain que votre âne y sera trompé le premier. Ma foi, mon confrère, reprit l'autre, j'ai la satisfaction de penser que je pourrai vous aider. Je ne veux point vous cacher que tous ceux qui me connaissent s'accordent à convenir que, lorsque je me mets à braire, on croirait entendre un âne : je m'en suis fait une occupation, une étude particulière; et, sans vouloir vous rien disputer, j'ai lieu d'espérer que vous serez satisfait. — Tant mieux! vraiment, j'en suis ravi. Prenez d'un côté, moi de l'autre, et, sans rivalité, sans jalousie, mettons-nous tous deux à braire, afin de retrouver votre

âne. — Votre idée est lumineuse, et vous justifiez bien l'excellente opinion que j'eus toujours de votre bon sens et de votre esprit.

Aussitôt ils se séparèrent; et dès qu'ils se sont perdus de vue, tous deux se mettent à braire avec tant de perfection, qu'ils accourent l'un vers l'autre, croyant que c'était l'âne qui leur répondait. Surpris également de se rencontrer : Quoi! c'est vous, mon confrère! dit le premier. — C'est moi-même, répond le second. — Est-il possible, mon confrère, que ce soit vous que je viens d'entendre? — Oui; mais je suis dans l'admiration. — Par ma foi! je n'en reviens pas. — C'est qu'il n'y a point de différence. — Vous êtes indulgent : c'est vous qui méritez ces éloges. Quel son! comme il est soutenu! comme il est plein! comme il est beau! — Et vous donc! quelle vérité dans les repos, dans les reprises? Ah! je vous cède la palme. — Point du tout; mais je suis flatté qu'un connaisseur comme vous daigne m'accorder quelque estime. Recommençons, si vous le voulez bien.

Chacun reprend alors un chemin différent, se remet à braire, et quatre ou cinq fois vient à la voix de son confrère, toujours trompé par la ressemblance. L'âne perdu était le seul qui ne dit rien : il n'avait garde de rien dire; nos

échevins le trouvèrent à demi mangé par les loups. Je ne m'étonne plus, dit l'un, que votre voix ne l'ait pas fait venir. S'il n'était pas mort, reprend l'autre, je ne lui aurais jamais pardonné de ne vous avoir pas répondu. Consolés par ces éloges réciproques, ils retournèrent au village, où leur premier soin fut de raconter ce qui leur était arrivé. Tous deux parlèrent avec enthousiasme de la grâce, de la perfection, du talent extraordinaire que chacun d'eux avait à braire. Ces récits volèrent de bouche en bouche, et se répandirent dans le pays. Le diable, qui se plaît toujours à faire naître des noises, engagea quelques habitans des villages voisins à se mettre à braire en rencontrant les nôtres, et à leur dire que c'était la langue de leurs échevins. Les petits garçons, qui ne valent rien nulle part, se mêlèrent de la plaisanterie. Dès ce moment elle devint générale : notre village n'a plus d'autre nom que le village des ânes. L'on s'est fâché, l'on s'est battu : enfin demain nous nous rassemblons pour livrer une bataille en règle à ceux qui nous insultent journellement. C'est pour cela que je viens d'acheter, aux frais de notre commune, les lances que vous avez vues sur mon mulet.

Don Quichotte allait prendre la parole, et

faire de sages réflexions sur cette singulière aventure, lorsqu'on vit entrer dans l'hôtellerie un homme vêtu de peau de chamois depuis la tête jusqu'aux pieds, portant un large emplâtre vert sur l'œil et sur la joue gauche. En arrivant il s'écria : Seigneur aubergiste, avez-vous de la place ? Pouvez-vous donner à coucher au fameux singe devin et aux marionnettes de Mélisandre ? Eh ! c'est maître Pierre, répond l'aubergiste avec un transport de joie : c'est maître Pierre ! Réjouissons-nous ! soyez le bien venu, maître Pierre ! où sont donc le singe et les marionnettes ? Ils ne sont pas loin, reprit l'arrivant ; mais je vous demande avant tout si vous pouvez les loger. — Si je le peux ! pour vous, maître Pierre, je refuserais le duc d'Albe. Faites arriver promptement votre singe et vos marionnettes : j'ai beaucoup de monde ici ; la recette sera bonne, et nous allons rire ce soir. — Je ne demande pas mieux : je modérerai le prix ; pourvu qu'on paie ma dépense, je ne prendrai rien pour les places.

En parlant ainsi, maître Pierre sort pour faire avancer sa charrette, et don Quichotte s'informe de ce que c'est que cet homme, ce singe et son prétendu spectacle. Seigneur, répond l'aubergiste, notre bon ami maître Pierre court depuis long-temps ce pays, en faisant

jouer par ses marionnettes une pièce admirable, dont le sujet est la belle Mélisandre délivrée des mains des Maures par son amant don Gaïféros : il a de plus avec lui un singe, le plus habile, le plus savant des singes, et peut-être même des hommes ; car on n'a qu'à lui faire telle question que l'on veut, il l'écoute, saute sur l'épaule de son maître, lui dit à l'oreille sa réponse, que maître Pierre répète tout haut. Cette réponse est presque toujours étonnante pour la justesse, l'esprit et la vérité. On croit ce singe sorcier ; ce qui pourrait fort bien être. Il n'en coûte que deux réaux par question : ces deux réaux ont déja fait la fortune de maître Pierre, qui passe pour être fort riche. Mais tout le monde l'aime ici : il est bon homme, gai, franc, parle comme six, boit comme douze, et sait une foule de contes qui nous font mourir de rire.

Maître Pierre reparut alors avec sa charrette, son petit garçon, ses marionnettes, son singe, qui était assez grand, sans queue, avait le derrière pelé, l'air vif et spirituel. Don Quichotte s'avança vers lui : Monsieur le devin, dit-il, je vous demande de me dire ce qui doit m'arriver demain. Seigneur, répondit maître Pierre, cet animal ne se flatte pas de connaître l'avenir, il n'est habile que sur le

présent et le passé. Pardi ! s'écria Sancho, voilà une belle science ! Je ne donnerais pas une épingle pour qu'on m'apprenne ce qui m'est arrivé ; je le sais mieux qu'un autre apparemment. Mais puisque ce monsieur le singe connaît le présent, je lui offre mes deux réaux pour qu'il me dise ce que fait dans ce moment Thérèse Pança ma femme. Maître Pierre refusa de prendre l'argent d'avance : il donne un coup sur son épaule gauche ; le singe saute à l'instant, approche sa bouche de l'oreille de son maître, remue vivement ses deux mâchoires, et revient à terre au bout de quelques minutes. Maître Pierre, sans parler, s'avance vers don Quichotte, se met à genoux ; et saisissant les jambes de notre chevalier : Permettez-moi, lui dit-il, d'embrasser avec respect les genoux du restaurateur de la chevalerie errante, qui, sans vous, allait être éteinte. Permettez-moi de rendre mes hommages au vaillant don Quichotte de la Manche, le vengeur des opprimés, l'appui des malheureux, le soutien des faibles, l'espoir et l'admiration de ceux qui aiment encore la vertu.

A ces paroles, notre héros, son écuyer, le guide, l'aubergiste, tout le monde, demeurèrent stupéfaits. Sans leur donner le temps

de se remettre, maître Pierre regarde Sancho. O toi, lui dit-il, le meilleur, le plus fidèle écuyer du plus grand chevalier du monde, réjouis-toi : ta femme Thérèse est à présent occupée de filer une livre de lin. Solitaire dans sa maison, pensant à l'époux qu'elle adore, elle n'a près d'elle qu'un vieux pot cassé, dans lequel elle a mis du vin, qui de temps en temps soutient son courage. Eh bien ! je le crois, répondit Sancho : Thérèse est une brave femme; et si elle n'était point jalouse, je ne la troquerais pas pour la géante Andalone, qui avait un si grand mérite, à ce que prétend mon maître. Quant à ce petit pot de vin qui tient compagnie à Thérèse, je la reconnais encore là; jamais elle ne se laisse manquer de rien, fût-ce aux dépens de ses héritiers.

Je suis forcé d'avouer, interrompit don Quichotte, que plus on vit, plus on apprend. Je n'aurais jamais cru qu'un singe pût deviner avec cette justesse. Car enfin, messieurs, je ne m'en cache point : je suis ce don Quichotte de la Manche, que cet admirable animal a beaucoup trop vanté sans doute; mais, sans mériter ces éloges, je puis dire que j'ai un bon cœur, et que je désire de faire du bien à tous ceux que je rencontre. Seigneur che-

valier, reprit maître Pierre, ma joie est si grande de vous avoir vu, que je vais à l'instant préparer mes marionnettes, et donner mon spectacle gratis à tous ceux qui sont ici. Allons! allons! cria l'hôte avec transport : les marionnettes! les marionnettes! Ma fille, ma femme, préparez la belle salle pour les marionnettes de maître Pierre.

Tandis que la salle se préparait, Sancho voulut encore savoir du singe si les grandes choses que son maître avait vues dans la caverne de Montésinos étaient véritables ou non. Le singe sauta, selon l'usage, sur l'épaule de maître Pierre, qui, après l'avoir écouté, dit gravement à Sancho : Le devin prétend que votre question est difficile et captieuse; mais qu'un seul mot y répondra. Tout ce que l'illustre don Quichotte assure avoir vu dans la caverne de Montésinos est au moins très vraisemblable. Notre héros, fort satisfait de la réponse, se rendit dans la salle du spectacle; on lui donna la place d'honneur. Tout ce qui était dans l'auberge vint se ranger derrière lui. Plusieurs bougies furent allumées autour d'un petit théâtre qu'elles éclairaient parfaitement. Maître Pierre se cacha derrière pour faire mouvoir les figures : son petit garçon se plaça debout sur le devant de la

scène, tenant une baguette à la main, pour tout expliquer aux spectateurs; et la toile se leva.

CHAPITRE XXIII.

Les marionnettes de Mélisandre.

La cour de Didon, la suite d'Énée, écoutaient dans un profond silence. Toutes les oreilles étaient attentives, tous les yeux fixés sur la scène, lorsqu'on entendit derrière le théâtre un grand bruit de trompettes et de tambours, mêlé de salves d'artillerie. Alors le petit garçon prit la parole, et dit, d'un ton de fausset :

Ici commence la véritable histoire de la belle Mélisandre et de son époux don Gaiféros, histoire tirée des chroniques françaises et des romances espagnoles, que grands et petits connaissent. Vous allez voir comment Mélisandre, prisonnière chez les Maures de Sansuegne, qui s'appelle à présent Saragosse, fut remise en liberté par son mari don Gaiféros. Le voilà ce don Gaiféros, qui, oubliant un peu sa femme, s'amuse et se divertit à la cour de l'empereur Charlemagne, père pu-

tatif de Mélisandre; le voilà qui fait une partie de dames, comme le dit la romance:

Don Gaïféros joue aux dames,
A la sienne il ne songe pas.

Vous voyez présentement ce personnage qui paraît avec la couronne en tête et le sceptre dans la main; c'est l'empereur Charlemagne. Il n'est pas de trop bonne humeur de voir son gendre oublier sa femme, et vient lui parler vertement de tous les dangers que court son honneur en laissant ainsi son épouse captive. Don Gaïféros lui répond, et l'empereur se fâche à tel point, qu'il est prêt à lui donner du son sceptre sur la figure : on prétend qu'il lui en donna. Quand sa réprimande est finie, Charlemagne lui tourne le dos. Voyez comment don Gaïféros, piqué de ce qu'il vient d'entendre, se lève enflammé de colère; comme il jette par terre la table, les dames et le damier; comme il demande ses armes, et prie son cousin, don Roland, de lui prêter sa bonne épée Durandal. Don Roland refuse de la lui prêter; il s'offre d'aller avec lui pour délivrer Mélisandre : mais don Gaïféros le remercie; il dit que lui seul suffira, va s'armer, monte à cheval, et prend la route de Sansuegne.

A présent, messieurs, regardez cette grande

et haute tour du palais de Saragosse; voyez-y sur le balcon cette jeune dame habillée en Maure; c'est la femme de Gaiféros, c'est la belle Mélisandre, qui dès le matin vient s'établir là, tourne ses yeux sur le chemin de France, songe à Paris, à son époux, et soupire d'en être si loin. Mais considérez une chose épouvantable, inouïe, et qui va vous faire frémir; remarquez ce petit Maure qui vient derrière Mélisandre, tout doucement, pas à pas, avec le doigt sur sa bouche, prenant garde d'être aperçu. Il s'approche de la princesse, arrive, fait un peu de bruit; elle se retourne: aussitôt le petit Maure lui prend un baiser. Mélisandre est au désespoir; voyez comme elle essuie ses lèvres avec la manche de sa chemise, pleure, se désole, les essuie encore, et s'arrache ses beaux cheveux blonds, Ah! messieurs, à combien d'horreurs les captives sont exposées!

Mais vous voyez ce vieux Maure qui se promène avec gravité dans cette galerie dorée; c'est Marsile, roi de Sansuegne. Il a vu l'insolence du petit Maure; et, quoique ce soit un de ses parens, et même son favori, Marsile ordonne qu'on le prenne, qu'on lui donne deux cents coups de fouet au milieu de la place publique. Voilà que la sentence s'exé-

cute; car chez les Maures point d'appel; les procédures ne sont pas longues; avantages qu'ils ont sur nous, qui jamais ne les voyons finir.

Petit garçon, interrompit don Quichotte, suivez votre histoire, sans commentaire; les digressions nuisent à l'intérêt. Sans doute, s'écria maître Pierre derrière le théâtre; bavard que vous êtes, profitez des avis de monsieur, sans vous jeter dans des raisonnemens au-dessus de votre portée. Cela suffit, répondit le petit garçon d'une voix moins haute; je n'ai pourtant rien dit de mal.

Ce chevalier, reprit-il, que vous voyez sur son cheval, couvert d'une cape gasconne, c'est don Gaïféros lui-même. Il arrive au pied de la tour; Mélisandre le considère, et le prènd pour un voyageur. Elle lui chante d'une douce voix l'ancienne romance que vous savez tous :

Beau chevalier, viens-tu de France?
As-tu vu don Gaïféros?

Voyez comment Gaïféros se dépêche d'ôter sa cape, comment sa femme le reconnaît, et comme elle en saute de joie. La voilà prête à s'élancer du haut du balcon par terre pour le rejoindre plus vite; mais elle aime mieux ce-

pendant nouer ensemble les draps de son lit, et se laisser couler en bas. La voilà qui vient, qui descend, elle est déjà tout près d'arriver. Ah! quel malheur! son beau falbala s'accroche à un grand clou du mur; Mélisandre reste suspendue; hélas! que deviendra-t-elle?

Mais n'en soyez pas inquiets. Voyez-vous don Gaïféros escalader la muraille, arriver jusqu'à sa femme, la saisir, la tirer à lui, sans regarder seulement s'il déchire ou non le beau falbala. Elle meurt de peur; il l'emporte, la jette à califourchon, jambe de çà; jambe de là, sur la croupe de son cheval, se remet en selle, lui dit de l'embrasser fortement, de croiser ses bras contre sa poitrine; pique des deux, prend le galop; et la belle Mélisandre, qui se sent un peu cahotée, serre son mari de toutes ses forces, tremble, le serre encore plus, parce qu'elle n'est pas accoutumée à cette manière de voyager.

Remarquez à présent, messieurs, que le cheval de Gaïféros ne manque pas de hennir sitôt qu'il sent sur son dos la belle et honorable charge de son maître et de sa maîtresse. Voyez comme il galope bien, comme il est déjà loin de Saragosse, et comme il a pris de lui-même la grande route de Paris. Allez en paix, couple d'amans; allez jouir du bonheur d'être

ensemble et de vous aimer dans votre chère patrie ! qu'aucun accident ne vienne troubler un voyage aussi délicieux ! que vos amis et vos parens, réjouis par votre arrivée, vous pressent tous deux dans leurs bras, et soient long-temps les heureux témoins de la félicité que donnent l'amour et l'hymen réunis !

Petit garçon, s'écria pour la seconde fois maître Pierre, vous avez donc aujourd'hui la rage des réflexions : on vous les a défendues. Le petit garçon ne répondit rien.

Malheureusement, reprit-il[1], Mélisandre avait été vue descendant du haut de la tour, et fuyant avec son époux. Le roi Marsile averti fait aussitôt répandre l'alarme, battre le tambour, sonner le tocsin. Entendez-vous le tintamarre horrible qui se fait dans Saragosse ? entendez-vous les armes, les cris, les instrumens de musique, toutes les cloches à la fois qui retentissent de toutes parts ?

Doucement, interrompt encore notre héros, les Maures n'avaient point de cloches ; ils se servaient de timbales, de fifres ; maître Pierre, c'est une faute. Vous avez raison, seigneur chevalier, lui répondit maître Pierre ; mais je vous demande de nous la passer. Il y en a bien d'autres, ma foi, dans nos comédies les

plus admirées! Poursuivez, petit garçon; le seigneur don Quichotte est indulgent.

Au milieu de tout ce tumulte, voyez présentement, messieurs, la superbe cavalerie qui va sortant de la ville à la poursuite de Mélisandre. Regardez ces beaux cavaliers avec leurs grandes moustaches, leurs cimeterres à la main, leur air farouche et terrible. Écoutez toutes ces trompettes, ces timbales, ces cors, ces hautbois. O combien voilà d'escadrons! En voici, messieurs, de nouveaux; en voilà qui passent encore. Tous les Maures sont à cheval, tous les Maures ont pris les armes. Oh! que je crains pour nos amans! Si par malheur ils sont rejoints, vous les allez voir revenir attachés à la queue de leur coursier, et livrés ensuite aux atrocités d'un peuple infidèle et barbare.

Non, par Dieu! s'écrie notre héros avec une voix de tonnerre, non; tant que je vois le jour il ne peut rien arriver au brave don Gaiféros. Arrêtez, lâches Musulmans, cessez une indigne poursuite; c'est moi qui défends Mélisandre, c'est moi qui vous défie tous. A ces mots, l'épée à la main, il s'élance sur les marionnettes, enfonce, renverse les escadrons maures, détruit les tours, les maisons, les remparts de Saragosse, pénètre même plus

loin; et si maître Pierre ne s'était baissé, sa tête tombait sur la scène avec celles de ses guerriers.

Ce pauvre maître Pierre, à l'abri derrière sa plus forte planche, criait de toutes ses forces : Seigneur don Quichotte, seigneur don Quichotte, apaisez-vous, s'il vous plaît; ceux que vous tuez ne sont pas des Maures, ce sont des figures de pâte. Ah! malheureux que je suis! vous me cassez tout, vous me ruinez. Don Quichotte n'écoutait rien, et continuait le carnage. En moins de huit ou dix minutes le théâtre croula par terre; la cavalerie fut taillée en pièces; le roi Marsile, grièvement blessé, demeura dans les débris; l'empereur Charlemagne tomba d'un côté, sa couronne et son sceptre de l'autre; le singe, effrayé du tapage, brisa sa chaîne et s'enfuit sur les toits; le petit garçon courut se cacher; le guide, l'aubergiste, tout l'auditoire, se hâtèrent de gagner la porte; Sancho lui-même voulut se sauver, et n'a pas craint de dire depuis qu'il n'avait jamais vu son maître dans une si furieuse colère.

Notre héros, au milieu des morts, des blessés et des fuyards, maître du champ de bataille, ne voyant plus d'ennemis, s'arrête pour reprendre haleine. Je voudrais bien,

s'écria-t-il, que tous ceux qui osent nier l'utilité de la chevalerie fussent témoins de cette aventure. Où en seraient don Gaiféros et la belle Mélisandre, si le hasard ou leur bonheur ne m'avait pas conduit ici! Mon bras les a délivrés de cette horde de mécréans. Vive, vive la chevalerie! elle seule fait des heureux.

Ce n'est pas moi qu'elle rend tel, répondit maître Pierre d'une voix douloureuse dans le coin où il se tenait. Je peux dire comme le roi Rodrigue quand il eut perdu sa bataille: Hier j'étais maître de l'Espagne, aujourd'hui je n'ai point d'asile; j'avais, il n'y a pas un quart d'heure, des empereurs, des rois à mes ordres; je faisais marcher d'un seul mot de nombreuses et belles armées; mes palais, mes villes, mes coffres étaient pleins de dames, de chevaliers, de coursiers superbes, de harnais magnifiques: et me voilà dépouillé, solitaire, pauvre, à l'aumône, puisque mon singe, d'où venait tout mon bien, court à présent les toits du logis, d'où rien au monde ne le fera descendre! Hélas! à qui dois-je tant d'infortunes? à l'injuste et soudaine colère d'un chevalier jusqu'à ce jour l'ami, le père des malheureux, le soutien des faibles et des opprimés. C'est pour moi seul qu'il est cruel: je n'en bénis pas moins son nom glorieux. . . .

Ce touchant discours attendrit Sancho. Ne pleurez pas, dit-il, maître Pierre; vos plaintes me fendent le cœur. Je connais monseigneur don Quichotte; il est bon, il est scrupuleux; et, s'il vous a fait quelque tort, vous pouvez être certain qu'il vous en dédommagera. Assurément, dit notre héros; mais je ne sache pas que maître Pierre ait rien à réclamer de moi. Comment, rien! reprit celui-ci; regardez donc ces corps morts, ces villes détruites, ces membres épars, ces princesses mutilées; n'est-ce pas mon bien? n'est-ce pas mon sang que vous avez répandu? n'est-ce pas ces marionnettes qui seules me faisaient vivre, et que votre bras invincible a réduites presque au néant? Allons, dit notre chevalier, voici sans doute un nouveau tour de messieurs les enchanteurs: vous verrez que ces ennemis ne seront plus que des marionnettes. Ma foi! je ne vous cache point que je les ai pris pour des Maures, Mélisandre pour Mélisandre, don Gaiféros pour don Gaiféros: j'ai fait ce que ma profession m'obligeait de faire. Si la chance tourne à présent, ce n'est pas ma faute; et, pour vous prouver la pureté de mes intentions, je me condamne de bon cœur à vous payer le dommage. Estimez-le vous-même, maître Pierre; je m'acquitterai sur-le-champ. Maître Pierre, en s'inclinant,

répondit qu'il n'en attendait pas moins du magnanime don Quichotte, et proposa de rendre juges de ses demandes l'aubergiste et le grand Sancho. Ces deux arbitres furent agréés.

Maître Pierre alors releva de terre Marsile, roi de Saragosse, avec la tête partagée en deux. Messieurs, dit-il, je m'en rapporte à vous : pensez-vous qu'il soit bien facile de faire remonter sur son trône le monarque que je vous présente ? Ne faut-il pas le regarder comme à peu près mort ? et croyez-vous que ce soit trop de quatre réaux et demi pour le trépas du roi Marsile ? C'est juste, s'écria don Quichotte. Et celui-ci, reprit maître Pierre, qui a la poitrine, l'estomac et le ventre ouvert, c'est pourtant le grand empereur Charlemagne : est-ce trop de cinq réaux pour le guérir ? Mais c'est beaucoup, dit Sancho. Ma foi ! non, reprit l'aubergiste ; considérez la blessure. A la bonne heure, ajouta don Quichotte, je donne cinq réaux pour l'empereur. Ah ! mon Dieu ! s'écria maître Pierre, en voici une qui a le nez coupé et un œil crevé ! et c'est la belle Mélisandre ! hélas ! qui la reconnaîtrait ? Messieurs, un peu de conscience : songez à ce qu'elle fut, et regardez ce qu'elle est ; un nez avec cet œil de moins ne valent-ils pas deux réaux et douze maravédis ? Maître Pierre,

reprit don Quichotte d'un air sévère, on ne me vend point des chats pour des lièvres : au train dont allait le cheval de don Gaïféros, Mélisandre et lui doivent être en France. Je suis sûr qu'ils y sont arrivés, et qu'au moment où je vous parle, cette belle, avec son mari, se repose entre deux draps. Rayez donc cet article, s'il vous plait. Vous avez raison, répondit maître Pierre, qui ne voulait pas de dispute : ce nez coupé n'est point Mélisandre; je la reconnais à présent, c'est une de ses dames d'honneur qui se sera trouvée dans la bagarre. Je ne demande pour elle que quelques maravédis.

Ainsi fut réglé le tarif des tués et des blessés. Le tout, modéré par les arbitres, fit une somme de quarante réaux, que Sancho paya sur-le-champ, en ajoutant quelque chose de plus pour la peine de reprendre le singe. Maître Pierre fut content, don Quichotte fort satisfait d'avoir sauvé Mélisandre, et la paix rétablie dans l'hôtellerie, où tout le monde alla se coucher. Le lendemain, dès le point du jour, maître Pierre partit avec sa charrette, son singe et les débris de son théâtre. Notre héros se mit en route plus tard, après avoir pris congé de son guide, et payé sa dépense à l'aubergiste, qu'il laissa tout émerveillé de ce qu'il avait fait et dit.

CHAPITRE XXIV.

Suite de l'aventure des ânes.

Le bénévole lecteur est sans doute curieux de savoir ce que c'était que maître Pierre; je ne lui en ferai point un secret. Il se rappelle les galériens délivrés jadis par notre chevalier, et ce fameux Ginès de Passamont, voleur de l'âne de Sancho. Ginès craignant, pour bonnes raisons, de tomber entre les mains de la justice, s'était mis un emplâtre sur l'œil, avait acheté un singe, qu'il avait dressé à son petit manége, et s'était établi joueur de marionnettes. L'adroit fripon ne manquait jamais, avant d'entrer dans un bourg, de s'informer soigneusement des principaux habitans, de leurs affaires, de leurs relations, de ce qui leur était arrivé. Dès qu'il se voyait instruit, il allait dans ces lieux montrer ses marionnettes, pour lesquelles il avait fait une demi-douzaine de pièces intéressantes ou comiques; ensuite il annonçait que son singe répondait sur le présent et le passé, moyennant deux réaux par question. Tout le monde s'empressait d'interroger le singe devin; Ginès, qui avait de l'esprit, tirant parti de ce qu'il savait,

suppléant à ce qu'il ne savait pas, faisait parler son singe avec beaucoup d'adresse, étonnait, amusait ses spectateurs, s'enrichissait de leur argent, et les renvoyait satisfaits. Il avait fort bien reconnu dans l'auberge son libérateur don Quichotte et l'écuyer Sancho Pança, qu'on ne pouvait guère oublier, pour peu qu'on les eût rencontrés; il ne perdit point cette heureuse occasion de faire valoir l'habileté de son singe et de se divertir lui-même, quoique le jeu pensât lui coûter cher, lorsque don Quichotte, attaquant la cavalerie du roi Marsile, fit passer son épée si près de sa tête.

Notre héros, sorti de l'auberge, voulut, avant de gagner Saragosse, visiter les rives de l'Èbre; il marcha pendant deux soleils sans qu'il lui arrivât d'aventure; mais le troisième jour, comme il gravissait une petite colline, il entendit un bruit de tambours, de trompettes et d'arquebusades. Ne doutant point que ce ne fût quelque régiment en marche, il piqua Rossinante, arriva sur la colline, et découvrit dans le vallon une troupe de deux cents hommes à peu près, armés de lances, d'arbalètes, de pertuisanes et de hallebardes. Notre chevalier descendit le coteau, s'approcha du bataillon, et distingua bientôt la principale bannière, sur laquelle on avait

peint un fort joli petit âne, la bouche béante, les naseaux ouverts, le cou tendu, les oreilles dressées, paraissant braire de toutes ses forces. Autour du drapeau l'on voyait écrit :

Le braire de nos échevins
Nous sert de trompette guerrière.

Don Quichotte, d'après cette inscription, ne douta point que ce ne fût l'armée de ce village insulté par ses voisins, et qui venait se venger des railleurs. Il voulut joindre cette armée malgré les représentations de Sancho, qui de sa vie ne se soucia de se trouver dans de semblables fêtes.

Les paysans de la bannière de l'âne firent un bon accueil à notre chevalier, dont les armes, dont la figure ne laissèrent pas de les étonner. Don Quichotte leur témoigna le désir de parler à tout le bataillon. On fit silence, on l'environna. Le héros prit la parole :

Illustres seigneurs, dit-il, c'est votre seul intérêt qui m'engage à vous donner des avis que je crois sages et utiles ; si, par malheur, ils vous déplaisent, faites un signe, je me tairai. Premièrement je dois vous dire que je suis chevalier errant, que ma profession est celle des armes, et que mon devoir, comme mon plaisir, est de secourir avec cette épée

tous ceux qui ont besoin d'appui. Je suis instruit du motif qui vous a fait prendre les armes; vous voulez venger de prétendus affronts; mais, croyez-moi, braves amis, je connais les loïs de l'honneur, et je vous réponds sur le mien que jamais un corps, une ville, une assemblée quelconque d'hommes ne doit se regarder comme blessée par les outrages de quelques individus isolés. En reproches comme en louanges, tout ce qui est général ne s'applique jamais à personne. Qu'importe que quelque méchant, quelque sot, ou quelque étourdi, insulte une nation, une province entière, par ces fades quolibets qui se propagent dans les bouches grossières? Cette province, cette nation, ira-t-elle allumer la guerre pour un propos imbécile tenu par un insolent? Non, non; Dieu nous l'interdit, et la raison s'y oppose. La guerre est un fléau si terrible, la nécessité de verser du sang est un malheur si affreux et si ressemblant au crime, qu'il faut une bien grande cause pour oser s'y déterminer. Vous voulez vous venger, dites-vous: ah! ce seul mot vous avertit que vous allez vous rendre coupables. Vous venger! et vous êtes chrétiens! Vous venger de qui? de vos frères, de vos voisins, de vos compatriotes! Êtes-vous donc infidèles aux préceptes

de votre religion? Etes-vous donc insensibles à la voix de l'humanité? Allons, mes braves amis, plus de haine, plus de colère : aimons-nous ; cela vaut mieux que de vaincre. N'avons-nous pas assez de maux que nous ne pouvons empêcher, sans nous en faire encore nous-mêmes?

Le diable m'emporte, disait en lui-même Sancho, si mon maitre n'est pas aussi bon théologien qu'un évêque ! Il faut que j'essaie aussi de faire de petits sermons : je suis persuadé que je m'en tirerai fort bien ; je me sens du talent pour parler en public, et je vais m'essayer avec ces gens-ci. Notre écuyer profite aussitôt du silence qu'observait encore le bataillon, presque persuadé par don Quichotte. Messieurs, dit-il d'une voix haute, celui que vous venez d'entendre, monseigneur don Quichotte de la Manche, qui s'appelait jadis le chevalier de la Triste Figure, et se nomme à présent le chevalier des Lions, est un homme qui n'ignore de rien, qui sait du latin et de l'espagnol plus que nous tous, qui connaît tout ce qui concerne la partie des batailles et des affaires d'honneur mieux qu'aucun bachelier du monde; ainsi je vous exhorte fort à suivre ce qu'il vous dit, et je m'en rends caution d'avance. Que diable! messieurs,

faut-il donc s'échiner les uns les autres parce qu'on vient nous braire aux oreilles? Eh! quand j'étais petit garçon, je tirais vanité de savoir braire ; personne ne s'avisait de m'en railler; au contraire, les plus huppés de mon village portaient envie à mon talent. Tenez, messieurs, vous en allez juger; car cette science est comme celle de nager, elle ne s'oublie jamais : écoutez-moi donc, je vous prie.

Sancho serre alors son nez d'une main, et se met à braire avec tant de force, que toute la vallée en retentit. Un des paysans qui l'environnaient crut que Sancho se moquait d'eux ; et levant le gros bâton qu'il portait, lui en appliqua sur l'épaule un coup si pesant, que notre pauvre écuyer tomba de son âne à terre. Don Quichotte voulut frapper le paysan ; le bataillon tout entier presse, menace le héros ; les lances, les arquebuses se dirigent toutes sur lui ; mille pierres lancées par des bras robustes sifflent déjà près de sa tête. Ces lances, ces pierres ne l'eussent guère effrayé, mais la seule vue des armes à feu, que toute sa vie il avait détestées, le força de tourner bride. Il fit plus ; il piqua des deux, et sortit au grand galop du milieu de cette troupe d'ennemis, en se recommandant à Dieu, et se croyant à chaque instant atteint et percé d'une balle.

Par bonheur personne ne tira. Satisfaits de l'avoir vu faire sa retraite, les paysans relevèrent Sancho, encore étourdi de sa chute, le remirent sur son âne, et le laissèrent aller. Le pauvre écuyer n'avait pas la force de conduire sa monture; mais l'âne alla de lui-même rejoindre son ami Rossinante. Le bataillon, après avoir attendu toute la journée les ennemis, qui ne parurent point, s'en retourna triomphant; et s'il s'en était trouvé parmi eux qui fussent instruits des coutumes grecques, ils n'auraient pas manqué sans doute, avant de quitter ce lieu, d'élever un beau trophée.

CHAPITRE XXV.

Détails importans qu'il faut lire.

Il est des occasions dans la guerre où le plus brave doit fuir. Personne n'en pourra douter après avoir vu don Quichotte tourner le dos à ses ennemis. Le pauvre Sancho l'eût bientôt rejoint; mais en arrivant il se laissa tomber aux pieds de Rossinante. Don Quichotte descendit pour visiter ses blessures: il n'en trouva point, et le regardant avec des yeux irrités: De quoi vous avisez-vous, lui dit-il, d'aller braire au milieu d'une armée qui ne fait la

guerre que pour ce motif? Vous qu' savez tant de proverbes, avez-vous oublié celui de ne jamais parler de corde dans la maison d'un pendu ? Que méritait votre impertinence, sinon des coups de bâton, et peut-être même des coups de sabre? Oh! je ne brairai plus, monsieur, répondit tristement Sancho, voilà qui est fait pour ma vie; je renonce même à parler en public. Vous me permettrez seulement de penser que les chevaliers errans savent fuir tout comme les autres, et ne s'embarrassent guère de leurs malheureux écuyers. — Qu'entendez-vous par ces paroles ? Se retirer n'est pas fuir; et la véritable valeur, qui jamais ne ressemble à la témérité, sait se conserver quand il le faut pour des périls dignes d'elle. L'histoire en fournit mille exemples.

A tout cela Sancho, remonté sur son âne, et cheminant la tête basse, ne répondait que par des soupirs. Qu'avez-vous donc à soupirer ? reprit l'impatient don Quichotte. Pardieu! répondit l'écuyer, j'ai que tout le dos me fait mal depuis le bas de l'épine jusqu'à la nuque de mon cou. — Je vous en dirai la raison; c'est que le bâton dont on vous a frappé était sûrement fort long et fort gros. En tombant sur vous, toute sa longueur aura porté bien d'à-plomb; et si cette longueur eût été plus

considérable, vous souffririez encore plus de douleur. — Ma foi, monsieur, vous l'avez trouvé; je remercie votre seigneurie de m'apprendre que je n'ai eu mal qu'à l'endroit où l'on m'a touché. Cela me soulage beaucoup, et je ne l'eusse pas deviné sans vous. Comme vos belles réflexions me font aussi réfléchir, je vous dirai franchement qu'on se lasse de tout dans le monde, et que je commence à me dégoûter des profits qu'on trouve à la suite de messieurs les chevaliers errans. Un jour l'on est berné pour eux, le lendemain bâtonné, sans qu'ils s'en mettent en peine. Ils vous récompensent, à la vérité, de ces petits accidens en vous faisant mourir de faim, en vous donnant à boire l'eau des ruisseaux, et vous offrant pour dormir les verts gazons des campagnes. Je commence à croire qu'il serait plus sage de m'en retourner chez moi travailler avec ma femme et mes enfans, vivre en paix, sans m'embarrasser de la chevalerie, qui, la vôtre exceptée, monsieur, me paraît de toutes les folies la plus sotte et la plus ennuyeuse.

Avant de vous répondre, Sancho, reprit froidement don Quichotte, convenez avec moi d'une chose; c'est que depuis que vous parlez votre dos vous fait moins de mal. Continuez, mon fils, ne vous gênez point; dites

tout ce qu'il vous plaira. Le léger ennui d'entendre des sottises ne peut être mis en comparaison avec le plaisir de vous soulager. Quant à l'envie que vous avez de retourner à votre maison, à Dieu ne plaise que je vous retienne ! Vous avez ma bourse; voyez depuis quand nous sommes ensemble, combien vous devez gagner par jour, et payez-vous par vos mains. — Monsieur, quand je servais Thomas Carrasco, le père du bachelier, j'avais deux ducats par mois, et l'on me nourrissait encore. Il me semble qu'on a plus de mal au service d'un chevalier qu'au service d'un laboureur; car enfin, chez ce laboureur, quand on a bien travaillé, l'on est sûr de manger à sa faim, et de dormir dans un lit. Je ne me rappelle pas qu'avec votre seigneurie ce bonheur me soit arrivé, si ce n'est le peu de jours que nous avons passés chez don Diègue, et l'instant où monsieur Gamache me permit d'écumer son pot. — Fort bien! Que prétendez-vous donc que je vous donne de plus que le laboureur Thomas Carrasco ? — Ma foi! quand vous ajouteriez deux réaux aux deux ducats, je ne crois pas que cela fût trop, pour les gages seulement; et puis pour la promesse de cette île qui est encore à venir, je pense qu'il faudrait six réaux. — J'y consens; comptez vous-

même ce que cela fait depuis vingt-cinq jours que nous sommes en campagne. — Bonté divine ! vingt-cinq jours ! Il y a plus de vingt-cinq ans que vous m'avez promis cette île, et que nous courons après à travers les coups de bâton. — Je pense qu'il y a de l'erreur dans votre calcul; mais vous voulez garder tout mon argent, et je ne dispute point; je vous le donne de bon cœur. Allez, retournez chez vous; abandonnez votre maître; soyez le premier écuyer qui, par un vil intérêt, par une cupidité basse, délaissa celui qui l'avait nourri; je n'en serai que trop vengé. Ingrat, insensé que vous êtes! vous touchiez enfin à l'instant de posséder ce gouvernement dont vous êtes si peu digne, vous alliez recevoir le prix des souffrances que j'ai partagées; mais vous vous rendez vous-même justice en retournant à l'état vil pour lequel vous êtes né.

Sancho, pendant ce discours, regardait de temps en temps son maître, soupirait encore plus fort, et ne trouvait plus rien à répondre. Après un assez long silence, sanglotant, les larmes aux yeux : Monseigneur, dit-il, monseigneur, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis convenu; je suis un véritable âne, il ne me manque que le bât; et si vous voulez le mettre sur mon dos, je serai loin de m'en

plaindre; vous ne ferez qu'une justice. Pardonnez, je vous en prie, à ma jeunesse; je parle beaucoup, et je sais fort peu; mais je suis plus sot que méchant, et vous n'ignorez pas que Dieu pardonne au pécheur qui se convertit. Mon pauvre ami, reprit don Quichotte, nous avons tous besoin qu'on nous pardonne; et je ne fais que mon devoir en oubliant ce qui s'est passé. Tâche seulement de te corriger de cet amour de l'argent, trop indigne d'une belle âme; élève ton cœur, ton esprit, en songeant aux récompenses, tardives peut-être, mais sûres, que je dois te donner un jour : en les attendant, soyons bons amis ; l'amitié console de tout, et tu peux compter sur la mienne.

Le bon écuyer essuya ses pleurs et remercia son bon maître. Tous deux entrèrent dans un bois, où ils passèrent la nuit gaiement, malgré les douleurs de Sancho, que le serein rendait plus vives. A l'aube du jour ils reprirent leurs montures et suivirent ensemble les bords de l'Èbre.

CHAPITRE XXVI.

Aventure de la barque enchantée.

Don Quichotte et Sancho Pança cheminaient paisiblement sur les rives de ce beau fleuve qui va portant l'abondance, et roule avec majesté dans un canal toujours plein des ondes toujours transparentes. Ce magnifique spectacle de la verdure et des eaux faisait rêver notre chevalier, et lui inspirait de tendres pensées. Tout à coup il aperçoit une petite barque sans rames, sans gouvernail, amarrée à un tronc d'arbre. Il regarde autour de lui, ne voit personne, et sans rien dire descend aussitôt de cheval. Sancho lui demande ce qu'il veut faire. Mon devoir, répond-il gravement. Cette barque n'est pas là pour rien. Si tu connaissais comme moi nos livres, tu saurais, ami, que lorsqu'un chevalier se trouve dans un péril imminent, l'enchanteur chargé du soin de ses affaires ne manque jamais d'envoyer quelquefois à deux mille lieues, soit un nuage, soit un hippogriffe, soit une petite barque, à un autre chevalier, qui arrive en un clin-d'œil, par les airs ou sur les flots, au secours du héros op-

primé. C'est notre usage de tous les temps. Voici la barque; hâte-toi donc d'attacher à un arbre Rossinante avec ton âne; entrons dans ce léger esquif, et suivons en aveugles nos destinées. Monsieur, je vous obéirai, répondit l'écuyer surpris, parce que le proverbe dit : Obéis d'abord à ton maître, ensuite tu raisonneras. Mais s'il m'était permis de commencer par raisonner, je vous dirais que cette barque appartient à quelques pêcheurs qui pêchent dans cette rivière les meilleures aloses du monde. Il n'y a point d'enchantement; et j'ai beaucoup de peine à me résoudre à quitter ainsi nos pauvres bêtes. N'en sois pas inquiet, Sancho; celui qui va nous conduire peut-être à l'extrémité du pôle saura prendre soin de nos coursiers. — Allons, monsieur, les voilà liés. Quand partons-nous pour ce beau pays? — Tout à l'heure, ami; suis-moi, lève l'ancre, et fendons les mers.

Notre héros saute dans la barque : son écuyer, qui le suit, rompt le lien qui l'attachait, et le bateau, s'éloignant du bord, suit doucement le cours du fleuve. Il n'était pas encore à deux toises du rivage, que Sancho se mit à trembler de peur. Monsieur, dit-il, voyez Rossinante qui fait des efforts pour se détacher; voyez mon âne, comme il me re-

garde avec inquiétude et tendresse ! O mes bons amis, mes pauvres enfans ! ne vous désolez pas, je vous prie, nous reviendrons, nous reviendrons ; j'espère que la folie qui nous force à vous abandonner ne sera pas de longue durée, bientôt nous serons rejoints. Ces paroles étaient entrecoupées de sanglots ; mais le sévère don Quichotte, indigné de tant de faiblesse, fixe sur Sancho des yeux de colère : Qu'as-tu, lui dit-il, homme sans courage, plus timide que le faon des bois, plus pusillanime que le ver de terre ? que te manque-t-il ? et que souffres-tu ? Te fait-on traverser pieds nus les éternelles glaces des monts Riphées ? assis à ton aise dans un navire, comme Cléopâtre sur le Cydnus, tu suis le paisible cours du plus beau fleuve du monde ; tu fais cent lieues par minute ; et depuis que nous parlons nous avons déjà parcouru quarante degrés de latitude. Si j'avais un astrolabe je te dirais juste où nous sommes ; mais d'avance je puis t'assurer que nous avons au moins passé la ligne équinoxiale. — Je vous crois, monsieur, je vous crois. Mais dites-moi, s'il vous plaît, combien a-t-on fait de chemin quand on est à cette ligne, que vous appelez je ne sais comment ? — Calcule toi-même : l'équateur divise notre planète en

deux parties égales ; Ptolémée, le plus habile cosmographe que nous connaissions, compte trois cent soixante degrés du pôle arctique au pôle antarctique. Tu vois donc que nous avons déjà parcouru la moitié de notre globe terraqué. — Ah ! mon Dieu ! comment voulez-vous que j'entende rien à ces mots terribles ? Parlez espagnol, s'il vous plait, et dites-moi comment l'on est sûr que l'on a passé cette ligne. — Écoute, lorsque nos vaisseaux partent de Cadix pour les Indes, ils reconnaissent qu'ils sont au-delà de la ligne équinoxiale, à ce que tous les insectes qui sont alors dans le vaisseau viennent à mourir sur-le-champ.

Sancho, qui écoutait son maître avec une extrême attention, porte vivement la main à sa jambe, et regardant don Quichotte : Monsieur, lui dit-il, vous pouvez compter que nous n'avons point passé cette ligne, car je viens de prendre une puce qui me mordait jusqu'au sang : d'ailleurs Rossinante est là-bas ; je le vois encore avec l'âne ; et nous allons si doucement que nous n'avons pas fait vingt toises.

Dans ce moment, la barque enchantée, arrivant près d'une grande île où le lit du fleuve était plus étroit, se mit à marcher plus rapidement, et, se rapprochant du bord,

alla donner contre un tronc de saule, qui la fit aussitôt chavirer. Notre héros et son écuyer tombèrent au milieu des ondes. Don Quichotte, qui savait nager comme un poisson, eut bientôt gagné la rive, malgré le poids de ses armes. Sancho, qu'il aida, se sauva de même; et comme ils se regardaient à terre, ruisselant d'eau de toutes parts, ils se virent environnés de pêcheurs maîtres de la barque. Ceux-ci demandaient avec de grands cris qu'on leur payât le dommage. Don Quichotte ne s'y refusait point, pourvu, disait-il, qu'on lui indiquât la forteresse ou le château dans lequel on retenait captif le chevalier qu'il venait délivrer. Quelle forteresse et quel chevalier? répondaient toujours les pêcheurs. Il ne s'agit que de notre barque, que vous avez pensé mettre en pièces. Allons, dit enfin le héros, je vois que je prêche dans le désert, et je commence à deviner le grand secret de cette aventure: c'est un combat de magiciens. L'un voulait que je délivrasse ce malheureux chevalier, l'autre veut le retenir; l'un m'envoya cette barque, et l'autre l'a renversée. J'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire; apparemment que les destinées réservent à un autre un si grand exploit. Il suffit; qu'on paie ces bonnes gens. Sancho convint du prix avec les

pêcheurs, et sur-le-champ l'acquitta. Nos deux héros, assez tristes, après s'être séchés au soleil, s'en retournèrent joindre leurs coursiers. Telle fut la glorieuse fin de l'aventure de la barque enchantée.

CHAPITRE XXVII.

Comment notre héros rencontra une belle dame qui chassait.

SANCHO voyait avec douleur que la bourse de son maître tirait à sa fin. Chaque maravédis qu'il en fallait ôter pour les folies de don Quichotte lui arrachait de douloureuses larmes. Il commençait à désespérer de parvenir à la haute fortune qui lui avait été promise, et réfléchissait en silence au parti qu'il devait prendre, tandis que notre héros, occupé de Dulcinée, s'éloignait des bords de l'Èbre.

Comme ils traversaient tous deux une prairie, don Quichotte aperçut une troupe de fauconniers et de chasseurs. Au milieu d'eux était une jeune dame d'une figure agréable et noble, en superbe habit d'amazone, et montée sur une haquenée blanche. Elle tenait à sa main un faucon; la déférence, les hommages qu'on s'empressait de lui rendre, annonçaient qu'elle

était d'un haut rang, et qu'elle commandait à tous les chasseurs.

Mon fils Sancho, dit notre chevalier, cours auprès de cette belle dame qui porte un oiseau sur le poing : dis-lui que le chevalier des Lions, qui met à ses pieds son profond respect, lui demande la permission de se présenter devant son altesse pour lui offrir ses services. Prends garde surtout à la manière dont tu t'acquitteras de ce message, et ne va pas mêler tes proverbes au discours que tu lui feras. Pardi! ah pardi! répondit Sancho, vous avez bien trouvé votre homme! N'ayez pas peur que je lui dise des proverbes; je sais la manière dont il faut parler. Un bon payeur ne craint jamais de donner des gages; quand la maison est approvisionnée, le dîner est bientôt prêt; nous ne sommes pas faits d'hier. Est-ce donc ici la première fois que je me suis acquitté d'une ambassade à de belles dames? — Je ne sache pas, mon ami, t'en avoir jamais donné, si ce n'est pour madame Dulcinée. — Cela suffit bien, vraiment; et vous pouvez me regarder comme un vieux routier d'ambassade que rien ne doit embarrasser. Laissez-moi faire, vous allez voir.

Sancho part au trot de son âne, arrive au milieu des chasseurs, s'approche de l'ama-

zone, descend, se met à genoux, et lui dit : Madame, qui êtes si belle, je m'appelle Sancho Pança, écuyer du chevalier des Lions, que vous voyez arrêté là-bas. Mon maître, qui s'appelait jadis le chevalier de la Triste-Figure, m'envoie vous dire qu'il serait charmé de baiser les pieds de votre beauté, de se consacrer au service de votre altesse et de votre oiseau : mais il lui faut pour cela votre permission ; et j'ajoute que votre seigneurie peut fort bien la lui donner, parce qu'elle n'en sera pas fâchée. Aimable écuyer, répondit la dame, vous vous acquittez à merveille des messages que l'on vous donne. Commencez par vous relever ; l'ami, le compagnon fidèle du chevalier de la Triste-Figure, dont je connais parfaitement et la gloire et les exploits, ne doit point parler à genoux. Levez-vous donc, je vous prie, et retournez dire à votre maître que le duc mon époux et moi nous serons charmés tous les deux de le recevoir dans notre maison, peu éloignée d'ici.

Sancho, surpris, enchanté d'entendre le nom de duc, et de se voir si bien accueilli, si bien traité par une duchesse, ne songeait pas à se relever, et ne se lassait point de considérer cette dame si bien mise, si agréable, si polie pour les écuyers. La duchesse, en lui

tendant la main, lui demanda si son maître n'était pas ce fameux don Quichotte de la Manche, amant de Dulcinée du Toboso, dont on avait imprimé l'histoire. C'est lui-même, répondit Sancho; et l'écuyer, que vous devez avoir vu dans l'histoire jouer un assez beau rôle, c'est moi, madame la duchesse, à moins que l'imbécile d'historien ne m'ait changé en nourrice. J'en suis ravie, reprit la duchesse: cette certitude ajoute au désir que j'ai de vous recevoir avec votre illustre maître.

Notre écuyer s'inclina respectueusement, traversa d'un air fier la troupe des chasseurs, alla remonter sur son âne et rendre compte à don Quichotte de l'agréable réponse de madame la duchesse, dont il éleva jusqu'au ciel la beauté, la politesse, et la bienveillance particulière dont elle l'avait honoré. Notre héros, en l'écoutant, se redresse sur sa selle, s'affermit sur ses étriers, lève sa visière, raccourcit ses rênes pour donner un peu de grâce à Rossinante, et s'avance la tête haute. La duchesse, pendant ce temps, avait fait appeler son époux, l'avait instruit de l'ambassade; et, comme ils avaient lu tous deux la première partie de cette histoire, ils se firent un plaisir extrême de connaître le héros de la Manche, de se plier entièrement à son humeur, à ses idées, et con-

viinrent de le traiter comme un véritable chevalier errant. Don Quichotte, arrivant alors, voulut se hâter de descendre : Sancho, se dépêchant aussi d'aller lui tenir l'étrier, s'embarrassa si bien la jambe dans une corde de son bât, qu'il resta pendu par le pied. Notre héros ne le vit point, et, croyant qu'il tenait son étrier, descendit sans précaution ; mais la selle de Rossinante, apparemment mal sanglée, entraînée par le poids du corps, tourna sous le ventre, et le chevalier arrive à terre couché de son long. Au désespoir de cet accident, il maudissait tout bas et sa selle et son traître d'écuyer, lorsque les chasseurs, par l'ordre du duc, coururent le relever et dépendre le pauvre Sancho. Don Quichotte, un peu froissé de sa chute, venait en boitant se mettre à genoux devant madame la duchesse. Le duc le retint, l'embrassa : Seigneur chevalier de la Triste-Figure, lui dit-il d'un ton sérieux, il est bien cruel pour moi que le premier pas que vous faites sur mes terres puisse vous sembler une chute ; j'ose me flatter que ce contre-temps ne vous dégoûtera point de demeurer avec vos admirateurs. Vaillant prince, répondit le héros, il n'est point de plaisir qu'on n'achète ; et je ne me plaindrais point de payer beaucoup plus cher le bonheur extrême de vous faire ma

cent. Mon négligent écuyer babille infiniment mieux qu'il ne sait sangler une selle ; c'est à lui seul que je dois m'en prendre. Au surplus, par terre ou debout, à cheval, à pied, de toutes façons, je n'en suis pas moins dévoué à vos ordres et à ceux de madame la duchesse, dont la suprême beauté exerce un empire si doux. Prenez garde, seigneur don Quichotte, répondit modestement le duc ; l'amant de l'incomparable Dulcinée ne peut trouver aucune femme belle.

Sancho, libre alors et relevé de terre, vint se mêler à l'entretien. Il est vrai, dit-il, monseigneur, que madame Dulcinée est au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer ; mais vous savez qu'après avoir trouvé un lièvre au gîte, on en trouve quelquefois un autre. Dame nature ressemble à un faiseur de pots de terre, qui fait aujourd'hui un beau pot, et en fait un aussi beau demain. Ainsi madame Dulcinée est très belle assurément, mais madame la duchesse est très belle aussi. Madame, je dois prévenir votre altesse, interrompit don Quichotte, que jamais chevalier errant n'eut un écuyer aussi familier, aussi bavard que le mien : je vous en demande pardon pour lui. Félicitez-m'en plutôt, reprit la duchesse en riant ; dès long-temps je suis instruite que

Sancho a de l'esprit, de la gaieté, de la grâce: il peut parler beaucoup et souvent, sans craindre de m'ennuyer. Allons, ajouta le duc, prenons le chemin du château, si l'illustre chevalier de la Triste-Figure veut nous faire l'honneur d'y venir. Sans doute, dit Sancho d'un air capable, il le veut bien, et moi aussi; mais, monsieur le duc, n'oubliez donc pas que nous nous appelons à présent le chevalier des Lions.

En parlant ainsi, l'écuyer rajustait la selle de Rossinante. Quand cela fut fait, don Quichotte remonta sur son coursier : le duc reprit aussi le sien; et la duchesse, placée entre son époux et le chevalier, se mit en route vers le château. Au bout de quelques pas, elle appela Sancho pour venir causer avec elle. Sancho ne demandait pas mieux; il poussa promptement son âne à côté de la duchesse, se mit en rang avec monsieur le duc, et ne laissa pas tomber la conversation.

CHAPITRE XXVIII.

Qui contient de grandes choses.

Indépendamment du plaisir extrême qu'éprouvait notre écuyer en se voyant le favori de madame la duchesse, l'espérance de passer quelque temps dans une bonne maison, sans doute aussi-bien fournie que celle de don Diègue, remplissait son âme d'une vive joie : sa gaîeté naturelle en était doublée; et, sa protectrice l'encourageant, il s'y livrait sans réserve. Lorsque l'on approcha du château, le duc alla lui-même en avant donner des ordres pour la réception qu'il voulait faire à don Quichotte. Dès que le chevalier arriva, deux ecuyers, richement vêtus, vinrent l'aider à descendre; quatre belles demoiselles lui présentèrent en cérémonie un superbe manteau d'écarlate, qu'elles attachèrent sur ses épaules. Les galeries se remplirent de monde; et tous les habitans de la maison, se réunissant pour voir le héros, jetant sur lui des essences, criaient : Heureux, heureux le jour où nous recevons ici la fleur de la chevalerie! Enchanté de tant d'honneurs, don Quichotte s'avançait gravement donnant la main à la duchesse, et

remerciant tout bas le ciel de ce qu'enfin, une fois dans sa vie, il se voyait traité de la même manière qu'il avait vu, dans ses livres, traiter les anciens chevaliers errans.

Sancho, pour ne pas se séparer de sa bonne amie la duchesse, avait été forcé d'abandonner son âne : il se le reprochait au fond du cœur ; et sa tendre inquiétude pour cet animal lui fit aborder une vieille duègne, qu'il distingua dans la foule. Madame Gonzalès, lui dit-il tout bas, je voudrais bien savoir votre nom pour avoir l'honneur de vous parler en secret. Je m'appelle, répondit la duègne, dona Rodrigue de Grijalva. Qu'y a-t-il pour votre service? Ah! madame Rodrigue de Grijalva, vous me feriez un grand plaisir de vouloir aller jusque dans la cour, où vous trouverez un âne gris. Cet âne est à moi; je l'aime beaucoup : le pauvre enfant est timide, et n'est point accoutumé à se voir seul. J'ai peur qu'il ne sache que devenir; je vous prie de le mener vous-même à l'écurie, et de lui donner ce qu'il lui faut. Pardi! répondit la duègne d'une voix aigre, nous voilà bien, si le maître n'en sait pas plus que le valet! Apprenez, mon ami, que dans cette maison, il n'est pas d'usage d'envoyer les duègnes à l'écurie. — Oh! oh! vous êtes donc bien fière! Mon maître m'a

pourtant raconté que, quand Lancelot revint d'Angleterre, les duègnes pansaient son cheval. Or mon âne, j'en suis bien sûr, vaut le cheval de Lancelot. — Je ne m'embarrasse guère de Lancelot ni de votre maître. Gardez vos contes et vos facéties pour ceux qui savent les payer : quant à moi, je vous en préviens, je n'en donnerais pas une figue. — Ma foi! si vous me la donniez, je la trouverais peut-être trop mûre. Vous êtes un insolent, s'écria la duègne en fureur, et je vous ferai repentir de vos impertinens propos.

A cet éclat, la duchesse, se retournant, vit que madame Rodrigue avait les yeux hors de la tête, et le visage fort allumé. Que vous arrive-t-il, lui demanda-t-elle? — Madame, c'est ce paysan qui veut que j'aille panser son âne, parce qu'il prétend que les duègnes pansaient le cheval d'un Lancelot; ensuite il dit que je suis vieille. — Ah! voilà le pis, répond la duchesse. Vous avez grand tort, mon ami Sancho; regardez donc bien madame Rodrigue, et mettez-vous dans la tête qu'elle est toute jeune encore. Ces grandes coiffes qu'elle porte ne doivent pas vieillir à vos yeux son visage de dix-huit ans. — Madame la duchesse, répliqua Sancho, je peux vous jurer sur ma conscience que je n'ai seulement pas pensé

ni à son visage ni à ses années; je n'étais occupé que de mon âne que j'ai laissé seul dans la cour; et j'ai fait part de mon chagrin à cette madame Rodrigue, parce que je la croyais plus charitable qu'une autre. — Sancho, dit alors don Quichotte, ce n'est pas ici le lieu de parler de tout cela. — Pardonnez-moi, monsieur, c'est partout le lieu de songer aux gens qu'on aime; et partout où j'y songe j'en parle. Vous avez raison, interrompt le duc; mais soyez parfaitement tranquille, j'ai donné des ordres pour que votre âne fût conduit à l'écurie, et traité comme vous-même. Il sera content, je vous en réponds.

A la suite de cet entretien, qui divertissait tout le monde, excepté notre héros, on l'introduisit dans une superbe salle tapissée de drap d'or. Six demoiselles vinrent le désarmer, et, sans laisser échapper un souris, offrirent de le déshabiller et de lui passer sa chemise. Le modeste don Quichotte s'y refusa, fit appeler son écuyer pour achever sa toilette, et s'enferma seul avec lui. Sot que vous êtes, lui dit-il alors, que signifie votre scène avec cette vénérable duègne? était-ce le moment de vous occuper de votre âne? à la manière dont on vous traite, craignez-vous qu'on n'oublie nos coursiers? Prenez-y garde, San-

cho; vous ne vous observez point assez : vous semblez vous plaire à faire deviner promptement que vous êtes sans éducation. Songez que c'est sur le ton, sur les manières des domestiques que l'on juge de leurs maîtres, et que le plus grand avantage des princes est d'avoir à leur service des personnes aussi bien élevées qu'eux-mêmes. Que voulez-vous qu'on pense de moi, si l'on ne voit en vous qu'un paysan grossier ou un insipide bouffon? Le métier de plaisant n'est rien moins qu'aisé; lors même qu'on y réussit, il est rare qu'il attire l'estime. Parlez moins, Sancho, parlez beaucoup moins, réfléchissez avant de parler; ne détruisez pas vous-même le bien qui doit vous arriver, et par les personnes avec qui nous sommes, et par le maître que vous servez.

Sancho promit de bonne foi d'être plus circonspect à l'avenir, et de se mordre la langue toutes les fois qu'il voudrait dire une sottise. Il habilla son bon maître, qui mit par-dessus son pourpoint chamois, le beau manteau d'écarlate, le baudrier de loup marin soutenant sa redoutable épée, sur sa tête un bonnet de satin vert, et sortit dans cet équipage. Les demoiselles étaient à la porte tenant une aiguière d'or pour qu'il se lavât les mains.

Quand cela fut fait, douze pages, précédés d'un maître d'hôtel, vinrent lui annoncer que le dîner était prêt. Don Quichotte, entouré des pages, fut conduit avec beaucoup de pompe à la salle du festin, où quatre couverts seulement se voyaient sur une table chargée de beaucoup de mets. Le duc et la duchesse l'attendaient avec un grave écclésiastique, de ceux qui s'établissent dans les maisons des grands afin de les gouverner; de ceux qui, n'étant point nés princes, ne s'en croient pas moins le talent de conduire à leur gré les princes, s'emparent de leurs affaires, de leur esprit, de leur bien, commandent en conseillant, et, ne pouvant jamais s'élever jusqu'à la hauteur des personnes qu'ils dirigent, les font descendre jusqu'à leur bassesse.

Tel était cet ecclésiastique, qui regardait d'un œil mécontent les politesses, les cérémonies que l'on faisait à don Quichotte. Celui-ci disputa beaucoup pour ne point prendre la place d'honneur; mais le duc enfin l'y força; la duchesse se mit à sa droite, l'ecclésiastique vis-à-vis, et Sancho, tout étonné des instances qu'avait faites le duc pour donner à son maître la première place, ouvrit le premier la conversation.

Si vos seigneuries, dit-il, me permettent

de leur faire un conte, je pense qu'elles trouveront qu'il vient ici fort à propos. A ce mot, don Quichotte, inquiet, regarda fixement l'écuyer. N'ayez pas peur, reprit celui-ci, je n'ai pas oublié les conseils que vous venez de me donner. Je ne dirai rien qui ne soit à dire, et vous pouvez vous-même attester la vérité de mon conte, car c'est dans notre village que la chose est arrivée. Madame, interrompit don Quichotte, vos bontés ont tourné la tête de ce pauvre homme; ordonnez-lui de se retirer. Je lui ordonne au contraire, reprit la duchesse, de ne pas me quitter un moment; plus je le vois, plus je le trouve aimable. Madame, répliqua Sancho, je ne désire l'être qu'à côté de votre grandeur. Mais j'en reviens à mon conte. Vous saurez donc qu'un gentilhomme de mon village, fort riche, et de très grande condition, puisqu'il était de la famille de Medina del Campo, et qu'il avait épousé dona Mincia de Quinones, fille de don Alonze de Maranno, chevalier de Saint-Jacques, le même qui se noya le jour de sa mort, et pour lequel il y eut dans notre village une dispute terrible, où monseigneur don Quichotte se trouva mêlé, lorsque ce mauvais sujet de Tomazile, le fils de Balvastre notre maréchal, fut blessé si grièvement; vous devez bien vous en souve-

nir, monsieur mon maître : je vous demande de le dire tout haut, afin qu'on voie que je ne suis point menteur. Allons ; répondit don Quichotte, tout cela est fort exact, j'en conviens; mais c'est un peu long. Point du tout, interrompit la duchesse : je prie mon ami Sancho de ne passer aucun détail; car je trouve qu'il conte avec beaucoup de grâce. C'est vous qui me la donnez, madame, ajouta Sancho. Je vous dirai donc que ce gentilhomme, que j'ai connu tout comme je connais mon maître, puisque de sa maison à la mienne il n'y a guère plus d'une portée d'arbalète; ce gentilhomme, certain jour, amena dîner chez lui un pauvre laboureur de chez nous. Quand il fut question de se mettre à table, ce gentilhomme, devant Dieu soit son âme! car il est mort depuis ce temps, et même il est mort comme un saint; je puis vous le dire, quoique je n'y fusse pas présent, parce que j'étais allé faire la moisson à Tembleque; mais tout le monde en fut édifié. Je vous en raconterai quelque jour les circonstances; j'abrège dans ce moment, attendu qu'on ne permet point la plus petite réflexion. Quand il fut question de se mettre à table, le laboureur disputait avec le gentilhomme pour ne pas se mettre à la place d'honneur. le gentilhomme voulait

qu'il s'y mit; le laboureur s'obstinait, craignant de manquer à la politesse. Enfin le gentilhomme ennuyé fit asseoir le laboureur de force, et lui dit : Tranquillisez-vous; partout où nous sommes ensemble, je suis à la place d'honneur. Voilà mon conte tel qu'il est; je vous le donne pour ce qu'il vaut.

Don Quichotte, qui souffrait le martyre depuis que Sancho parlait, devint plus rouge que son manteau lorsqu'il entendit le dernier mot du conte. Le duc et la duchesse s'en aperçurent, et, de crainte de le fâcher, ne répondirent point au malicieux écuyer, et changèrent de conversation. Y a-t-il long-temps, demanda la duchesse, que le chevalier des Lions n'a eu de nouvelles de madame Dulcinée? Lui a-t-il envoyé depuis peu quelques guerriers, quelques géans vaincus? Madame, répondit le héros, vous touvrez une plaie profonde. C'est en vain que plusieurs géans, plusieurs guerriers abattus ont reçu l'ordre de moi d'aller trouver Dulcinée. Comment pourront-ils la reconnaître? Elle est enchantée, madame, elle est tout à coup devenue une laide paysanne. Non pas aux yeux de tout le monde, reprit Sancho; car je l'ai toujours vue fort belle, surtout fort gaillarde et très leste. Je vous réponds, madame la du-

chesse, qu'elle vous saute une bourrique plus légèrement qu'un chat sur une table, et qu'il n'y a pas de danseur de corde qui fasse aussi bien la cabriole. Vous l'avez donc vue enchantée? demanda le duc à Sancho. — Si je l'ai vue, monseigneur! c'est de ma façon qu'elle l'est, c'est-à-dire que c'est moi qui ai découvert le premier ce malheureux enchantement.

Jusque-là l'ecclésiastique, à qui les géans, la chevalerie et Dulcinée déplaisaient beaucoup, s'était assez bien contenu; mais, comme il était colère, et qu'il ne pouvait souffrir les amusemens des autres quand il ne s'amusait pas, il fixa sur le duc des yeux irrités: Monseigneur, dit-il, d'une voix sévère, votre excellence rendra compte à Dieu du coupable plaisir qu'elle se donne. Comment voulez-vous que ce pauvre fou que vous appelez don Quichotte ne devienne pas cent fois plus fou lorsqu'il voit votre excellence partager son stupide délire, et répondre de sang-froid aux extravagances qu'il dit? Et vous, malheureux imbécile, qui ne voyez même pas que l'on se moque de vous, pouvez-vous croire de bonne foi que vous êtes chevalier errant, que votre Dulcinée est enchantée, que vous avez vaincu pour elle des géans, et toutes les autres sot-

tises dont vous nous ennuyez depuis une heure? En connaissez-vous des chevaliers errans? Y a-t-il des géans en Espagne? Les Dulcinées enchantées sont-elles communes dans votre pays? Croyez-moi, retournez chez vous, regagnez votre maison, allez élever vos enfans et faire valoir votre bien, sans courir le monde comme un vagabond, en donnant à rire aux passans.

Notre héros attentif écouta jusqu'au bout le fougueux ecclésiastique. Dès qu'il eut fini son discours, attachant sur lui des yeux enflammés, se levant debout, tremblant de fureur, et d'une voix altérée : Monsieur, lui dit-il...... Mais cette reponse vaut seule un chapitre.

FIN DU TOME TROISIÈME.

ŒUVRES
DE FLORIAN,
DON QUICHOTTE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue de l'Hirondelle, n°. 22.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR FLORIAN,

OUVRAGE POSTHUME.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XX.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

SUITE
DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXIX.

Réplique de don Quichotte à l'ecclésiastique, avec d'autres événemens.

Monsieur, dit notre héros en employant toutes les forces de son âme à modérer sa juste colère, les lieux où nous sommes, la présence de madame la duchesse, et le respect que je dois à votre caractère, m'imposent la pénible loi de ne vous répondre que par des paroles; votre état que je révère, et qui vous sauve aujourd'hui la vie, semblait me promettre de votre part des conseils, si j'en ai besoin, et non pas d'infâmes outrages. Autant on doit estimer et chérir l'homme de bien qui se consacre à la difficile fonction d'avertir ses frères,

de leurs fautes, de les guérir de leurs erreurs, de les ramener doucement au chemin de la vérité, autant il est juste de mépriser et de haïr celui qui prend un si beau prétexte pour se livrer à ses emportemens, et se donner le cruel plaisir d'offenser avec impunité. Qu'avez-vous à me reprocher? quel mal ai-je fait? quelle faute commise vous engage à me donner l'avis de retourner dans ma maison prendre soin de mes enfans, sans vous informer d'abord si j'en ai? Vous me faites un crime de courir le monde: vous seriez peut-être plus indulgent si je m'introduisais dans la maison d'autrui pour la gouverner à mon gré, pour m'emparer de l'esprit des maîtres, pour m'arroger ensuite le droit de commander à mes bienfaiteurs. Nous différons en cela, monsieur: je ne vois aucun mal, je l'avoue, à se consacrer au service des malheureux, à les chercher partout où ils sont à s'exposer à tous les dangers dans l'espérance de leur être utile. Vous avez vos raisons sans doute pour regarder comme de pauvres fous ceux qui mènent cette dure vie; et votre zèle se permet de le leur dire en public. J'ai plus de charité que vous, monsieur; car je ne dis pas tout ce que je pense à ces ambitieux cachés qui marchent toujours à leur but par le tortueux sentier de la fausseté, de l'adulation, de

la basse hypocrisie, et ne craignent pas de couvrir leurs vices du manteau sacré des vertus.

Pardieu! s'écria Sancho, voilà ce qui s'appelle répondre. N'ajoutez plus rien, mon cher maître : vous avez coupé le sifflet à ce beau monsieur qui nous dit qu'il n'y a point de chevaliers errans, point de géans, point de fantômes. Je voudrais pour son instruction qu'il les eût vus d'aussi près que moi. N'est-ce pas vous, reprit alors l'ecclésiastique avec un souris forcé, qui vous appelez Sancho Pança, à qui votre maître a promis le gouvernement d'une île? Oui, monsieur, répondit l'écuyer, et je mérite ce gouvernement tout aussi-bien que certains personnages; et je suis de ceux de qui l'on peut dire : S'il s'est mis avec les bons, c'est qu'il est bon : je ne demande pas qui tu es, mais qui tu hantes : quand on sait choisir un bel arbre, il est rare qu'on manque d'ombre. Et, grâce au ciel, je l'ai choisi : j'ai un bon maître, je suis avec lui depuis longtemps, j'y profite tous les jours; et j'espère qu'avec l'aide de Dieu ni lui ni moi ne manquerons d'empires, non plus que d'îles à gouverner.

Non certainement, interrompit le duc; car j'en possède neuf assez considérables; et, en faveur du seigneur don Quichotte, je vous

donne dès aujourd'hui le gouvernement de la plus belle. Sancho, s'écria notre chevalier, cours te mettre à genoux devant son excellence, et la remercier de son bienfait. L'écuyer obéit sur-le-champ. L'ecclésiastique furieux lança sur le duc un regard terrible : Puisque dans cette maison, dit-il, on encourage le délire, on applaudit aux insensés, je déclare à votre excellence que je n'y remettrai les pieds que lorsque ces fous en seront dehors. En prononçant ces mots il se lève de table, et sort précipitamment, sans que le duc et la duchesse fissent beaucoup d'efforts pour le retenir.

Seigneur chevalier des Lions, reprit le duc d'un ton sérieux, je ne vous fais point d'excuse de la scène qui s'est passée; vous êtes trop au-dessus d'une telle injure, et ce que vous avez répondu suffit assurément pour la venger. Je suis de votre avis, répondit don Quichotte : tout est permis à trois espèces de personnes, aux enfans, aux femmes, aux prêtres. Comme ils sont toujours sans défense, ils ne peuvent jamais offenser : il faut que la force soutienne l'affront pour que cet affront déshonore. Je ne conseille pourtant pas à cet honnête ecclésiastique de répéter ce qu'il a dit devant d'autres chevaliers : un Amadis, par

exemple, un Galaor, pourraient fort bien l'écouter un peu moins patiemment que moi. Ah! ah! s'écria Sancho, ceux-là n'auraient répondu que par un bon coup de sabre, qui vous aurait ouvert monsieur le licencié comme un melon. Mort de ma vie! si Renaud de Montauban s'était trouvé là, que serait devenu ce pauvre ecclésiastique? il l'aurait écrasé comme une puce.

La duchesse n'en pouvait plus de rire, et trouvait Sancho plus divertissant et plus aimable que son maître. Enfin le dîner s'acheva. Dès que l'on fut sorti de table, quatre demoiselles se présentèrent : l'une portait une aiguière, l'autre un pot à l'eau d'argent; la troisième du linge extrêmement fin, et la quatrième, les bras retroussés jusqu'aux coudes, avait à la main une savonnette de senteur. Celle qui tenait l'aiguière vint, avec beaucoup de grâce, la placer sous le menton de don Quichotte, qui, la regardant sans parler, et croyant que c'était sans doute un usage du pays, se laissa faire, et allongea son maigre cou. La seconde demoiselle versa de l'eau dans l'aiguière : celle qui portait la savonnette se mit à savonner la barbe du héros; et, faisant mousser fort habilement l'eau que l'on versait sans cesse, couvrit avec cette mousse les joues,

le nez, jusqu'aux yeux du docile chevalier. Le duc et la duchesse, qui n'avaient point ordonné cette cérémonie, se regardaient et ne savaient s'ils devaient en rire ou s'y opposer. Tout à coup la demoiselle qui savonnait toujours se plaignit de manquer d'eau : une de ses compagnes en alla chercher; et notre pauvre chevalier demeura, pendant ce voyage, le cou tendu sur l'aiguière, le visage couvert de mousse, et les paupières fermées pour qu'elle n'entrât pas dans ses yeux. Tout le monde mourait d'envie de rire, mais tout le monde se contenait; et les trois demoiselles, debout, immobiles, la tête baissée, n'osaient regarder leurs maîtres, qui avaient de la peine eux-mêmes à s'empêcher d'éclater. Enfin l'on apporta de l'eau; la demoiselle acheva de laver la barbe de don Quichotte, l'essuya doucement avec le linge, lui fit, ainsi que ses trois acolytes, une profonde révérence, et se retirait gravement, lorsque le duc, pour prévenir tout soupçon de notre héros, rappela l'aimable baigneuse, et lui demanda de vouloir lui rendre le même service. La demoiselle l'entendit à merveille; et, se mettant à l'ouvrage, elle traita précisément son maître comme elle avait traité le chevalier.

Sancho, fort attentif à tout ce qu'il voyait,

disait entre ses dents : Par la mardi ! je voudrais bien que ce fût l'usage de laver la barbe des écuyers aussi-bien que celle de leurs maîtres ; cette cérémonie me plairait assez, quand même on irait jusqu'à me raser. Que dites-vous tout bas, Sancho, lui demanda la duchesse. — Je dis, madame, qu'il fait bon vivre pour apprendre. Jusqu'à présent j'avais pensé que chez les princes on se contentait, en sortant de table, de donner à laver les mains : j'ignorais qu'on vînt savonner la barbe ; et dans le fond cette coutume me paraît fort propre et fort agréable. — Eh bien, mon ami, vous n'avez qu'à parler, ces demoiselles vous laveront la barbe ; elles vous mettront même au bain, si cela vous fait plaisir. — [illegible] ! madame, pour le bain, je vous suis fort obligé ; ce n'est guère mon usage. Voyez, dit alors la duchesse au maître d'hôtel, à ce que l'on donne à Sancho tout ce qu'il pourra désirer. Le maître-d'hôtel promit d'y veiller, et emmena l'écuyer dîner avec lui.

Don Quichotte, demeuré seul avec ses aimables hôtes, parla de Dulcinée selon sa folie, et de beaucoup d'autres choses avec esprit et raison. Après l'avoir écouté, le duc lui demanda sérieusement s'il pensait que son écuyer

Sancho fût en état de bien gouverner l'île dont il voulait lui faire don. Seigneur, reprit don Quichotte, je dois vous répondre avec franchise. Le caractère de Sancho est un assemblage singulier des choses les plus contraires; il est à la fois bon homme et subtil, ingénu et fin, naïf et rusé; il doute de tout et croit tout, déguise souvent une repartie pleine de sel sous une écorce grossière; et lorsqu'il semble dire une niaiserie, il se trouve qu'il vous a donné une excellente leçon. Quant à son cœur; il est bon, et sa probité parfaite. Il aime la vertu par instinct, sans réfléchir qu'il doit l'aimer : naturellement il voit assez juste, et sa simplicité cache un grand sens. J'ose croire que cela suffit pour faire un bon gouverneur; du moins j'en connais beaucoup qui sont loin d'avoir les qualités de Sancho, et qui ne savent pas mieux lire que lui. En général, monsieur le duc, la science du gouvernement ne doit pas être si difficile qu'on l'imagine : voyez la foule de ceux qui s'en mêlent, et qui s'en tirent passablement. Sancho s'en tirera comme eux, surtout lorsque je lui aurai donné quelques conseils.

Dans ce moment l'on entendit de grands cris, beaucoup de tapage, et l'on vit arriver Sancho tout effrayé, portant au cou un ta-

blier de cuisine, et poursuivi par une douzaine de valets dont l'un tenait un chaudron rempli d'eau fumante. Qu'est-ce ci ? demanda la duchesse ; que voulez-vous à ce brave homme ? Madame, répondit un des valets, nous voulons lui laver la barbe selon les ordres de votre excellence, et monsieur ne veut pas s'y prêter. Non, sans doute, s'écria Sancho ; son excellence n'a pas ordonné de prendre un chaudron pour plat à barbe ; et cette eau bouillante ne ressemble point à la savonnette de senteur dont on s'est servi pour mon maître. On plaisante mal dans les maisons des princes ; et l'on oublie souvent que les jeux ne valent rien aussitôt qu'ils peuvent fâcher. Je ne veux point de vous pour mes barbiers : le premier qui touche à ma barbe je lui applique mon poing fermé sur la sienne de façon qu'il s'en souviendra. Sancho a raison, reprit la duchesse en affectant un air sérieux qu'elle pensa perdre deux ou trois fois en regardant la mine de l'écuyer ; vous êtes tous bien hardis d'oser contrarier un homme que monsieur le duc a fait gouverneur, et que vous savez être mon ami ; laissez-le en paix, je vous le conseille, ou je vous chasse tous à l'instant.

Cette seule parole fit fuir les valets. Sancho voulut d'abord les poursuivre ; mais, par ré-

flexion, il revint, portant toujours son tablier au menton, se jette aux genoux de la duchesse. Madame, lui dit-il, c'est fini, d'après la bonté que vous venez de me témoigner, je suis décidé à me faire chevalier errant, et à vous choisir pour ma dame. En attendant, je ne suis qu'un pauvre écuyer, laboureur de mon métier; je m'appelle Sancho, j'ai une femme et des enfans; si dans tout cela vous trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tout est à votre service, vous en pouvez disposer comme de votre bien propre. Il est aisé de voir, répondit la duchesse, que vous fûtes élevé dans le centre même de la politesse et de la fine galanterie. Vous parlez et vous pensez comme le digne compagnon du plus courtois des chevaliers et du plus délicat des amans. J'en suis reconnaissante, mon ami Sancho, et j'espère vous le prouver en pressant monsieur le duc de vous donner le gouvernement qu'il vous a promis.

Après cet entretien, don Quichotte se retira pour aller faire sa méridienne. La duchesse invita l'écuyer à venir dans une salle fraîche, où elle comptait passer l'après-midi avec ses femmes. Sancho lui répondit que, quoique son usage fût toujours de reposer quatre ou cinq heures après son dîner, cepen-

dant il allait la suivre, et qu'il ferait son possible pour ne pas s'endormir en causant avec elle. Le duc alla donner de nouveaux ordres pour les fêtes chevaleresques qu'il préparait à notre héros.

CHAPITRE XXX.

Entretien de la duchesse et de Sancho.

SANCHO, selon sa promesse, alla trouver la duchesse, qui le fit asseoir près d'elle, quoique le modeste écuyer refusât d'abord cet honneur. Forcé d'obéir à la fin, il fut aussitôt entouré par les duègnes et les demoiselles de la suite de la duchesse; et celle-ci commença la conversation. Mon cher gouverneur, lui dit-elle, à présent que nous sommes en liberté, je voudrais que votre seigneurie m'expliquât deux ou trois choses qui m'ont embarrassée en lisant l'histoire du grand don Quichotte : par exemple, il est bien certain que vous n'avez jamais vu madame Dulcinée, que vous ne lui portâtes point la lettre de votre maître : comment avez-vous osé lui dire que vous l'aviez trouvée criblant du blé, qu'elle vous avait fait telle réponse? Je ne reconnais point dans ce mensonge la fidélité

d'un bon écuyer, et je suis fâchée d'avoir un petit reproche à faire à quelqu'un que j'estime et que j'aime autant que vous.

A ces paroles, Sancho se lève, et mettant le doigt sur la bouche, le corps à demi courbé, marchant sur la pointe des pieds, il va regarder doucement sous les tables, derrière les meubles, s'assure que la porte est fermée, revient à pas de loup prendre sa place, et d'un air mystérieux : Je voulais être sûr, dit-il, que personne ne nous écoute, avant de vous révéler des secrets fort importans. Le premier de ces secrets va sûrement beaucoup vous surprendre ; je n'ai rien de caché pour vous, madame la duchesse, et je vous confie que depuis long-temps je regarde monseigneur don Quichotte comme un peu fou. Ce n'est pas qu'il ne dise parfois des choses pleines de sagesse, qui le font admirer de tous ceux qui les entendent ; mais cela n'empêche point que je n'aie de bonnes raisons de penser qu'il extravague souvent. D'après cette opinion, je me permets, lorsque je suis dans l'embarras, de m'en tirer en lui faisant croire tout ce qui me vient dans la tête ; c'est ainsi que je lui rapportai la réponse de madame Dulcinée, et c'est ainsi qu'il n'y a pas huit jours j'ai enchanté de ma façon cette très illustre dame.

La duchesse voulut savoir l'histoire de l'enchantement; notre écuyer la raconta dans tous ses détails, et dans des termes qui divertirent fort la compagnie.

C'est fort bien, reprit la duchesse; mais, d'après les aveux que vous me faites, il me vient un assez grand scrupule. Je pense à vous, et je me dis : Puisque don Quichotte est fou, puisque Sancho son écuyer le connaît pour tel, et que, malgré cette connaissance, il ne laisse pas de le suivre et de s'associer à ses folies, il s'ensuit que mon ami Sancho doit être un peu fou lui-même. D'après ce raisonnement, ma conscience me reproche d'employer mon crédit auprès de mon époux pour obtenir une île à Sancho, c'est-à-dire pour donner des hommes à gouverner à un homme qui n'est pas en état de se gouverner lui-même. Vraiment! répondit l'écuyer, votre manière de raisonner et votre scrupule sont fort justes. Je suis le premier à convenir que, si j'avais deux grains de bon sens, j'aurais depuis longtemps quitté mon maître; mais, madame la duchesse, écoutez bien ce petit mot, qui vaut peut-être beaucoup de raison : J'aime monseigneur don Quichotte, nous sommes du même village, il m'a nourri, m'a donné des ânons : il a un bon cœur, moi aussi : nous ne

nous séparerons qu'à la mort. Quant à ce gouvernement promis, si vous y voyez de l'inconvénient, je m'en passerai fort bien. Peut-être même sera-ce un bonheur pour moi de ne pas l'avoir. Notre curé raconte une fable que je n'ai jamais oubliée ; c'est celle de la fourmi qui voulut avoir des ailes, et qui s'en repentit bientôt. Sancho écuyer ira plus aisément en paradis que monsieur Sancho gouverneur. Vous connaissez le proverbe : Le pain est tout aussi bon ici qu'en France, la nuit tous les chats sont gris; les riches ne dînent pas deux fois : les petits oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître d'hôtel; quatre aunes de gros drap tiennent aussi chaud que quatre aunes de fines étoffes; au bout du compte il faut s'en aller, et le prince ne fait pas ce voyage plus commodément que le journalier; le pape et le sacristain d'un village n'occupent pas dans la terre plus de place l'un que l'autre, debout ils étaient différens, couchés c'est la même mesure. Ainsi, madame la duchesse, ne vous gênez point, je vous prie; gardez votre île, si le cœur vous le dit; pourvu que vous me donniez votre amitié, je serai plus content.

Non, non, bon Sancho, reprit la duchesse, vous devez savoir que la parole des chevaliers

est sacrée : or, monsieur le duc est chevalier, quoiqu'il ne soit pas errant; il vous a promis une île, et vous l'aurez en dépit de tous les envieux. Avant peu vous serez installé dans votre dignité de gouverneur, revêtu d'or et de soie, maître absolu dans votre île. Je vous recommande seulement de traiter avec bonté vos vassaux, qui sont tous des gens de bien.
— Qu'ils soient tranquilles, madame la duchesse, et vous pouvez l'être sur ma parole. J'ai été pauvre; c'est une grande avance pour avoir compassion des pauvres. On plaint le mal quand on l'a senti : de ce côté point d'inquiétude. Pour ce qui est de ne point se laisser tromper par les fripons qui viennent toujours enjôler les grands, et leur faire faire des sottises, je vous réponds qu'avec moi ces beaux messieurs perdront leur temps. Je suis un vieux limier, voyez-vous; il n'est pas aisé de me faire prendre le change. On ne me persuade pas que des vessies sont des lanternes, et je sais toujours où mon soulier me blesse. Soyez donc sûre que les bons trouveront en moi leur ami, que je les écouterai, les recevrai, les servirai à tous les instans du jour. Pour les méchans point d'oreille. Voilà tout mon secret : cela suffit-il? — Sans doute, et je n'ai plus la moindre inquiétude sur votre

gouvernement; mais je vous avoue qu'il m'en reste un peu sur ce que vous m'avez dit de madame Dulcinée. Vous êtes persuadé que son enchantement n'est pas véritable, que c'est vous qui l'imaginâtes et qui le fîtes croire à votre maître. Savez-vous bien, mon cher ami, que vous pourriez être dans l'erreur, et que la paysanne montée sur l'âne était Dulcinée elle-même ? Je vous étonne, mais j'ai de bonnes raisons pour vous parler ainsi. Dès long-temps nous sommes liés avec certains enchanteurs, qui nous veulent du bien et nous avertissent de ce qui se passe dans le monde. C'est par eux que je suis instruite que tout ce que vous avez dit à votre maître, en croyant mentir, se trouvait vrai de point en point; que lorsque vous pensiez le tromper, c'était vous-même que vous trompiez, et que la malheureuse Dulcinée est en effet devenue une laide paysanne. Il y a plus; c'est qu'il est très vraisemblable qu'à l'instant où vous y penserez le moins vous la verrez paraître ici.

Notre écuyer, stupéfait, écoutait la duchesse attentivement. Ma foi! madame, dit-il, je suis tenté de vous croire, en me rappelant ce qu'a vu mon maître dans la caverne de Montésinos. Tout se rapporte avec vos paroles, et me donne beaucoup à penser. Au fait, dans

toute cette histoire je n'eus point de mauvaise intention. Je vis une paysanne, je la crus telle, et voilà tout. Si c'est madame Dulcinée, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre; il serait très injuste que cela m'attirât quelque affaire avec les ennemis de mon maître, et qu'on allât répétant, Sancho a dit ceci, Sancho a dit cela. Je n'aime point les caquets : et madame Dulcinée n'a qu'à s'arranger comme elle voudra ; je déclare que je n'y suis pour rien. Il est pourtant bien extraordinaire que ce que je croyais avoir pris sous mon bonnet pour satisfaire la curiosité de monseigneur don Quichotte se trouve ensuite une chose vraie. J'ai donc deviné ce qu'il en était, et je l'ai dit sans le savoir? — N'en doutez pas, Sancho; je suis votre amie, et je ne voudrais pas vous tromper. Mais racontez-moi, je vous prie, ce que votre maître a vu dans la caverne de Montésinos.

Notre écuyer fit alors, à sa manière, le détail circonstancié du voyage souterrain de don Quichotte. Son récit amusa beaucoup la duchesse, qui lui confirma de nouveau la promesse du gouvernement, et l'envoya se reposer. Sancho, plein de joie, lui baisa la main, et la supplia de lui accorder une grâce qui lui tenait infiniment au cœur. Parlez, lui dit la du-

chesse, vous avez tout pouvoir sur moi. — Ah! madame, c'est que je crains de fâcher votre grandeur; mais je ne puis m'empêcher de lui recommander mon âne; j'ai peur qu'on ne le néglige dans cette grande maison, et je vous prie de dire un petit mot pour que l'on prenne soin de lui. Je m'en charge, soyez tranquille, j'irai moi-même veiller à ce qu'il ne manque de rien.—Non, je vous en prie, ce serait trop; ni lui ni moi ne méritons une visite de votre part; mais un petit mot en passant, voilà tout ce que nous voulons.—J'en dirai plus d'un, je vous le promets; et je vous conseille, lorsque vous irez prendre possession de votre île, d'y mener votre âne avec vous. — Oh! que je n'y manquerai pas; et ce ne sera pas le premier âne que l'on aura vu établir dans un bon gouvernement.

Cela dit, Sancho s'en alla dormir; et la duchesse rejoignit son époux pour préparer à don Quichotte une belle et grande aventure, parfaitement dans le goût de l'ancienne chevalerie.

CHAPITRE XXXI.

Grande aventure de la forêt.

La duchesse, de plus en plus occupée de se divertir de ses hôtes, s'applaudit fort d'avoir persuadé à notre bon écuyer que l'enchantement de Dulcinée était véritable, quoique imaginé par lui-même. D'après cette idée et le récit des merveilles de la caverne de Montésinos, elle disposa la grande aventure qu'elle réservait à don Quichotte. Quand tout fut prêt, l'aimable duchesse indiqua pour le lendemain une partie de chasse avec des chevaux, des piqueurs nombreux, et l'appareil le plus magnifique. On porta de sa part à notre héros un superbe habit de chasseur, que le chevalier refusa, d'après le vœu qu'il avait fait de ne jamais quitter ses armes. Sancho ne refusa point celui qu'on vint lui offrir, qui était d'un beau drap vert : il le regarda, l'examina bien, s'assura qu'il était tout neuf, et se promit de le vendre à la première occasion.

Dès le lendemain du jour fixé, don Quichotte, armé de pied en cap, Sancho, revêtu de son habit vert, vinrent attendre la duchesse, qui parut bientôt mise en amazone, une longue

lance à la main, et, belle, légère comme Diane, s'élança sur un beau coursier dont notre héros tint la bride malgré les instances du duc. On offrit à l'écuyer un vigoureux andaloux qui frappait la terre du pied : l'écuyer demanda son âne, et ne voulut jamais d'autre monture. Tous les chasseurs à cheval partirent à la suite de la duchesse, et se rendirent dans une forêt située entre deux montagnes. Là les postes furent pris, les chiens découplés, les toiles placées, et la chasse commença par des fanfares et des cris de joie. La courageuse duchesse descend aussitôt de son palefroi, court occuper un défilé par où les sangliers avaient coutume de passer, et prépare déjà sa lance. Don Quichotte et le duc à pied se tiennent à ses côtés. Sancho, qui venait d'apprendre que c'était aux sangliers qu'on en voulait, ne jugea point à propos de descendre de son âne; il se mit derrière son maître, après s'être assuré d'une allée par laquelle on pût s'échapper.

A peine avait-il pris ses précautions, que tout à coup un sanglier énorme, poursuivi par toute la meute, paraît, vient, arrive, les yeux pleins de feu, la gueule écumante, présentant aux chiens, aux chasseurs, des défenses épouvantables. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance droit au sanglier; le duc

le suit : la duchesse, plus prompte, les aurait devancés tous deux, si son époux ne l'eût retenue. Sancho, voyant l'animal, se jette à bas de son âne, s'enfuit, et, gagnant un arbre, fait ses efforts pour monter dessus ; mais il ne peut arriver qu'à la moitié. Troublé par la peur, il saisit une branche sèche ; la branche casse sous sa main : Sancho tombe ; chemin faisant une autre branche l'accroche et le tient suspendu dans l'air. Le malheureux écuyer, qui voit que la maudite branche déchire son habit vert, et qui craint encore dans sa position d'être à la portée du sanglier, se met à jeter des cris si perçans, que tout le bois en retentit. L'animal, pendant ce temps, expirait sous les coups des chasseurs. Don Quichotte aperçut alors l'écuyer au bout de la branche, les bras tendus, la tête en bas, et tout auprès de lui son âne, seul ami qui ne l'eût pas abandonné. Notre héros courut le délivrer. Sancho mis à terre ne s'occupa plus que de pleurer l'énorme déchirure de son bel habit vert tout neuf.

Les chasseurs, après avoir placé le sanglier sur un mulet, le couvrirent de rameaux de myrte, et le portèrent en triomphe jusqu'à des tentes dressées au milieu de la forêt. Là se trouvèrent des tables couvertes d'excellens

mets : on ne songea qu'à dîner ; et Sancho, s'approchant de la duchesse, lui montra, d'un air fort triste, son habit vert déchiré. Madame, dit-il, vous voyez ce que l'on gagne à vos belles chasses : si vous n'attaquiez que des lièvres ou bien de petits oiseaux, je n'en serais pas pour mon habit vert. Quel diable de plaisir trouvez-vous à venir chercher un animal qui d'un seul coup de dent peut vous envoyer dans l'autre monde, toute duchesse que vous êtes ? Ne savez-vous pas la vieille romance?

Favila fut mangé des ours
Pour avoir trop aimé la chasse.

Ce Favila fut un roi goth, interrompit don Quichotte : il périt en effet dans les montagnes où il se plaisait à s'égarer. J'ai donc raison, reprit Sancho, de vouloir que les rois et les princes ne s'exposent point à ces dangers-là. Voilà un beau mérite et une belle gloire d'aller tuer une pauvre bête qui ne songeait pas à vous ! Sancho, répondit le duc, ne dites point de mal de la chasse ; elle fut toujours le délassement et des rois et des héros. Elle est un art comme la guerre, dont elle retrace l'image, dont elle a les ruses, les stratagèmes ; d'ailleurs elle accoutume le corps à supporter la fatigue, rend plus agile, plus robuste, et pré-

serve de beaucoup de vices, en éloignant de nous la mollesse. Quand vous serez gouverneur, je vous conseille d'aller à la chasse. — Pour cela, non, monseigneur : un bon gouverneur a la jambe cassée, et se tient à la maison. Ne serait-il pas beau, vraiment, que lorsqu'on vient lui demander justice on répondît que monsieur chasse? Monsieur ne doit pas vivre avec des sangliers quand des hommes ont affaire à lui; c'est un plaisir de fainéant, et non pas de gouverneur. Je ne dis pas que quelquefois je ne cherche à me divertir : certainement, pour me distraire, je me permettrai, les fêtes et les dimanches, de jouer une petite partie à la boule, ou à la triomphe; il n'y a rien à dire à cela, parce que je serai toujours prêt à quitter. Mais n'ayez pas peur que l'on me reproche de perdre mon temps et celui des autres. — Vous êtes sévère, Sancho : nous verrons si vos actions répondront à vos maximes. — Mes actions y répondront, soyez-en sûr. Quand on avoue la dette, c'est qu'on a volonté de payer : promettre et tenir, c'est tout un pour moi; je ne crains pas d'avancer des gages; et l'on n'a qu'à me donner l'anguille, l'on verra si je sais la serrer.

Le dîner se passa dans ces entretiens; ensuite on continua la chasse. La nuit venue,

comme on était prêt à s'en retourner au château, la forêt parut tout d'un coup éclairée d'un nombre infini de lumières; on entendit dans le lointain des timbales, des trompettes, d'autres instrumens guerriers. On s'arrête, on se regarde, on se demande d'où peut venir ce bruit. Le bruit augmente; les tambours, les fifres, les clairons maures, retentissent, se confondent, et semblent toujours s'approcher. Don Quichotte lui-même est surpris, le duc inquiet, la duchesse troublée, Sancho tremblant. Tous gardaient un profond silence, lorsqu'un courrier vêtu en démon vint à passer en sonnant d'un effroyable cornet. Courrier, lui demanda le duc, qui êtes-vous? qu'allez-vous chercher et quelle est cette grande armée qui traverse la forêt. Je suis le diable, répond le courrier d'un accent terrible : je cours après don Quichotte de la Manche; et le bruit que vous entendez vient d'une troupe d'enchanteurs, qui conduisent sur un char Dulcinée du Toboso. Si vous étiez le diable, reprit le duc, vous auriez déjà reconnu le héros que vous cherchez, puisque le voilà devant vous. Le diable se retourne alors : Chevalier des Lions, dit-il, le grand Merlin m'envoie vers toi pour te commander de l'attendre ici. Tu l'y verras avec ta Dulcinée; il doit t'indiquer le moyen

de désenchanter cette illustre dame. J'ai dit, tu m'entends, obéis. A ces mots, il sonne du cor, s'échappe, et fuit dans le bois.

La surprise de tout le monde augmente, surtout celle de Sancho, qui ne douta plus qu'en effet Dulcinée ne fût enchantée. Seigneur, demanda le duc à notre héros, aurez-vous le courage d'attendre? Oui, sans doute, répondit-il, l'enfer dût-il m'attaquer. Vous êtes le maître, ajouta Sancho; pour moi, je déclare que je m'en vais. Ces messieurs sont un peu trop laids pour qu'on ait du plaisir à les voir. En parlant ainsi, l'écuyer veut prendre le chemin du château; mais un épouvantable bruit, qui justement venait de ce côté, le force de rester à sa place. Ce bruit ressemblait à celui que font les roues d'un char mal jointes, lorsque, suivant les pas des bœufs, elles crient à chaque tour. Au même instant, aux quatre coins de la forêt, on entendit des décharges de mousqueterie, comme si quatre combats se livraient à la fois. Les tambours, les cors, les trompettes, les timbales, les clairons et les cris des combattans, retentirent d'un son plus fort, plus animé, plus aigu. Ces sons divers confondus ensemble, ces lumières dans l'obscurité, ces coups redoublés de mousquets, et surtout le continuel gémissement de ces roues,

douzaine de harpes qu'on touchait à la fois à l'entour du trône. La longue figure immobile ôta tout à coup son voile, et fit voir un vieillard pâle qui ressemblait à un spectre. Sancho pensa tomber une seconde fois; don Quichotte fut ému. Le vieillard, en le regardant, lui adressa ces paroles :

O toi dont les nobles travaux
Méritaient en amour un destin plus prospère,
Reconnais ce Merlin, des enchanteurs le père,
Le fléau des méchans, et l'ami des héros.
Sur les bords du Lethé j'appris que Dulcinée
Avait en un moment perdu tous ses attraits;
Je viens finir les maux de cette infortunée.
Du sort écoute les arrêts :
Par la main de Sancho, sur son large derrière,
Trois mille et trois cents coups appliqués fortement
Avec une longue étrivière,
Rendront à cet objet charmant
Son éclat, sa beauté première.

Oui dà! s'écria Sancho, rien que trois mille trois cents coups de fouet! c'est une misère, n'est-ce pas? Pardieu! monseigneur Merlin, vous avez là de belles recettes pour désenchanter les gens! Je ne vois point ce que ma peau peut avoir de commun avec les magiciens; mais, dans tous les cas, je vous avertis

que si madame Dulcinée ne peut redevenir belle que lorsque je me serai fouetté, la pauvre dame risque beaucoup de demeurer laide toute sa vie. Insolent que vous êtes! reprit don Quichotte en colère, je vous épargnerai la peine de vous fustiger; car je ne sais qui me tient que je ne vous attache tout à l'heure à cet arbre, et que je ne vous applique deux fois plus de coups qu'on n'a la bonté de vous en demander. Non, interrompit Merlin. Sancho doit se fouetter lui-même, de son plein gré, quand il voudra, sans que personne puisse l'y contraindre. Le destin qui le favorise veut encore que le bon Sancho soit le maître de réduire à moitié le nombre de coups qu'on exige, en consentant à les recevoir par une main étrangère. Je ne veux, répondit Sancho, ni d'une main étrangère, ni de la mienne. Qu'ai-je à démêler, s'il vous plaît, avec madame Dulcinée? est-ce ma fille ou ma femme? Par quelle raison dois-je me donner les étrivières pour ses beaux yeux? Que monsieur mon maître, qui lui appartient, qui l'appelle, à chaque instant du jour, sa vie, son âme, son tout, se les fasse donner pour elle, rien de si juste; mais quant à moi, serviteur, n'y comptez pas, je vous le répète.

La jeune nymphe se lève alors du trône où

elle était assise, et, se dépouillant de son voile, fait voir sa beauté dans tout son éclat : O le moins pitoyable des écuyers, dit-elle d'une voix dolente, cœur de pierre, âme de bronze, comment peux-tu me refuser une pénitence légère, qu'un enfant, pour la moindre faute, subit tous les jours sans se plaindre ? Regarde autour de toi, barbare : tous ceux qui me voient, qui m'entendent, sont attendris de mes malheurs ; toi seul, toi seul, inaccessible au sentiment de la pitié, tu considères de sang-froid mes yeux, jadis si brillans, aujourd'hui noyés de pleurs ; mes joues autrefois vermeilles, et maintenant décolorées ; ma jeunesse enfin, qui me promettait de longues années de bonheur, et qui se flétrit, se consume dans les larmes, dans le désespoir. Garde-toi de me croire telle que tu me vois en ce moment ; par un prodige de son art, Merlin me fait paraître ici comme j'étais avant mon malheur. Merlin a cru qu'il n'était point de tigre au monde que la beauté gémissante ne parvînt à désarmer ; mais les tigres sont moins cruels, sont moins féroces que Sancho. Ah ! reviens, reviens à ton caractère, que la nature ne fit point méchant, laisse-toi toucher, si ce n'est pour moi, du moins pour ton malheureux maître, qui souffre plus que moi-même des maux dont je suis

accablée, et que je vois, attendant ta réponse, prêt à mourir de sa douleur.

Il n'est que trop vrai, s'écria don Quichotte en s'appuyant sur le duc, je sens que mes forces vont m'abandonner. Sancho, mon ami Sancho, reprit alors la duchesse, votre cœur ne vous dit-il rien? — Pardonnez-moi, madame, il me dit que les coups de fouet ne sont pas agréables, et que décidément je n'en veux point. Mais en vérité, quand j'y pense, on prend ici de singuliers moyens pour obtenir ce que l'on désire. Madame Dulcinée, afin d'être belle, demande que je me déchire la peau : et, pour m'engager à lui accorder cette petite bagatelle, elle m'appelle cœur de pierre, âme de bronze, barbare, tigre, tout ce qu'il y a de pis dans le monde. Encore si elle m'apportait de l'onguent et de la charpie, ou quelque petit présent en avancement de reconnaissance, on verrait ce que l'on peut faire; on sait qu'un âne chargé d'or monte la montagne plus facilement, et qu'avec de la patience et des cadeaux il n'est rien dont on ne vienne à bout; mais au contraire on m'accable d'injures. Monsieur mon maître, le plus intéressé dans l'aventure, et qui devrait au moins me caresser, me propose pour encouragement de m'attacher à un arbre et de me doubler ma portion. Ma foi!

messieurs, je suis fort touché de vous voir tous attendris; cependant vous devriez penser qu'il s'agit ici de fouetter non-seulement un écuyer, mais encore un gouverneur d'île; cela demande quelques réflexions, cela exige quelques politesses; il faut me donner le temps d'y songer, il faut choisir le moment d'obtenir une si grande grâce; et celui que vous prenez n'est point du tout bien choisi; je suis fort fatigué, fort las, et de très mauvaise humeur d'avoir déchiré mon habit vert.

Puisque rien ne peut vous fléchir, mon ami Sancho, dit alors le duc, je suis obligé de vous avouer que je me ferais un scrupule de vous donner l'île promise, par la raison qu'un gouverneur d'une âme aussi dure que la vôtre, insensible aux larmes des belles, des affligés, des malheureux, n'est pas digne de commander à des hommes. Ainsi vous n'avez qu'à choisir; renoncez au gouvernement, ou subissez l'arrêt du destin. Ne pourrait-on pas, répondit Sancho, me donner deux jours pour faire ce choix? Non, s'écria Merlin; décidez-vous à l'instant même. Si vous persistez dans votre refus, Dulcinée, toujours paysanne, va retourner dans la caverne de Montésinos; si vous acceptez la pénitence, Dulcinée avec tous ses attraits ira dans les Champs-Élysées attendre

l'accomplissement de la parole que vous me donnerez.

Sancho, la tête baissée, ne se pressait pas de répondre. Allons! mon ami, lui dit la duchesse, un peu de résolution! un peu de reconnaissance pour le maître qui vous a nourri! Un *oui* ne vous coûtera guère, et nous rendra tous heureux. Considérez... Mon Dieu! madame, interrompit l'écuyer, je considère que le mal d'autrui n'est que songe, et qu'il est facile de donner des conseils dans les affaires où l'on n'est pour rien. Mais malheureusement pour moi je vous aime trop, madame la duchesse, et je ne veux pas qu'il soit dit que je vous refuse quelque chose. Je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet, pour que le monde jouisse encore des attraits de madame Dulcinée, que je ne croyais ni si belle, ni si enchantée. J'y mets pourtant les conditions suivantes : d'abord, que je serai le maître absolu du temps où il me plaira d'accomplir la pénitence, sans que jamais on ait le droit de me presser sur ce point; item, que je ne serai point tenu de me fouetter jusqu'au sang; item, que si quelque coup porte par hasard en l'air, il entrera toujours dans le compte; enfin que, si je me trompe dans le calcul à mon désavantage, le

seigneur Merlin, qui sait tout, prendra soin de m'en avertir. Soyez tranquille sur cet article, répond l'enchanteur; car au même instant où finira le nombre prescrit, Dulcinée désenchantée viendra remercier elle-même son aimable libérateur, et lui offrir un digne prix des peines qu'il aura souffertes. — Allons! voilà qui est dit, j'accepte la dure pénitence.

A ce mot la musique se fit entendre, ainsi que le bruit de la mousqueterie. Dulcinée salua de la tête le duc, la duchesse, don Quichotte, et fit à Sancho une révérence qu'elle accompagna d'un sourire gracieux. Le char continua sa route. Notre héros, transporté de joie, courut se jeter au cou de son fidèle écuyer; tout le monde le félicita de l'heureuse fin de cette aventure; et la belle aurore, qui déjà commençait à teindre de couleur de pourpre les nuages de l'orient, engagea toute la troupe à regagner le château.

CHAPITRE XXXIII.

Lettre de Sancho à sa femme, avec d'autres événemens.

C'ÉTAIT l'intendant du duc, homme d'un esprit inventif et gai, qui avait disposé toute l'aventure dont on vient de rendre compte. Il promit à ses maîtres une fête nouvelle, dont les préparatifs étaient déjà faits. Peu de jours après, la duchesse, que Sancho ne quittait plus, lui demanda s'il s'occupait de désenchanter Dulcinée; l'écuyer lui répondit qu'il était fort exact à tenir sa parole, et que déjà la nuit passée il s'était donné cinq coups à compte de trois mille trois cents. Ce n'est guère, reprit la duchesse; mais avec quoi vous êtes-vous frappé? — Avec ma main, répondit Sancho. Cela ne suffit pas, vraiment; je doute que le sage Merlin approuve cette manière d'accomplir la pénitence. Il faut avoir une discipline de bonnes petites cordelettes, dont chaque nœud se fasse sentir. Vous jugez bien, mon cher ami, que la gloire de désenchanter une illustre dame comme Dulcinée doit coûter un peu de peine à celui qui l'entreprend. — Comme il vous plaira, madame: choisissez

vous-même cette discipline, je m'en servirai volontiers, pourvu qu'elle ne me fasse point de mal; car je vous confie que ma peau est d'une délicatesse, d'une finesse extraordinaire; ainsi je vous recommande d'y avoir égard. Mais, en attendant, permettez que je montre à votre altesse une lettre que j'écris à ma femme Thérèse Pança. Je serai bien aise de savoir si vous en êtes contente, et si vous trouvez que mon style soit celui d'un gouverneur. — Est-ce vous tout seul qui l'avez écrite? — Non, parce que j'ai beaucoup d'affaires qui me prennent tout mon temps, et que d'ailleurs je ne sais ni lire ni écrire, quoique je sache signer mon nom; mais c'est moi qui l'ai dictée. — Voyons-là donc; je suis sûre qu'elle sera digne de vous. Aussitôt Sancho tira de son sein un papier où la duchesse lut ces paroles :

Lettre de Sancho Pança à Thérèse Pança sa femme.

Qui aime bien, étrille bien; ma chère femme; c'est ainsi que la fortune m'a traité. Tu n'entends peut-être pas ce que je veux dire, par la suite tu l'entendras mieux. Il s'agit, Thérèse, présentement de t'acheter un carrosse. Toute autre manière d'aller ne peut

plus te convenir, et n'est bonne que pour les chats. Tu es femme d'un gouverneur; je pense que ce mot dit tout.

Je t'envoie un habit vert de chasse, dont madame la duchesse, qui m'aime et que j'aime beaucoup, m'a fait présent; arrange-le de manière que tu en puisses tirer un corset et un jupon pour la petite. Mon maître, à ce que j'entends dire, est un fou sage et agréable; on ajoute que je ne lui dois rien. Tu sauras de plus, ma femme, que nous avons fait un voyage à la caverne de Montésinos. L'enchanteur Merlin m'a choisi pour désenchanter madame Dulcinée, qui s'appelle chez nous Aldonza Laurenzo. Moyennant trois mille trois cents coups de fouet qu'il faut que je me donne, moins cinq que je me suis déjà donnés, la susdite dame se trouvera désenchantée comme père et mère. Il est inutile, Thérèse, d'aller conter cette histoire à tes voisines : l'une dirait blanc, l'autre noir; ce serait des caquets à n'en pas finir.

Je compte me rendre dans mon gouvernement avant peu de jours; je t'avoue que j'ai hâte d'y arriver pour amasser de l'argent, chose dont on dit que les nouveaux gouverneurs sont friands. Quand j'aurai tâté le pouls à mon île, je te manderai s'il faut que tu

viennes m'y joindre. Notre âne se porte à merveille, et te dit bien des tendresses. Madame la duchesse te baise les mains : réponds poliment sur cet article ; car la politesse, à ce que prétend mon maître, est une fort bonne chose, qui ne coûte presque rien. Dieu n'a pas voulu que je trouvasse dans nos courses une autre valise avec cent écus d'or ; mais console-toi, Thérèse, le gouvernement nous revaudra cela. Tout le monde m'assure qu'il ne s'agit que d'avoir des mains. Sois tranquille, tu seras riche. Dieu te rende telle, ma chère femme, et me conserve long-temps pour te servir !

De ce château, le 20 juillet 1614.

Ton mari le gouverneur,

SANCHO PANÇA.

La duchesse, après avoir lu cette épître, dit à Sancho qu'elle était fort bien, excepté qu'elle semblait annoncer un certain amour de l'argent peu louable dans un gouverneur. Sancho lui offrit d'en écrire une autre ; mais la duchesse garda celle-ci, qu'elle alla montrer au duc dans un superbe jardin où ce jour même on devait dîner. La lettre et les explications que donnait Sancho firent l'entretien

du repas. A peine avait-on desservi qu'on entendit dans le lointain le triste son d'un fifre aigu et d'un grand tambour en sourdine. Cette discordante musique approchait assez lentement : tout à coup on voit arriver une espèce de géant, vêtu d'une longue tunique noire, que traversait un large baudrier de même couleur, auquel pendait un effroyable cimeterre. Cet homme était précédé de deux tambours et d'un fifre, vêtus de deuil comme lui; une barbe énorme et d'une blancheur éblouissante lui descendait jusqu'aux genoux. Il s'avance d'un pas lent, réglé par les coups des tambours, vient s'incliner devant le duc, se relève, et d'une voix grave lui adresse ces paroles :

Puissant prince, tu vois devant toi Trifaldin de la barbe blanche, l'écuyer et l'ambassadeur de la comtesse Trifaldi, surnommée la Doloride. Cette infortunée est venue à pied du royaume de Candaya, dans le seul espoir de te raconter ses incroyables aventures, et d'obtenir de toi quelques renseignemens sur l'invincible chevalier don Quichotte de la Manche, qui seul peut terminer ses maux. Elle est à la porte de cette forteresse, et demande la permission de mettre à tes pieds ses douleurs.

Après ce discours, Trifaldin toussa, et ma-

nia du haut en bas son épaisse barbe blanche. Brave écuyer, répondit le duc, dès long-temps nous sommes instruits des infortunes étranges de la triste Doloride : assurez-la du plaisir que j'aurai de la recevoir, de lui donner tous les secours que ma qualité de chevalier m'oblige d'offrir aux dames. Ajoutez, pour la consoler, que le valeureux don Quichotte se trouve justement ici. A ces mots le géant Trifaldin s'incline de nouveau devant le duc, et s'en retourne du même pas, toujours au son de sa triste musique.

Vous le voyez, s'écria le duc en s'adressant à notre héros; malgré les efforts de l'envie, la vertu ne peut échapper aux justes hommages de l'univers. Peu de jours se sont écoulés depuis que votre présence honore ces lieux, et voilà que des pays les plus lointains les malheureux, les opprimés, guidés par votre seule renommée, viennent implorer votre appui. J'avoue, répondit don Quichotte avec un souris modeste, que je désirerais voir ici l'ecclésiastique qui l'autre jour parlait avec tant de dédain de la chevalerie errante; peut-être croirait-il enfin que les victimes des méchans ou du sort ne vont point chercher du remède à leurs maux à la porte des courtisans, des ministres, des grands de la terre, même des

pieux ecclésiastiques ; c'est le chevalier errant qui devient leur seul refuge ; c'est lui dont le glaive en tout temps se trouve prêt à les sauver. O Dieu de bonté, je te remercie de m'avoir donné cet emploi si difficile, mais si glorieux ! Qu'elle arrive cette Doloride, qu'elle me raconte ses peines : elle peut compter d'avance et sur mon bras et sur mon cœur.

CHAPITRE XXXIV.

Histoire de la Doloride.

La comtesse Trifaldi ne tarda pas à paraître. On vit entrer dans le jardin douze femmes vêtues de deuil, avec des coiffes blanches si longues, qu'elles retombaient jusqu'à terre. Elles marchaient sur deux lignes, et précédaient la comtesse, dont l'immense robe noire se terminait par trois pointes, que trois pages portaient gravement. Cette comtesse était voilée, ainsi que ses douze compagnes, et s'avançait en s'appuyant sur son écuyer Trifaldin. Le duc, la duchesse, notre héros, se levèrent à son approche : la Doloride, sans ôter son voile, vint se jeter aux pieds du duc, qui se hâta de la faire asseoir à côté de la du-

chesse, et lui demanda respectueusement ce qu'il pouvait faire pour son service. Puissantissime seigneur, répondit-elle d'une voix forte, et vous bellissime dame, et vous illustrissimes auditeurs, je suis bien sûre d'émouvoir vos cœurs obligeantissimes par les récits de mes chagrins, de mes tourmens horribilissimes. Mais, avant tout, daignez m'informer si vous possédez dans ces lieux l'invictissime don Quichotte et son écuyer excellentissime. Oui, madamissime, interrompit Sancho; voilà devant vous le magnanissime don Quichotte de la Manchissime, avec son écuyer fidélissime; vous les trouverez diligentissimes à servir votre beauté dolorissime. Don Quichotte alors se fit connaître, et promit de tout entreprendre pour l'infortunée comtesse. Celle-ci voulut embrasser ses genoux; notre héros ne le souffrit point, et lui demanda seulement de l'instruire de ses malheurs. La Doloride, toujours voilée, commença ce triste récit:

Vous connaissez sans doute, dit-elle, le fameux royaume de Candaya, situé entre la mer du sud et la grande Trapobane, deux lieues par-delà le cap Comorin. C'est là que régnait la reine Magonce, veuve du roi Archipiela, qui n'avait laissé en mourant pour seule héritière de ce vaste État que l'infante

Antonomasie. Ma naissance, mon âge, ma qualité de première duègne du palais, me valurent l'emploi glorieux d'élever la jeune princesse. Elle n'avait que quatorze ans; déjà sa beauté, son esprit, surtout son extrême sagesse, étaient célèbres dans l'univers. Une foule de princes soupiraient pour elle; et parmi tant d'amans couronnés un simple chevalier de la cour osa se mettre sur les rangs. Il n'avait pour lui que ses grâces, sa jeunesse et son amour. Habile dans l'art de plaire, il était poëte, musicien, chantait, jouait de la guitare, et possédait au souverain degré tous ces frivoles talens que les femmes préfèrent toujours aux qualités les plus solides. Mais, par mes soins vigilans, Antonomasie aurait échappé à ses poursuites, si le séducteur, pour venir à bout de son téméraire projet, n'eût employé le moyen le plus perfide et le plus coupable Le traître fit semblant de m'aimer; et, je vous l'avoue à ma honte, malgré ma longue expérience, malgré ma sévère vertu, je le crus épris de mes charmes; je remarquai davantage les siens; mon cœur trop sensible se laissa toucher. Hélas! j'excusais ma faiblesse en me disant que je sauvais l'infante, que je m'exposais à sa place au danger qui la menaçait. Ce dévouement de ma

part me paraissait noble et sublime. J'écoutai donc le jeune chevalier, je me laissai toucher par les vers charmans qu'il venait chanter sous mes fenêtres. Il excellait surtout dans les séguidilles, espèce de couplets gais et tendres, accompagnés d'un refrain fort à la mode en Candaya. Je n'ai jamais oublié ceux qui me touchèrent le plus, et que je vais vous répéter, malgré les sanglots qui m'oppressent.

La Doloride alors, d'un accent un peu viril, se mit à chanter cette séguidille :

L'AVARE cache sa richesse,
L'ambitieux ses grands desseins,
Le sage dérobe aux humains
Et son bonheur et sa sagesse :
L'Amour, l'Amour seul se trahit :
C'est un enfant, il fait du bruit.

Je fuis partout certaine belle,
Partout je cherche à l'éviter;
Mais quand je viens de la quitter,
Je me retrouve plus près d'elle.
Malgré lui l'Amour se trahit:
C'est un enfant, il fait du bruit.

Si l'on prononce en ma présence
Son nom, que je ne dis jamais,
Je baisse les yeux, je me tais,
Et l'on entend bien mon silence.

Malgré lui l'Amour se trahit :
C'est un enfant, il fait du bruit.

Si je veux, d'une voix hardie
Parler d'elle et la célébrer,
Hélas! j'ai beau m'y préparer,
Je me trouble et je balbutie,
Malgré lui l'Amour se trahit :
C'est un enfant, il fait du bruit.

Enfin contre moi tout conspire :
Mon air libre, mon embarras;
Ce que je dis ou ne dis pas,
Tout apprend que j'aime Thémire.
Malgré lui l'Amour se trahit :
C'est un enfant, il fait du bruit.

Je ne pus résister, reprit la comtesse, au jeune amant qui peignait si bien ce que mon cœur éprouvait. Ah! messieurs, cette aventure m'a souvent fait réfléchir que des États policés on devrait bannir les poëtes, non ceux qui font des vers tels qu'on en voit dans la plupart des recueils modernes, ces vers-là ne sont point dangereux, mais ceux qui ont le talent funeste d'embellir un sentiment tendre de toutes les graces de l'esprit, d'exprimer délicatement les plus secrètes pensées, de tout dire en ayant l'air de tout cacher, et d'émouvoir l'âme en flattant l'oreille; voilà, voilà les

poëtes maudits qu'il faudrait fuir à l'égal de la peste, ou reléguer, s'il était possible, par-delà le cercle polaire. Mais où vais-je m'égarer? Je reviens à mes malheurs.

Simple et crédule, malgré mon âge, je me crus aimée de don Clavijo (c'était le nom du jeune chevalier) : je me persuadai, comme une insensée, qu'une plus longue résistance le ferait mourir de douleur, et je résolus de me sacrifier pour lui conserver la vie. Je consentis en rougissant à un rendez-vous qu'il me demandait; je l'introduisis dans ma chambre, voisine de celle d'Antonomasie. Le perfide ne fit qu'y passer; il court dans celle de l'infante, repousse la porte, s'enferme avec elle, et me laisse seule dans le désespoir. Mes efforts, mes larmes, mes cris, ne purent le rappeler; il demeura long-temps avec l'infante. Heureusement quand il fut sorti cette princesse m'assura bien qu'il ne s'était point écarté du respect le plus sévère. D'après sa parole, d'après l'ascendant qu'avait sur moi don Clavijo, j'eus la faiblesse de tout pardonner, j'eus celle de consentir à de nouvelles entrevues, innocentes comme la première. Jugez quelle fut ma surprise lorsque je m'aperçus, quelque temps après, que la sage Antonomasie était grosse. Il n'était plus possible de le cacher; la

pauvre enfant vint me l'avouer avec une tendre confiance, et m'ajouta qu'elle avait signé une promesse de mariage à son coupable séducteur. J'allai trouver don Clavijo : nous convînmes que sans perdre de temps il irait montrer sa promesse au premier juge du bailliage, et lui demander pour épouse la belle Antonomasie. Tout s'exécuta selon nos projets; le juge, après s'être assuré que la promesse était en bonne forme, s'en vint interroger l'infante, reçut sa déclaration, la fit remettre entre les mains d'un honnête alguasil de cour, et donna bientôt la sentence par laquelle don Clavijo était reconnu l'époux légitime de la belle héritière de Candaya.

Madame la Doloride, interrompit alors Sancho, dans votre royaume comme dans le nôtre vous avez donc des alguasils de cour, des juges, des poëtes et des seguidilles? je m'étais toujours douté que tous les pays se ressemblent. Mais continuez, je vous prie, il me tarde de savoir la fin de votre intéressante histoire. La comtesse poursuivit en ces termes.

La reine Magonce s'affecta si fort du mariage précipité de sa fille, qu'au bout de trois jours elle fut mise en terre. Elle mourut donc? demanda Sancho. Oui, répondit Trifaldin : il est d'usage dans le royaume de Candaya de

n'enterrer que des personnes mortes. A la bonne heure, reprit l'écuyer, quoiqu'il me semble que madame Magonce ait pris la chose un peu trop vivement : je ne vois pas que votre princesse eût commis un si grand crime en épousant un chevalier aussi gentil que vous nous l'avez peint; mille autres ont fait pis, ma foi! et mesdames leurs mères se portent fort bien. D'ailleurs ne sait-on pas que les chevaliers, surtout les errans, finissent presque tous par être rois ou empereurs? Sancho a raison, ajouta don Quichotte; cette fortune leur est assez ordinaire. Mais écoutons la fin de l'histoire; je présume que c'est le plus triste qui nous reste encore à savoir.

Ah! sans doute, reprit la comtesse; ce que vous avez entendu n'est rien auprès de ce que vous allez entendre. La reine étant morte, nous nous occupâmes de lui rendre les derniers devoirs. A l'instant même où l'on venait de la descendre dans la sépulture, nous voyons paraître au-dessus de la tombe, monté sur un cheval de bois, le fameux géant Malambrun, cousin germain de la défunte, et le plus cruel des magiciens. Malambrun, pour venger la mort de sa cousine, qu'il aimait, enchanta les nouveaux époux sur la pierre de cette même tombe. La belle Antonomasie devint une

guenon de bronze, don Clavijo un crocodile d'un métal qui nous est inconnu. Tout à coup près de ces figures on vit s'élever un perron de marbre, sur lequel était écrit en caractères syriaques : *Ces deux coupables amans ne reprendront leur première forme que lorsque le vaillant chevalier de la Manche osera m'appeler en combat singulier.* Non content de cette vengeance, le terrible Malambrun tira son large cimeterre, me saisit tremblante par les cheveux, et prêt à frapper s'arrêta : Non, dit-il, je veux te laisser la vie, afin de mieux te punir, afin d'envelopper dans ton châtiment toutes les duègnes du palais qui n'ont pas veillé sur l'honneur de la jeune Antonomasie. A ces mots il disparaît; et mes compagnes et moi nous nous sentons toutes à nos mentons comme des milliers de pointes d'aiguilles. Nous nous pressons d'y porter les mains; hélas! nous trouvons..... nous trouvons ce que nous allons vous montrer.

La Doloride aussitôt et les douze duègnes qui l'accompagnaient lèvent à la fois leurs voiles, et font voir d'épaisses barbes, les unes noires, les autres blondes, quelques-unes grises, quelques autres blanches. Sancho recula six pas; le duc, la duchesse et notre héros se regardèrent avec des yeux surpris. Voilà,

voilà, reprit la comtesse, dans quel état nous a mises ce scélérat de Malambrun; voilà comment ce barbare a deshonoré nos charmes. Plût au ciel que son cimeterre eût tranché nos tristes jours! La vie est pour nous un affreux supplice. Que peut devenir, que peut espérer une duègne avec de la barbe? qui voudra prendre soin d'elle? à qui pourra-t-elle plaire? Hélas! sans barbe trop souvent elle ne plaît à personne, on la dédaigne, on la repousse; jugez du sort qui nous attend! O duègnes, mes chères compagnes, venez, venez; pleurons ensemble notre épouvantable avenir. En disant ces paroles la Doloride s'évanouit.

CHAPITRE XXXV.

Continuation et fin de cette mémorable aventure.

Il faut convenir que les personnes oisives qui s'amusent de cette lecture ont de grandes obligations à Cid Hamet Benengeli; combien elles doivent être reconnaissantes des soins, des peines que prend cet auteur pour nous rendre compte des plus petits détails, pour nous éclaircir jusqu'aux moindres doutes, pour nous découvrir les plus secrètes pensées des

personnages qui nous intéressent ! O admirable historien, ô trop heureux don Quichotte, et vous, aimable Sancho, vivez, vivez à jamais dans la mémoire des hommes pour prix des momens agréables que vous leur faites passer !

Sancho, voyant la Doloride évanouie, s'écria : Par le nom que je porte ! je n'ai jamais ouï conter à mon maître d'aventure aussi extraordinaire que celle-ci. Ah ! coquin, fils de Satan de Malambrun, où diable ton esprit maudit a-t-il été imaginer de donner de la barbe à de pauvres filles qui n'ont peut-être pas de quoi payer un baigneur ? Ce que vous dites n'est que trop vrai, répondit une des douze duègnes ; le géant ne nous a pas laissé un maravédis. Nous sommes condamnées à mourir dans le triste état où vous nous voyez, si votre maître n'a pitié de nous. Rassurez-vous, reprit don Quichotte : je jure de finir vos maux, et d'y travailler à l'instant même ; apprenez-moi ce que je dois faire.

A cette parole, la Doloride revint de son évanouissement. Indomptable héros, dit-elle, mon âme, prête à s'échapper, s'est arrêtée à vos accens : je renais à la vie pour vous applaudir, et vous donner les moyens d'ajouter à votre gloire. Sachez que d'ici au royaume de

Candaya l'on compte cinq mille deux ou trois lieues par le grand chemin de terre; mais, en allant par les airs, on n'en compte guère que trois mille deux cent vingt-sept. Le cruel Malambrun nous a dit qu'au moment même où nous aurions trouvé le chevalier que nous cherchions, il lui enverrait le fameux cheval de bois que montait Pierre de Provence lorsqu'il enleva la belle Maguelone. Ce cheval, qui n'est point ferré, qui ne mange, ne dort jamais, se dirige par une cheville plantée au milieu de son front; plus rapide que la pensée, il vole au-dessus des nuages. C'est le chef-d'œuvre du savant Merlin, ami de Pierre de Provence. Malambrun, par un effet de son art, s'est rendu maître de ce coursier, sur lequel il traverse le monde, arrive le matin en France, et le soir même au Pérou : c'est une monture si douce, que la charmante Maguelone ne se trouvait en aucun lieu aussi bien assise, si à son aise, que sur la croupe de ce cheval. J'espère, je ne doute point qu'avant une demi-heure vous ne le voyiez arriver pour vous porter devant Malambrun.

Combien tient-on sur ce cheval, demanda Sancho d'un air inquiet. On y tient deux, répond la Doloride, l'un sur la selle et l'autre en croupe. Lorsque le chevalier qui le monte

n'enlève pas une dame, c'est ordinairement son écuyer qui occupe la place de la belle Maguelone. — Ah! fort bien; et dites-moi, s'il vous plaît, le nom de ce beau coursier de bois. — Il ne s'appelle point Pégase, ni Bucéphale, ni Bayard, ni Bride-d'Or, ni Frontin, ni Xante, ni Éoüs, ni.... — Mon Dieu! je me doute bien qu'il ne se nomme pas non plus Rossinante comme le cheval de mon maître, qui vaut mieux que tous ceux dont vous parlez: mais enfin il a un nom; et c'est ce nom que je vous demande. — Ce nom est *Chevillard le léger,* qu'il mérite assurément, puisqu'il est de bois et qu'il vole. — Eh bien! je suis le serviteur de monsieur Chevillard le léger; mais j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne monterai point sur sa croupe. Pardi oui! moi qui ai de la peine à me tenir sur mon âne, dont le bât tout neuf est plus doux qu'un petit matelas de soie, vous pensez que, sans mon coussin, j'irai faire trois ou quatre mille lieues à cheval sur un soliveau. Oh que nenni! oh que nenni! Je prends assurément beaucoup de part au malheur arrivé à votre menton; mais je ne puis risquer de me casser le cou pour le plaisir de vous voir rasée: d'ailleurs il faut que vous sachiez que je suis déjà retenu pour désenchanter madame Dulcinée. — Cependant, aimable

Sancho, il est arrêté dans les destinées que rien ne peut se faire sans vous. — Rien ne se fera donc, madame la Doloride, car il est arrêté dans ma volonté que je ne suivrai point mon maître. Nous autres écuyers ne sommes jamais pour rien dans toutes ces aventures : vous savez que les historiens, en rendant compte des belles prouesses de nos maîtres, ne parlent non plus de nous que du Grand-Turc. Je ne le trouve point mauvais; mais je ne veux point me mêler d'une affaire qui ne me regarde pas. Encore si c'était une belle dame, ou une jeune et jolie fille qu'il fallût tirer d'embarras, on pourrait voir : un honnête homme souvent ne demande pas mieux que de s'exposer. Mais pour une duègne barbue! ma foi non; je n'en suis point tenté : je reste auprès de madame la duchesse, dont j'aime mieux le petit doigt que toutes les duègnes de l'univers.

Il est pourtant certaines duègnes, reprit aigrement la dame Rodrigue, qui seraient comtesses ou duchesses, si la fortune les avait bien traitées. Là-dessus, reprit Sancho, je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que je suis de l'avis de la fortune. La dame Rodrigue allait répliquer, lorsqu'à l'entrée de la nuit on vit paraître dans le jardin quatre sauvages demi-

ges, portant sur leurs épaules un grand cheval de bois. L'un d'eux le pose à terre sur ses quatre pieds, et s'écrie d'une voix grave : Le valeureux Malambrun engage sa parole à celui de vous assez hardi pour le combattre de n'employer contre lui d'autres armes que son épée. Qu'il monte donc sur ce coursier; que son écuyer monte en croupe : il leur suffira de tourner la cheville que vous voyez pour être portés à travers les airs devant le redoutable Malambrun ; mais de peur qu'ils ne soient étourdis de la hauteur et de la rapidité de leur course, il est nécessaire qu'ils aient les yeux bandés jusqu'au moment où Chevillard les avertira par ses hennissemens qu'ils sont à la fin de leur route.

Cela dit, les quatre sauvages se retirent précipitamment ; et don Quichotte, plein d'ardeur, veut s'élancer sur Chevillard. Il ordonne à Sancho de le suivre. Non, s'il vous plaît, répondit l'écuyer : depuis que j'ai vu la monture je me soucie encore moins du voyage. Je ne suis pas un sorcier pour voler ainsi sur un bâton; et que penseraient mes insulaires quand ils sauraient que leur gouverneur perd son temps à courir dans l'air? D'ailleurs il y a trois mille lieues d'ici au pays de Candaya : lorsqu'une fois nous serons là, si monsieur Che-

villard est fourbu, si le géant ne veut plus nous le prêter, comment revenir, je vous prie? Nous serons au moins douze ans à faire le chemin à pied. Pendant ce temps que deviendra mon île? Non, vous dis-je; tout bien réfléchi, je me dois à mon peuple, et je ne puis m'exposer. Saint Pierre se trouve bien à Rome; moi je me trouve à merveille ici, j'y reste.

La duchesse alors employa son crédit pour déterminer notre écuyer; elle lui rappela ses devoirs, le pria, le supplia, par l'amitié qu'elle avait pour lui, de ne point abandonner son maître, de se montrer digne du gouvernement qui l'attendait au retour, et fit si bien, que Sancho, les larmes aux yeux, s'écria qu'il ne pouvait résister aux instances de sa bonne amie madame la duchesse, et qu'il était prêt à partir. Don Quichotte court l'embrasser, le tire à part; et d'une voix basse : Mon fils, lui dit-il, nous allons commencer un long et périlleux voyage, pendant lequel je prévois que nous serons sans cesse occupés. Ne pourrais-tu pas, avant de nous mettre en route, te retirer un moment dans ta chambre, sous prétexte d'aller chercher quelque chose, et là te donner un bon à compte sur les trois mille trois cents coups de fouet nécessaires à la félicité de celle qui règne sur mon cœur? Quand tu ne t'en donnerais

que cinq cents, ce serait toujours cela, mon ami; tu sais bien qu'en toutes choses le plus difficile est le commencement.

Pardieu! répondit Sancho, vous faites de belles propositions, et vous prenez bien votre temps! Je vais parcourir trois mille lieues à cheval sur une planche, et vous voulez que je commence par me déchirer le derrière! En vérité votre seigneurie a perdu tout-à-fait le bon sens. Finissons d'abord l'aventure des barbes de ces dames; au retour nous nous occuperons de madame Dulcinée. Je vous renouvelle ma parole de la désenchanter le plus tôt possible; mais n'en parlons point jusque-là. — Allons, mon ami, je m'en fie à ta bonne foi; souviens-toi de ta promesse. — Oui, oui, je n'y manque jamais. En disant ces mots ils revinrent, et don Quichotte, tirant un mouchoir, pria la Doloride de lui bander les yeux. Quand cela fut fait, il monta sur Chevillard, où ses longues jambes, n'ayant point d'étrier et tombant presque jusqu'à terre, lui donnaient l'air de ces grandes figures que l'on voit dans les tapisseries. Sancho ne se pressait pas de le suivre, et demandait un coussin; mais le coussin fut refusé par la sévère Doloride; et Sancho, les yeux bandés, se mit enfin sur cette croupe dure, en suppliant toute la com-

pagnie de dire pour lui quelques *Ave, Maria*. Poltron, lui criait notre chevalier, que peux-tu craindre ? N'es-tu pas à la place jadis occupée par la belle Maguelone ? Ne suis-je pas à celle de Pierre de Provence ? et le courage de ce héros est-il au-dessus du mien ? Il tourne à ces mots la cheville ; et sur-le-champ toutes les duègnes se mettent à crier ensemble : Dieu te conduise, vaillant chevalier ! Dieu te conserve, écuyer intrépide ! Vous êtes déjà dans les airs, nos yeux ne peuvent plus vous suivre. Tiens-toi bien, brave Sancho ; si tu tombais, ton horrible chute serait semblable à celle de Phaéton.

Sancho écoutait, et serrait son maître de toutes ses forces. Tu m'étouffes, disait don Quichotte ; pour Dieu, laisse-moi respirer. Je ne comprends pas ce qui te fait peur ; il n'est point de coursier au monde dont l'allure soit aussi douce ; nous avons déjà fait plus de mille lieues, et il semble que nous n'ayons pas changé de place. Cela est vrai, répondait l'écuyer ; mais je sens de ce côté un vent terrible qui me souffle au visage. Sancho ne se trompait point ; l'intendant du duc avait disposé plusieurs hommes avec de grands soufflets pour donner du vent à nos deux héros. Sans doute, reprit don Qui-

chotte aussitôt qu'il sentit ce vent, que nous sommes déjà parvenus à la seconde région de l'air, où se forment la neige et la grêle; si nous allons toujours de ce train, nous serons bientôt à la région du feu d'où nous viennent les tonnerres. Je ne sais comment tourner cette cheville pour modérer Chevillard.

A l'instant même les soufflets furent remplacés par des étoupes enflammées dont on environna les voyageurs. Ah! monsieur, s'écria Sancho, nous y sommes dans votre région du feu : je sens déjà la chaleur, et la moitié de ma barbe est brûlée. Je m'en vais ôter mon bandeau. Garde-t'en bien, répondit don Quichotte; cette désobéissance nous attirerait quelque grand malheur. Il faut nous abandonner entièrement à l'enchanteur qui nous mène. Peut-être sommes-nous sur le point d'arriver à Candaya, où nous allons fondre comme un épervier sur sa proie. — A la bonne heure, monsieur; mais il est temps que nous arrivions. Cette manière d'aller me fatigue; et si madame Maguelone se trouvait bien sur cette croupe, elle avait la peau plus dure que la mienne.

Toute cette conversation était entendue par le duc et la duchesse, qui pouvaient à peine

retenir leurs ris. Lorsqu'ils s'en furent assez amusés, l'intendant fit sortir du jardin toutes les duègnes barbues ; et le duc, la duchesse, leurs gens, s'étendirent sur le gazon, comme ensevelis dans un profond sommeil. Alors on fait tomber nos héros de cheval par une violente secousse, et l'on met aussitôt le feu à la queue de Chevillard, dont le corps était plein d'artifices. Chevillard saute dans l'air, au milieu des fusées et des serpenteaux. Don Quichotte et son écuyer se relèvent, ôtent leurs bandeaux, et, tout surpris de se retrouver dans le même lieu, distinguent bientôt une grande lance à laquelle était attaché un parchemin sur lequel on lisait ces mots : « L'invincible chevalier de la Manche a terminé « la grande aventure de la comtesse Trifaldi, « surnommée la Doloride. Il lui a suffi d'oser « l'entreprendre. Malambrun se reconnaît « vaincu ; le menton des duègnes n'a plus de « barbe ; Antonomasie et don Clavijo sont « rétablis sur leur trône. Il ne reste plus à finir « que la pénitence prescrite au meilleur des « écuyers, pour que la plus douce des tourte« relles soit enfin rendue à son tourtereau. « Tels sont les arrêts de Merlin. »

Don Quichotte, transporté de joie, se hâta d'aller vers le duc, qui paraissait, ainsi que

les autres, privé de l'usage de ses sens. Seigneur, lui dit notre héros en le prenant par la main, revenez à vous, tout est terminé; vous en verrez la preuve dans l'écriteau suspendu à cette lance. Le duc, la duchesse et leur suite, faisant semblant de revenir d'un long évanouissement, racontèrent avec effroi qu'à l'instant où Chevillard en feu était redescendu dans le jardin, la Doloride et ses compagnes, dépouillées de leurs barbes, avaient disparu tout à coup, et qu'eux-mêmes étaient tombés sans connaissance. Ils allèrent ensuite lire l'écriteau, félicitèrent don Quichotte, exaltèrent son courage; et la duchesse questionna Sancho sur les périls qu'il avait courus. L'écuyer, tout fier des éloges qu'on lui prodiguait, répondit qu'il avait beaucoup souffert en passant par la région du feu; qu'il avait même, sans le dire à son maître, relevé tant soit peu le mouchoir qui lui couvrait les yeux, et qu'alors il avait découvert la terre au-dessous de lui, aussi petite qu'un grain de moutarde. On parut surpris de cette assertion; Sancho, pour la confirmer, ajouta que les hommes, qu'il distinguait fort bien, n'étaient pas plus gros que des noisettes. Il dit encore, car il était en train de raconter, une foule d'autres détails sur les merveilles qu'il avait

vues; et lorsque don Quichotte étonné voulut lui faire quelques objections, l'écuyer voyageur, s'approchant de son maître, lui dit : Monsieur, je n'ai pas douté de ce que vous avez vu dans la caverne de Montésinos; ayez la bonté de croire de même ce que j'ai vu dans le ciel.

CHAPITRE XXXVI.

Conseils de don Quichotte à Sancho sur le gouvernement de son île.

Satisfaits de l'heureux succès de l'aventure de la Doloride, et voulant mettre à profit la rare crédulité de leurs hôtes, le duc et la duchesse donnèrent des ordres pour que Sancho prît possession du gouvernement promis. Dès le lendemain du voyage aérien, le duc vint dire à notre écuyer de se tenir prêt à partir pour son île, où ses nouveaux sujets l'attendaient comme on attend la rosée du mois de mai. Monseigneur, répondit Sancho en faisant une profonde révérence, mes sujets, ainsi que votre altesse, sont assurément beaucoup trop polis; mais je ne vous cacherai point que, depuis que du haut du ciel j'ai vu la terre au-dessous de moi plus petite qu'un

grain de moutarde, je ne me soucie plus autant de devenir gouverneur. Qu'est-ce en effet, je vous le demande, que de commander dans un petit coin d'un grain de moutarde ? cela vaut-il la peine de s'en tourmenter ou d'en être fier ? Le plus sage est de s'en tenir à l'état où la fortune nous a placés, d'y mener une vie obscure, irréprochable, tranquille, sans se mêler de gouverner quelques douzaines de ces petits hommes qui de près ne sont pas grand'chose, et d'un peu de loin ne sont rien du tout. Comment! Sancho, reprit le duc, vous parlez en vrai philosophe; et vous me prouvez chaque jour davantage que vous serez un excellent gouverneur. Au surplus, j'acquitte ma parole : je vous ai promis une île; elle est prête. Vous la trouverez belle, bonne, bien conditionnée; c'est à vous de voir si vous la voulez. — Oh ! puisqu'elle est là, monseigneur, et qu'elle me vient de vous, je ne la refuserai point, quand ce ne serait que pour prouver que je m'entends en gouvernement tout aussi bien et peut-être mieux que tant de bavards qui en parlent. — Soyez donc prêt demain matin à vous rendre dans vos États. Ce soir on doit vous apporter les nouveaux habits et les autres choses nécessaires à votre dignité. — Comment sont-ils faits ces nou-

veaux habits ? On aura beau m'habiller de toutes les façons, je n'en serai pas moins Sancho Pança. — Sans doute ; mais vous savez bien que des marques extérieures distinguent les diverses professions ; un magistrat n'est pas mis comme un soldat, un soldat ne l'est point comme un prêtre. Vous, Sancho, qui devez être à la fois et militaire et lettré, vous aurez un vêtement qui tiendra de l'un et de l'autre. — Je crois vous avoir dit, monseigneur, que je n'étais pas un grand lettré, puisque je n'ai jamais su lire ; mais beaucoup de gouverneurs ne l'ont guère su plus que moi. Quant à mes qualités militaires, je me bats fort bien lorsque je suis le plus fort. Voilà tout ce que je peux vous offrir.

Don Quichotte arriva dans ce moment ; il venait d'être instruit de ce qui se passait ; et voulant donner à Sancho quelques conseils sur sa conduite future, il demanda la permission au duc de l'emmener dans sa chambre. Là, quand il eut fermé la porte, et forcé l'écuyer de s'asseoir à ses côtés, il dit ces paroles d'un air grave :

Ami Sancho, je rends grâce à Dieu de te voir déjà comblé des faveurs de la fortune avant qu'elle ait encore daigné me sourire. Sans avoir rien fait, sans fatigue, sans qu'il

t'en ait presque rien coûté, te voilà souverain d'un puissant État, tandis que ton maître, dont tu connais les travaux, est toujours simple chevalier. Je te dis ceci, mon ami, pour t'empêcher d'attribuer à ton mérite ce que tu ne dois qu'à la bonté du ciel et à l'excellence de la chevalerie errante. Tu dois reconnaître aujourd'hui la vérité de mes anciennes promesses. Crois de même aux nouveaux conseils que tu vas recevoir de moi. Eux seuls peuvent te préserver de cette foule d'écueils dont l'homme est environné sur la mer orageuse de la grandeur.

Premièrement, ô mon fils, crains Dieu : qui le craint est déjà sage.

Observe-toi sévèrement, et tâche de parvenir à te connaître toi-même, étude longue, difficile, mais nécessaire pour éviter de ressembler à la grenouille qui voulut s'égaler au bœuf. Rappelle-toi bien, redis-toi souvent qu'autrefois, dans ta jeunesse, le sort te fit garder les pourceaux.

Non pas, s'il vous plaît, interrompit l'écuyer, ce n'était pas dans ma jeunesse, mais quand j'étais petit garçon. Depuis, lorsque je commençai à devenir un peu grand, l'on me faisait garder les oies.

Ne crains point d'avouer toi-même l'obscu-

rité de ton origine. L'orgueil presque toujours suit le vice; l'humilité pare la vertu. Annonce et déclare sans honte que tu descends de laboureurs. En voyant que tu t'en souviens, personne ne sera tenté de t'en faire souvenir.

Garde-toi de porter envie aux princes, aux grands plus nobles que toi. Ces dons du hasard, dont ils sont si fiers, valent peu la peine d'être désirés. Songe que l'on hérite de la noblesse, et que l'on acquiert la vertu. Juge laquelle vaut le mieux.

Si par hasard, lorsque tu seras dans ton île, un de tes parens vient te voir, reçois-le avec la même joie, avec la même amitié que tu le recevais jadis quand il venait dans ta chaumière. Dieu te le prescrit, la nature te le conseille, regarde donc cette obligation comme un devoir, et remplis-la comme un plaisir.

Si tu appelles ta femme auprès de toi, ce que je te conseille, Sancho, car il n'est pas bon qu'un gouverneur soit sans sa femme, tâche d'adoucir, de polir son ton, ses manières rustiques. Tout le bien que fait un époux peut être détruit dans un seul moment par une épouse indiscrète ou grossière. Porte une sévère attention à ce qu'elle ne reçoive jamais

de présens. Quand même tu l'aurais ignoré, tu n'en serais pas moins responsable.

Ne te crois jamais assez de génie pour interpréter à ton gré les lois : ce crime est un des plus grands que puisse commettre l'orgueil.

Que jamais aucun sentiment, soit de pitié, soit de haine, ne t'empêche de rechercher, de poursuivre, de distinguer la vérité. Sois sourd aux promesses du riche, sois touché des larmes du pauvre; mais, quoique inflexible pour l'un et compatissant pour l'autre, sois également juste pour tous deux.

Toutes les fois que la clémence pourra s'accorder avec l'équité, ne crains pas d'être clément. Ce plaisir est la seule récompense du magistrat qui fait son devoir. Que jamais ta baguette de juge ne plie sous le poids de l'or; mais il est quelques occasions où tu peux l'incliner doucement du côté de la miséricorde.

Si ton ennemi plaide devant toi, ne te souviens que de sa cause.

Ne perds pas de vue que les erreurs d'un juge ne se réparent jamais qu'aux dépens de sa réputation et de sa fortune, ou bien lui causent le chagrin plus grand de ne pouvoir être réparées.

Lorsqu'une jeune et belle femme viendra

te demander justice, ferme les yeux en l'écoutant.

Ne dis jamais de parole dure, même au coupable condamné ; son supplice expie sa faute ; il ne lui reste que son malheur, que tu ne dois pas outrager.

Enfin souviens-toi toujours que la misérable espèce humaine est naturellement portée au mal ; sois indulgent toutes les fois que l'indulgence ne nuit à personne ; rappelle-toi que pour louer Dieu nous l'avons appelé *bon*.

En suivant ces conseils, Sancho, tes jours seront purs et paisibles, ton nom sera respecté, ta personne sera chérie ; tu rendras tes vassaux heureux, tu marieras tes enfans, tu vieilliras au sein de ta famille, au milieu de tes amis, honoré, béni par tous ; et quand tes yeux se fermeront, des larmes sincères baigneront ta tombe.

Je dois à présent, mon ami, te parler de quelques détails qui sembleraient minutieux à d'autres, mais que je crois d'une grande importance dans la place que tu vas remplir : ils regardent ton intérieur.

Sois propre sur ta personne, sans jamais être recherché : sois bien mis sans magnificence ; et que ton vêtement, avec soin arrangé,

n'annonce point par son désordre la négligence de celui qui le porte.

Fuis l'avarice, aime l'économie; compte avec toi-même souvent; ne fais pas toute la dépense que tu peux faire, afin de pouvoir toujours payer celle que tu feras. D'ailleurs il est des moyens sûrs de bien placer ses épargnes: si ton revenu te permet d'avoir six pages, n'en prends que trois, et nourris trois pauvres; ce seront des serviteurs que tu trouveras dans le ciel.

Sois sobre dans tes repas, sans affecter la sobriété: dîne peu, ne soupe point, si tu veux conserver ta santé, le premier des biens de ce monde.

Prends garde à l'usage du vin; songe qu'il trahit les secrets, et fait oublier les promesses.

Sois modéré dans ton sommeil; le temps qu'on peut lui ravir se trouve gagné pour la vie. La diligence est mère des succès, la paresse est mère des vices.

Corrige-toi de ton habitude de mêler à tes discours cette foule de proverbes qui, le plus souvent, sont hors de propos: ce n'est pas, je te l'ai déjà dit, qu'un proverbe court et bien appliqué n'ait quelquefois de la grâce; mais en les accumulant tu leur ôtes tout leur mérite.

Pour ce dernier article, monsieur, interrompit l'écuyer, le bon Dieu seul peut y mettre ordre. J'ai la tête pleine de proverbes : aussitôt que je veux parler, ils se pressent tous sur mes lèvres; et quelquefois les meilleurs ne sortent pas les premiers. Cependant je vous promets d'y prendre garde. Un bon averti en vaut deux. Quand la maison est bien fournie, le souper est bientôt prêt. Il y a du remède à tout, hors à la mort. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. D'ailleurs il n'est rien tel que d'être le maître; quand on commande et qu'on tient le bâton, il est aisé de faire ce qu'on veut. L'on n'a qu'à se frotter à moi, l'on y laissera sa laine. Les sottises des riches sont des sentences. Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches viennent bientôt. Ma grand'mère disait souvent : Tu vaux autant que tu possèdes.....

Satan puisse-t-il t'emporter! s'écria don Quichotte en colère : depuis que je t'ai recommandé de ne plus dire de proverbes, tu en inventes, je crois, de nouveaux. Va, je n'espère rien de toi : tu ne seras que ridicule dans la place que l'on t'a donnée, et la honte en rejaillira sur ton maître. Je ne sais qui me tient que tout à l'heure je n'aille avertir le duc de l'imprudence qu'il commet en confiant

un gouvernement à un mauvais bouffon comme toi.

Monseigneur, ne vous fâchez pas, reprit Sancho d'une voix soumise, et n'oubliez pas que c'est vous qui m'avez mis dans la tête cette île à laquelle je ne pensais point. Si vous me croyez incapable de rendre mes sujets heureux, je suis le premier à n'en plus vouloir : toutes les grandeurs du monde ne me consoleraient pas de mal faire. J'aime mieux être un bon écuyer mangeant du pain et des ognons que d'être un mauvais gouverneur nourri de perdreaux et de poulardes.

Ces derniers mots nous réconcilient, dit don Quichotte en lui tendant la main ; je vois que ton cœur est bon, et c'est le premier mérite. Ami, tu seras gouverneur : je t'écrirai de ma main les avis qui te sont nécessaires ; ils suffiront, j'espère, pour te guider. Allons ! plus d'inquiétude ; suis-moi, l'on m'attend pour dîner.

CHAPITRE XXXVII.

Départ de Sancho pour son île. Étrange aventure arrivée à don Quichotte.

Cid Hamet Benengeli, en commençant ce chapitre, fait des excuses à ses lecteurs de les entretenir sans cesse de don Quichotte et de Sancho, sans se permettre la moindre digression, ni le plus court épisode. Dans sa première partie il avait cru nécessaire de varier ses récits, de délasser l'attention par les histoires du *Curieux extravagant* et du *Captif*, qui ne tiennent pas au fond du sujet : certains censeurs le lui ont reproché. Notre auteur docile s'est imposé la loi, dans cette seconde partie, de ne parler uniquement que de ses héros. Cette contrainte n'a pas rendu son ouvrage plus facile, ni peut-être plus agréable ; mais il espère du moins qu'on lui saura quelque gré, soit des épisodes qu'il a donnés, soit de ceux qu'il ne donne pas. Cela dit, il continue.

Don Quichotte, selon sa promesse, remit à Sancho ses conseils par écrit, L'écuyer, peu soigneux, les laissa tomber de sa poche; et le duc et la duchesse, à qui on vint les rapporter,

admirèrent en les lisant le singulier mélange d'esprit, de folie, de raison, de crédulité, de philosophie, qui composait le caractère de notre héros. L'intendant, qui s'était si bien acquitté du rôle de la comtesse Trifaldi, reçut ordre dès le même soir de conduire le nouveau gouverneur dans le bourg qu'on appelait son île. Il se rendit en cérémonie auprès de notre écuyer, qu'on avait déjà revêtu d'une espèce de simarre, et d'un manteau mordoré, avec la toque pareille. Sancho, dans cet équipage, accompagné d'une suite nombreuse, alla prendre congé du duc et de la duchesse, dont il baisa tendrement la main; ensuite, le cœur gros de soupirs, il vint embrasser les genoux de son maître, qui lui donna sa bénédiction, avec des yeux pleins de larmes. Le bon écuyer ne put retenir les siennes; enfin il se mit en chemin, monté sur un beau mulet, et suivi de son âne chéri, que le duc avait fait couvrir d'un magnifique harnais. Sancho retournait souvent la tête pour le regarder avec complaisance; et, presque aussi reconnaissant des honneurs rendus à son âne que de ceux rendus à lui-même, il s'avançait vers sa capitale, plus content et plus satisfait que le successeur des Césars.

Laissons aller en paix Sancho pour nous occuper de son maître, qui ne l'eut pas plus tôt

perdu qu'il se trouva dans une affreuse solitude. Une profonde mélancolie s'empara du cœur de notre héros. La duchesse, qui s'en aperçut, le supplia de choisir dans toute sa maison quelqu'un qui pût le servir à la place de Sancho. Non, madame, répondit tristement le chevalier, je ne puis accepter de vos bontés que le sentiment qui vous les inspire; j'ose même prier votre excellence de défendre à vos serviteurs d'entrer jamais dans mon appartement. Seigneur, reprit la duchesse, on ne veut ici que vous plaire; mais vous me permettrez au moins de vous donner pour vous déshabiller quatre de mes jeunes filles, plus fraîches et plus brillantes que les roses d'un beau printemps. — Hélas! madame, pour moi ces roses ne pourraient avoir que des épines mortelles. De nouveau je vous le demande, qu'elles ne paraissent point à mes yeux, que ma porte, toujours fermée, soit le rempart de ma pudeur et de ma fidélité. J'aimerais mieux dormir tout vêtu que de me voir déshabiller par des serviteurs aussi dangereux. — Il suffit, seigneur don Quichotte, je vais donner des ordres les plus sévères pour que personne n'approche du sanctuaire de la modestie: vous êtes bien sûr, je l'espère, que ce ne sera pas moi qui tendrai des piéges à votre vertu, je

l'admire, je la respecte, et je félicite au fond de mon âme cette heureuse et belle Dulcinée, dont le nom doit être à jamais célèbre, puisqu'elle a seule mérité l'amour du plus vaillant et du plus chaste des chevaliers de l'univers.

Don Quichotte remercia la duchesse par un soupir et par un doux regard. Ils allèrent se mettre à table. Aussitôt après le souper notre héros se retira dans sa chambre, dont il ferma la porte soigneusement; ensuite, à la clarté de deux bougies, il se déshabilla tout seul. Mais, hélas! en tirant ses bas notre malheureux chevalier fit sauter à l'un des deux une douzaine de mailles; ce qui lui causa un violent chagrin. Il n'avait, il faut bien le dire, que cette seule paire de bas, et pas un brin de soie verte, car ils étaient de cette couleur, pour raccommoder cet énorme trou. O pauvreté! pauvreté! s'écrie dans cet endroit Benengeli, je n'ai jamais pu comprendre comment le sage Sénèque t'a nommée un présent du ciel: je ne connais rien de pis que ce funeste présent, surtout pour ceux que leur naissance, leur état, leur éducation, obligent de dissimuler les privations dures que tu leur imposes, de les supporter en silence, de les cacher à tous les yeux, et de sourire quand ils souffrent.

Tourmenté par ces tristes idées, et résolu

de mettre ses bottes le lendemain, notre héros éteignit ses bougies, se coucha, mais ne put dormir à cause de la chaleur. Il se releva bientôt, ouvrit une jalousie qui donnait sur le jardin, où deux femmes s'entretenaient au-dessous de sa fenêtre. Don Quichotte prêta l'oreille, et ne fut pas peu surpris d'entendre ces mots.

Pourquoi me demandes-tu de chanter, ô ma chère Émerancie? Ignores-tu que, depuis l'instant où la fortune a conduit ici ce trop aimable étranger, je ne sais plus que soupirer? D'ailleurs je courrais le double péril d'être entendue de la duchesse, qui ne me pardonnerait pas mon audace, et de n'être pas écoutée de cet Énee dangereux, qui rira peut-être de mes douleurs. Non, non, ma chère Altizidore, répondit alors l'autre voix; la duchesse dort d'un profond sommeil, et tout le monde ici repose, excepté le maître de ton âme, que je viens d'entendre ouvrir sa fenêtre. Chante-lui d'une voix douce, au son de ta harpe mélodieuse, les tendres peines qu'il te fait souffrir. — Tu le veux, Émerancie, eh bien! je cède à tes instances; mon faible cœur est d'accord avec toi. Les voiles épais de la nuit cacheront du moins ma rougeur; et je serai peut-être excusée par ceux qui connaissent l'amour.

A ces mots Altizidore préluda doucement sur sa harpe; et notre héros interdit, se rappelant les aventures de fenêtres, de jalousies, de jardins, de musique, de rendez-vous nocturnes, qu'il avait vues dans ses livres, ne douta point qu'on ne vînt attaquer sa fidélité pour Dulcinée. Il se recommanda fortement à son unique souveraine, et, sûr de résister à tous les périls, il fit semblant d'éternuer pour avertir qu'il écoutait. La voix alors chanta cette romance sur un air plaintif et touchant:

Dans le printemps de mes années
Je meurs victime de l'amour,
Semblable à ces roses d'un jour
Que le même jour voit fanées.
Ah! gardez vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Douce amitié, raison, sagesse,
Vous seules pour qui je vivais;
Reprenez-moi tous vos bienfaits,
Ils ne valent pas ma tristesse.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

O vous à qui tout est facile,
Dont le bras dompte l'univers,
Hélas! pour me donner des fers
Votre valeur fut inutile.

Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

N'EXIGEZ pas que le silence
Vous dérobe mes tendres feux;
Les derniers biens des malheureux,
Sont la plainte avec l'espérance.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Don Quichotte, en écoutant ces paroles, poussait de profonds soupirs, et se disait à lui-même : Il faut que je sois né bien malheureux! je ne puis paraître devant une femme sans qu'elle devienne éprise de moi. O Dulcinée, Dulcinée! on ne veut pas te laisser jouir de ma constance et de mon amour; on se réunit de toutes parts pour te disputer mon cœur. Eh! que vous a-t-elle fait, reines, impératrices, princesses? pourquoi la persécutez-vous! pourquoi tenter de lui enlever le seul bien qu'elle possède au monde! Je vous le dis, je vous le répète, tous vos efforts seront vains : je n'aimai, je n'aime, je n'aimerai que ma chère Dulcinée; seule à mes yeux elle est aimable, belle, sage, spirituelle; seule elle réunit toutes les perfections; seule elle est et sera l'objet de mon culte, de mes soupirs, de ma passion éternelle. Chantez, pleurez, dé-

solez-vous; mon parti est pris; je n'existe, je n'existerai que pour adorer Dulcinée.

En disant ces mots, il ferme sa fenêtre impatiemment, et va se recoucher avec humeur. Laissons-le dormir, si sa colère le lui permet, et retournons trouver le grand Sancho.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment Sancho prit possession de son île et la gouverna.

O TOI qui sur un char de flamme parcourt sans cesse les deux hémisphères; flambeau sacré de l'univers, éternel ornement des cieux: père immortel de la nature, dieu de Chrysa, de Sminthe et de Délos, puissant bienfaiteur du monde, à qui les hommes ont dû la salutaire médecine, la poésie enchanteresse; viens échauffer mon faible génie du feu divin de tes rayons, viens me prêter ta lyre d'or, et célébrer avec moi les hauts faits, les grandes merveilles du gouvernement de Sancho Pança.

Un bourg à peu près de mille maisons, qui appartenait au duc, composait le puissant État où Sancho devait donner des lois. On lui dit que ce bourg s'appelait l'île de Barataria. Aux portes de sa capitale, Sancho trouva les prin-

cipaux du peuple qui venaient au-devant de lui. Les cloches sonnèrent; tous les habitans témoignèrent une grande joie. Notre écuyer au milieu d'eux fut porté en triomphe à la paroisse, où il rendit grâces à Dieu, après quoi les clefs de la ville lui furent remises, et des crieurs publics le proclamèrent gouverneur perpétuel de l'île de Barataria. Le bon Sancho reçut tous ces honneurs en silence, d'un air grave, sans paraître trop surpris: mais ceux des habitans qu'on n'avait pas mis du secret ne laissaient pas d'être étonnés de la mine, de la barbe épaisse, de la taille courte et ronde de celui qu'on leur avait choisi pour maître.

Au sortir de l'église, Sancho, conduit à la salle de justice, fut installé sur un siége de velours, sous un magnifique dais. L'intendant du duc, qui faisait l'office de maître des cérémonies, lui dit avec respect: Seigneur, une coutume antique et révérée prescrit au nouveau gouverneur qui prend possession de cette île de commencer par juger deux ou trois causes un peu difficiles, afin que son peuple, témoin de sa sagesse, se réjouisse d'avance de la félicité dont il doit jouir: votre seigneurie ne refusera point sans doute de se soumettre à cet usage.

Tandis que l'intendant parlait, Sancho re-

gardait avec attention de grandes lettres écrites sur la muraille en face de lui. Curieux de savoir ce qu'elles disaient, et regrettant fort de ne pas savoir lire, il pria doucement l'intendant de lui expliquer ce que c'étaient que ces peintures. Seigneur, répondit celui-ci ; voici les paroles gravées sur cette pierre : Aujourd'hui, tel jour de tel mois, pour le bonheur de cette île, don Sancho Pança en prit possession. Qui appelle-t-on don Sancho Pança? reprit notre gouverneur. — Ce ne peut être que votre seigneurie; jamais un autre Pança ne s'est assis à la place où vous êtes. — Eh bien! vous aurez soin, monsieur, de faire effacer ce *don ;* dans notre famille nous ne sommes point dans l'habitude de prendre ce qui ne nous appartient pas. Je m'appelle Pança tout court ; mon père s'appelait de même, ainsi que mon grand-père et mon bisaïeul, tous vieux chrétiens et gens d'honneur. Si l'on croit ici me faire sa cour en flattant ma vanité, l'on se trompe; j'espère prouver avant peu que j'aime mieux les bonnes actions que les titres. Retenez cela, s'il vous plaît; et qu'on me donne à juger les causes que l'on voudra, je ferai de mon mieux pour qu'on soit content.

Comme il parlait, entrèrent deux hommes, dont l'un était vêtu en paysan, et dont l'autre

portait de grands ciseaux. Seigneur gouverneur, dit celui-ci, je suis tailleur de mon métier; hier ce laboureur est venu me trouver dans ma boutique, et, me montrant un morceau de drap : Pourriez-vous, m'a-t-il dit, faire une capote avec l'étoffe que voici? Oui, lui ai-je répondu sur-le-champ, j'en aurai assez pour une capote. Surpris de ce que je n'hésitais pas, et croyant sans doute que je voulais lui voler de son drap : Regardez bien, a-t-il repris, n'en auriez-vous pas assez pour deux capotes? Oh! mon dieu oui, lui ai-je dit en souriant; car j'ai deviné ses soupçons. Alors il m'en a demandé trois; et augmentant toujours le nombre à mesure que je promettais de le satisfaire, nous avons fini par convenir ensemble que je lui livrerais cinq capotes. Elles sont prêtes; et cet honnête homme refuse non-seulement de m'en payer la façon, mais il veut que je lui rende son drap. J'ai recours à votre justice.

Mon frère, demanda Sancho au laboureur, le fait s'est-il passé comme il le dit? Je le confesse, répondit-il; mais je demande à votre seigneurie d'ordonner qu'on lui montre les cinq capotes. Très-volontiers, s'écria le tailleur en tirant sa main de dessous son manteau, et faisant voir au bout de ses cinq doigts cinq

petites capotes fort jolies. Vous les voyez, ajouta-t-il ; je les donne à examiner au plus habile tailleur, il n'y trouvera pas un point à reprendre ; et je jure sur ma conscience qu'il ne m'est pas resté le plus petit morceau de drap.

Tout le monde se mit à rire : Sancho seul ne perdit point sa gravité. Le bon sens, dit-il, dans cette occasion, doit tenir la place de la loi : j'ordonne que le tailleur perde sa façon, et le laboureur son étoffe. Appelez-en d'autres ; car le temps m'est cher, et je n'aime pas le perdre.

Deux vieillards se présentèrent. Seigneur, dit l'un d'eux, j'ai prêté dix écus d'or à cet homme ; un long-temps s'est écoulé sans qu'il m'ait parlé de sa dette. Voyant qu'il paraissait l'avoir oubliée, je l'ai prié de me rendre mon or. Quelle a été ma surprise lorsque, pour toute réponse, il m'a dit me l'avoir rendu ! Je n'ai ni billet ni témoins. Je demande à votre seigneurie d'ordonner à mon débiteur de jurer qu'il m'a payé : je l'ai toujours connu pour un honnête homme ; je ne puis croire qu'il veuille faire un faux serment.

Qu'avez-vous à dire ? demanda Sancho à l'autre vieillard, qui écoutait en silence, appuyé sur un gros bâton. Je suis prêt, répon-

dit-il, à jurer sur votre baguette de juge que j'ai remis à cet homme les dix écus d'or qu'il m'a prêtés. Sancho baissa sa baguette, et le vieillard, donnant son bâton à tenir à son créancier, étend la main sur la croix de la baguette, et fait serment qu'il a rendu la somme qu'on lui demandait, ensuite il reprend son bâton, et d'un air assuré regarde tout le monde. Le premier vieillard étonné considère quelques instans celui qui venait de jurer, puis il lève les yeux au ciel avec plus de pitié que de colère; et, sans rien dire, il allait sortir, lorsque Sancho le rappela. Sancho, qui n'avait pas perdu un seul de leurs mouvemens, comparait, en se frottant le front, les visages des deux plaideurs, et distinguait fort bien sur l'un le caractère de la probité. Tout n'est pas fini, dit-il : vieillard qui jurez si facilement, donnez-moi votre gros bâton. Prenez-le, continua-t-il, vous qui demandez ce qui vous est dû : vous pouvez partir à présent sur ma parole; vous êtes payé. Mais, seigneur, reprit le créancier, ce bâton ne vaut pas dix écus d'or. Je pense qu'il les vaut, répond le gouverneur; et pour nous en assurer, j'ordonne qu'on le brise tout à l'heure. Il est obéi; les dix écus d'or sortent du milieu du bâton. Toute l'assemblée applaudit; et les habitans de l'île ne doutent

plus que leur gouverneur ne soit un nouveau Salomon.

Sancho, satisfait de lui-même, écoutait avec complaisance les justes éloges qu'on lui prodiguait, quand une femme éplorée arrive, tenant à la gorge un jeune berger, et criant : Vengeance ! vengeance ! ce scélérat que vous voyez m'a trouvée seule au milieu des champs ; il s'est prévalu de sa force pour m'enlever le bien le plus cher, le plus précieux à une honnête fille, le bien qu'à travers mille périls j'avais, avec tant de peine, conservé depuis plus de vingt ans, et que j'étais loin de garder pour un pareil misérable. Justice, justice, seigneur gouverneur ! Je vais vous la rendre, répondit Sancho ; mais c'est au jeune homme à parler. Hélas ! seigneur, reprit celui-ci, je n'ai pas grand'chose à dire. Je suis un malheureux porcher ; ce matin j'étais venu vendre au marché quatre cochons, sauf votre respect, que j'ai même donnés pour moins qu'ils ne valaient. En retournant à mon village, j'ai rencontré cette brave femme, qui m'a dit bon jour d'un air amical. Amicalement j'ai répondu bon jour, et nous nous sommes mis à causer ensemble. Le diable, qui se mêle de tout, s'est mêlé de notre conversation ; mais je vous assure, et je suis tout prêt à l'affirmer par serment,

que cette bonne dame n'a point trouvé mauvais que le diable s'en mêlât. Elle est à présent bien méchante, elle était alors douce comme un mouton.

Cela n'est pas vrai, interrompt la femme en criant, je me suis long-temps défendue, je n'ai cédé qu'à la force; et je demande, selon les lois, des dommages et intérêts. Cela est juste, reprit le gouverneur. Jeune homme, vous avez sur vous de l'argent? — Hélas! seigneur, j'ai vingt ducats, prix des cochons que j'ai vendus; les voilà dans une bourse. — Donnez cette bourse à la plaignante, et ne vous arrêtez plus une autre fois à causer amicalement. La femme aussitôt prit la bourse, donna mille bénédictions à l'excellent gouverneur qui venait au secours des filles malheureuses, lui fit une douzaine de révérences, et s'en alla toute consolée. Dès qu'elle fut hors de la porte, Sancho dit au berger qui pleurait: Mon ami, cours après ta bourse; elle est à toi si tu la reprends. Le jeune homme ne se le fait pas répéter; il part comme un trait; et les spectateurs ne peuvent deviner encore quelle est l'intention du gouverneur.

Au bout de quelques instans on voit revenir la plaignante échevelée, les yeux en feu, les bras levés, tenant sa bourse dans son sein,

et menaçant d'un air furieux celui qui cherchait à s'en emparer. Qu'est-ce donc? s'écria Sancho. C'est ce voleur, répondit la femme, qui, malgré votre jugement, en plein jour, devant tout le monde, veut me reprendre cette bourse; mais, pour en venir à bout, il en faudrait bien quatre comme lui. Ah! qu'il ne connaît guère celle qu'il attaque! Allez, allez, petit garçon, mes poings sont plus forts que les vôtres. Ma foi! je l'avoue, dit le jeune homme essoufflé; je renonce à mon entreprise ainsi qu'à mes pauvres ducats. Vaillante fille, s'écria alors Sancho, rendez cette bourse à cet homme; si vous aviez défendu votre honneur comme vous défendez votre argent, rien ne vous serait arrivé. Sortez tout à l'heure, effrontée; et si vous osez jamais reparaître dans mon île, je vous ferai donner deux cents coups de fouet.

Le jugement s'exécuta sur l'heure. L'admiration qu'on avait déjà pour la sagesse du gouverneur fut portée à son comble par ce dernier trait, et celui qui avait l'ordre secret de tenir un registre exact des actions de notre écuyer eut grand soin d'envoyer au duc tous les détails de cette aventure.

CHAPITRE XXXIX.

Nouvelle persécution qu'éprouva notre chevalier.

Pendant ce temps, le héros de la Manche, troublé par les tendres plaintes de l'amoureuse Altizidore, affligé de l'absence de son écuyer, fâché d'avoir déchiré ses bas verts, ne pouvait trouver le sommeil. Dès que l'aurore parut, il se leva, prit son habit de peau de chamois, ses bottes, son manteau d'écarlate, sa belle toque de velours vert, le grand rosaire qu'il ne quittait jamais, et, dans cet équipage, attendit le moment de descendre chez la duchesse. Comme il traversait une galerie qui conduisait à son appartement, les premières personnes qu'il rencontra furent Altizidore et sa confidente. À son aspect Altidore se laissa tomber sans mouvement dans les bras de son amie, qui se hâta de la délacer. Don Quichotte s'approcha pour lui donner du secours. Mais la discrète confidente, le repoussant avec colère : Laissez-nous, dit-elle, seigneur chevalier; tant que vous demeurerez ici, je doute que ma triste amie puisse reprendre ses sens. Laissez-nous, je vous le répète; les ingrats ne sont bons à rien. Je me

retire, madame, répondit notre héros : j'espère que cet accident n'aura pas de suite; et je vous prie de faire porter dans ma chambre quelque instrument de musique qui puisse ce soir accompagner ma voix.

En prononçant ces paroles, les yeux baissés, don Quichotte entra chez la duchesse, qui venait de faire partir un de ses pages pour aller porter à Thérèse Pança la lettre et le présent de son époux. La promenade et la conversation remplirent cette journée. Le soir venu, notre chevalier se retira de bonne heure, et trouva sur sa table une vielle. Il rendit grâces au hasard qui lui présentait l'instrument dont il jouait le moins mal, se hâta de l'accorder, se plaça sur son balcon, dont il ouvrit la jalousie, et, d'une voix un peu enrouée, se mit à chanter cette romance, que la duchesse et toutes ses femmes écoutaient dans le jardin.

L'Amour un jour, éloigné de sa mère,
Se reposait sous un ombrage frais;
Un autre enfant, qui le vit solitaire,
Vint lui voler quelques-uns de ses traits.

Fier de ce vol, certain de ses conquêtes,
Depuis ce temps il dit qu'il est l'Amour.
Il est suivi surtout par les coquettes,
Qui prennent soin de lui former sa cour.

Mais à l'Amour il ne ressemble guère :
L'un est discret, délicat et constant;
L'autre volage, étourdi, téméraire :
L'un est un dieu, l'autre n'est qu'un enfant.

Les traits de l'un, lancés d'une main sûre,
Font naître un feu qui consume et nourrit :
Les traits de l'autre, errant à l'aventure,
Blessent à peine, un seul jour en guérit.

C'est au premier que je rends mon hommage;
Mon cœur veut vivre et mourir sous ses lois,
Depuis qu'il sert la beauté qui l'engage,
Il sent trop bien qu'on n'aime qu'une fois.

Comme il en était à ce dernier couplet, tout à coup d'une fenêtre placée au-dessus de la jalousie, on jette sur notre héros un grand sac rempli de chats qui portaient tous des grelots à la queue. Le bruit qu'ils firent en tombant épouvanta le duc et la duchesse, qu'Altizidore et ses compagnes n'avaient pas instruits de ce nouveau tour. Don Quichotte, d'abord effrayé, ne douta point qu'une légion de diables ne vînt l'attaquer. Il rappelle son courage, prend son épée, et se met à poursuivre les chats qui couraient par toute sa chambre. Ces animaux en fuyant éteignent bientôt les bougies. Notre chevalier, dans les ténèbres, étourdi par le bruit des grelots.

allongeait à droite, à gauche, des coups d'estoc et de taille, en criant de toutes ses forces : Hors d'ici, magiciens perfides ! hors d'ici, canaille infernale ! don Quichotte vous brave tous. Les malheureux chats, aussi troublés que lui, sautaient sur les meubles, sur les corniches, roulaient des yeux comme des escarboucles, et remplissaient l'air de leurs miaulemens. Un d'eux, blessé par le héros, s'élance droit à son visage, s'attache à son nez avec les griffes, et lui fait pousser des cris effroyables. Le duc, la duchesse, leurs gens, se pressent d'accourir à ses cris. Ils arrivent avec des flambeaux; ils trouvent notre chevalier employant vainement ses forces à se débarrasser de son ennemi, qui, grondant, soufflant et jurant, ne voulait pas abandonner son poste. On se hâta d'aller à son secours. N'approchez pas, criait le héros, seul je saurai venir à bout de ce magicien, de cet enchanteur, quelque forme qu'il puisse prendre. Heureusement le chat épouvanté prit la fuite avec ses compagnons : et la duchesse, peu satisfaite d'une plaisanterie qui coûtait du sang à don Quichotte, envoya chercher des compresses pour panser ses égratignures. Ce fut la belle Altizidore qu'elle chargea de ce soin. Altizidore, en enveloppant de linge le visage

du chevalier blessé, lui dit à l'oreille : Seigneur, les magiciens vengent quelquefois les cœurs tendres que l'on dédaigne. Don Quichotte fit semblant de ne pas entendre; il remercia le duc et la duchesse des soins qu'ils lui prodiguaient, les assura qu'il connaissait parfaitement les ennemis qu'il venait de combattre, et, le pansement achevé, pria qu'on le laissât dormir.

CHAPITRE XL.

Continuation du gouvernement de Sancho Pança.

Ce même jour l'illustre Sancho, après avoir fait éclater sa sagesse dans les jugemens qu'on a rapportés, fut conduit en grande pompe de la salle de justice au palais qui devait être sa demeure. Là, dans une vaste salle était dressée une grande table couverte d'excellens mets. Dès que Sancho parut, des fifres, des hautbois, se firent entendre, et quatre pages vinrent présenter une aiguière au gouverneur, qui se lava gravement les mains, en regardant de côté le dîner. La musique ayant cessé, Sancho vint s'asseoir à table, où son couvert était seul. A ses côtés se plaça debout un vé-

nérable et grand personnage, vêtu de noir, portant une longue baguette à la main. Sancho, sans rien dire, mais d'un air inquiet, le considéra quelques instans, tandis qu'un jeune bachelier bénissait les mets, et que le maître-d'hôtel approchait les meilleurs plats.

Notre gouverneur, qui mourait de faim, se hâta de remplir son assiette; mais à peine il portait à sa bouche le premier morceau, que le grand personnage noir baissa sa baguette, et sur-le-champ l'assiette et le plat furent emportés. Le maître-d'hôtel, diligent, vient présenter un autre mets : le gouverneur veut en goûter; la baguette arrive avant lui, le mets disparait comme l'autre. Surpris et peu satisfait de cette promptitude à dégarnir la table, Sancho demande à l'homme à la baguette si la coutume du pays était de dîner comme l'on joue à passe-passe. Non, seigneur, répond le grand personnage; j'ai l'honneur d'être le médecin des gouverneurs de cette île; cette place, qui me fait jouir de fort gros appointemens, me prescrit le soin d'étudier le tempérament, la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourrait être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela j'assiste toujours à ses repas, et je ne lui laisse manger que les choses qui lui

conviennent. Le premier plat dont votre seigneurie a goûté était un aliment froid que son estomac aurait eu de la peine à digérer; le second au contraire était chaud, provoquant trop à la soif, risquant d'enflammer les entrailles, et d'absorber l'humide radical si nécessaire à la vie.

C'est à merveille, reprit Sancho : mais, par exemple, ces perdrix rôties ne peuvent que me faire du bien; je vais en manger une ou deux sans courir le plus petit danger. — Non assurément, monseigneur, et je vous défends d'y toucher. — Pourquoi cela, s'il vous plaît? — Parce que notre maître Hippocrate a dit expressément dans ses Aphorismes : *Omnis saturatio mala, perdix autem pessima*; ce qui signifie que la perdrix est le plus mauvais des alimens. — Cela étant, monsieur le docteur, faites-moi le plaisir de bien regarder tout ce qui est sur la table, de marquer une bonne fois ce qui est salutaire, ce qui est nuisible, et puis de me laisser manger à mon aise; car, de quelque façon que ce soit, je vous avertis qu'il faut que je dîne, et je ne suis pas gouverneur pour le plaisir de mourir de faim. — Votre seigneurie a raison; je vais lui indiquer les alimens qu'elle pourra se permettre. Ces lapereaux ne valent rien, parce que c'est un

gibier lourd : ce veau ne vous est pas meilleur, parce que ce n'est pas une viande faite : ces ragoûts sont détestables, à cause des épiceries; ce rôti, s'il n'était pas lardé, pourrait vous être permis; mais comme le voilà, c'est impossible. — Mais, monsieur le docteur, cette oille que je vois fumer au bout de la table, et dont je sens d'ici le parfum, cette oille est composée de toutes sortes de viandes, il est impossible que dans le nombre je n'en trouve pas quelqu'une qui me convienne. Portez-moi cette oille, maître-d'hôtel. — Je le lui défends sur sa tête. Juste ciel! qu'osez-vous demander? rien n'est plus malsain, rien n'est plus funeste qu'une oille : il faut laisser ce mets grossier aux chanoines, aux professeurs de colléges, aux festins de noces des laboureurs; leurs estomacs peuvent s'en accommoder, mais celui d'un gouverneur demande des alimens plus légers. Votre seigneurie doit fort bien dîner avec un peu de conserve de coing, ou quelque autre confiture; et si elle sent une grande faim, elle peut y joindre un ou deux biscuits.

A ces mots Sancho se renverse sur le dossier de son fauteuil; et toisant le médecin depuis les pieds jusqu'à la tête : Monsieur le docteur, dit-il, comment vous nommez-vous, s'il vous plait? Je m'appelle, répondit-il, le

docteur Pedro Recio de Aguero; je suis né dans le village de Tirtea de Fuera, qui est entre Caroquet et Almodovar del Campo, sur la droite; et j'ai pris le bonnet de docteur dans l'université d'Ossone. Eh bien! s'écria Sancho avec des yeux brûlans de colère, monsieur le docteur Pedro Recio de Aguero, natif de Tirtea Fuera; qui avez pris le bonnet à Ossone, sortez tout à l'heure de ma présence; sinon, je jure Dieu que je vous fais pendre, vous et tous les médecins de Tirtea Fuera que je trouverai dans mon île; sortez, dis-je, peste des humains et fléau des gouverneurs, ou je vous étrille si bien, que jamais lapin ou perdrix ne risquera de vous faire du mal. Que l'on me donne à manger, je l'ai bien gagné ce matin.

Le docteur tout tremblant s'enfuit. Sancho, remis à peine de sa fureur, allait commencer à dîner, lorsqu'on entendit le bruit d'un courrier. Le maître-d'hôtel, regardant par la fenêtre, s'écria : Voici sûrement des nouvelles importantes, car c'est de la part de monseigneur le duc. Le courrier, couvert de poussière, vint présenter un paquet à Sancho, qui le remit à l'intendant, et s'en fit lire l'adresse. Elle portait à don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, pour être remise en ses

mains ou dans celles de son secrétaire. Qui est mon secrétaire ? demanda Sancho. C'est moi, seigneur, répondit un jeune homme avec un accent biscayen. — Ah! ah! c'est la première fois qu'on a pris des secrétaires dans votre pays. Lisez cette lettre si vous pouvez, et rendez-m'en compte.

Le Biscayen, après l'avoir lue, demanda de parler seul à monsieur le gouverneur. Tout le monde se retira, excepté l'intendant; et le secrétaire fit lecture de la lettre qui s'exprimait en ces termes :

« Je viens d'être averti, seigneur don San-
« cho, que mes ennemis et les vôtres doivent
« venir vous attaquer pendant la nuit. Tenez-
« vous prêt à les recevoir. Je sais de plus, par
« des espions fidèles, que quatre assassins dé-
« guisés sont entrés dans votre ville ; ils en
« veulent à vos jours. Examinez avec soin
« tous ceux qui vous approcheront, et sur-
« tout ne mangez de rien de ce qu'on vous
« présentera. Je me prépare à vous secourir,
« mais j'espère tout de votre valeur et de
« votre prudence.

« Votre ami le duc. »

Monsieur l'intendant, s'écria Sancho lorsqu'il eut entendu cette lettre, la première

chose que nous avons à faire, c'est de mettre dans un cul de basse-fosse le docteur Pedro Recio; car si quelqu'un en veut à mes jours, ce ne peut être que lui, qui voulait me faire mourir de faim. Seigneur, répondit l'intendant, l'avis que nous venons de recevoir mérite la plus sérieuse attention. J'ose supplier votre seigneurie de ne toucher à aucun des mets qui sont sur sa table, attendu que je ne puis répondre des personnes qui les ont apprêtés. A la bonne heure! reprit tristement Sancho; mais faites-moi donc apporter du pain bis avec quelques livres de raisin : ce serait bien le diable si on les avait empoisonnés. De façon ou d'autre, il faut que je mange; les gouverneurs ne peuvent vivre d'air, surtout quand ils sont à la veille de livrer des batailles. Quant à vous, mon secrétaire, répondez à monsieur le duc que je ferai de point en point tout ce qu'il me recommande; ajoutez des baisemains un peu galans pour madame la duchesse, en la priant de ne pas oublier d'envoyer à ma femme Thérèse ma lettre avec mon paquet. Dites aussi quelque chose pour monseigneur don Quichotte, afin qu'il voie que je ne suis pas un ingrat; et arrangez le tout d'un bon style, comme un Biscayen que vous êtes. Allons! continua-t-il en soupirant,

qu'on desserve cette belle table, et qu'on m'apporte mes raisins, puisque les coquins qui m'en veulent me réduisent à ce triste dîner.

Dans ce moment un page vint dire qu'un laboureur demandait à être introduit pour une affaire pressante. Courage, s'écria Sancho, je n'aurai pas le temps de manger même du pain. Est-ce là l'heure de venir me parler d'affaire pressante? pense-t-on que les gouverneurs soient de fer? Ah! pour peu que ceci dure, je n'y pourrai résister. Faites entrer ce laboureur, et prenez garde que ce ne soit un espion. Le page assura qu'il avait au contraire la mine du meilleur des hommes, et qu'il prévenait en sa faveur. Sur cette assurance on l'introduisit; et le bon paysan, d'un air niais, demanda d'abord lequel de ces deux messieurs était monsieur le gouverneur. L'intendant lui montra Sancho, devant lequel il se mit à genoux, en le priant de lui donner sa main à baiser. Sancho ne le voulut point, lui commanda de se lever et de dire promptement son affaire. J'aurai bientôt fini, reprit le paysan, pour peu que votre seigneurie daigne m'écouter.

Il faut d'abord qu'elle sache que je suis laboureur, natif du village de Miguel Turra,

qui n'est qu'à deux lieues de Ciudad-réal. Vous connaissez peut-être ce pays-là? Oui, répondit Sancho, c'est à côté de chez nous. Mais, abrégeons, je vous prie, et ne recommençons pas l'histoire de Tirtea Fuera. Deux mots suffiront, continua le paysan. Dans ma jeunesse je me suis marié, par la miséricorde de Dieu, en face de la sainte église catholique et romaine, avec une brave et digne femme; j'en ai eu deux garçons, dont le cadet sera bientôt bachelier, et l'aîné ne tardera pas à recevoir ses licences. Depuis quelques années je suis comme qui dirait veuf par la perte que j'ai faite de ma femme, à qui un mauvais médecin donna mal à propos une médecine dans le temps où elle était grosse: elle en mourut; ce qui l'empêcha d'accoucher à son terme. Si elle était accouchée, et qu'elle m'eût donné encore un garçon, je l'aurais fait étudier pour être docteur, afin qu'étant docteur il n'eût pu porter envie à ses deux frères le bachelier et le licencié. Mais c'est une affaire finie, à laquelle il ne faut plus penser.

Je vous conseille même de n'en plus parler, interrompit Sancho. Jusqu'à présent de tout ce que vous avez dit je ne peux conclure autre chose sinon que vous êtes veuf depuis

que votre femme est morte. Tâchez de finir, mon cher frère ; voilà l'heure de dormir.

Monseigneur a très bien entendu ce que je voulais lui dire, reprit le laboureur ; je n'ai presque rien à ajouter. Mon fils cadet, j'entends celui qui doit être bachelier, est devenu amoureux d'une fille de notre village, qui s'appelle Claire Perlerine, fille d'André Perlerin, le plus riche fermier du pays. Tous ceux de cette famille, de temps immémorial, se sont appelés Perlerins, sans que l'on sache trop pourquoi, car on prétend que ce n'est pas leur nom. Bien est-il vrai que cette Claire Perlerine, dont mon fils est amoureux, est une perle d'Orient, tant elle est belle et charmante ; la rose du matin n'est pas aussi fraîche, aussi fleurie que cette Claire Perlerine, quand on la regarde du côté droit ; du côté gauche elle est moins bien, parce que la petite vérole lui a couturé la joue, et lui a fait perdre un œil : avec cela plusieurs fluxions lui ont enlevé la moitié de ses dents, et un petit goître qui s'est formé sous son menton la force de pencher sa tête sur une épaule ; mais, comme je vous l'ai dit, elle est parfaite du côté droit, et c'est par ce côté-là que mon fils le bachelier l'a vue. Monseigneur pardonne ces petits détails. Je chéris déjà Claire Perlerine comme

ma future belle-fille; et vous n'ignorez point que les pères aiment à parler de leurs enfans.

Oui, je le sais, reprit Sancho; mais les gouverneurs aiment à dîner, et j'attends, pour commencer, que vous ayez fini l'histoire des Perlerins et Perlerines.—Elle va finir, monseigneur. Or donc mon fils le bachelier a eu le bonheur de se faire aimer de la belle Claire Perlerine. Depuis long-temps cette charmante personne aurait donné sa main à mon fils, si une petite incommodité qu'elle a dès l'enfance ne l'empêchait de remuer les bras. Elle est ce que nous appelons nouée, et ne peut se lever de son siége. Cela ne fait rien à mon fils, qui est un garçon fort doux, fort aimable, malgré le malheur qu'il a d'être possédé; ce qui, deux ou trois fois par jour, le fait écumer comme un furieux, se déchirer le visage, et briser tout ce qui est autour de lui. Ce pauvre enfant, qui n'en est pas moins un ange pour la bonté, voudrait épouser sa maîtresse Claire Perlerine; mais le père de Claire Perlerine ne veut pas consentir au mariage de ces deux amans si intéressans. Je viens vous prier, monseigneur, de me donner une lettre pour ce père, dans laquelle vous lui ordonnerez de marier sa fille à mon fils. Voilà le sujet qui m'amène aux pieds de votre seigneurie.—Est-ce tout, mon frère?

avez-vous fini? — Ah! monseigneur, si j'osais je vous demanderais encore une petite grâce; mais j'ai peur d'être indiscret, et d'abuser de vos momens. — Osez, osez, ne craignez rien; je ne suis ici que pour vous entendre. — Eh bien, monseigneur, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai point que je souhaiterais beaucoup qu'en faveur de ce mariage votre seigneurie eût la bonté de donner à mon fils le bachelier un petit présent de noces, quand ce ne serait que cinq ou six cents ducats; cela l'aiderait à se mettre en ménage, et ferait qu'il dépendrait moins de la mauvaise humeur de son beau-père, parce que vous savez que pour être heureux il faut être indépendant. — Est-ce là tout ce que vous demandez, mon ami? voyez s'il n'est rien qui vous tente encore; parlez avec assurance, et qu'une mauvaise honte ne vous retienne point. — Monseigneur, vous êtes bien bon; mais en vérité c'est tout.

A ces paroles Sancho se lève, saisit la première chaise qui lui tombe sous sa main; et courant au laboureur, qui se hâta de s'enfuir: Misérable! s'écria-t-il, il faut que je t'assomme tout à l'heure pour t'apprendre à venir me demander six cents ducats. A-t-on jamais vu pareille insolence? Six cents ducats! et où les prendrais-je? ai-je reçu seulement un malheu-

reux maravédis depuis que je suis gouverneur? Six cents ducats! si je les avais, je ne manquerais pas sans doute de les envoyer à Miguel Turra pour la famille des Perlerins et pour ton fils le possédé. Mais où en sommes-nous? Sainte Marie! il semble que mon île soit le rendez-vous des fous de tous les pays. Qu'on ne laisse plus entrer qui que ce soit, au moins jusqu'à ce que j'aie fini mon pain.

CHAPITRE XLI.

Visite de la dame Rodrigue à notre chevalier.

Tandis que Sancho Pança commençait à s'apercevoir des inconvéniens de la grandeur, don Quichotte égratigné se voyait forcé de garder la chambre : six jours entiers s'écoulèrent sans qu'il lui fût possible de se montrer en public. Pendant ce temps, une nuit qu'il ne dormait pas, selon sa coutume, il entendit ouvrir doucement sa porte, et ne douta point que ce ne fût l'amoureuse Altisidore qui venait livrer un nouvel assaut à sa fidélité pour sa dame. Non, s'écria-t-il à demi-voix et se répondant à lui-même, non; toutes les beautés de la terre ne parviendront pas à me faire oublier

un seul instant celle que j'adore. Non, ma chère Dulcinée, mon unique amie, ma souveraine, où que tu sois, quoi que tu sois, paysanne, princesse, nymphe, ce tendre cœur t'appartient, t'appartiendra jusqu'à la mort; personne ne peut te le ravir.

En achevant ces paroles, il se lève debout sur son lit, la porte s'ouvrait à l'instant. Quelle fut la surprise de notre héros en voyant paraître à la place de la jeune Altizidore une vieille duègne, dont les coiffes blanches balayaient presque le plancher, portant sur son nez vénérable une paire de grandes lunettes, et tenant de la main gauche une petite bougie, dont avec la droite elle repoussait la lumière loin de son visage ridé! A cet aspect, le chevalier, s'imaginant que c'était une sorcière qui venait s'emparer de lui pour le mener au sabbat, commence à faire des signes de croix. La duègne, qui s'avançait à pas lents, aperçoit à son tour cette grande figure, debout sur le lit, enveloppée dans une couverture de satin jaune, le visage à demi couvert de compresses, les moustaches en papillotes, et redoublant ses signes de croix. Jésus! dit-elle, que vois-je? Elle ressent une frayeur pareille à celle qu'elle inspirait, s'arrête toute tremblante, laisse échapper sa bougie qui s'éteint, se retourne

promptement pour fuir, s'embarrasse dans sa longue robe, et tombe au milieu de la chambre.

Je te conjure, ô fantôme! s'écrie alors don Quichotte, de me déclarer ce que tu veux de moi : si tu es une âme en peine, je ferai pour ta délivrance tout ce que me prescrivent ma qualité de chrétien et ma profession de chevalier errant. Seigneur don Quichotte, répondit la duègne, s'il est bien vrai que vous êtes le seigneur don Quichotte, ne me prenez point pour une âme en peine; je suis la dame Rodrigue, duègne de madame la duchesse; je venais chez vous avec l'intention de vous raconter mes peines, et de vous demander votre appui. — Je veux bien vous croire, madame Rodrigue; et je consens à vous entendre, pourvu que vous ne soyez point chargée de quelque message amoureux : je vous préviens que sur cet article votre ambassade serait sans succès. — Ah! vous me connaissez mal, seigneur don Quichotte, si vous me croyez capable de me charger d'un message amoureux. D'abord je ne suis pas encore d'un âge à m'acquitter pour les autres de pareilles commissions; je me porte bien, Dieu merci; j'ai encore toutes mes dents, excepté quelques-unes que m'ont enlevées les catarrhes si fréquens dans ce pays; et si je voulais m'occuper de semblables

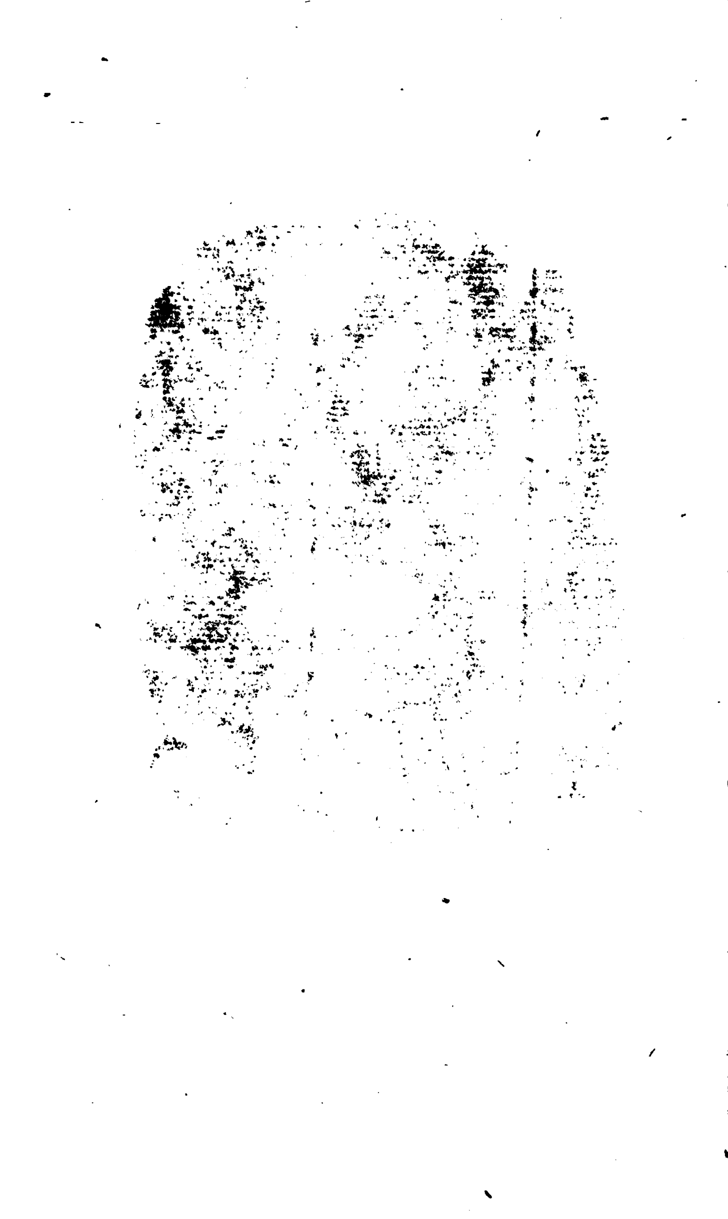
badinages, je pourrais.... Mais, puisque vous le permettez, je vais rallumer ma bougie, et je reviendrai vous confier tous les secrets de mon cœur. Aussitôt, et sans attendre de réponse, elle sortit de l'appartement.

Notre héros, demeuré seul, réfléchit aux dernières paroles de madame Rodrigue. Ceci, dit-il, m'a l'air d'une nouvelle aventure : le diable est fin ; il a vu qu'il ne pouvait triompher de moi en employant des duchesses, des reines, des belles de quinze ou seize ans; peut être espère-t-il me trouver moins sur mes gardes avec une vieille duègne. Trop souvent celui qui résiste aux plus terribles épreuves succombe dans une occasion où rien ne lui paraît à craindre. Madame Rodrigue va revenir; je serai seul avec elle; cette chambre, cette solitude, l'heure qu'il est, ce qu'elle me dira, tout se réunit contre ma sagesse. Je peux être faible un moment.... Faible pour madame Rodrigue! Je n'ai qu'à regarder ses rides, ses coiffes blanches, ses lunettes.... le diable, le diable lui-même s'enfuirait épouvanté.... Ah! c'est ainsi que l'orgueilleux raisonne; il affecte de mépriser les piéges qui lui sont tendus, et sa coupable confiance le conduit dans le précipice. Soyons prudent, défions-nous des périls les moins redoutables, et fermons la porte à madame Rodrigue.

Le héros se lève alors pour aller mettre le verrou; mais madame Rodrigue rentrait avec sa bougie rallumée. Elle se rencontre vis-à-vis de don Quichotte, toujours enveloppé dans sa couverture; et reculant aussitôt deux pas : Seigneur chevalier, dit-elle en baissant les yeux sur ses lunettes, je n'ose deviner à quel dessein vous êtes sorti de votre lit; mais je vous demande s'il y a sûreté pour moi. — Je vous fais la même question, madame. Ne dois-je pas être en défiance ? — Et de qui donc ? — De vous. — De moi ? — De vous-même, madame Rodrigue; car enfin vous n'êtes pas de bronze, et je ne suis pas de marbre. Nous sommes seuls, une nuit profonde couvre l'univers de ses voiles, l'étoile du berger brille dans le ciel, et cette chambre ressemble beaucoup à la grotte où l'aimable Énée alla chercher un asile sombre avec la belle Didon. Je m'en fie à vous, madame Rodrigue, à votre expérience, à vos longues coiffes; et je vous demande votre main comme le gage et le garant de vos pudiques intentions.

En disant ces mots, notre chevalier baise sa main et la présente à la duègne, qui, baisant aussi la sienne, la met dans celle du héros. Tous deux, se tenant ainsi, pleins d'une noble confiance l'un pour l'autre, mar-





chent ensemble vers le lit, où don Quichotte se remet, se couvre de ses draps jusqu'au menton, tandis que madame Rodrigue, modestement assise à quelque distance, sans quitter sa bougie et ses lunettes, commence ainsi son discours :

Quoique vous me trouviez, seigneur, dans le royaume d'Aragon sous le triste habit d'une duègne, je n'en suis pas moins née dans les Asturies, d'une maison dont la noblesse remonte au berceau de la monarchie. Mes parens, qui n'avaient d'autre bien que leur illustre origine, furent forcés par la pauvreté de me conduire à Madrid, où je fus mise chez une grande dame comme demoiselle de compagnie, chargée du soin du linge : je dois vous dire, sans amour-propre, que personne au monde ne peut se flatter de faire un ourlet comme moi. Ce talent ne me valait pas des gages considérables ; j'étais fort pauvre, assez malheureuse dans ma condition, et privée de mes père et mère, qui ne tardèrent pas à mourir, lorsque je m'attirai les yeux d'un écuyer déjà sur l'âge, peu riche à la vérité, mais noble comme le roi, puisqu'il était aussi des Asturies.

Il m'aima ; mon sensible cœur fut touché de ses tourmens. Nos tendres amours demeu-

rèrent long-temps secrètes : mais ma maîtresse les découvrit ; et, pour éviter les propos, elle prit soin de nous marier. J'accouchai bientôt après d'une fille qui vit encore, et qui pour les talens, la sagesse, la beauté, j'ose le dire, surpasse sa mère : cette fille était encore bien jeune lorsque j'eus le malheur de perdre mon époux. Il mourut, seigneur, il mourut d'une peur que des méchans lui firent : pardonnez aux sanglots, aux larmes qui viennent toujours m'étouffer quand je parle de mon pauvre mari.

Je restai donc veuve, et chargée du soin de ma fille, dont la beauté s'annonçait déjà. Ma réputation d'excellente ouvrière en linge engagea madame la duchesse, qui venait de se marier, à me prendre à son service : je vins avec elle dans ce château, où ma fille m'a suivie, et où nous vivions doucement des faibles gages qu'on nous donnait. Je ne sais comment il est arrivé que ma fille, ma fille si sage, qui jamais n'a quitté sa mère, s'est tout d'un coup trouvée grosse, sans pouvoir expliquer pourquoi. Comme on lui en voulait beaucoup dans la maison, parce qu'elle était la plus belle, la plus aimable, la mieux instruite, on a fait grand bruit de cette aventure ; et madame la duchesse, qui croit tou-

jours le dernier qui lui parle, a banni ma fille de sa présence. Elle est partie, seigneur : elle s'est retirée à Madrid, où elle est sans argent, sans place, vivant à peine du travail de ses mains. En vous entendant parler de tant de reines, de tant de princesses que vous connaissez ou devez connaître, j'ai imaginé qu'un chevalier aussi obligeant, aussi bon que vous, pouvait aisément obtenir pour ma fille une place de dame d'honneur auprès de quelque impératrice. C'est là l'objet de ma visite ; c'est ce que j'espère de votre bonté.

Madame Rodrigue, reprit don Quichotte, je m'intéresserai volontiers pour votre fille infortunée, si, comme je suis tenté de le croire, c'est la calomnie qui lui a fait perdre les bonnes grâces de madame la duchesse ; mais vous sentez vous-même...... — Ah ! seigneur, vous pouvez être certain qu'on n'a cherché dans cette maison qu'à jouer de mauvais tours à cette malheureuse enfant. Toutes les femmes de madame en étaient jalouses : madame l'était peut-être elle-même. Car enfin les charmes de ma fille étaient à elle : toutes n'en peuvent pas dire autant. — Qu'entendez-vous par ces paroles, madame Rodrigue ? — J'entends, monsieur le chevalier, que tout ce qui reluit à vos yeux n'est pas or ; que, par

exemple, cette Altizidore, si glorieuse de sa beauté, se peint tous les jours les sourcils, et se couvre le visage de blanc. Madame la duchesse elle-même.... Mais je me tais; car dans nos maisons les murailles ont des oreilles. — Comment! madame Rodrigue, qu'osez-vous dire de madame la duchesse? — Mon dieu! je ne dis rien du tout; madame a un teint de roses et de lis, la plus belle taille du monde, des yeux qui disent tout ce qu'ils veulent; mais il ne faut pas croire que ces beaux cheveux blonds que vous voyez tomber en boucles sur ses épaules appartiennent tous à la tête de madame la duchesse; elle en a fait venir au moins la moitié de chez un perruquier de Madrid; ses dents si blanches et si bien rangées ne sont pas non plus.....

A ce mot, la porte de la chambre s'ouvre avec fracas : madame Rodrigue effrayée laisse tomber sa bougie. Les ténèbres et le silence règnent dans tout l'appartement; mais tout à coup la pauvre duègne est saisie par plusieurs mains qui lui font baisser le visage jusque sur le lit du héros, et se mettent à la fouetter. Don Quichotte entendait les coups et les soupirs de madame Rodrigue sans pouvoir deviner ce qui se passait; ne doutant point cependant que ce ne fût encore des fantômes,

il ne voulut point s'en mêler, et se tint immobile dans son lit. Après un demi-quart d'heure de correction, les fantômes se retirèrent en observant le même silence. Madame Rodrigue se releva, se rajusta de son mieux, chercha par terre, ramassa ses lunettes, et s'en alla sans rien dire.

CHAPITRE XLII.

Ronde de Sancho dans son île.

Nous avons laissé notre gouverneur déjà fatigué du gouvernement, et rebuté surtout par le jeûne austère qu'on lui faisait observer. L'intendant, pour lui rendre un peu de courage, vint lui dire qu'il avait lui-même pris le soin de préparer un bon souper dont sa seigneurie pouvait manger sans aucune crainte. Sancho embrassa l'intendant, déclara qu'il serait toujours le meilleur de ses amis, le nomma son premier ministre; et, se mettant de bonne heure à table, reprit bientôt toute sa belle humeur. Je ne demande pas mieux, disait-il en faisant disparaître les plats que l'on apportait devant lui d'une autre manière que le docteur Recio, je ne demande pas mieux que de travailler, pourvu que l'on ait soin de moi

et de mon âme; je gouvernerai cette île en conscience, je me leverai matin, je ferai tout ce qu'il faudra pour que l'on soit heureux et content; mais il est juste que je le sois aussi. Je permets très fort que l'on examine, que l'on contrôle mes actions; je serai charmé qu'on ait les yeux ouverts sur moi. L'homme qu'on regarde en vaut mieux : le diable n'ose se montrer de jour; et si l'abeille vivait seule, elle ne ferait pas tant de miel.

L'intendant, qui ne le quittait pas, et qui souvent était étonné de son esprit, l'assura que ses nouveaux sujets étaient déjà pénétrés pour sa personne et de respect et d'amour : il lui proposa, quand il eut soupé, de venir faire la ronde dans les différens quartiers de son île. Je le veux bien, répondit Sancho : je vous avertis d'abord que mon intention est de chasser d'ici les vagabonds, les fainéans, tous ceux qui ne veulent ou ne savent pas gagner le pain qu'ils mangent, et qui s'introduisent dans un État policé comme les frelons dans les ruches. Point d'oisifs dans mes États; c'est le moyen qu'il n'y ait point de vices; le proverbe le dit, et les proverbes ont toujours raison. Je protégerai les laboureurs, quand ils ne ressembleront pas à celui de Miguel Turra : je ferai respecter la religion, j'honorerai les

bonnes mœurs, et je serai sans pitié pour les fripons. C'est-il bien parler, mes amis ? Dites en toute liberté ; j'aurai de la reconnaissance pour ceux qui me reprendront.

Nous ne pouvons que vous admirer, lui répondit l'intendant ; et cette admiration sera partagée par les personnes qui vous ont envoyé dans cette île, sans connaître peut-être elles-mêmes le prix du présent qu'elles nous ont fait. Mais onze heures viennent de sonner : il est temps que votre seigneurie commence la ronde.

Sancho sortit aussitôt, sa baguette de juge à la main, suivi de son secrétaire, de l'intendant, de l'historiographe qui tenait registre de ses actions, et d'une troupe d'archers. A peu de distance du palais il entendit un bruit d'épées dans une petite rue : la garde y courut par son ordre, et ramena deux hommes qu'on avait surpris se battant. Pourquoi vous battez-vous ? leur dit Sancho d'une voix sévère : n'avez-vous pas un gouverneur qui saura vous rendre justice ? Seigneur, répondit un des deux hommes, votre excellence approuvera sans doute ma délicatesse sur le point d'honneur. Ce gentilhomme avec qui j'ai querelle sort d'une maison de jeu, où il vient de gagner plus de mille réaux. Dieu et moi nous savons

comment : j'étais témoin; j'ai jugé en sa faveur tous les coups au moins douteux. Lorsqu'il a été dans la rue, je suis venu loyalement lui demander une marque de sa juste reconnaissance; ce fripon n'a pas eu honte de me présenter quatre réaux. Il me connaît cependant; il sait que je suis un homme d'honneur, qui n'ai pas d'autre métier que de passer ma vie dans les maisons de jeu à décider les coups difficiles. Indigné d'un procédé si offensant, j'ai mis l'épée à la main pour lui donner une leçon de politesse et de probité.

Qu'avez-vous à répondre? demanda le gouverneur à celui dont on parlait. Rien du tout, reprit celui-ci; tout ce qu'a dit cet homme est exact, excepté que ce que j'ai gagné m'appartient légitimement, et que la preuve certaine que je n'avais nul besoin de ses décisions, c'est que je n'ai voulu et ne veux lui donner que quatre réaux. Vous lui en donnerez cent tout à l'heure, interrompit Sancho; mais il n'en profitera guère, car je les confisque pour les pauvres; ensuite vous paierez une amende de deux cents autres réaux, qui seront pour les prisonniers; après quoi, vous et cet homme d'honneur, qui n'a d'autre métier que de décider les coups du jeu, vous serez conduits par quatre archers hors de mon île; et si vous

avez l'audace d'y remettre les pieds, je vous ferai jouer ensemble une partie de triomphe à une potence de huit pieds de haut. Vous entendez? Tout est dit; qu'on exécute ma sentence.

Les trois cents réaux furent payés sur-le-champ; l'intendant se chargea de leur distribution, et quatre archers conduisirent les deux joueurs hors de la ville. A l'instant même une autre patrouille amenait un jeune garçon qui s'était enfui dès qu'il avait vu paraître la garde, et lui avait donné beaucoup de peine avant de se laisser attraper. Pourquoi vous enfuir? demanda Sancho. Pour n'être pas pris, répond le jeune homme. — Je le crois; mais où alliez-vous à l'heure qu'il est? — Toujours devant moi, monseigneur. — Toujours devant vous; c'est fort bien répondre. Vous aviez un but, un dessein; quel était-il, s'il vous plaît? — De prendre l'air. — Ah! de prendre l'air; je comprends. Mais où vouliez-vous prendre l'air? — Là où il souffle. — C'est juste. Vous me paraissez gai, mon ami : j'aime beaucoup les gens de cette humeur, et je me fais toujours un plaisir de leur donner un logement pour peu que je m'aperçoive qu'ils n'en ont pas. Imaginez donc que c'est moi qui suis l'air, et que je

souffle d'un côté qui vous mène droit en prison. Allez-y passer la nuit; nous verrons demain si le vent a changé.

Après plusieurs autres rencontres où le gouverneur fit briller autant d'esprit que de sens, il arriva près d'un corps-de-garde placé à l'entrée d'un pont. Les soldats se mirent sous les armes, et quatre officiers de justice vinrent au-devant de Sancho, conduisant un homme avec eux. Seigneur gouverneur, dit un des officiers, vous arrivez fort à propos pour nous tirer d'un grand embarras; il ne faut pas moins que toute votre sagacité pour le cas difficile qui se présente. Parlez, répondit Sancho, ma sagacité fera de son mieux. — Monseigneur, voici le fait; nous supplions votre excellence de nous donner un peu d'attention. Par une ancienne loi de cette île, tout homme qui vient après la retraite sonnée pour passer ce pont est obligé de nous déclarer, sous la foi du serment, où il va. S'il dit la vérité, nous le laissons passer sans obstacle; s'il fait le moindre mensonge, il est pendu sur-le-champ à une potence dressée à l'autre bout de ce pont. Cette loi est connue de tous les habitans de votre île. Tout à l'heure l'homme que voici s'est présenté pour passer : nous l'avons interrogé suivant l'usage; il a

levé la main et nous a répondu qu'il allait se faire pendre à cette potence. Si nous le pendons en effet, il a dit vrai, et ne mérite pas la mort; si nous le laissons passer, il a menti, et la loi veut qu'il soit pendu. Nous ne savons ce que nous devons faire, et nous avons recours aux lumières supérieures que tout le monde vous connaît.

Diable! répondit Sancho en se grattant la tête, ceci ne me paraît pas aisé. Répétez-moi, je vous prie, ce que vous venez de dire. L'officier de justice recommença presque dans les mêmes termes. Sancho garda quelque temps le silence, ferma les yeux, se frotta les mains. Voilà, reprit-il, un sot homme; il aurait dû prendre un autre chemin. Mais écoutez : quelle que soit notre décision, nous manquerons toujours à la loi; s'il est pendu, nous sommes en faute, puisqu'il aura dit la vérité; s'il n'est pas pendu, nous sommes encore en faute, puisqu'il nous aura menti. Nous n'avons donc que le choix de deux fautes: or, dans ce cas, nous devons choisir celle qui ne fait de mal qu'à nous. Qu'on laisse passer cet homme; s'il aime tant à être pendu, nous le punissons assez en le contrariant pour aujourd'hui.

L'intendant et toute la suite du gouverneur

donnèrent de grands éloges à la clémence de Sancho. Il fut reconduit à son palais après avoir fini sa ronde, et s'alla reposer dans un excellent lit des fatigues de sa journée.

CHAPITRE XLIII.

Arrivée du page de la duchesse dans la maison de Thérèse Pança.

L'EXACT et véridique auteur de cette étonnante histoire se croit obligé de nous avertir que les fantômes qui punirent les indiscrétions de madame Rodrigue n'étaient autre chose que les femmes de la duchesse. Altizidore, avertie que la duègne rendait au héros une visite mystérieuse, avait sur-le-champ éveillé ses compagnes, qui toutes, à pas de loup, étaient venues écouter l'entretien. La belle Altizidore ne perdit pas un seul mot de ce qui fut dit sur ses attraits; et lorsque l'imprudente vieille osa parler avec la même liberté de madame la duchesse, Altizidore donna le signal à sa troupe, qui ne demandait pas mieux, et fit servir son zèle pour sa maîtresse à venger ses propres injures.

Ce même jour, comme on l'a vu, la duchesse avait fait partir un page pour aller

porter à la femme de Sancho la lettre et le paquet de son mari. Elle avait joint à ce paquet un petit billet de sa main, et une longue et pesante chaine d'or qu'elle envoyait à Thérèse. Le page, charmé de sa commission, prit un des meilleurs chevaux du duc, se mit en route, fut bientôt arrivé. Comme il entrait dans le village, il aperçut au bord d'un ruisseau plusieurs femmes lavant du linge; il les pria de lui indiquer la maison de Thérèse Pança, femme de Sancho Pança, écuyer d'un chevalier nommé don Quichotte de la Manche. Mon beau monsieur, lui répond en se levant une jolie petite fille de quatorze ans à peu près, ce Sancho Pança est mon père, cette Thérèse est ma mère, et ce don Quichotte est notre maître. En ce cas, mademoiselle, répondit le page en la saluant, ayez la bonté de me conduire à madame votre mère, pour qui j'apporte une lettre et des présens. — Ah! monsieur, de toute mon âme. Vous apportez des présens; c'est sûrement de la part de mon père. Venez, monsieur, venez avec moi; notre maison est à l'entrée de la rue. Ah! que ma mère va être contente! Il y a long-temps qu'elle n'a reçu des nouvelles de mon père, et nous en étions bien inquiètes.

En parlant ainsi la jeune Sanchette jette

son savon, son battoir, son linge, et, sans se donner le temps de reprendre ses souliers, nu-jambes, les cheveux épars, elle court, vole vers le page, lui fait une courte révérence, et le guide, toujours sautant, riant et le regardant.

A cinquante pas de la maison, Sanchette redouble ses sauts, et se met à crier : Ma mère, ma mère, venez, voici un monsieur qui vous apporte des lettres et des présens de mon père; hâtez-vous, venez donc ma mère. A sa voix Thérèse Pança sortit avec sa quenouille au côté, faisant tourner son fuseau. Elle était vêtue d'un juste gris, avec le jupon pareil, extrêmement court par-devant. C'était une femme d'une quarantaine d'années, encore fraîche, forte, brune, et d'une physionomie ouverte. Que me veux-tu ? dit-elle à Sanchette, et qu'est-ce que c'est que ce monsieur? C'est un de vos serviteurs, madame, reprit le page en descendant de cheval, et venant se mettre un genou en terre devant madame Thérèse; j'ose demander à votre seigneurie de me permettre de baiser la main de la légitime épouse du seigneur don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria. — Allons! monsieur; levez-vous, et ne parlez point comme cela. Je ne suis point une dame, mon mari n'est point

Bt Roger sculpt.

gouverneur; nous sommes des paysans, fils de paysans, voilà tout. — Vous êtes la très digne épouse d'un très illustre gouverneur. Mon message auprès de vous n'a rien que de sérieux, madame; vous en verrez la preuve dans ces lettres et dans ce présent. Alors le page présente les lettres et met au cou de Thérèse la superbe chaine d'or.

La mère et la fille, immobiles, se regardent sans pouvoir parler. Ma mère, dit enfin Sanchette, je gage que ce gouvernement est l'île que vous savez, promise depuis si long-temps à mon père par le seigneur don Quichotte. Vous avez raison, mademoiselle, reprit le page, c'est à cause du seigneur don Quichotte que l'on a fait monsieur votre père gouverneur de l'île Barataria. Ce papier vous l'expliquera. Ah! mon cher monsieur, comment faire? interrompt Thérèse, je ne pourrai jamais déchiffrer ces lettres, car je sais filer, mais je ne sais pas lire. Ni moi non plus, s'écria Sanchette, et j'en suis bien fâchée aujourd'hui; mais attendez, je m'en vais chercher monsieur le curé ou monsieur le bachelier Samson Carrasco; ils seront charmés d'apprendre des nouvelles de mon père. Ce n'est pas la peine, dit le page; je ne sais pas filer, mais je sais lire; et, si vous le désirez, je lirai la lettre du gouverneur.

prends soin du cheval, mène-le à l'écurie, va chercher des œufs dans le poulailler, coupe une bonne tranche de jambon, fais du feu, prépare la poêle, tandis que je cours annoncer tout ceci à nos parens, à nos voisins, à ce bon monsieur le curé, au barbier maître Nicolas, qui sont tous amis de ton père. Oui, ma mère, répond Sanchette, oui, ma mère, oui, vous avez raison; mais vous me donnerez bien la moitié de cette belle chaîne. — Eh! mon enfant, elle est toute pour toi; je te demande seulement de me la laisser porter quelques jours, parce qu'elle me réjouit le cœur. Vous n'avez pas tout vu, reprit le page; j'ai encore ici un bel habit vert, que le gouverneur n'a mis qu'une fois, et qu'il envoie à mademoiselle sa fille. Ah! le bon père! s'écria Sanchette en courant à l'habit vert, qu'elle déplia, retourna, examina, et dont elle fut enchantée.

Pendant ce temps, madame Thérèse, ses lettres à la main, sa chaîne d'or au cou, était sortie de sa maison, courant et dansant dans la rue. Les premières personnes qu'elle rencontra furent le curé et le bachelier Carrasco: Bonjour, messieurs, leur dit-elle en riant, bonjour, bonjour! j'allais chez vous pour vous faire part des excellentes nouvelles que je reçois. Tout ne va pas mal, Dieu merci! comme

vous le saurez bientôt ; mais je vous préviens que dorénavant il ne faudra point que les dames du village fassent les fières avec moi, car nous le tenons enfin le petit gouvernement. Qu'est-ce donc que cette folie, madame Thérèse ? lui répondit le curé ; et quels papiers avez-vous là ? — Il n'y a point de folie, monsieur ; et ces papiers ne sont rien que des lettres que m'ont écrites un gouverneur et une duchesse. Quant à cette chaîne d'or fin que vous voyez à mon cou, c'est un présent que je reçois de la duchesse mon amie.

Le curé, surpris en considérant la beauté de cette chaîne, se met à lire tout haut les lettres ; Carrasco le regardait à chaque phrase, et ne pouvait en croire ni ses oreilles ni ses yeux. Après un assez long silence, ils demandèrent qui avait apporté tout cela. Thérèse leur dit de venir chez elle, où ils trouveraient le jeune et beau monsieur qu'on avait chargé du message. Allons ! reprit Carrasco, je serai charmé de voir l'ambassadeur de cette duchesse qui envoie des chaînes d'or, et qui demande du gland.

Ils suivirent aussitôt Thérèse, et trouvèrent le page dans la cour, occupé de son cheval, tandis que Sanchette allait et venait pour faire son omelette Etonnés de plus en plus de la

bonne mine du page, de la richesse de son habit, ils le saluèrent poliment; et Carrasco lui demanda de vouloir bien leur expliquer, comme à d'anciens amis de don Quichotte et de Sancho, ce que voulaient dire des lettres qu'ils venaient de lire, où il était question d'un gouvernement et d'une île. Messieurs, répondit le page, ces lettres veulent dire ce qu'elles disent; il est certain, et je vous le jure, que le seigneur Sancho Pança est gouverneur, qu'il a sous ses lois une ville considérable, et qu'il la gouverne, dit-on, avec beaucoup de sagesse. Je ne puis vous assurer que cette ville soit dans une île, parce que je ne l'ai point vue, et que je sais assez mal la géographie. — Mais, monsieur, cette duchesse qui écrit à madame Thérèse.... — Cette duchesse, messieurs, est l'épouse du duc mon maître; la lettre que j'ai portée est de sa main. Si sa politesse et son affabilité vous surprennent tant, j'en conclurai que nos grandes dames d'Aragon sont plus polies et plus affables que vos grandes dames de Castille. Vous nous permettrez, reprit Carrasco, d'être au moins un peu surpris, et de vous demander encore s'il n'y aurait pas de l'enchantement dans cette aventure, comme dans presque toutes celles qui arrivent au seigneur don Quichotte.

— Je ne vous entends point, messieurs, et ne puis vous en apprendre plus que les lettres ne vous en apprennent. Je vous répète qu'elles ne contiennent rien qui ne soit absolument vrai.

Sans doute, sans doute, s'écria Thérèse; et toutes ces questions sont fort inutiles : ne fatiguez pas ce beau monsieur, et occupons-nous de choses plus pressées. Monsieur le curé, tâchez de savoir, je vous prie, s'il n'y a pas quelqu'un du village qui aille à Tolède ou à Madrid, pour que je fasse venir une belle robe, une coiffure de dentelles à la mode, et tout ce qu'il faut à la femme d'un gouverneur. Ah! je ne veux pas faire honte à mon mari : je veux l'aller joindre dans un bon carrosse comme les autres; et si l'on en jase, on en jasera. Que m'importe? Pardi! ma mère, reprit Sanchette, vous seriez bien bonne de vous gêner pour les jaseurs : laissez-les parler, et allons notre train; nous leur dirons bonjour de la portière. S'ils rient, nous rirons plus fort, et nous rirons plus à notre aise. Les moqueries des jaloux sont de bon augure. Il vaut mieux faire envie que pitié. Quand on n'a besoin de personne on est bien fort; et la brebis sur la colline est plus haute que le taureau dans la plaine.

En vérité, interrompt le curé, toute cette

famille des Pança vient au monde en disant des proverbes. Il est vrai, reprit le page, que monsieur le gouverneur en sait beaucoup; et ce n'est pas un des moindres plaisirs que madame la duchesse trouve à s'entretenir avec lui. Nous voudrions bien connaître cette duchesse, dit le bachelier Carrasco. Il ne tient qu'à vous, répondit le page; vous n'avez qu'à venir avec moi. Ce sera moi qui irai, s'écria vivement Sanchette; je meurs d'envie de voir mon père, et je serai charmée de voyager avec un aimable monsieur comme vous. Prenez-moi sur votre cheval; je sais bien me tenir en croupe; n'ayez pas peur que je tombe.

Le page lui représenta que cette manière d'aller ne convenait pas à une jeune personne de sa qualité. Madame Thérèse en convint. Pendant cette conversation, Sanchette n'avait point fait son omelette : le curé pressa le page de venir manger un morceau chez lui. Après quelques refus, il y consentit; et tandis qu'il dînait au presbytère, Thérèse s'occupa de répondre aux lettres qu'elle avait reçues. Carrasco lui offrit d'être son secrétaire, mais elle ne l'accepta point, parce qu'il aimait un peu trop à se moquer. Elle alla chercher un enfant de chœur, qui, pour quelques œufs frais qu'elle lui donna, écrivit ses réponses sous sa dictée.

CHAPITRE XLIV.

Retour du page de chez Thérèse.

CEPENDANT notre gouverneur continuait à s'occuper de faire régner dans son île la police, l'ordre et les lois : il visitait les marchés, examinait les poids, les mesures, et punissait sévèrement les marchands qu'il trouvait en fraude. Il défendit expressément de faire des magasins de vivres pour les revendre ensuite en détail. Les cabaretiers surtout attirèrent son attention ; il établit la peine de mort pour ceux qui mettraient de l'eau dans le vin ; il diminua le prix des souliers, régla les gages des domestiques, bannit de son île les chanteurs des rues dont les chansons étaient indécentes, créa un commissaire des pauvres, non pas pour leur donner la chasse, mais pour s'informer avec soin s'ils étaient véritablement pauvres ; enfin, guidé par son seul bon sens et son esprit naturel, il fit des ordonnances si sages, qu'elles sont encore en vigueur dans le pays, où on les appelle le code du grand gouverneur Sancho Pança.

Don Quichotte, pendant ce temps, guéri de ses égratignures, commençait à trouver

que la vie oisive qu'il menait dans le château du duc était indigne d'un chevalier : il soupirait après son départ, et préparait ses adieux, lorsque le page, de retour de son ambassade, vint apporter à la duchesse les réponses et les présens de Thérèse. Son arrivée répandit la joie : on lui demanda les détails de son voyage. Le prudent page ne dit en présence du chevalier que ce qu'il était à propos de dire : il remit gravement ses dépêches, sur l'une desquelles était écrit : *A madame la duchesse dont je ne sais pas le nom.* L'adresse de l'autre était : *A mon mari Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, où je prie Dieu de le maintenir.* La duchesse ouvrit aussitôt sa lettre, et la lut à haute voix à son époux.

Lettre de Thérèse Pança à la duchesse.

Madame,

La lettre que votre grandeur m'a écrite m'a fait beaucoup de plaisir ; et la belle chaîne d'or qui l'accompagnait ne m'en a pas causé moins, comme vous pouvez le croire. Tout notre village est charmé que vous ayez donné un gouvernement à mon mari. Il y a bien quelques personnes, comme monsieur le curé, maître Nicolas le barbier, et le bachelier Sam-

son Carrasco, qui ne veulent pas le croire : mais je les laisse dire, et je leur montre la belle chaîne d'or et le bel habit vert de chasse; ce qui ne laisse pas de faire papilloter les yeux de mes envieux.

Je vous confierai, ma chère dame, parce que je vous aime beaucoup, qu'un de ces quatre matins je compte monter dans un bon carrosse, et me rendre à la cour avec ma fille. En conséquence, je vous serai obligée d'ordonner à mon mari de m'envoyer un peu d'argent; car il en faut dans ce pays-là, où l'on dit que le pain est cher, et que la viande se vend trente maravédis la livre. Les pieds me grillent de m'y voir, parce que mes voisins disent qu'un gouverneur n'est véritablement connu à la cour que par sa femme : il sera bon et il est pressé que j'y fasse connaître mon mari.

Je suis bien fâchée que les glands n'aient pas donné cette année; je vous en envoie pourtant un demi-boisseau des plus beaux que j'aie pu trouver; ils ont tous été ramassés de ma main, un à un, dans la montagne. Je voudrais qu'ils fussent gros comme des œufs d'autruche.

Je prie votre grandeur de m'écrire : je lui répondrai et l'informerai de tout ce qui me re-

garde et de tout ce qui se passera dans notre village. Sanchette ma fille et mon petit vous baisent les mains, ainsi que moi qui vous aime mieux que je ne l'écris.

Votre servante THÉRÈSE PANÇA.

La duchesse, fort satisfaite de la réponse de Thérèse, brûlait d'impatience de lire la lettre adressée à Sancho; mais elle n'osait pas l'ouvrir. Don Quichotte, qui s'aperçut de son scrupule, décacheta lui-même cette lettre. Elle s'exprimait ainsi :

J'ai reçu ta lettre, mon Sancho, et je te jure sur ma foi qu'il s'en est peu fallu que je ne sois devenue folle de plaisir. Imagine-toi, mon homme, ce que c'est que d'apprendre que tu es gouverneur, de recevoir en même temps ton bel habit vert, la superbe chaîne d'or de madame la duchesse; et tout cela par un monsieur gentil et beau comme le jour! J'en ai pensé tomber à la renverse; ta fille Sanchette ne savait plus où elle en était; et tout cela de contentement.

Te voilà donc devenu, de gardeur de chèvres que tu étais, gouverneur d'une bonne île! Tu dois te souvenir que ma pauvre mère disait souvent qu'il ne s'agissait que de vivre pour

voir des choses étonnantes. Vivons, vivons, mon ami, et voyons beaucoup de choses, parmi lesquelles je voudrais bien voir un peu de l'argent que ton île doit te rapporter.

Je te dirai pour nouvelles, que la Berrueca vient de marier sa fille à un fameux peintre étranger qui est venu s'établir ici. Le conseil de notre commune a voulu profiter de l'arrivée de ce peintre pour faire peindre les armes du roi sur la porte de l'audience; le peintre a demandé deux ducats, ensuite il a travaillé huit jours, au bout desquels il a rendu l'argent, disant que l'ouvrage était trop difficile. Le fils de Pierre Le Loup s'est fait tonsurer; la petite Minguilla l'attaque en justice, comme lui ayant promis mariage; les mauvaises langues disent bien pis. Tout cela n'empêche pas que la récolte des olives n'ait rien valu cette année, et qu'il n'y ait pas une seule goutte de vinaigre dans notre village.

Il a passé par ici une compagnie de soldats, qui ont emmené trois de nos jeunes filles. Je ne te les nomme pas, parce qu'elles peuvent revenir; on jasera, et puis on ne jasera plus. Sanchette commence à travailler assez joliment en dentelle, et gagne déjà par jour huit maravédis. Mais, à présent que te voilà gouverneur, elle peut se reposer; sa dot n'en viendra

pas moins. La fontaine de la grande place a tari, et le tonnerre est tombé sur la potence; il n'y a pas grand mal à cela. Que Dieu te garde, mon Sancho, le plus d'années possible, et qu'il me garde aussi de même; car j'aurais trop de chagrin de te laisser au monde sans moi!

Ta femme THÉRÈSE PANÇA.

Cette épître était accompagnée des glands et d'un beau fromage que Thérèse envoyait à la duchesse. Celle-ci reçut avec une égale reconnaissance le fromage, la lettre, les glands, et courût s'enfermer avec le page, pour qu'il pût lui raconter en liberté tous les détails de son ambassade.

CHAPITRE XLV.

Laborieuse fin du gouvernement de Sancho.

RIEN n'est stable dans ce monde : le temps, qui jamais ne s'arrête, vole en détruisant sans cesse. L'été remplace le printemps, l'automne l'été, l'hiver l'automne : tout passe, tout se renouvelle, excepté la vie humaine, qui passe, hélas! sans se renouveler. Le philosophe arabe Benengeli place ces tristes réflexions au commencement de ce chapitre, pour nous pré-

parer sans doute à voir ce beau gouvernement, cet exemple de prudence, ce modèle de sagesse, qui nous a fait admirer Sancho, s'évanouir, s'en aller en fumée, et rentrer dans le néant.

Sept jours s'étaient écoulés depuis que l'illustre gouverneur tenait les rênes de son empire. Accablé de lassitude, n'en pouvant plus, rassasié, non de bonne chère, mais de procès, de règlemens, de lois nouvelles, il profitait du calme de la nuit pour prendre un moment de repos, et commençait à livrer au sommeil ses paupières affaissées, lorsque tout à coup il est réveillé par des clameurs, le son des cloches, et l'épouvantable bruit qu'il entend dans toute la ville. Il lève la tête, s'assied sur son lit, écoute attentivement; le bruit redouble, et les trompettes, les tambours, les divers instrumens de guerre, se mêlent aux voix différentes, aux cris perçans de terreur, aux coups redoublés des tocsins. Surpris, troublé, saisi de frayeur, il se jette à bas, chausse ses pantoufles, et, sans se donner le temps de se vêtir, il court à la porte de sa chambre. A l'instant même arrivent en courant une vingtaine de personnes, l'épée à la main, portant des flambeaux, et criant de toutes leurs forces : Aux armes, aux armes,

seigneur gouverneur! les ennemis sont dans l'île, nous sommes perdus; nous n'avons d'espoir que dans votre seule vaillance.

A ces paroles, Sancho interdit regarde en silence ceux qui lui parlaient. Armez-vous donc, lui dit un d'entre eux, armez-vous, seigneur, ou c'est fait de vous et de votre gouvernement. J'aurai beau m'armer, répondit-il, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'entends pas grand'chose aux armes: cette affaire-ci regarde mon maître; c'est à lui qu'il faut la laisser. Je vous réponds qu'en un tour de main il vous aura fait place nette; mais, quant à moi, je vous le répète, les batailles ne sont pas mon fort. — Qu'osez-vous dire, seigneur? Vous êtes notre capitaine, notre chef, notre général. Nous vous apportons des armes offensives et défensives : hâtez-vous de vous en servir; et que chacun ici fasse son devoir, vous en marchant à notre tête, nous en mourant pour vous défendre. — A la bonne heure! messieurs, armez-moi donc, puisque vous le voulez.

Aussitôt sur la chemise du malheureux gouverneur on applique deux larges boucliers, l'un par-devant, l'autre par-derrière; on les attache ensemble avec des liens, en laissant passer ses bras par les vides des deux bou-

cliers. Ainsi serré comme entre deux étaux, Sancho se trouve pris jusqu'aux genoux, qu'il n'a pas même la liberté de ployer : il demeure fixe, immobile, debout et droit comme un fuseau. On lui met une lance à la main, sur laquelle il appuie le poids de son corps; et tous alors avec de grands cris, lui disent : Venez, guidez-nous, nous sommes sûrs de la victoire; allons, marchez, digne héros. Eh ! comment voulez-vous que je marche ! répond le triste gouverneur; je ne peux pas remuer les jambes, tant vous m'avez bien emboîté entre ces planches qui m'étouffent ! n'espérez pas que j'aille avec vous, si vous ne prenez la peine de me porter. Vous me poserez ensuite au poste qu'il vous plaira : je vous réponds bien de rester à ce poste. — Ah! seigneur gouverneur; ce ne sont pas ces boucliers qui vous empêchent de marcher; rien n'arrête jamais les hommes courageux. Mais le temps se perd, le péril croît, l'ennemi s'avance : allons! faites un effort.

Sancho, piqué de ces reproches, voulut tenter de se remuer. Au premier mouvement qu'il fait il perd son aplomb, et tombe par terre; là, il reste comme la tortue ensevelie dans sa profonde écaille, ou comme un bateau jeté sur le sable où il demeure engravé.

Sans pitié pour lui, les mauvais plaisans qui l'environnaient ne font pas semblant de l'avoir vu tomber. Ils éteignent les flambeaux, redoublent leurs cris, vont, viennent, courent, se précipitent les uns sur les autres, en faisant retentir le bruit des épées sur les casques, sur les écus. A chaque coup, Sancho tremblant, Sancho suant à grosses gouttes, retirait sa tête sous ses boucliers, se ramassait, se faisait petit autant qu'il lui était possible, et recommandait son âme à Dieu. Ce fut bien pis lorsqu'un des combattans s'avisa de monter debout sur le pauvre gouverneur, et de là, comme d'un poste élevé, se mit à commander l'armée, en criant : Marchez ici; les ennemis viennent par-là; courez vite de ce côté; renforcez ce corps-de-garde; fermez cette porte; palissadez ce passage; apportez des grenades, de la poix, de l'huile bouillante : barricadez les rues : courage, amis, tout va bien. Ce n'est pas pour moi que tout va bien, disait en lui-même le pauvre Sancho, qui écoutait et portait le babillard commandant. O si le bon Dieu me faisait la grâce de donner cette île aux ennemis, je l'en remercierais de bon cœur!

A l'instant même il entend crier : Victoire! victoire! ils ont pris la fuite. Levez-vous,



seigneur gouverneur, venez jouir de votre triomphe, venez partager les dépouilles que nous devons au puissant effort de votre bras invincible. Si vous voulez que je me lève, répond Sancho d'une voix dolente, il faut d'abord que vous me leviez. On le mit alors sur ses pieds. Je suis bien aise, reprit-il, que les ennemis soient battus; je ne leur ai pas fait grand mal, et j'abandonne ma part des dépouilles pour un petit doigt de vin, si quelqu'un de vous a la charité de me le donner. On courut lui chercher du vin; on le délivra des deux boucliers, et, ruisselant de sueur, on le porta sur son lit, où il fut quelque temps à reprendre ses sens. Enfin, ayant retrouvé un peu de force, il demanda quelle heure il était. On lui dit que l'aurore allait paraître. Sans répondre, il se leva, s'habilla lentement dans un grand silence, s'en alla droit à l'écurie, suivi de toute sa cour. Là, s'approchant de son âne, il lui prit la tête dans ses deux mains, il lui donna un baiser sur le front; et fixant sur lui des yeux pleins de larmes : Mon ami, dit-il, mon vieux camarade, toi qui ne t'es jamais plaint de partager ma misère tant que je ne t'ai pas quitté, tant que, satisfait de mon sort, je ne pensais qu'à te nourrir ou à raccommoder ton bât,

mes heures, mes jours, mes années étaient heureuses : depuis que la vanité, l'ambition, le sot orgueil, ont pris ta place dans mon cœur, je n'ai senti que des peines, des chagrins et des maux cuisans.

En disant ces mots, et sans prendre garde à personne, il s'en va chercher le bât, revient le mettre sur l'âne, l'y attache, monte dessus, et regardant l'intendant, le secrétaire, le maître-d'hôtel, le docteur Pedro Recio, qui l'environnaient : Messieurs, dit-il, laissez-moi passer, laissez-moi retourner à mon ancienne vie, à mon ancienne liberté, sans laquelle il n'est point de bonheur. Je ne suis point né, je le sens, pour gouverner ou défendre des îles. Je m'entends mieux à labourer, à bêcher, à tailler la vigne, qu'à faire des ordonnances et à livrer des batailles. Saint Pierre n'est bien qu'à Rome; chacun n'est bien que dans son état. La baguette de gouverneur pèse plus à ma main que la faucille ou le hoyau. J'aime mieux me nourrir de pain bis que d'attendre la permission d'un impertinent médecin pour manger des mets délicats; j'aime mieux dormir à l'ombre d'un chêne que de ne pas fermer l'œil sous des rideaux de satin. Pauvreté, paix et liberté, voilà les seuls biens de ce monde. Adieu,

messieurs, je vous salue; nu je vins, nu je m'en vas : j'entrai dans le gouvernement sans avoir un sou dans ma poche, j'en sors sans avoir une maille. Je souhaite que tous les gouverneurs puissent en dire autant. Serviteur, messieurs; laissez-moi partir : il est temps que j'aille me faire panser; car j'ai les côtes brisées, grâce à messieurs les ennemis, qui n'ont pas cessé depuis hier au soir de se promener sur mon corps.

Tranquillisez-vous, seigneur, reprit le docteur Pedro Recio, je vais vous donner un certain breuvage qui rétablira sur-le-champ vos forces, et je vous promets de vous laisser manger tous les mets qui vous conviendront. — Bien obligé, bien obligé, monsieur de Tirtea Fuera; il est trop tard, votre breuvage et vos belles paroles ne me tentent point; je ne veux pas plus de vos ordonnances que je ne veux de gouvernement : ce n'est pas moi que l'on attrape deux fois. Je suis de la race des Pança, race opiniâtre et têtue; lorsqu'ils ont dit une fois non, le diable ne leur ferait pas dire oui. Bonsoir, bonsoir : je laisse dans cette écurie les ailes de la fourmi, qui, s'étant avisée de voler, pensa être mangée par les hirondelles. Je ne veux plus voler, je veux marcher terre à terre, à pied, sinon en escar-

pins, du moins en sabots. Il faut, pour que tout aille bien, mettre les moutons avec les moutons, et ne pas étendre la jambe plus loin que ne va le drap. Adieu pour la dernière fois; le temps s'écoule, j'ai du chemin à faire.

Seigneur, dit alors l'intendant, malgré les regrets douloureux que doit nous laisser votre perte, nous ne vous retiendrons point de force : mais il est d'usage que tout gouverneur rende compte de son administration avant de quitter sa place; ayez la bonté de remplir ce devoir, et vous partirez ensuite. Monsieur, répondit Sancho, personne, hors monseigneur le duc, n'a le droit de me demander ce compte; or je m'en vais trouver monseigneur le duc, et je le ferai volontiers juge de toutes mes actions : d'ailleurs je vous ai dit que je sortais d'ici tout aussi pauvre que j'y étais entré; c'est une preuve assez bonne, je crois, que j'y suis resté honnête homme. Le grand Sancho a raison, s'écria le docteur Pedro Recio; affligeons-nous de le voir partir, mais laissons-lui sa pleine liberté. Cet avis prévalut. On offrit au gouverneur, on le pressa de prendre avec lui tout ce dont il pouvait avoir besoin; le modeste Sancho ne voulut rien qu'un peu d'orge pour son âne, et un morceau de pain

et de fromage pour lui. Après avoir embrassé tout le monde, non sans répandre quelques larmes, il se mit en chemin, laissant les mauvais plaisans qui l'avaient tant tourmenté aussi surpris de sa résolution subite que de sa profonde sagesse.

CHAPITRE XLVI.

De ce qui arriva dans la route à Sancho Pança.

Sancho, moitié triste, moitié joyeux, cheminait au petit pas, et songeait au plaisir qu'il aurait à retrouver son bon maître, qu'il chérissait plus que tous les gouvernemens de la terre. Quand il se vit à peu près à la moitié de sa route, il s'arrêta dans un bois, descendit, fit dîner son âne, et dîna lui-même de bon appétit avec son fromage et son pain. Après ce repas, le meilleur qu'il eût fait depuis huit jours, il s'endormit au pied d'un arbre, sans seulement se souvenir qu'il eût jamais été gouverneur.

Le pauvre Sancho, harassé des fatigues de la nuit précédente, ne se réveilla qu'après le coucher du soleil. Il se remit en chemin, et les ténèbres le surprirent à une demi-lieue du

château du duc. Pour comble de malheur, en errant au milieu de la campagne, lui et sa monture allèrent tomber dans une fosse profonde voisine d'un vieux château ruiné. Notre écuyer, en tombant, crut que c'en était fait de lui, et qu'il arriverait en morceaux dans le fond de cet abîme; mais à la distance de quelques toises il se trouva sain et sauf dans la même position, c'est-à-dire sur son âne. Il se tâta tout le corps, retint son haleine pour bien s'assurer qu'il était encore en vie; et, se voyant sans aucun mal, il remercia Dieu de ce miracle; ensuite, cherchant avec ses mains s'il lui serait possible de remonter, il trouva que la terre, coupée à pic, ne lui présentait partout que des murailles droites et rases. Le chagrin qu'il en ressentit fut augmenté par les tendres plaintes de son âne, qui, un peu froissé de la chute, se mit à braire douloureusement. Ah! juste ciel! s'écria Sancho, à combien de maux imprévus l'on est exposé dans ce pauvre monde! Qui jamais aurait imaginé qu'un homme, ce matin encore gouverneur d'une île superbe, environné de ministres, de gardes et de valets, se trouverait ce soir dans un trou sans avoir personne pour l'en retirer! Au moins si j'avais autant de bonheur que monseigneur don Quichotte, lorsqu'il des-

cendit dans la caverne de Montésinos! il y trouva la nappe mise, il y vit les plus belles choses du monde; et je ne peux voir ici que des couleuvres et des crapauds. Ah! mon pauvre âne, mon seul ami, nous allons périr de faim; nous sommes enterrés tout vivans. La fortune n'a pas voulu que nos jours finissent ensemble dans notre chère patrie au milieu de notre famille, qui, en pleurant notre perte, nous aurait fermé les yeux. Pardonne-moi, mon bon camarade, le triste prix que tu reçois de tes fidèles services; pardonne-moi: ce n'est pas ma faute; mon cœur m'est témoin que la mort m'est moins cruelle pour moi que pour toi.

La nuit se passa dans ces tristes plaintes, la clarté du jour vint confirmer à notre écuyer qu'il lui était impossible de sortir seul de cette fosse. Il poussa des cris, dans l'espoir d'être entendu de quelque voyageur: nul voyageur ne l'entendit; Sancho criait dans le désert, ne doutant plus que sa mort ne fût certaine, il ne voulut point prolonger ses jours en ménageant le peu qui lui restait de pain; il le présente à son âne, qui, couché par terre, les oreilles basses, regarda ce pain douloureusement, et le mangea d'assez bon appétit; tant il est vrai que les plus vives

douleurs se calment toujours en mangeant.
A l'instant même, Sancho aperçut à l'extrémité de la fosse une espèce d'excavation dans laquelle un homme pouvait passer. Il y court, s'y glisse, et découvre que cette excavation, plus large en dedans, conduisait dans un long souterrain, au bout duquel on voyait la lumière. Plein d'espérance, il prend un caillou, s'en sert comme d'un outil, et rend l'ouverture assez large pour son âne. Cela fait, il le mène par le licou, et le fait entrer dans ce souterrain qui, tantôt obscur, tantôt éclairé, lui présente un chemin facile. Il marche ainsi quelque temps, disant en lui-même : Cette aventure serait bien meilleure pour monseigneur don Quichotte que pour moi; il ne manquerait pas de trouver ici des jardins fleuris, de belles prairies, de superbes palais de cristal; il serait charmé : moi je tremble de tomber dans quelque précipice plus profond que le premier. Ce serait un miracle d'en être quitte pour ce qui m'est arrivé; je connais trop bien le proverbe : O malheur, je te salue si tu viens seul!

Tout en disant ces mots, il cheminait, et fit à peu près une demi-lieue sans pouvoir trouver le bout du souterrain. Benengeli le

laisse dans cette pénible recherche pour revenir à don Quichotte.

Notre héros, fatigué de sa longue oisiveté, songeait, comme nous l'avons dit, à prendre congé de ses hôtes. Il allait dans cette intention se promener chaque matin sur le vigoureux Rossinante, afin de le remettre en haleine. Ce même jour, en galopant, il arriva jusqu'au bord d'un trou, dans lequel il serait tombé, s'il n'eût promptement retenu les rênes. Comme il avançait la tête pour considérer cette cavité, il entend des cris sous la terre, écoute plus attentivement, et distingue ces tristes paroles: N'y a-t-il personne là-haut? quelque bon chrétien, quelque chevalier charitable n'aura-t-il point pitié d'un pauvre gouverneur tombé dans un précipice? Don Quichotte, surpris et troublé, crut reconnaitre la voix de son écuyer: Qui se plaint là-bas? cria-t-il; réponds, dis-moi qui tu es. — Eh! qui pourrait-ce être, sinon Sancho, gouverneur, pour ses péchés, de l'île Barataria, auparavant écuyer du fameux chevalier errant don Quichotte de la Manche? Ces paroles augmentèrent la surprise de don Quichotte; il s'imagina que Sancho était mort, et que son âme revenait pour lui demander des prières. Ami, répond-il, si, comme je le pense, tu souffres dans le purgatoire, tu n'as

m'ont assuré que c'était moi qui les avais vaincus ; je le veux bien, et je demande à Dieu de ne jamais recevoir d'autre mal que celui que je leur ai fait. Tandis que je les battais, j'ai réfléchi aux inconvéniens de la grandeur, aux pénibles devoirs qu'elle impose, et j'ai pensé que ce poids était trop lourd pour mes épaules. En conséquence, avant que le gouvernement me laissât, j'ai laissé le gouvernement ; et hier matin j'ai quitté l'île, que vous retrouverez avec les mêmes rues, les mêmes maisons, les mêmes toits qu'elle avait lorsque vous me l'avez confiée. J'en suis sorti comme j'y étais entré, n'emportant rien que mon âne, qui a eu le malheur de tomber avec moi dans une fondrière, où nous serions encore sans monseigneur don Quichotte. Ainsi donc, madame la duchesse, voici votre gouverneur revenu à vos pieds qu'il baise, et revenu surtout de l'idée que les gouvernemens soient faits pour lui. Je n'en veux plus, je vous remercie ; je me remets paisiblement au service de mon ancien maître, auprès de qui, si quelquefois j'éprouve de petits accidens, je trouve du moins de la joie, du pain et de l'amitié.

Tel fut le discours de Sancho, que don Quichotte lui-même applaudit, après avoir craint d'abord qu'il ne lui échappât quelque

sottise. Le duc l'embrassa tendrement, et l'assura qu'il était fâché de le voir renoncer si vite au métier de gouverneur, mais qu'il allait s'occuper de lui donner une autre place moins difficile et plus lucrative. La duchesse voulut aussi embrasser son ancien ami, et donna l'ordre à son maître d'hôtel que les soins les plus attentifs le consolassent de ses disgrâces.

CHAPITRE XLVII.

Départ de don Quichotte de chez la duchesse.

Notre héros, charmé dans le fond de son cœur du retour de son écuyer, résolut de ne plus différer à se remettre en campagne. Depuis long-temps il se reprochait de perdre dans la mollesse un temps dont il devait compte à la renommée. Il alla donc prendre congé du duc et de la duchesse, et leur annonça son départ pour le lendemain matin. On lui témoigna les plus vifs regrets. La duchesse remit à Sancho les lettres de son épouse Thérèse ; Sancho ne put les lire sans pleurer : Hélas ! dit-il, qui aurait pensé que les belles espérances de ma femme, en apprenant que j'étais gouverneur, aboutiraient à me voir retourner avec mon-

seigneur don Quichotte chercher les tristes aventures! Je suis bien aise du moins que ma Thérèse ait envoyé des glands à madame la duchesse; si elle ne l'avait pas fait, je ne lui aurais point pardonné. C'est souvent un petit présent qui prouve une grande reconnaissance. La duchesse, sensible au bon cœur de Sancho, lui fit de tendres adieux, lui recommanda de s'adresser à elle, si jamais elle pouvait lui être utile, et souhaita autant de gloire que de bonheur au chevalier de la Manche.

Le lendemain, don Quichotte, couvert de ses armes et monté sur Rossinante, parut dans la cour du château. Son écuyer, près de lui, sur son âne, montrait un visage satisfait, et ce n'était pas sans motif. L'intendant, d'après les ordres de la duchesse, était venu lui porter en secret une bourse de deux cents écus d'or, que notre écuyer avait baisée et serrée dans son sein. Tous les habitans du château étaient aux balcons, aux croisées; tous saluaient les deux héros. La duchesse, au milieu de ses femmes, leur tendait les mains, leur répétait adieu, lorsque la jeune Altizidore paraît tout à coup à une fenêtre, les cheveux épars, le visage pâle; et, fixant sur le chevalier des regards pleins d'amour et de larmes, se met à chanter ces paroles:

Tu fuis, cruel, et j'expire :
Pardonne à ma faible voix
D'oser encore redire
Ce qu'elle a dit tant de fois.
Rassure ton âme émue,
Regarde-moi sans frémir :
On doit supporter la vue
De ceux que l'on fait mourir.

Je t'aimai sans être aimée,
Jamais je n'en eus l'espoir;
Mais à mon âme charmée
Il suffisait de te voir.
Hélas! ta seule présence
Suspendait tous mes tourmens;
Je ne comptais d'existence
Que ces rapides momens.

Reçois de moi sans colère
Les adieux de l'amitié;
Trembles-tu que ma misère
T'inspire de la pitié?
Non, non, tu n'as rien à craindre
En m'accordant un regard :
Va, je ne suis point à plaindre,
Je meurs avant ton départ.

A ces derniers mots, Altizidore tombe évanouie entre les bras de ses compagnes. Don Quichotte, pendant tout le temps qu'elle avait chanté, était demeuré muet, immobile, les

yeux attachés à la terre. Lorsqu'il la vit se trouver mal, il se contenta de regarder le ciel, salua tristement la duchesse, et se préparait à partir, lorsque le duc accourt et l'arrête : Seigneur chevalier, lui dit-il, quelque vif qu'ait été pour moi le plaisir de vous recevoir, je me le serais interdit, si j'avais prévu que le prix de mon amitié serait de faire mourir les jeunes demoiselles de mon château. Je ne vous cache même point que je me crois presque obligé de vous demander raison, la lance à la main, de votre barbarie pour Altizidore. A Dieu ne plaise, répond gravement notre héros, que je tire jamais mon épée contre un chevalier que j'honore et chéris comme un bienfaiteur! Je ne puis oublier ce que je vous dois; mais n'exigez pas que j'oublie ce que je dois à la souveraine de mes pensées. Je plains les maux d'Altizidore, n'en demandez pas plus, seigneur, et laissez-moi quitter ces lieux avec mon ancienne innocence.

Oui, oui, s'écria la duchesse, partez, partez, phénix des amans, modèle des cœurs fidèles; allez retrouver la seule beauté digne d'une si rare constance. Puisse-t-elle bientôt être désenchantée par les soins de l'aimable Sancho! puisse-t-elle vous récompenser de tout ce que vous faites pour elle!

Don Quichotte à ce discours baissa la tête en poussant un soupir, tourna la bride de Rossinante, et, suivi de son écuyer, prit la route de Saragosse.

CHAPITRE XLVIII.

Comment les aventures se multiplièrent sous les pas de notre chevalier.

Aussitot que don Quichotte se vit en rase campagne, maître de poursuivre ses glorieux desseins, il sentit naître dans son âme une force, une ardeur nouvelle ; et, se tournant vers son écuyer : Ami, dit-il, dans l'univers il n'est qu'un seul bien digne des efforts, des travaux, de l'amour des hommes ; ce bien, c'est la liberté. Tous les trésors qu'enferme la terre, tous ceux que possède la mer, toutes les jouissances que promet la fortune, tous les plaisirs qu'inventa la mollesse, ne peuvent être comparés à cette liberté précieuse pour laquelle le mortel qui pense expose sans cesse ses jours et les sacrifie avec joie. Je te dis ceci, Sancho, pour que tu ne sois pas surpris de l'aveu que je vais te faire. Tu fus témoin des soins, des hommages, des respects que l'on m'a prodigués dans ce château d'où nous sor-

tons, de l'abondance, de la grandeur que l'on y voyait régner : eh bien! ami, dans ces banquets magnifiques où les breuvages délicieux, où les mets les plus délicats se succédaient, se variaient sans cesse, rien ne réveillait mon goût, rien ne flattait mes désirs. Je n'étais pas libre : je me sentais dans la dépendance du possesseur des biens que l'on m'offrait, et ma juste reconnaissance, sans être un fardeau pour mon âme, était une chaîne pour mon esprit. O qu'il est heureux, l'homme laborieux qui mange en paix le pain qu'il a gagné, sans avoir à remercier d'autre bienfaiteur que le ciel.

Monsieur, répondit l'écuyer, ce que vous dites est fort beau : cependant vous me permettrez d'être bien aise de ce que l'intendant de madame la duchesse est venu me remettre de sa part deux cents écus d'or dans une bourse que je porte ici sur mon estomac comme un excellent cordial, un admirable confortatif, qui vous sauvera quelque jour la vie. Vous pouvez vous tranquilliser sur le malheur d'habiter des châteaux où l'on nous traite trop bien : ces châteaux-là ne sont pas communs, tandis qu'il y a dans le monde une infinité d'hôtelleries où l'on est roué de coups. Changeons de propos, s'il vous plaît, et parlons de cette Altisidore, qui sans doute est

morte à l'heure qu'il est. Pardi! vous avez été terriblement cruel pour elle : j'avoue que, si elle m'avait conté la moitié de ce qu'elle vous a dit, je n'aurais pas fait tant de façon. Je ne puis vous comprendre, monsieur; et ce que je comprends encore moins, c'est que cette pauvre fille se soit amourachée de vous au point d'en perdre ainsi la vie. Car enfin, quand je vous regarde depuis la tête jusqu'aux pieds, je ne vois point ce qui a pu la rendre si folle : vous n'êtes point beau, monsieur; et l'on m'a dit que presque toujours l'amour se prenait par les yeux. — Je conviens avec toi, Sancho, que la beauté fait naître l'amour; mais il est deux espèces de beautés, celle du corps, et celle de l'âme. Celle-ci, qui n'est autre chose que la réunion des vertus, de l'esprit, de la politesse, ne se trouve pas toujours réunie à la beauté de la figure, mais elle n'en est pas moins aimable; elle se fait même aimer plus long-temps. A présent tu dois comprendre la passion d'Altizidore.

En s'entretenant ainsi nos voyageurs entrèrent dans un bois peu éloigné de la grande route. A peine eurent-ils fait quelques pas, que don Quichotte se trouva pris dans des filets de soie verte tendus avec art sous le feuillage. Sancho, dit-il, ou je suis bien trompé,

ou voici une des plus grandes aventures qui me soient encore arrivées : les magiciens, mes persécuteurs, ont imaginé sûrement de m'arrêter dans ces filets ; mais fussent-ils l'ouvrage de Vulcain, fussent-ils les mêmes que fabriqua ce dieu jaloux pour surprendre Mars et Vénus, cette main va bientôt les rompre.

A ces mots, tirant son épée, il se disposait à briser les filets, lorsqu'il vit paraître deux jeunes bergères, dont l'air, la démarche, les riches habits, n'annonçaient pas de simples paysannes : leurs blonds cheveux tombaient en longues tresses sur leurs épaules; leurs têtes étaient couronnées d'amarante et de laurier; et la douceur, la politesse, se peignaient sur leurs beaux visages, qui n'annonçaient que quinze ou seize ans.

Arrêtez, seigneur chevalier, dit l'une d'elles; ne brisez point des filets qui ne sont pas un piége pour vous : nos innocens plaisirs ne nuisent à personne. Ici, sous des tentes dressées au milieu des bois, se réunissent tous les ans, pour passer ensemble les plus beaux jours, plusieurs familles heureuses, habitantes d'un bourg voisin : ici les époux, les parens, les amis, les vieillards eux-mêmes, vêtus en bergers, portant la houlette, retracent une douce image de la vie pastorale.

Nous parcourons en liberté ces bocages, ces prés fleuris, cette campagne délicieuse : nous lisons au bord des fontaines les belles églogues de Garcilasso et de Camoëns. Souvent nous les représentons, et nous jouissons à la fois des beautés de la nature, du charme de la poésie, et des douceurs de l'amitié. Hier, pour varier nos plaisirs, nous avons tendu ces filets, où nous espérons prendre des oiseaux. Daignez assister à nos jeux, daignez vous reposer sous nos tentes; la franchise et la gaieté vous y recevront : dans la nouvelle Arcadie que nous avons ici formée, nous nous trouvons heureux d'exercer les devoirs de l'hospitalité.

Mesdames, répond le héros, lorsque le jeune Actéon surprit au bain la déesse des bois, il ne fut ni plus étonné ni plus ébloui que je ne le suis : votre présence, vos discours, vos occupations, vos offres polies, tout m'inspire un doux respect mêlé d'une vive reconnaissance. Plutôt que de briser l'instrument de vos plaisirs, j'aimerais mieux, si vos filets couvraient la face de la terre, aller chercher un monde nouveau pour m'y frayer un chemin. Ces paroles, dans une autre bouche, pourraient ressembler à l'exagération; mais elles deviendront bien simples quand

vous saurez que celui qui vous parle est don Quichotte de la Manche. Ah! mon amie, s'écrie alors la bergère qui n'avait encore rien dit, quelle est notre félicité! le chevalier que nous voyons est le modèle de la valeur, de la galanterie, de l'amour fidèle. J'ai lu, je sais par cœur, son admirable histoire; et je gagerais que cet homme que nous voyons derrière lui est le bon Sancho Pança, le plus spirituel et le plus aimable des écuyers. C'est tout comme vous le dites, répond Sancho; c'est moi qui suis moi, et voilà mon maître. Ma chère amie, ajouta la bergère, supplions ces deux voyageurs de s'arrêter ici quelques instans. Nos parens, nos compagnes, seront ravis de voir, de connaître l'illustre amant de cette Dulcinée dont la beauté si célèbre n'a jamais pu trouver d'égale. Elle en trouve peut-être aujourd'hui, répond don Quichotte avec un sourire. Je vous rends grâce de tant de bontés dont je ne profiterai point : je dois continuer ma route; ma profession m'interdit le repos.

Dans ce moment arrivèrent plusieurs bergers, frères, amis des deux bergères. Instruits par elles que ce héros était le fameux don Quichotte dont ils avaient lu les grandes actions, ils le supplièrent de nouveau de venir

au moins dîner sous leurs tentes. Notre chevalier le promit; et la chasse ayant aussitôt commencé, une foule d'oiseaux effrayés par les cris, par la bruyante joie des chasseurs, vint se prendre dans les filets. Tout le monde alors arriva, une trentaine de bergers et de bergères se réunirent autour de don Quichotte, dont on sut à peine le nom, qu'il devint l'objet de tous les hommages.

On le conduisit aux tentes : la table était mise, et le dîner prêt. On lui donna la place d'honneur. Sancho se tint derrière lui. La plus aimable conversation anima bientôt le repas. Don Quichotte, qui parlait de tout avec son esprit ordinaire, surprit et charma ses convives. La confiance s'étant établie, un d'entre eux osa lui dire ces mots :

Seigneur, je ne puis vous cacher que je n'ai pas été content de la seconde partie de votre histoire qu'un Aragonais vient de publier. Cet auteur semble n'avoir usurpé votre nom que pour obscurcir votre gloire. Il vous donne un caractère tout différent de celui qui vous fait tant admirer; il met dans votre bouche les choses les plus communes, et ose dire que vous avez cessé d'aimer l'adorable Dulcinée. Cela est faux, s'écria don Quichotte avec colère. Quiconque a proféré cette calom-

nie en a menti par sa gorge ; et je le lui prouverai à pied, à cheval, avec les armes qu'il voudra choisir. J'ai aimé, j'aime, j'aimerai toujours l'incomparable Dulcinée : autant elle l'emporte en attraits sur toutes les beautés du monde, autant ce cœur, dont elle est souveraine, l'emporte en constance sur tous les cœurs. — Nous n'en doutons point, seigneur chevalier ; mais ce n'est pas la seule faute qu'ait commise cet Aragonais ; il tombe dans des méprises si grossières, qu'il appelle la femme de Sancho Pança Marie Guttières, et non pas Thérèse.

Ah ! par ma foi, interrompit Sancho, voilà un historien bien instruit ! cela me donne une belle idée de la manière dont il m'aura barbouillé. Je ne puis vous rassurer là-dessus, reprit alors le convive ; car dans cette seconde partie vous êtes partout représenté comme un gourmand, un ivrogne, un détestable bouffon, occupé sans cesse de manger, de boire, ou de faire des plaisanteries basses. Sainte Marie ! interrompt l'écuyer, si je tenais cet historien, je lui apprendrais à déshonorer ainsi des gens qu'il ne connaît pas. Vous pouvez m'en croire, messieurs ; il n'est dans le monde qu'un vrai don Quichotte et un vrai Sancho ; ce sont ceux que vous voyez : l'un vaillant, amou-

reux, fidèle, rempli de sagesse et d'esprit; l'autre simple, bon, ingénu, disant souvent des choses de sens, et quelquefois aussi le mot pour rire. — Vous me le persuadez, reprit le convive, et vous m'indignez davantage contre le mauvais écrivain qui vous a défiguré. Enfin je n'ose vous dire qu'il a poussé la malignité jusqu'à raconter que le fameux don Quichotte avait été le jouet et la risée de la populace dans les joutes de Saragosse.

Eh bien! s'écria alors notre héros, j'étais en chemin pour m'y rendre; mais, afin que le mensonge de cet impudent auteur soit plus manifeste aux yeux de l'univers, je fais le serment de ne jamais mettre le pied dans la capitale de l'Aragon. Au surplus, c'est nous occuper trop long-temps d'un écrivain qui ne mérite que l'oubli : permettez-moi de vous entretenir d'un sujet plus digne de vous, et de vous confier un projet que m'inspire la reconnaissance. Je veux tout à l'heure monter à cheval, me placer sur la grande route, et là soutenir contre tout venant, pendant deux soleils entiers, qu'il n'est personne dans l'univers, la seule Dulcinée exceptée, que l'on puisse comparer à ces aimables bergères pour les grâces et la politesse.

Aussitôt, et sans attendre de réponse, notre

héros sort de table, court monter sur Rossinante; et, suivi de Sancho sur son âne, et de la troupe de pasteurs, qui voulaient voir la fin de cette aventure, il va se planter au milieu de la route, où trois fois il crie, d'une voix de tonnerre, que tous les passans, tous les voyageurs se préparassent à faire l'aveu de ce qu'il avait avancé.

Personne ne répondit, car il ne fut entendu de personne; mais, quelques instans après, on vit venir dans le chemin des hommes à cheval, à pied, armés de longs bâtons ferrés, et conduisant un troupeau d'animaux qui faisaient voler au loin la poussière. Les bergères les eurent à peine distingués qu'elles se retirèrent avec effroi. Le seul don Quichotte, inaccessible à la crainte, s'affermit sur la selle et demeure à sa place. Sancho se couvre le mieux qu'il peut de la croupe de Rossinante. Le troupeau s'avance; et l'un de ceux qui le guidaient se met à crier : Range-toi donc, si tu ne veux pas que ces taureaux te mettent en pièces. Vraiment ! répond le chevalier, c'est bien à moi que les taureaux font peur ! quand ils seraient de Xarama, ce bras saura les arrêter, jusqu'à ce que vous ayez confessé que les bergères de ce bocage.....

Il n'acheva point; les taureaux interrom-

pirent son discours, en jetant par terre et le héros, et son cheval, et l'écuyer, et son âne. Ils leur passèrent à tous sur le corps sans seulement les regarder; et lorsque nos aventuriers se relevèrent, les taureaux étaient déjà loin. Don Quichotte, tout en boitant, eut beau courir après eux, les traiter de lâches, de malandrins, aucun ne retourna la tête. Sancho, dans un profond silence, fit relever l'âne et Rossinante, les amena doucement à son maître, qui, honteux et désespéré du triste succès de son entreprise, ne voulut point reparaître devant les bergères de l'Arcadie, et continua son chemin sans dire un mot à son écuyer.

CHAPITRE XLIX.

Grave différend de don Quichotte et de Sancho.

Nos voyageurs gagnèrent un petit bois, dans lequel une fontaine claire serpentait sur un vert gazon. Ils s'arrêtèrent au bord de cette eau, rafraîchirent leurs mains, leurs visages; et, laissant paître l'âne et Rossinante, ils se couchèrent sur l'herbe tendre. Sancho, toujours en silence, alla chercher les provisions dont il avait rempli le bissac, vint les placer

devant don Quichotte; et, n'osant y toucher le premier, il les regardait tristement, reportait ensuite les yeux sur son maître, et poussait de profonds soupirs.

Mange, mange, lui dit don Quichotte : tes chagrins s'apaisent en mangeant; la mort seule peut calmer les miens. Cette mort est l'unique objet de mes vœux, lorsque je songe que ce don Quichotte, dont tout l'univers lit l'histoire, dont les exploits ont lassé les cent bouches de la Renommée, ce chevalier respecté des princes, favori des dames, idole des belles, vient de se voir, au moment où il attendait de nouveaux triomphes, foulé aux pieds d'immondes animaux. C'en est fait, ami, je ne puis soutenir tant de honte; et puisque la douleur ne suffit point pour cesser de vivre, je veux que la faim termine mes jours.

Ah! monsieur, que dites-vous là? répondit Sancho tout en profitant de la permission de souper; la plus affreuse des morts est celle dont vous parlez. D'ailleurs l'accident qui nous est arrivé ressemble si fort à tant d'autres dont nous sommes bien revenus, que je ne vois pas pourquoi vous ne le soutiendriez pas avec votre courage ordinaire. Croyez-moi, mangez un petit morceau; dormez ensuite sur

cette herbe fraîche; je vous promets qu'en vous réveillant vous vous trouverez beaucoup mieux. — Mon ami Sancho, ce remède ne me soulagera guère; mais il dépendrait de toi d'adoucir beaucoup mes tourmens. — Vous n'avez qu'à dire, monsieur; que faut-il faire? — Te rappeler tes promesses, t'éloigner de quelques pas, et, profitant du calme de la nuit, du beau temps qu'il fait, de la solitude où nous sommes, te donner de bonne amitié trois ou quatre cents coups d'étrivières à compte sur les trois mille et tant, nécessaires pour désenchanter la malheureuse Dulcinée. Voilà, voilà, je l'avoue, la seule consolation dont soit susceptible mon cœur affligé. — Je suis fâché, monsieur, que ce soit la seule, par la raison que ce que vous demandez mérite de longues réflexions. On ne se décide pas tout d'un coup à se donner ainsi des coups de fouet; cela vaut la peine d'y penser. Commençons par dormir; nous verrons ensuite. Une bonne nuit porte conseil; il y a bien des heures dans un jour; et, d'après mon zèle pour vous et pour madame Dulcinée, je ne serais pas surpris qu'un de ces matins vous me trouvassiez criblé de coups de fouet en l'honneur de cette pauvre dame. Ne disons rien jusque-là; l'impatience gâte tout.

Après ces mots, notre écuyer acheva tranquillement de souper, et, souhaitant le bon soir à son maître, s'endormit sur l'herbe d'un profond sommeil. Don Quichotte, qui ne pouvait dormir, et qui réfléchissait avec douleur au peu d'empressement que témoignait Sancho pour désenchanter Dulcinée, conclut qu'il était nécessaire d'aider un peu l'accomplissement de l'oracle de Merlin, qui jamais sans cela ne s'accomplirait. Oui, disait-il en lui-même, Alexandre coupa le nœud qu'il ne pouvait délier; je dois imiter Alexandre; et, puisque le paresseux Sancho a poussé la négligence jusqu'à ne se donner encore que cinq coups de fouet sur les trois mille trois cents qu'on exige, c'est à moi de les lui appliquer, pour que, d'une manière ou d'une autre, mon amante soit délivrée.

Cela dit, don Quichotte se lève, va prendre le bridon de Rossinante, l'ajuste à sa manière en deux ou trois doubles, revient doucement vers Sancho, et commençait à détacher ses chausses, lorsque notre écuyer, se réveillant, se met à crier : Qui va là? et que veut-on à mes chausses? C'est moi, ami, répond don Quichotte, ne crains rien, je veux seulement réparer ta négligence, acquitter tes anciennes dettes, et t'épargner la peine de te fustiger,

Dulcinée languit, mon enfant, ton pauvre maître se meurt : laisse-moi faire ; dans une heure au plus nous serons tous satisfaits. — Non, de par tous les diables, monsieur! et je prie votre seigneurie de se tenir en repos. Vous n'avez pas oublié que c'est moi qui dois faire la pénitence volontairement et de mon plein gré : or dans cet instant je ne me sens point la plus petite fantaisie de me donner des coups d'étrivières ; attendez, s'il vous plaît, que l'envie m'en prenne. — Oh! je suis lassé de tant de délais : je te connais; tu as le cœur dur et la peau tendre ; nous n'en finirions jamais, si je ne m'en mêlais pas.

Il saisit alors l'écuyer, et veut de force accomplir l'oracle. Sancho, qu'il oblige de se défendre, se met sur ses pieds, embrasse son maître, lui donne le croc en jambe, et tombe par terre avec lui. Mais don Quichotte était dessous, et l'écuyer lui tenait les mains. Comment! traître! lui disait le héros, tu oses attaquer ton seigneur, ton maître, celui qui te donne du pain! Ce n'est pas moi qui attaque, répondait Sancho : je respecte, j'aime mon seigneur ; mais je ne veux pas qu'il me fouette. Promettez-moi de ne plus venir me surprendre quand je dors, et sur-le-champ je vous laisse libre. Don Quichotte le promit, le jura par

Dulcinée. Aussitôt l'écuyer se lève, s'éloigne de quelques pas, et, sans entrer en explication, s'enfonce dans le fort du bois pour continuer son sommeil.

CHAPITRE L.

Étrange rencontre que font nos héros.

Le lendemain de cette aventure, don Quichotte se remit en route; et, résolu, pour faire mentir le mauvais historien dont il avait à se plaindre, de s'éloigner de Saragosse, il suivit, pendant six jours, le droit chemin de Barcelonne. Au bout de ce temps il s'égara dans une grande forêt, où, selon leur coutume, l'écuyer et le maître passèrent la nuit sous des arbres. Comme ils s'éveillaient le matin, ils ne furent pas peu surpris de se voir tout à coup environnés par une quarantaine d'hommes bien armés et mal vêtus, qui leur dirent en catalan de ne pas bouger de leur place, et d'attendre le capitaine. Don Quichotte était à pied, loin de sa lance, de son écu, de son cheval débridé, en un mot sans aucune défense; il baissa tristement la tête, et croisa ses vaillantes mains. Sancho fit de même, et se contenta de regarder en soupi-

rant la prestesse avec laquelle ces messieurs vidaient son bissac : il trembla pour ses écus d'or, qu'il portait toujours par-dessous sa chemise, bien serrés contre sa peau; précaution qui n'eût pas servi de grand'chose avec des gens aussi habiles à trouver ce qu'ils cherchaient. Mais, par bonheur, le temps leur manqua : le capitaine parut.

C'était un homme de trente-cinq ans à peu près, fort, vigoureux, brun de visage, d'une taille médiocre, mais bien prise, d'une physionomie sévère, mais franche : il était couvert d'une cotte de mailles, portait à la ceinture quatre pistolets, et montait un cheval superbe. A son arrivée il aperçoit ses gens prêts à dépouiller Sancho : il se hâte de leur faire un simple signe des yeux, et l'écuyer demeure libre. Le capitaine, promenant ses regards surpris sur cette lance, ce bouclier, qu'il voit appuyés contre un arbre, sur cette figure cuirassée, si longue, si maigre, si triste, s'approche de don Quichotte, et lui dit : Ne t'afflige pas, mon ami; tu n'es pas tombé dans des mains cruelles, mais dans celles de Roque Guinart. O brave Roque, répond le héros, ce n'est pas d'être en ton pouvoir que tu me vois affligé, c'est d'avoir pu oublier un moment cette continuelle vigilance, première loi, pre-

mier devoir de la chevalerie errante que j'ai l'honneur de professer : apprends, apprends, illustre Roque, que, si tes soldats ne m'avaient pas surpris loin de ma lance et de mon coursier, il en eût coûté bien du sang avant de faire captif don Quichotte.

Roque Guinart, à ce nom qui lui était bien connu, sentit une secrète joie de rencontrer cet homme célèbre dont on parlait dans toute l'Espagne : il le considéra quelques instans. Valeureux chevalier, dit-il, ne regardez pas comme un si grand malheur le hasard qui vous amène dans ces bois : souvent l'on trouve des amis parmi ceux dont on se défiait. Je vous demande du moins de ne me juger qu'après m'avoir connu ; et j'ordonne, en attendant, que l'on vous rende sur l'heure, ainsi qu'à votre écuyer, tout ce que l'on a pu vous prendre.

A l'instant même les brigands s'empressèrent de restituer à Sancho son bissac, ses provisions, sans qu'il manquât la moindre chose. Don Quichotte reprit ses armes, et se préparait à remercier le généreux capitaine, lorsqu'il vit apporter, au milieu du cercle formé par la troupe de Roque, les habits, les bijoux, l'argent, fruit de la dernière expédition de ces messieurs. Le capitaine en fit le partage avec une si grande exactitude, une

égalité si scrupuleuse, que personne n'eut à se plaindre, et personne ne se plaignit ; chacun, satisfait de son lot, ne jeta pas même les yeux sur celui de son compagnon. Sancho, frappé de ce spectacle, ne put s'empêcher, en joignant les mains, de dire d'une voix assez haute : Il faut que la justice soit une bien bonne chose, puisque les larrons eux-mêmes ne peuvent pas s'en passer ! Il avait à peine achevé ces paroles, qu'un des brigands le couche en joue de son arquebuse ; et si Roque ne l'eût arrêté par un cri, c'en était fait, le pauvre Sancho ne moralisait de sa vie. Pâle et tremblant de frayeur, il se promit de ne plus faire de réflexion, et se condamna lui-même à un continuel silence pendant tout le temps qu'il serait avec les écuyers de Roque Guinart.

La troupe allait se séparer pour se rendre aux différens postes, lorsqu'une des sentinelles vint avertir qu'une compagnie nombreuse paraissait sur le grand chemin. Dis-moi, lui demanda Roque, si ce sont de ceux qui nous cherchent, ou de ceux que nous cherchons. — De ceux que nous cherchons, capitaine. — Allez donc tous : amenez-les-moi ; mais sans leur faire de mal. Les brigands volent à cet ordre ; et Roque, demeuré seul, dit à don Quichotte ces mots :

Vous êtes surpris, seigneur de l'étrange vie que j'ai embrassée : si j'étais mieux connu de vous, vous le seriez davantage. Vous voyez en moi un exemple terrible de la violence des passions, des affreux excès où elles peuvent conduire. J'étais né doux, sensible, bon; mon âme ardente et loyale était faite pour la vertu; je la cherchais, je l'adorais; et mon aveugle confiance la supposait toujours dans les autres. Que j'ai payé cher cette erreur! Des hommes cruels, des hommes atroces m'ont outragé; m'ont trahi, se sont fait un jeu barbare d'enfoncer le poignard de la perfidie dans les endroits les plus douloureux de mon cœur. La honte de me voir trompé, le besoin, la soif d'une juste vengeance, me firent franchir la première borne qui nous sépare du chemin du crime : une fois dans cet affreux chemin, aucun effort n'a pu m'arrêter, j'ai couru sur une pente irrésistible, je suis tombé d'abîme en abîme, et j'en suis venu enfin jusqu'à l'exécrable honneur de commander à des brigands. J'en gémis, seigneur; c'est en vain : je sens trop qu'il n'est plus possible de revenir à la vertu.

Vous vous trompez, répond don Quichotte; tant qu'on la regrette, elle n'est pas perdue. Dans les plus graves maladies, aussitôt que la

mal est connu, l'on espère la guérison : vous connaissez votre mal, il ne s'agit que d'y appliquer les remèdes; et dans le ciel il est un médecin toujours prêt à les fournir quand on les demande de bonne foi. Il ne tiendrait qu'à vous, seigneur Roque, d'accélérer ce moment : je vous indiquerai, si vous voulez, un moyen sûr et facile, non-seulement de sortir du précipice où vous êtes, mais d'arriver en peu de temps au plus haut degré de perfection. Faites-vous chevalier errant : je serai volontiers votre parrain; les fatigues et les travaux que vous aurez à souffrir seront une pénitence de vos premières erreurs; et votre force, votre courage, tourneront au profit de l'humanité.

Le capitaine sourit de ces dernières paroles. Dans le moment sa troupe revint amenant deux voyageurs à cheval, deux pèlerins à pied, un carrosse plein de femmes, et beaucoup de domestiques. Les brigands firent un grand cercle, au milieu duquel ces infortunés attendaient en silence leur sort. Qui êtes-vous? leur demanda Roque : répondez-moi les uns après les autres, et déclarez franchement la quantité d'argent que vous avez. Nous sommes, dit un des voyageurs, deux capitaines d'infanterie; nous allions nous embarquer à Barcelonne pour rejoindre nos régimens à Naples.

profita pour écrire à quelques amis qu'il avait à Barcelonne, afin de les prévenir que le fameux don Quichotte et son illustre écuyer Sancho arriveraient tel jour dans cette cité. La lettre fut portée par un des brigands déguisé en laboureur; et lorsque le brave Roque fut certain qu'elle avait été remise, il guida lui-même nos deux héros par des chemins détournés jusqu'à la vue de Barcelonne. Là, il leur renouvela les offres, les assurances de son amitié, les embrassa tendrement, et les quitta, non sans peine, pour s'en retourner dans ses bois.

CHAPITRE LI.

Réception de notre héros à Barcelonne, et son entretien avec la tête enchantée.

C'ÉTAIT le jour de la Saint-Jean. L'aurore qui venait de paraître découvrit aux yeux de nos deux héros la superbe ville de Barcelonne, son port, ses rivages, et la mer, qui leur parut à tous deux beaucoup plus grande que les étangs de Ruidera, si célèbres dans la Manche. En même temps le bruit des timbales, le son des hautbois, se firent entendre au milieu de la ville; et des cris de joie lancés dans les airs annoncèrent la solennité de la fête. Le

ciel était pur, l'air serein; le soleil de ses rayons d'or faisait étinceler tous les objets. Les galères et les navires, déployant leurs flammes et leurs banderolles, commencèrent à se mouvoir au son des clairons, des trompettes et des divers instrumens de guerre. Une foule de cavaliers, parés de riches habits, montés sur des chevaux superbes, couraient au galop border le rivage; des décharges de mousqueterie se mêlaient aux belliqueuses fanfares; et les canons des vaisseaux répondaient par intervalles à l'artillerie des remparts.

Don Quichotte et surtout Sancho demeuraient éblouis de ce spectacle, lorsqu'ils virent accourir vers eux un groupe de cavaliers. C'étaient les amis de Roque, prévenus par ce capitaine. L'un d'eux s'écrie en arrivant : Que le miroir, le flambeau, le digne modèle de la chevalerie soit le bien-venu dans notre cité ! Que tous s'empressent de rendre hommage au brave, au fameux don Quichotte; non pas à celui qu'un apocryphe historien nous a si mal représenté, mais au véritable héros de Cid Hamet Benengeli !

Notre chevalier n'eut pas le temps de répondre; il fut entouré, pressé, emporté pour ainsi dire vers la ville, dans laquelle il fit son

entrée au milieu de ce brillant escadron, précédé par de la musique, et suivi d'un peuple nombreux qui se précipitait sur son passage. On le conduisit ainsi jusqu'à la maison de don Antonio Moréno, jeune homme riche, aimant le plaisir, et l'ami particulier de Roque. Tout était prêt pour recevoir le héros. Antonio le fit loger dans le plus beau de ses appartemens, lui prodigua les honneurs, les soins les plus attentifs; et Sancho, qu'il n'oublia point, se réjouit de se retrouver dans la maison du bon don Diègue, ou dans le château de la duchesse.

Lorsque don Quichotte eut quitté ses armes, et qu'il se fut revêtu de son beau pourpoint chamois, il vint rejoindre la compagnie qui l'attendait pour dîner. On se met à table : la jeune épouse d'Antonio, placée a côté du chevalier, lui fit les honneurs du festin avec autant d'esprit que de grâce. Notre héros déploya pour elle toute sa galanterie; et Sancho, présent au repas, et que sa gaieté rendait babillard, amusa tous les convives en racontant ce qu'il avait souffert pendant son gouvernement.

Après le dîner, don Antonio conduisit son hôte et quelques personnes de la compagnie dans un assez grand cabinet, dont le puin-

cipal ornement était un buste de bronze placé sur un long pied de jaspe. Seigneur chevalier, dit-il en lui faisant remarquer ce buste, cette tête que vous voyez, et que vous prenez peut-être pour celle de quelque empereur, est le chef-d'œuvre de la négromancie; c'est l'ouvrage d'un enchanteur polonais, disciple du fameux Scot dont on raconte tant de merveilles. Cet homme extraordinaire logea chez moi, et pour mille écus d'or me laissa ce buste, qui répond comme une personne à toutes les questions qu'on lui fait. Vous êtes le maître, ajouta-t-il, d'en faire sur-le-champ l'épreuve; et si vous voulez, je vais commencer.

Alors s'adressant au buste : Tête, dit-il, je te demande de me dire quelle est ma pensée dans ce moment. Le buste, sans remuer les lèvres, mais d'une voix claire et distincte, répondit : Je ne pénètre point les pensées. Don Quichotte demeura muet de surprise : Sancho fit un signe de croix. Tête, continua don Antonio, dis-moi combien nous sommes ici. Le buste répond : Toi, ta femme, deux de tes amis; deux dames, un fameux chevalier nommé don Quichotte, et son écuyer Sancho Pança. L'étonnement de tout le monde fut extrême. L'une des dames, impatiente de

faire des questions, s'approche et dit : Tête, apprends-moi le plus sûr moyen de paraître belle. C'est d'être sage, répond le buste. L'autre dame s'avance aussitôt : Mon mari m'aime-t-il beaucoup ? demanda-t-elle. C'est à ton cœur à t'en instruire, répliqua le buste. Don Quichotte à son tour voulut l'interroger : Tête, dit-il, ce que j'ai vu dans la caverne de Montésinos était-il vrai ou fantastique ? Mon écuyer accomplira-t-il la pénitence qui lui fut imposée ? et verrai-je le désenchantement de ma chère Dulcinée ? Ce que tu demandes, répondit le buste, sur la caverne de Montésinos serait le sujet d'une discussion longue, dans laquelle je ne veux point entrer. Ton écuyer, avec l'aide du temps, accomplira la pénitence, et Dulcinée deviendra ce qu'elle a toujours été. Il suffit, s'écria le héros, je ne me plaindrai de rien si j'arrive à ce bonheur suprême. Sancho s'approche alors doucement : Madame la tête, dit-il, serai-je encore gouverneur ? reverrai-je mes enfans et ma femme ? Oui, répond le buste, tu gouverneras dans ta maison ; c'est alors que tu reverras ta Thérèse et tes enfans. Pardi ! voilà une belle réponse, s'écria Sancho ; j'en aurais dit autant sans être sorcier.

Antonio consola l'écuyer en lui promettant

qu'un autre jour la tête s'expliquerait davantage. Il finit par recommander le secret à tous les témoins de cette merveille; mais ce secret fut mal gardé. Bientôt on ne parla dans la ville que de la tête enchantée. Antonio, craignant le Saint-Office, se hâta d'aller expliquer aux inquisiteurs comment un tuyau placé dans le piédestal de ce buste creux portait à l'oreille d'un homme caché dans une chambre au-dessous tout ce qui se disait en haut, et rapportait de même les réponses que cet homme s'amusait à faire. Malgré cet aveu simple et vrai, les inquisiteurs, de peur de scandale, exigèrent qu'on brisât le buste. Cette circonstance ne persuada que mieux à don Quichotte la vérité des oracles de la fameuse tête enchantée.

CHAPITRE LII.

Grande aventure qui de toutes celles qu'on a vues fut la plus douloureuse pour notre héros.

Le lendemain de ce jour, Antonio et ses amis proposèrent à don Quichotte de venir visiter les galères. Sancho témoigna une grande joie de cette proposition, et suivit son maître sur le port. Le général, qu'on avait prévenu,

aussitôt qu'il les vit arriver, fit abattre les tentes et sonner des fanfares; un esquif couvert de riches tapis, garni de coussins de velours, vint prendre nos deux héros; le canon de la capitane se fit entendre, et les autres galères lui répondirent. Au milieu de ces honneurs, don Quichotte montait à l'échelle; tout l'équipage le salua par des cris trois fois répétés. Le général, après l'avoir embrassé, lui fit un beau compliment, qui ne resta pas sans réponse; et le signal fut donné pour une promenade sur la mer.

A ce signal, tous les forçats, dépouillés de la ceinture en haut, se mirent à ramer avec tant de force et de vitesse, que Sancho se crut emporté par une légion de diables. Il regardait en tremblant cette foule d'hommes nus, et se rangeait le plus près qu'il pouvait de son maître, assis à la poupe avec le général, lorsque le premier rameur de la droite, faisant semblant de croire que notre écuyer voulait aller à la proue, le prend dans ses bras, l'enlève, et le passe à son compagnon, qui le passe de même à un autre. Le pauvre écuyer, voltigeant ainsi de main en main, arrive en un clin-d'œil à l'autre bout de la galère. Il fut près de s'évanouir de terreur; et cette terreur augmenta par la chute de la grande an-

tenne, qu'on abattit dans ce moment. Sancho, fermant les yeux et baissant la tête, crut que le ciel tombait sur lui. Interrogé sur ce qu'il avait, il répondit en bégayant qu'il voulait parler à son maître. Aussitôt les mains des forçats le font de nouveau voyager dans l'air, et le rapportent à sa première place. A peine était-il arrivé qu'il voit le commandeur sauter dans les bancs, et, le fouet à la main, frapper les épaules des malheureux galériens. Épouvanté de ce spectacle, Sancho ne savait plus où se cacher, lorsque don Quichotte s'approche, et lui dit : Ami, la belle occasion de me prouver, si tu le voulais, l'intérêt que tu prends à ce qui me touche! Comment cela? reprit l'écuyer. — En te déshabillant, mon fils, à l'exemple de ces messieurs, t'asseyant avec eux sur les bancs, où tu recevras à ton aise, et presque sans t'en mêler, quelques centaines de coups de fouet pour désenchanter Dulcinée.

Sancho ne répondit à cette proposition que par un regard de colère. Le général voulut savoir ce que c'était que cet enchantement; et don Quichotte l'instruisit en détail des malheurs arrivés à la reine des belles. Cette conversation dura tout le temps de la promenade, que Sancho vit finir avec grande joie.

Notre héros, après avoir remercié le général, revint à terre dans la chaloupe, parcourut à pied Barcelonne, visita les monumens, les édifices publics, et ne rentra chez lui que vers le soir. Une superbe fête l'attendait : l'épouse d'Antonio avait rassemblé chez elle les plus belles, les plus aimables personnes de la ville. Après un magnifique souper, la musique annonça le bal; don Quichotte fut prié de l'ouvrir; et deux des plus jolies danseuses se donnèrent en secret le mot pour ne pas le laisser reposer un instant. A peine avait-il quitté l'une, que l'autre venait le reprendre; et notre héros hors d'haleine n'osait se refuser à leurs vœux. On ne pouvait regarder sans rire ce pauvre chevalier si maigre, si jaune, si sec, couvert de son pourpoint chamois, soufflant, sautant hors de mesure, au milieu de jeunes beautés qui, l'agaçant à l'envi, ne semblaient occupées que de lui seul, se le disputaient sans cesse, se le dérobaient l'une à l'autre. Mais les forces de don Quichotte ne soutinrent point cette longue épreuve; accablé de lassitude, n'en pouvant plus, couvert de sueur, il s'assit sur le parquet en s'écriant : Fuyez loin de moi, trop dangereux ennemis de la souveraine de mes pensées! fuyez, fuyez! laissez à mon cœur la fidélité

qu'il veut lui garder. Don Antonio vint à son secours, le fit porter dans sa chambre, où Sancho, en le mettant au lit, lui dit : Monsieur, il ne suffit pas d'être un excellent chevalier pour être un excellent danseur : il est plus aisé à certaines personnes de tuer un grand géant que de faire une petite cabriole ; mais vous voulez tout savoir. Que ne m'avez-vous imité ! Quand j'ai vu que les danses de ce pays n'étaient pas comme celles de chez nous, où il suffit de sauter en l'air en se frappant le talon de la main, ce dont je m'acquitte à merveille, je me suis tenu tranquille, parce qu'il ne faut faire devant le monde que ce que l'on fait fort bien.

Le repos et le sommeil eurent bientôt rétabli don Quichotte : de nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs l'occupèrent le lendemain. Malgré tant d'honneurs, notre héros, après six jours, songeait à quitter Barcelonne pour reprendre les nobles travaux auxquels il s'était consacré. Dans cette pensée, un matin, couvert de toutes ses armes, monté sur le bon Rossinante, il fut se promener sur le rivage, suivi d'Antonio et de ses amis. Comme il s'entretenait avec eux, on voit paraître tout à coup sur la plage un chevalier armé de pied en cap, monté sur un magnifique cheval, ca-

chant son visage sous sa visière, et portant sur son large bouclier une lune éblouissante. Cet inconnu arrive au galop, s'arrête devant don Quichotte; et d'une voix haute et fière:

Illustre guerrier, dit-il, tu vois le chevalier de la Blanche Lune; dès long-temps la renommée a dû t'apprendre quel est ce nom. Je viens m'éprouver avec toi; je viens te faire convenir que la maîtresse de mon cœur l'emporte en attraits, en beauté, sur ta fameuse Dulcinée. Si tu consens à l'avouer de bon gré, tu m'épargneras la peine de te vaincre et le regret de te donner la mort; si ton mauvais destin te force à combattre, écoute les conditions de notre combat. Vaincu par moi, tu te retireras dans ta maison, où j'exige que tu passes une année sans pouvoir reprendre l'épée: vaincu par toi, je t'abandonne mes armes, mon cheval, ma vie et ma gloire. Décide-toi promptement; je n'ai que ce seul jour à te donner.

Chevalier de la Blanche Lune, répond don Quichotte aussi surpris qu'irrité de tant d'arrogance, tu n'as jamais vu Dulcinée; un de ses regards eût suffi pour te prouver qu'aucune belle ne peut lui être comparée. Ta folle erreur me fait pitié; mais j'accepte tes conditions; je n'en refuse que l'abandon que tu me

fais de ta gloire; elle n'est pas encore venue jusqu'à moi, et la mienne n'en a pas besoin. Hâtons-nous donc de mettre à profit le seul jour que tu m'as destiné; prends du champ, prépare ta lance, et commençons à l'instant même.

Don Antonio, témoin de cette conversation, ne douta point que ce ne fût une aventure imaginée par quelqu'un de Barcelonne; il regardait ses amis en souriant, et leur demandait des yeux s'ils étaient dans le secret; mais aucun d'eux ne connaissait le chevalier de la Blanche Lune, et ne savait s'il fallait s'opposer à ce terrible combat. Au milieu de cette incertitude, les deux adversaires avaient pris du champ; il n'était plus possible de les séparer; déjà tous deux fondaient l'un sur l'autre. Le coursier de l'inconnu, plus grand, plus fort que Rossinante, fournit presque à lui seul toute la carrière; il arriva comme la foudre sur le malheureux don Quichotte, et le jeta lui et son cheval à vingt pas de là sur le sable. Aussitôt le chevalier vainqueur, qui n'avait pas voulu se servir de sa lance, et l'avait relevée exprès en rencontrant notre héros, revint lui présenter la pointe à la visière, en lui disant : Vous êtes mort, si vous ne faites l'aveu que je vous ai demandé. Don

Quichotte, presque évanoui, rassemble toutes ses forces, et lui répond d'un accent lamentable : Le malheur ou la faiblesse du chevalier de Dulcinée n'empêche pas qu'elle ne soit la plus belle de l'univers. Hâte-toi de m'ôter la vie ; le trépas est un bienfait pour quiconque a perdu l'honneur.

A Dieu ne plaise, répond l'inconnu, que j'immole le plus magnanime, le plus fidèle des amans ! Que la beauté de Dulcinée, que sa gloire restent parfaites ! ton vainqueur même lui rend hommage. La seule chose que j'exige, c'est que le grand don Quichotte, observant les conditions de notre combat, s'abstienne de porter les armes pendant une année entière, et se retire dans sa maison. Je le jure, foi de chevalier, répond le héros vaincu, puisqu'il n'y a rien dans ce serment de contraire à l'honneur de Dulcinée.

A ces mots l'inconnu prend le galop, et s'en retourne vers la ville. Don Antonio, toujours surpris, court après lui, s'attache à ses pas, tandis que ses amis et Sancho désolés relevaient le pauvre don Quichotte, le faisaient mettre sur un brancard, et le rapportaient tristement chez lui.

CHAPITRE LIII.

Ce que c'était que le chevalier de la Blanche Lune. Départ de don Quichotte, et ses nouveaux projets.

Antonio, qui brûlait de connaître le chevalier de la Blanche Lune, ne le perdit pas un instant de vue; et le voyant entrer dans une maison, il y entre aussitôt après lui; là il le trouve occupé de se faire désarmer. L'inconnu lui dit avec un souris : Seigneur, je crois pénétrer le motif qui vous attire sur mes pas; vous voulez savoir qui je suis; je ne vous en ferai point un mystère. On m'appelle Samson Carrasco; je suis du village de don Quichotte. La folie de ce bon gentilhomme, que nous estimons, que nous aimons tous, a fait naître dès long-temps ma pitié; j'ai pensé, d'après les conseils de plusieurs de mes amis, que le repos et la retraite étaient les seuls moyens qui nous restaient de le rendre à la raison. Je me suis donc fait chevalier errant pour le combattre, le vaincre, et le forcer de retourner chez lui. Cette charmante entreprise n'eut pas, il y a quelque temps, le succès qu'elle méritait; c'est moi qui, sous le nom de chevalier des

Miroirs, fus vaincu par don Quichotte; et loin de lui dicter des lois, je fus trop heureux de recevoir la vie. Aujourd'hui j'ai pris ma revanche; j'ai réussi, grâce au ciel! Je vous supplie, seigneur, de ne point révéler ce que je vous confie; vous auriez le chagrin de nuire à la guérison d'un homme de bien, dont les qualités et l'esprit méritent votre intérêt.

Seigneur, lui répondit Antonio, je n'ose vous avouer que j'ai du regret à voir accomplir un dessein aussi louable que le vôtre : vous allez priver le monde d'un grand plaisir; et jamais don Quichotte sage ne vaudra don Quichotte fou. Au surplus, j'ai de la peine à penser que tous vos efforts, toute votre industrie, puissent remettre en son bon sens une tête aussi dérangée; je n'en serai pas moins fidèle au secret que vous me confiez; et je vous offre de bon cœur tout ce qui pourrait vous être agréable dans un pays étranger pour vous.

Le bachelier remercia l'obligeant Antonio, se débarrassa de ses armes, qu'il fit attacher sur un mulet, monta son cheval de bataille, et sortit à l'instant de la ville pour s'en retourner chez lui.

Pendant ce temps, notre héros, affligé, confus et moulu, était tristement dans son lit, où Sancho tâchait de le consoler. Allons!

monsieur, lui disait-il, reprenez un peu de courage; vous devez encore rendre grâce à Dieu de n'avoir aucun membre cassé. Il faut savoir prendre le temps comme il vient, souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et sur toute chose se passer des médecins; vous n'en aurez nul besoin, j'espère; vous serez bientôt rétabli. Nous nous en retournerons bravement dans notre village, nous y vivrons en paix, en joie; et vous verrez, je vous le promets, qu'il est possible d'être heureux sans chercher les aventures. Au fait, mon cher maître, quel est celui de nous deux qui perd le plus à ceci? N'est-ce pas moi, qui vois s'en aller mes espérances en fumée? Car enfin, quoique je sois dégoûté du métier de gouverneur, je n'aurais pas été fâché d'essayer de celui de comte; et comment voulez-vous que je devienne comte, à présent que vous ne pouvez plus être roi? Tu t'abuses, mon pauvre Sancho, lui répondit don Quichotte; l'on n'exige de moi qu'une seule année de retraite; après ce temps écoulé, rien ne m'empêchera, s'il plaît à Dieu, de reprendre mon noble exercice; et nous aurons à choisir des royaumes et des comtés. — Eh bien! monsieur, vous voyez donc qu'il ne faut pas se désespérer. Diable! ne tuons point la poule parce qu'elle a la pepie. C'est aujourd'hui mon

tour, et demain le tien. En fait de bataille rien n'est jamais sûr : les paris sont bons pour l'un ou pour l'autre ; et celui qui tombe ce matin se relevera peut-être ce soir. Tout ira bien, mon cher maître ; vivons, croyez-moi, d'espérance ; ma mère disait que souvent elle valait mieux que la possession.

Don Quichotte, ainsi soutenu par les discours de son écuyer, par les soins, par les attentions d'Antonio, de son épouse, demeura six jours dans son lit. Au bout de ce temps il voulut partir, et prit congé de ses hôtes. Les regrets qu'on lui témoigna furent sincères : il embrassa don Antonio, promit de lui donner de ses nouvelles ; et, sans armes, sans épée, dans l'équipage d'un vaincu, monté sur Rossinante, encore boiteux, précédé de l'âne qui portait son armure, et de Sancho marchant à pied, notre héros se mit en chemin.

En sortant de Barcelonne, il voulut revoir la place où son ennemi l'avait renversé. C'est là que fut Troie, s'écria-t-il ; c'est là que mon malheur, et non ma faute, m'a fait perdre toute ma gloire ; c'est là que l'inconstante fortune m'a ravi dans un instant le prix de mes longs travaux ! Allez-vous recommencer vos doléances ? lui dit Sancho ; oubliez-vous qu'un homme de courage supporte gaîement le mal-

heur? Regardez-moi; vous m'avez vu rire en allant prendre possession de mon beau gouvernement; me voici pauvre écuyer à pied d'un pauvre chevalier battu. Je n'en ris pas moins, monsieur, car je ne veux pas que ma bonne humeur soit dépendante de cette capricieuse que vous appelez la Fortune; cette femme-là n'est pas assez aimable pour qu'un homme qui a du sens se laisse gouverner par elle. — Tu m'étonnes tous les jours, Sancho; sais-tu que ta philosophie vaut beaucoup mieux que la mienne? sais-tu que la vraie sagesse parle souvent par ta bouche? Allons! mon fils, je veux te croire et m'abandonner à tes conseils. Retournons, retournons chez nous : je l'ai promis; accomplissons cette promesse. Quand j'étais chevalier errant, quand la victoire couronnait mon audace, j'avais le droit de prétendre à tous les genres de gloire; mais aujourd'hui que je suis vaincu, aujourd'hui qu'une quenouille convient seule à mes faibles mains, je ne puis espérer d'autre honneur que celui de tenir ma parole. Marchons donc, ami, marchons promptement. — Promptement, monsieur? c'est aisé à dire lorsqu'on est à cheval. Votre seigneurie ne prend pas garde que je suis à pied, manière d'aller que je n'aime guère. Contentons-nous,

s'il vous plait, d'aller à petites journées, à moins que vous ne voulussiez pendre vos armes à quelque chêne, en mettant dessous une belle inscription; je monterais alors sur mon âne, et nous irions comme il vous plairait.

En s'entretenant de la sorte, sans qu'il leur arrivât d'aventure, nos voyageurs cheminèrent quatre jours, et se retrouvèrent au même bocage où ils avaient rencontré les bergères de l'Arcadie. Reconnaissez-vous ces lieux? demanda Sancho. Oui, mon ami, répond don Quichotte; et le souvenir qu'ils m'ont laissé me donne dans ce moment une idée que je crois heureuse. Faisons-nous bergers, Sancho, du moins pendant tout le temps qu'il m'est défendu de porter les armes. J'achèterai quelques moutons, un chalumeau, une panetière; nous nous habillerons tous deux en pasteurs; et, prenant le nom, moi du berger Quichottis, toi du berger Pancino, nous parcourrons les monts, les vallées, en faisant répéter aux échos nos douces et tendres chansons. Nous habiterons les bois, les prairies, les bords fleuris des limpides ruisseaux. Le fruit des chênes suffira pour notre frugale nourriture, l'onde fugitive des sources pour notre fraiche boisson; les liéges nous donneront un asile pendant la nuit; les saules, de

l'ombre pendant le jour ; l'églantier, sa simple fleur pour faire des guirlandes à nos bergères. Nous coulerons dans l'innocence et dans la paix des jours purs comme le cristal des fontaines, comme le ciel de nos beaux climats ; tranquilles, heureux, satisfaits, nous pleurerons toute la journée, nous soupirerons nos amours, nous rimerons des vers charmans que les nymphes viendront entendre, et qui passeront avec notre nom à la postérité la plus reculée. Que dis-tu de ce projet ?

Pardieu ! monsieur, répond l'écuyer, je le trouve admirable ; cette vie de paresseux me convient encore davantage que celle que nous avons menée jusqu'à présent. Je parie que monsieur le curé, le bachelier Samson Carrasco, et maître Nicolas le barbier, ne pourraient s'empêcher de l'approuver ; et je ne dis pas qu'il ne leur prenne envie de se faire bergers avec nous. — Eh bien ! mon ami, nous les recevrons avec joie ; nous appellerons Samson Carrasco le pasteur Samsonino ; maître Nicolas, Nicolasso ; et monsieur le curé, en allongeant un peu son nom, sera fort bien nommé le berger Curiambro. Quant aux charmantes pastourelles que nous célébrerons dans nos vers, elles ne nous manqueront point ; d'abord la mienne est toute trouvée ; Dulcinée

peut être aussi-bien la plus aimable des bergères que la plus belle des princesses. Je n'ai là-dessus aucun travail à faire. Toi, mon ami, tu chercheras la tienne..... — Oh! je n'irai pas bien loin : je garderai ma femme, puisque je l'ai; et je l'appellerai tout bonnement Thérésone au lieu de Thérèse. Thérésone fera fort bien dans les vers que je lui adresserai. Maître Nicolas et le bachelier trouveront aisément des bergères. Pour monsieur le curé, je ne suis pas d'avis qu'il en ait une, à cause du bon exemple. — Tu as raison. Ah! mon cher ami, que notre vie sera délicieuse! que de romances, de chansons, de sonnets, nous allons entendre! que de flûtes, de flageolets, de champêtres chalumeaux, accompagneront notre douce voix! Le bachelier Carrasco est excellent poëte; maître Nicolas joue de la guitare; je suis sûr que monsieur le curé fera des vers quand il lui plaira; quant à moi, tu connais mon talent, et je me charge de former le tien. Rien ne nous manquera, mon ami; nous nous distribuerons chacun notre emploi : moi, je me plaindrai de l'absence; toi, tu chanteras le constant amour; Carrasco prendra le dédain; maître Nicolas les faveurs, monsieur le curé tout ce qu'il voudra. — Oui, monsieur, et je veux aussi donner un emploi à Sanchette

ma fille ; elle nous portera le dîner. — Fort bien, Sancho. Mais voici la nuit ; retirons-nous dans ce bois pour y penser à nos bergères.

CHAPITRE LIV.

Comment le bon Sancho s'y prit pour désenchanter Dulcinée.

La nuit était fort obscure, don Quichotte et son écuyer se reposèrent sous de grands arbres, soupèrent ensemble assez mal ; et leur souper fut à peine achevé, que Sancho s'arrangea pour dormir. Mon cher enfant, lui dit son maître, avant que tu te livres au sommeil, je veux te rappeler une chose importante qu'il est absolument nécessaire de terminer avant de commencer tous deux cette vie pastorale qui nous promet de si beaux jours. Eh ! quelle est cette chose, monsieur ? répondit l'écuyer en bâillant. — Ton cœur devrait t'en instruire. As-tu donc oublié tes promesses ? et rentrerons-nous dans notre village, prendrons-nous le nouvel état de pasteurs avant d'avoir désenchanté la malheureuse Dulcinée ? Tu sais de qui cela dépend : je t'en parle, comme tu vois, sans reproche, sans aigreur ; je n'exige point, je

demande, et mon humble prière est au nom de notre ancienne amitié. — Hélas! mon Dieu! vous prenez bien la meilleure manière d'obtenir de moi ce que vous voudrez; mais, s'il faut vous parler franchement, j'ai de la peine à comprendre comment des coups de fouet que je me donnerai peuvent faire du bien à un autre. Qu'a de commun ma pauvre peau avec madame Dulcinée? Cela ressemble à ceux qui vous disent : Vous avez mal à la tête, frottez-vous les jambes. Par quel hasard m'a-t-on choisi pour être le médecin de cette maladie-là? Encore les médecins sont-ils plus heureux; on les paie grassement, même lorsqu'ils tuent leur malade : mais dans cette affaire-ci l'on m'oblige, pour guérir le mien, de me fouetter jusqu'au sang, et cette cure si pénible doit rester sans récompense. — Ah! mon fils, que ne parles-tu? Si j'avais pensé qu'un honnête salaire pouvait te déterminer à ce que j'attends de toi, depuis long-temps je te l'aurais offert. Tu n'as qu'à régler toi-même le prix que tu mets à chaque coup de fouet, t'en payer d'avance sur l'argent que tu me gardes, et te mettre de suite à l'ouvrage.

Ces paroles firent ouvrir les yeux et les oreilles à Sancho. Il résolut de se fouetter tout de bon, pour augmenter le petit trésor qu'il

apportait à sa femme. Monsieur, reprit il, voilà qui est dit; je vais vous donner satisfaction. Ne me croyez pas cependant trop intéressé; je suis père de famille, et c'est pour mes enfans que je travaille. Voyons, que me donnerez-vous pour trois mille trois cents coups de fouet? je ne parle pas des cinq que je pourrais en rabattre; je veux faire bien les choses, et ces cinq-là déjà reçus iront pardessus le marché. — Mon cher ami, si le prix du remède devait être proportionné à celle que tu vas guérir, le trésor de Venise et les mines du Potose ne pourraient te payer. Mais je m'en rapporte à ta bonne foi: vois ce qui me reste d'argent, et prends ce que tu voudras. — En conscience, mon cher maître, je ne peux pas faire ce que vous désirez à moins d'un quart de réal par coup: soyez certain qu'à tout autre j'en demanderais davantage. Ainsi donc les trois mille coups de fouet valent d'abord sept cent cinquante réaux, auxquels il faut en joindre soixante-quinze pour les trois cents autres: total, huit cent vingt-cinq réaux. Et je vous assure que c'est marché donné; car je compte m'étriller de manière que l'on puisse dire aux envieux de ma petite fortune, Celui-là ne l'a pas volée... Suffit, vous serez content. — Oh! je le suis déjà, Sancho, Sancho mon

ami, Sancho de mon cœur! ma vie entière ne pourra suffire à te prouver ma reconnaissance. Si, comme je n'en doute point, Dulcinée reprend ses attraits, je ne me plaindrai plus du sort, je bénirai ma défaite, je rendrai grâce surtout à ta générosité. Quand commences-tu, mon fils? Pour accélérer cet instant, je veux ajouter cent réaux. — Quand, monsieur? cette nuit sans faute, et tout à l'heure, puisque j'y suis.

Il court aussitôt prendre les licous de l'âne et de Rossinante, les joint ensemble pour en faire un fouet, s'éloigne d'une vingtaine de pas, résolu de terminer la douloureuse pénitence. Don Quichotte, qui le vit aller d'un air si déterminé, ne put s'empêcher de lui dire : Mon ami, je te recommande de ne pas te mettre en pièces; ne frappe pas de manière que ta vie soit en danger; ménage-toi, je te supplie, ne jette pas d'abord tout ton feu. Je crains que tu n'en fasses trop; et je vais compter avec attention pour t'arrêter dès qu'il sera temps. Comptez, comptez si vous voulez, répond l'écuyer en se déshabillant, j'espère ne pas me tuer, mais je n'irai pas de main morte.

A ces mots, sur son dos tout nu, il s'applique deux coups vigoureux, qui lui font pousser un cri. Plein de courage, il redouble;



Bt Roger. Sculp.

mais il ne put jamais passer le sixième. Ah! monsieur, s'écria-t-il en s'arrêtant, j'ai fait un marché de dupe ; cela vaut au moins un demi-réal. Eh bien! mon ami, tu l'auras, répond le héros généreux. Sancho reprend alors de la force; mais le fripon, au lieu de faire tomber les coups sur ses épaules, les applique sur les arbres dont il était environné. Se trouvant mieux de cette manière d'accomplir la pénitence, il ne s'arrête plus un moment, frappe, refrappe à tour de bras, en poussant de si profonds soupirs, qu'on l'aurait cru prêt à rendre l'âme. Don Quichotte, tout attendri, lui criait : Mon fils, mon cher fils, arrête, arrête, en voilà bien assez pour une fois : j'en ai compté plus de mille. Tu te martyrises, mon enfant. Non, répondait l'écuyer, je me sens en train, je veux en finir, et ne pas voler mon salaire. Battons le fer tandis qu'il est chaud; faisons moudre le moulin à présent que la meule est piquée; surtout n'approchez point, monsieur; je vais encore m'en donner un mille; le surplus ne sera qu'un jeu. Il redouble alors de fureur, et frappe si vivement, qu'il ne restait pas un pouce d'écorce aux malheureux arbres qu'il avait choisis. Enfin, poussant un cri terrible en appliquant le plus fort de ses

coups : C'est ici, dit-il, que périt Samson. Et il se laisse tomber sur la terre.

Don Quichotte, effrayé, se presse d'accourir, et de lui arracher son fouet. Je te défends de continuer, lui dit-il les larmes aux yeux; songe, songe, mon cher ami, que ta vie est nécessaire à ta femme, à tes enfans; conserve-toi pour eux, je t'en prie; et que Dulcinée attende que tes forces soient revenues. Puisque vous le voulez, répond Sancho, je renverrai jusqu'à demain la fin de cette grande affaire. Prêtez-moi seulement votre manteau, pour m'empêcher de me refroidir au milieu de ma sueur. Notre héros se hâta d'envelopper son écuyer, qui, s'appuyant contre un tronc de chêne, s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain au point du jour tous deux se remirent en route. Don Quichotte osait à peine demander à Sancho comment il se trouvait. Celui-ci, sans entrer dans des explications, pria seulement son maître de ne point passer la nuit dans un village, parce qu'il avait pris la ferme résolution d'achever la pénitence, et qu'il aimait mieux la finir en plein air, surtout dans un bois, où la seule vue des arbres semblait soulager sa douleur. Don Quichotte y consentit, le remercia mille fois, et s'arrêta le

même soir dans une grande forêt, où Sancho, toujours aux dépens, non de ses épaules, mais des hêtres, parvint enfin, sans trop de travail, à terminer l'enchantement de Dulcinée, dont lui seul avait été l'inventeur.

CHAPITRE LV.

Arrivée de don Quichotte chez lui; sa maladie et sa mort.

NOTRE héros, transporté de joie en pensant que le tendre objet de ses fidèles amours venait de reprendre tous ses attraits, attendait impatiemment l'aurore, et ne doutait point que ses premiers rayons ne lui fissent voir Dulcinée. L'aurore parut sans cette belle; don Quichotte surpris continua son chemin, en regardant de tous côtés si Dulcinée n'arrivait pas. A chaque femme qu'il rencontrait, son cœur battait avec violence; il accourait vers elle rempli d'espoir; la voyageuse passait sans rien dire, et don Quichotte soupirait douloureusement. Deux jours s'écoulèrent ainsi, nos héros arrivèrent enfin sur le haut d'une colline, d'où ils découvrirent leur village. A cette vue, Sancho se mit à genoux : O ma chère patrie, s'écria-t-il, tu vas revoir ton

fils Sancho, non bien riche, mais bien étrillé! reçois-le dans ton sein, ainsi que son maître le valeureux don Quichotte, qui revient à la vérité vaincu, mais dont le nom n'en fera pas moins et ton honneur et ta gloire.

Don Quichotte dit à son écuyer de se lever, et tous deux entrèrent dans le village. Les premières personnes qu'ils rencontrèrent furent le curé et le bachelier Carrasco, qui sortaient pour se promener : à peine eurent-ils reconnu leur ancien ami, qu'ils vinrent à lui les bras ouverts. Don Quichotte descendit de cheval, les serra contre sa poitrine, et les tenant tous deux par la main, prit le chemin de sa maison, suivi d'une foule d'enfans qui criaient de toutes leurs forces : Voici le seigneur don Quichotte! voici le bon Sancho Pança! Venez, venez, madame Thérèse. Thérèse accourt à demi-vêtue, avec sa fille Sanchette; et, ne voyant pas son mari dans l'équipage d'un gouverneur : Qu'est-ce ci, dit-elle, mon homme? où est donc votre carrosse? où sont vos gens et votre équipage? je crois, par ma foi, que tu es à pied. Oui, femme, lui répond Sancho; mais tu peux toujours m'embrasser, car je t'apporte de l'argent, et de l'argent bien gagné, je t'assure. — Ah! mon ami, mon bon ami! que je suis aise de te re-

voir ! Je te trouve engraissé, mon fils. Embrasse donc ta fille Sanchette, qui t'attendait comme on attend la rosée du printemps. Viens, viens vite à notre maison; nous avons, j'espère, bien des choses à dire. A ces mots la mère et la fille prennent Sancho par-dessous le bras, son âne par le licou, et les emmènent en les baisant tous deux.

La gouvernante et la nièce, sorties pour recevoir don Quichotte, firent éclater des transports de joie qui touchèrent notre héros. Il se pressa de leur raconter comment il avait été vaincu, et comment il avait juré de ne porter les armes d'une année. Le bachelier et le curé s'efforcèrent en vain de le consoler : rien ne put éclaircir la sombre tristesse qui se lisait sur son visage. Ses deux amis le quittèrent en lui recommandant de veiller sur sa santé, de songer à se distraire; ce qu'il promit d'un air sérieux. La gouvernante lui donna de longs et sages conseils, qu'il écouta sans répondre; et sa mélancolie augmenta le soir et le lendemain.

Quelques jours se passèrent ainsi : le silencieux don Quichotte semblait ne prendre intérêt à rien; l'appétit, le sommeil l'avaient abandonné. Sans se plaindre, sans marquer d'humeur, il cherchait la solitude, rêvait,

méditait sans cesse, et cachait avec soin les pleurs qui souvent bordaient ses paupières. Le seul Sancho, lorsqu'il venait le voir, lui causait encore un léger sourire: mais c'était son unique réponse aux plaisanteries de son écuyer.

Hélas! les malheureux humains, quelque distingués qu'ils soient par leur grandeur, par leur gloire, par les dons de la nature, marchent toujours d'un pas rapide vers la tombe qui les attend. Don Quichotte était près d'y descendre : soit que son heure fût venue, soit que le chagrin l'eût avancée, il fut pris d'une fièvre ardente qui le força de garder le lit. Pendant tout le temps de sa maladie, le curé, maître Nicolas et Carrasco ne quittèrent point leur ami; le bon Sancho, triste, inquiet, ne sortit pas de sa chambre. On envoya chercher un médecin, qui jugea que la mélancolie était la seule cause du mal. Sancho, malgré sa douleur sincère, redoubla d'efforts pour égayer son maître, lui parla de leur projet de se faire tous deux bergers, du plaisir qu'ils auraient bientôt à jouer ensemble de la musette; il ajouta qu'il venait d'acheter pour garder leurs troupeaux futurs deux superbes chiens, dont l'un s'appelait Barsino, et l'autre Butron. Le malade l'écou-

tait, le regardait tendrement, et, par son regard, lui faisait comprendre qu'il pénétrait sa bonne intention.

Le mal fit bientôt des progrès : le médecin, au bout de six jours, ne donnait guère d'espérance. Don Quichotte sentait son état ; il pria qu'on le laissât seul, parce qu'il voulait dormir : ce sommeil dura près de sept heures. La gouvernante et la nièce le pleuraient déjà comme mort ; mais tout à coup don Quichotte réveillé les appelle : Mes chères filles, dit-il, rendez grâce au Dieu tout-puissant, dont l'infinie miséricorde vient de m'accorder aujourd'hui le plus signalé des bienfaits. Mon cher oncle, répondit sa nièce, que veut dire votre seigneurie ? Ma nièce, reprit-il doucement, c'est le bien le plus précieux à l'homme, celui qui seul peut lui procurer un peu de repos dans cette misérable vie, et le mettre à même d'obtenir dans l'autre la récompense des vertus. Ce bien si cher, c'est la raison : je l'avais perdue, ma nièce, en employant mes trop longs loisirs à des lectures insensées ; le ciel me la rend aujourd'hui ; je n'en jouirai pas long-temps ; ma reconnaissance n'en est pas moins vive. Je veux profiter du moins de ces courts momens, les seuls que je puisse compter dans ma vie, pour ré-

parer autant qu'il est en moi les erreurs de mon long égarement, pour faire le bien que je n'ai pas fait. Appelez donc, je vous prie, mon ami monsieur le curé, le bachelier Samson, maître Nicolas, et le fidèle Sancho, à qui je dois demander pardon de lui avoir fait partager mon délire.

Comme il achevait ces paroles, ils arrivèrent tous quatre. Mes amis, reprit le mourant, je vous demandais, je vous désirais. Hâtez-vous de me féliciter de ce que je ne suis plus don Quichotte de la Manche; je suis Alonzo Quixano, que l'on surnommait autrefois *le Bon*. Cessez, cessez de voir en moi l'imitateur d'Amadis, de Galaor, de ces héros imaginaires que mon extravagance avait pris pour modèles; n'y voyez que votre voisin, votre fidèle ami, votre frère, dont le faible esprit, long-temps aliéné, retrouve à sa dernière heure assez de raison pour se repentir. Profitons-en, monsieur le curé; daignez entendre l'aveu de mes fautes. Et vous, messieurs, pendant ce temps, faites venir, s'il vous plaît, un notaire pour qu'il écrive mes dernières volontés.

On l'écoutait en silence, on se regardait avec surprise et douleur. Sancho, qui jusqu'à ce moment n'avait pu croire son maître en

danger, tombe à genoux auprès du lit, et se met à fondre en larmes. Le malade, lui tendant la main, le pria de le laisser avec monsieur le curé. Sa confession ne fut pas longue; hélas! son cœur était si pur! Lui-même rappela tout le monde; la gouvernante, la nièce, arrivèrent en poussant des cris: don Quichotte les consola. Lorsque le notaire fut venu, il lui dit de commencer son testament dans les formes ordinaires; ensuite, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il se souleva, s'assit sur son lit; et, d'une voix faible, dicta ces paroles:

Je laisse à mon ami Sancho Pança, que j'appelais mon écuyer dans le temps de ma folie, deux cents écus que l'on prendra sur le plus clair de mon bien; de plus tout l'argent que je lui confiai lorsque nous partîmes ensemble, défendant à mes héritiers de lui en demander jamais compte, et ne regrettant des extravagances dont il a si souvent été le témoin, que l'espoir qu'elles me donnaient de lui faire une grande fortune.

Non, monsieur, interrompt Sancho en pleurant, et voulant empêcher le notaire d'écrire, non, monsieur, vous ne mourrez point; il n'est pas possible que vous mouriez. Suivez mes conseils, mon cher maître: vivez, vivez,

et bannissez ce noir chagrin qui seul vous met dans l'état où vous êtes. Je ferai tout ce que vous voudrez, nous irons où il vous plaira; berger, chevalier, écuyer, tout m'est égal, pourvu que je sois avec vous : Je recommencerai, s'il le faut, à désenchanter Dulcinée; si vous ne pouvez pas vous consoler du malheur d'avoir été vaincu, je dirai que c'est ma faute; je déclarerai, j'affirmerai par serment, que j'avais mal sanglé Rossinante, que c'est à moi seul que l'on doit s'en prendre, et que jamais.....

Bien obligé, mon pauvre Sancho, interrompt doucement le malade; tu m'as vu si long-temps insensé, que tu ne dois pas croire encore que je sois devenu sage. Oublions nos vieilles erreurs, sans oublier notre vieille amitié : c'est toujours ton ami qui t'écoute, mais ce n'est plus don Quichotte; et, pour me servir avec toi d'un de ces proverbes que tu aimais tant, je te dirai que les oiseaux de l'an passé ne se trouvent plus dans le nid. Laisse-moi continuer, mon enfant, et reçois mon tendre regret de ne pouvoir te faire plus de bien.

Il institue alors pour son héritière Antonine Quixana sa nièce, à la charge de payer une pension à son ancienne gouvernante, et

de faire quelques présens qu'il indiqua, comme des gages d'amitié, au bachelier Carrasco, à maître Nicolas, à monsieur le curé, qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Il finit par demander pardon des mauvais exemples qu'il avait pu donner lorsqu'il était privé de sa raison, ajoutant qu'il se reprochait surtout d'avoir fourni, sans s'en douter, à certain continuateur de l'histoire de don Quichotte l'occasion de mettre au jour le plus sot, le plus mauvais livre qu'on eût encore imprimé.

Aussitôt que le notaire eut achevé ses tristes fonctions, don Quichotte pria monsieur le curé d'aller chercher les sacremens : il les reçut avec une piété, une résignation, une ferveur, qui édifièrent tout le monde ; et, le soir, étant retombé dans une grande faiblesse, il rendit son âme à Dieu.

Ainsi finit le héros de la Manche, dont Benengeli n'a pas voulu nommer la patrie, afin que toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages de ce célèbre pays se disputassent l'honneur de lui avoir donné la naissance : il ne s'est pas non plus étendu sur les regrets, sur la douleur de Sancho, de la gouvernante, de la nièce, de tous les amis de cet homme si vertueux et si bon. On lui fit beau-

coup d'épitaphes : voici la seule qui soit restée ; elle est de Samson Carrasco :

PASSANT, ici repose un héros fier et doux,
Dont les nobles vertus égalaient le courage :
Hélas ! s'il n'eût été le plus charmant des fous,
On eût trouvé dans lui des humains le plus sage.

Après ces vers, le sage Cid Hamet Benengeli termine son long ouvrage en s'adressant à sa plume. O ma chère plume, dit-il, toi que j'ai bien ou mal taillée, je te quitte et je t'attache avec une chaîne d'airain : je tremble que la gloire que tu dois me procurer ne soit quelque jour obscurcie par de présomptueux historiens, qui oseront te reprendre et te profaner. Dis-leur que pour toi seule est né don Quichotte, que toi seule fus faite pour lui : dis-leur que ce héros est mort, qu'ils laissent en paix sa cendre ; et s'ils voulaient t'obliger à le tirer du tombeau, à lui faire faire de nouvelles campagnes, brise-toi dans leurs mains grossières, force-les d'écrire leurs sottises avec une plume d'oison. Quant à moi, ma tâche est finie. Je ne voulais que rendre ridicules les insipides livres de chevalerie : c'en est fait ; mon don Quichotte leur a donné le coup de la mort. Je suis content, je te dis adieu.

FIN.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Chap. XXIX. Réplique de don Quichotte, à l'ecclésiastique, avec d'autres événemens........................ Pag 1
Chap. XXX. Entretien de la duchesse et de Sancho.................... 11
Chap. XXXI. Grande aventure de la forêt. 19
Chap. XXXII. Moyens que l'on proposa pour désenchanter Dulcinée......... 27
Chap. XXXIII. Lettre de Sancho à sa femme, avec d'autres événemens...... 35
Chap. XXXIV. Histoire de la Doloride... 41
Chap. XXXV. Continuation et fin de cette mémorable aventure.............. 50
Chap. XXXVI. Conseils de don Quichotte à Sancho sur le gouvernement de son île......................... 62
Chap. XXXVII. Départ de Sancho pour son île. Étrange aventure arrivée à don Quichotte...................... 72
Chap. XXXVIII. Comment Sancho prit possession de son île et la gouverna.... 79

